QL
2431
.A6
1893
SMRS

MADAME DE STAËL

EXTRAITS DE SES ŒUVRES

AVEC

UNE INTRODUCTION

UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

ET DES NOTES

PAR

P. JACQUINET

INSPECTEUR GÉNÉRAL HONORAIRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
RECTEUR HONORAIRE

PARIS

LIBRAIRIE CLASSIQUE EUGÈNE BELIN

BELIN FRÈRES

RUE DE VAUGIRARD, 52

1893

MADAME DE STAËL

EXTRAITS DE SES ŒUVRES

MADAME DE STAËL

EXTRAITS DE SES ŒUVRES

AVEC

UNE INTRODUCTION

UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

ET DES NOTES

PAR

P. JACQUINET
INSPECTEUR GÉNÉRAL HONORAIRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
RECTEUR HONORAIRE

PARIS
LIBRAIRIE CLASSIQUE EUGÈNE BELIN
BELIN FRÈRES
RUE DE VAUGIRARD, 52

1893

Toutes nos éditions sont revêtues de notre griffe.

Belin Frères

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE BELIN FRÈRES.

INTRODUCTION

Parmi les noms de femmes qui brillent d'un pur éclat dans l'histoire des lettres françaises, Mme de Staël occupe un rang très haut et tout à fait à part. Contemporaine par sa naissance des derniers jours de Voltaire, venue à une époque de transition et de crise, de destruction et de renaissance, entre deux grands siècles, elle étonne, elle attire le regard par tout ce qu'elle rassemble en ses écrits des meilleures aspirations de celui qui finissait, et par tout ce qu'elle a su pressentir, annoncer, et, autant qu'il était en elle, provoquer, des plus heureuses et des plus fécondes nouveautés de celui dont elle saluait l'aurore. Ce rôle de devancière éclairée, d'active et puissante initiatrice, qui semble dépasser les forces du génie féminin, elle l'a rempli avec autant d'émotion et de charme que de sérieux et de volonté; elle en a su tempérer l'ardeur généreuse et la virilité par toutes les délicatesses de sentiment et les séductions de langage qui appartiennent à son sexe. Dans des vers où il payait en louanges hyperboliques, mais sincères, une dette de cœur, La Fontaine célébrait chez Mme de La Sablière,

sa bienfaisante amie, l'*esprit*, un esprit qui, par un don tout spécial, disait-il,

A beauté d'homme avec grâce de femme[1];

c'est à Mme de Staël que pourrait s'appliquer, sans nulle complaisance, et en toute vérité, un tel éloge.

Cette femme, vraiment de génie, a mis la main d'avance aux principales évolutions d'idées qui devaient s'accomplir dans l'âge nouveau, et qui en sont la gloire; en philosophie (morale et religieuse), en littérature, en politique, partout se retrouve, non douteuse, la marque de son action vivifiante.

En philosophie, disciple de Rousseau, elle s'est, comme lui, fièrement séparée des tristes systèmes qui n'admettaient d'autre source de la pensée que la sensation, dégradaient l'âme de sa haute origine, et ne lui laissaient d'autre guide de ses actions que l'attrait du plaisir ou l'intérêt personnel; comme lui, elle a repoussé, combattu, et le matérialisme raisonné, qui, avec trop de succès, tenait école, et le scepticisme mondain, celui qui, léger et railleur, se jouait sur les ruines de toute croyance. Tout en s'attachant au philosophe de Genève comme à un maître admiré, et en suivant vaillamment sa trace, elle a su se garder des défaillances ou des exagérations qui altéraient ou compromettaient ses meilleures doctrines. Elle n'a pas, comme lui, cherché dans les impulsions, plus ou moins aveugles, et toujours variables, du *sentiment* le point d'appui fixe, le fondement nécessaire de la morale; c'est à ces pro-

1. *Fables*, livre XII, xv.

fondeurs de la conscience où se grave l'idée du devoir et aux révélations intimes de la raison qu'elle n'a cessé de demander l'universelle et inflexible loi qui commande de haut à toutes les volontés. En méditant le douloureux problème du mal sur cette terre, elle ne rejetait pas sur les fatalités de l'état social, considéré comme la plus funeste des inventions, la plus grande partie de nos misères, et ne faisait pas du retour à je ne sais quel état de nature primitif la condition nécessaire de la vertu et du bonheur; Platon, Descartes et l'Évangile lui fournissaient une meilleure explication du mystère; à leurs lumières rapprochées et confondues, elle ne voyait, ne voulait voir dans la vie telle qu'elle est, avec tous ses écueils et toutes ses souffrances, qu'un champ d'épreuve, une arène de combat, où, sous l'œil de Celui qui l'a faite libre, l'âme s'épure par la lutte et triomphe par le devoir[1]. Par sa vive foi en ces antiques vérités, toujours nouvelles, par son éloquente ardeur à les répandre ou à s'en inspirer dans des écrits divers, tous d'une haute portée morale sans avoir rien du traité philosophique, on peut dire que, pour sa part, elle a très réellement contribué à la grande réaction spiritualiste qui commençait sur les confins des deux siècles, et que nos pères ont vue grandir. En ces années où, au lendemain de bouleversements inouïs, la pensée se repliait douloureusement sur elle-même, une main de femme a, de son mieux, élevé, agité le flambeau, qu'allaient saisir, pour en redoubler l'éclat, d'illustres maîtres (un Maine

1. C'est Mme de Staël qui a dit : « La vraie destination de l'être moral ici-bas n'est pas le bonheur, c'est le perfectionnement. »

de Biran, un Royer-Collard, un Cousin, un Jouffroy, etc.), dont l'œuvre, malgré la récente et envahissante apparition d'un matérialisme nouveau, n'est pas près de périr.

En littérature, sa part d'impulsion et d'influence dans le mémorable mouvement d'idées d'où tout un nouveau grand siècle est sorti, n'est pas inférieure à celle de son illustre contemporain Chateaubriand. Le livre *De l'Allemagne*, le livre *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, le roman de *Corinne*, n'ont pas moins fait que le *Génie du christianisme*, que *René*, que *les Martyrs*, pour retremper la poésie à des sources neuves et profondes, pour élargir, enhardir le génie de l'histoire, pour ouvrir de nouvelles voies à la critique littéraire, jusque-là trop confinée dans d'inflexibles théories, et trop indifférente ou réfractaire aux exemples ou aux inspirations qui pouvaient être utilement demandés aux littératures étrangères.

Avec une clairvoyance d'esprit que secondait une rare délicatesse d'impressions, elle sentait vivement la disette de talents vrais, originaux, dont souffrait le dix-huitième siècle finissant, et, dans un flot d'écrits toujours abondant, un appauvrissement trop réel, un défaut de vie et d'avenir, dont les symptômes, bien que manifestes, échappaient aux regards superficiels ou prévenus des La Harpe et des Morellet. Au moment où elle entrait dans la carrière, les grandes lumières du siècle avaient disparu; aux Montesquieu, aux Voltaire, aux Rousseau, aux Buffon, avaient succédé les Thomas, les Raynal, les Chamfort, les Rivarol; la rhétorique, la déclamation, le bel esprit, à l'éloquence. Un seul nom

d'éclat, celui de Bernardin de Saint-Pierre, restait encore dans ce déclin. Beaucoup plus grave et profonde était la déchéance de la poésie. Dans le cadre traditionnel où elle s'enfermait avec une timidité pusillanime, la tragédie, de plus en plus dégénérée, n'offrait que péripéties convenues, pâles ébauches de caractères, conversations pompeuses. La poésie lyrique tentait en vain de se relever d'un évanouissement bientôt séculaire. L'œuvre sonore, mais glacée, de Jean-Baptiste Rousseau était à peine dépassée par les essais *pindariques* de Lebrun. La plus grande vogue était aux tableaux enjolivés des poèmes didactico-descriptifs de l'abbé Delille et de son école, et aux petits vers galants, aux contes légers, aux bouquets à Chloris, dont les Dorat, les Boufflers, et autres grands hommes de l'*Almanach des Muses* inondaient salons et boudoirs. Mme de Staël ne pouvait s'habituer à voir l'esprit français tourner dans le même cercle de froides inventions, ou s'ébattre, comme un vieil enfant, à des riens frivoles, à l'heure même où, dans l'ordre politique et social, tout fermentait, s'agitait, en travail de rénovation et d'avenir. Elle ne cessait de protester contre ce singulier contraste, elle en appelait de l'imitation servile, routinière, à la pensée qui cherche, à la verve originale qui crée, des vains jeux de l'esprit aux émotions fécondes de l'âme, des stériles excitations de la vie mondaine aux inspirations du recueillement et de la solitude. Elle osait demander aux talents de s'affranchir des timidités et des superstitions d'une admiration trop exclusive et mal entendue pour nos grands auteurs du dix-septième siècle ; elle voulait que, tout en leur restant fidèle

pour se nourrir ou s'inspirer du meilleur de leur génie, on ne se crût pas éternellement asservi aux mêmes formes d'art, aux mêmes limites d'invention, aux mêmes catégories de sujets, aux mêmes scrupules de goût. Sur certains points litigieux de la poétique, en particulier de celle du théâtre, elle provoquait une revision des arrêts rendus, des bornes posées par le sévère *législateur du Parnasse*. Et, puisque, au seizième siècle et au dix-septième, nos génies, même les mieux doués, n'avaient pas, sans un gain manifeste, entretenu commerce avec leurs devanciers ou leurs contemporains d'Italie et d'Espagne, elle voulait qu'à leur exemple on passât aujourd'hui d'autres frontières, qu'on allât demander, non pas des *modèles* à suivre, mais de nouvelles richesses à consulter, et, sinon des guides et des maîtres, du moins des influences rajeunissantes aux deux grandes littératures du nord, encore mal connues ou dédaignées, moins attrayantes, il est vrai, pour notre race, moins limpides, plus compliquées, moins radieuses que celles du midi, mais, sous l'irrégularité ou le caprice de leurs formes, si profondes l'une et l'autre et si vivantes, et en conformité avec le sérieux et l'inquiétude d'esprit des temps nouveaux par tout ce qu'elles recèlent de tristesse et de rêverie.

Ainsi peut se résumer à grands traits l'ensemble de principes et de vœux régénérateurs que Mme de Staël portait dans la critique avec une chaleur de conviction communicative. Que dans cette œuvre de hardie conseillère et de généreuse émancipatrice, elle ait cédé parfois aux entraînements d'un tel rôle, au point d'oublier les

réserves que prescrivait l'équité ou que recommandait la prudence, on peut en convenir, sans avoir trop le droit de s'en étonner. Sans doute, quand elle réclame au nom de l'imagination ou au profit du génie contre l'oppression des *règles*, il lui arrive par instants d'exagérer les droits de l'une et de l'autre, et de confondre avec la tyrannie importune d'un bon goût ombrageux, tracassier, les salutaires exigences du goût vrai, sévère comme la raison et infaillible comme elle. On ne peut nier qu'en s'élevant contre une soumission trop humble et trop docile aux préceptes de l'*Art poétique*, elle n'ait parfois méconnu l'utile et durable puissance du génie de Boileau et rabaissé injustement l'importance de ses services. Dans ses neuves et fortes études sur le drame anglais, le drame allemand, dont elle fait si bien ressortir les grandeurs et les beautés, alors presque ignorées, on voudrait qu'en face des gloires éclatantes de ces deux scènes, elle eût soutenu plus hautement, plus fièrement celles de la nôtre, avec moins de restrictions modestes ou chagrines, moins de concessions aux critiques ou aux chicanes des Lessing et des Schlegel. Par exemple, devait-elle regretter chez Corneille et Racine, autant qu'elle le fait, une constante noblesse de ton, un caractère soutenu de dignité tragique, qui n'ôte rien, quoi qu'on en dise, à la vérité et à la vie de leurs peintures et ne dégénère en froide et monotone sonorité que chez leurs pâles successeurs? Et tout en refusant avec raison d'admettre comme lois *inviolables* du théâtre les deux unités de temps, de lieu, ne pouvait-elle reconnaître, avouer ce qu'un Corneille, un Racine, loin de se trouver contraints sous ce joug, ont gagné d'énergie concentrée,

de simplicité de ressorts, de puissance d'intérêt, à s'y soumettre. On pourrait signaler encore, surtout en certaines parties du livre *De l'Allemagne,* d'autres oublis de mesure ou d'exacte équité. On les pardonne aisément à qui osait avec tant d'à-propos et de salutaire initiative. Dans l'art, comme ailleurs, il est difficile de s'élancer à la découverte de nouvelles terres, de pousser les esprits en avant hors des voies battues, sans jeter çà et là sur le passé quelque décri plus ou moins irréfléchi ou injuste, sans une ivresse de confiance dans l'avenir. Mme de Staël semait d'une main hardie, parfois aventureuse, les germes d'une révolution, d'une véritable et nécessaire révolution dans les lettres. C'est elle assurément, qui, par l'action retentissante de ses écrits et de sa parole, a, plus que tout autre, suscité *le Romantisme*, ce grand mouvement d'imagination et de poésie, dont les effets devaient s'étendre à toute la littérature du dix-neuvième siècle.

L'élite des jeunes générations sur lesquelles étaient tombés ses entraînants appels, ses sommations brûlantes, allait se révéler lorsqu'elle mourut en 1817[1]. A cette date, Lamartine, encore inconnu, jetait à la brise ses premiers chants dans la solitude. Victor Hugo, également ignoré, portait à l'Académie des jeux floraux de Toulouse, ses premiers vers. De Vigny recevait au régiment les premières visites de la muse. Toutes ces lyres allaient résonner à la fois. Elle n'en put rien connaître. Avec quelle joie elle eût accueilli toutes ces mélodies neuves, qui répondaient si bien en gravité d'accent, en

1. Elle n'avait que cinquante et un ans.

éclat de couleurs, en charme de mélancolie, à tout ce qu'elle avait attendu !

A défaut de ce bonheur, elle put du moins, en apprenant les premiers succès de Guizot dans une chaire de Sorbonne, et en écoutant dans son salon un des plus jeunes et plus éloquents esprits qui s'y réunissaient, Villemain, pressentir le magnifique essor que bientôt allaient prendre l'histoire et la critique. Dans ces entretiens familiers et sérieux, dont elle avait le goût, la passion, où elle s'abandonnait avec une verve entraînante au torrent de ses idées, et qui, plus que ses écrits, dit-on, la révélaient tout entière, le génie de Villemain, qui jusque-là ne s'était annoncé que par des couronnes académiques, s'animait au contact de cette rapide et rayonnante intelligence, de cette parole de feu. Le père de l'école de critique nouvelle a lui-même avoué librement tout ce qu'il avait puisé de lumière et de chaleur dans cet ardent foyer. Il a parlé d'elle, outre l'enthousiasme d'un admirateur, avec l'émotion reconnaissante et le pieux souvenir d'un disciple[1].

En politique, enfin, sans excéder la part d'action permise dans cet ordre de choses à un génie de femme, elle a vaillamment servi une noble cause trop combattue, et d'un difficile triomphe, celle des idées libérales.

Les premiers en date de ses écrits de ce genre[2] sont d'une élève intelligente et généreuse de Montesquieu, qui, bien que portée de préférence vers la monarchie

---

1. V. *Cours de littérature française*, t. IV, LXe et LXIe leçons, et *Souvenirs de littérature et d'histoire*, t. II, ch. I.

2. *Réflexions sur la paix intérieure*, 1795; et *Réflexions sur la paix adressées à M. Pitt et aux Français*, même date.

tempérée, n'exclut aucune autre forme d'État, ne repousse que le despotisme, ne demande au gouvernement de son pays, de quelque nom qu'il s'appelle, que d'unir aux plus larges conditions de liberté toutes les garanties d'ordre et de stabilité nécessaires, et, d'ailleurs, ne se fie à la puissance des lois, même les meilleures, qu'autant qu'elles s'appuient sur les mœurs. Après l'écroulement du précaire édifice élevé par l'Assemblée constituante, dès que la tempête qui venait d'emporter le roi et le trône, fut un peu calmée, cette fille de Necker, si liée qu'elle fût à l'opinion monarchique par son éducation, ses amitiés, ses sentiments propres, n'hésitait pas à s'en séparer par amour du bien public; elle saluait d'encourageants augures la jeune République, telle qu'elle s'établissait sur les bases de la constitution de l'an III, adressait aux partis qui s'en disputaient la direction, ou en menaçaient l'existence, d'énergiques appels au rapprochement et à la concorde, adjurait la nation émancipée de se rendre digne de ses institutions nouvelles par un renouvellement de son esprit et de ses mœurs, et rappelait à tous que la liberté n'est prospère et féconde que chez les peuples qui la méritent. Nobles vœux, politique de haute sagesse et de patriotisme, qu'une minorité d'âmes honnêtes était impuissante à faire triompher au milieu de la lutte prolongée des factions, sous un gouvernement bientôt décrié par sa faiblesse, et d'une anarchie croissante. Républicaine sous le Directoire, Mme de Staël l'était encore durant les jours du Consulat, heureuse de l'ordre renaissant, mais justement inquiète de la présence au gouvernail d'un héros ambitieux et populaire. Contre ce nouveau péril elle

prenait à cœur d'avertir, d'exciter l'opinion, soit par de pénétrantes allusions ou des paroles d'alarme jetées dans ses écrits[1], soit par l'éclat et l'influence d'un salon, qui, rouvert un des premiers après l'orage, et le plus brillant de tous à cette heure, réunissait autour d'elle tout un groupe de talents distingués, d'esprits indépendants, de voix éloquentes et libres. Là, plus d'une fois, se préparèrent, s'inspirèrent les résistances que la seule tribune laissée debout par le régime de l'an VIII opposa pendant un temps aux menaces ou aux premiers essais d'usurpation du futur César. Celui-ci, impatient et courroucé de ces audaces d'une liberté expirante, y répondait par de violents coups d'autorité, tels que la brusque élimination de vingt membres du Tribunat en 1802; et, non moins animé contre leur illustre amie, il la frappait à l'endroit le plus sensible par des exils répétés, et se livrait sur elle, pendant toute la durée de sa toute-puissance, à une des persécutions les plus mesquines et les plus cruelles à la fois que la force ait exercées sur la pensée. Bien que trop femme, et de trop vive nature, pour n'être pas très malheureuse des rigueurs qu'elle subissait, elle ne fit rien contre sa conscience pour y échapper, et se refusa constamment même à quelques phrases d'hommage public au génie et à la puissance, dont sa grâce eût été le prix.

Rendue à sa patrie après la chute de l'Empire, elle reprit cœur en voyant la royauté, une royauté analogue à celle que Montesquieu, les yeux fixés sur l'Angleterre,

---

1. V. le livre *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, discours préliminaire.

avait préconisée, et répondant aux vœux politiques de son père et de ses amis, succéder au plus lourd des despotismes. Mais si elle donnait une sincère bienvenue à l'institution et l'appuyait de son plus éloquent suffrage, elle n'accueillait qu'avec doute et défiance les survivants de l'antique dynastie chargés de la mettre en pratique. Témoin sans illusion des premiers entraînements de la Restauration, de ses premières et tristes fautes, elle en prévoyait les effets d'un pénétrant et sûr regard, et signalait l'abîme prochain par des avertissements dont un soudain coup de foudre, le retour de l'île d'Elbe, faisait autant de prophéties.

Même après les Cent jours, les plus graves inquiétudes se mêlaient, sans les détruire, à ses espérances. Les unes et les autres ont passé dans le plus étudié de ses livres d'histoire et de politique, dans ces *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française,* qui ont occupé ses derniers jours (1815-1817). Comment apaiser ou contenir le zèle aveugle et les ambitions rétrogrades d'un royalisme intransigeant, et séparer la royauté, à peine rétablie et chancelante, de son cortège de dangereux amis? A quels moyens recourir pour mettre en sûreté les libertés obtenues, et pour conquérir celles qui manquaient encore? Comment réconcilier dans un commun et durable héritage de la Révolution la vieille France revenue de l'exil, et la nouvelle? De cette Révolution, de ses principes, de ses œuvres, que fallait-il à tout jamais et précieusement conserver, que devait-on rejeter, répudier sans retour? Dans l'arène ouverte aux partis sous un gouvernement représentatif, quelle conduite doit garder une

opposition à la fois résolue et prudente, celle qui n'aspire à prévaloir que pour le bien du pays? A de telles questions, et à bien d'autres d'un non moindre intérêt, s'appliquait ce livre célèbre, où, plus que dans tout autre, la cause libérale a, pendant longues années, cherché des enseignements ou des inspirations, et qui, même aujourd'hui, après tout un âge de révolutions nouvelles, reste vivant encore, et se sauve, par la supériorité des vues, et surtout par le souffle généreux qu'on y respire, de l'oubli où tant d'ouvrages de politique vont si vite s'ensevelir. Dans la gravité d'une pensée recueillie, plus d'une page de ce livre garde quelque chose du mouvement et du feu de ces conversations, où, avec des interlocuteurs tels que La Fayette, Benjamin Constant, le duc de Broglie, Camille Jordan, hôtes accoutumés de son salon, elle agitait ces mêmes questions, les éclairait, en faisant jaillir la lumière de la rencontre ou du choc des idées, comme c'était son habitude et son plaisir. Jamais ce salon n'avait attiré plus sérieuse et plus brillante élite que dans ces premières et tumultueuses années de la Restauration, qui furent les dernières de sa vie. Elle y régnait, comme toujours, par ce mélange d'autorité et de charme, de chaleur d'âme et de grâce d'esprit qui lui était propre, bien qu'épuisée dès lors par une longue suite d'épreuves trop ressenties, et malgré les atteintes déjà profondes du mal qui devait l'emporter avant le temps. Presque mourante, elle se livrait aux nobles passions de sa nature avec la même ardeur; attristée, mais non découragée par les défaites ou les victoires sans lendemain des amis de la liberté, prévoyant pour ce siècle, en-

fanté dans l'orage, bien d'autres tempêtes encore, mais gardant au cœur une invincible confiance dans le génie et le destin de son pays d'adoption, une foi entière au *progrès*, au mouvement continu, à la marche en avant des sociétés vers l'idéal qui les attire, et pour parler son langage, « à la perfectibilité indéfinie de l'espèce humaine. »

Nous esquissons faiblement ce que Mme de Staël revendiquait ou défendait en philosophie, ce qu'elle demandait à la littérature, ce qu'elle espérait, attendait en politique. Est-il besoin d'ajouter que les principes d'après lesquels elle se guidait dans ces trois différents domaines de l'esprit, que les relèvements ou les nouveautés nécessaires qu'ici ou là, d'un côté ou de l'autre, elle invoquait, se rejoignaient, s'accordaient dans une remarquable unité, se soutenaient mutuellement de manière à former le plus harmonieux ensemble.

Ainsi, ce qu'on peut appeler son libéralisme en littérature tenait étroitement à son libéralisme en politique. Si elle aimait à proclamer l'influence du progrès et de la diffusion des lumières sur l'état et la destinée des peuples, et voyait dans le mouvement et l'ascendant continu des lettres françaises depuis deux siècles une des causes déterminantes de la Révolution, d'autre part elle ne doutait pas que d'une société transformée, rajeunie par une crise féconde, mise enfin en possession d'elle-même et vivement excitée par son apprentissage de la vie publique, ne dût sortir une littérature neuve, ample, variée, originale, riche d'œuvres fortes et durables, et, bien que devant être très différente de celle des deux âges précédents, digne un jour d'être comptée

elle-même comme un grand âge nouveau à leur suite. Le siècle, en se déroulant, a fait voir si, sous ce rapport, elle avait pressenti et auguré juste.

Et de même, la plus étroite alliance règne entre sa philosophie et son esthétique, entre les purs et religieux enseignements de l'une et les saines exigences de l'autre. Ayez, disait-elle, du talent, du génie; joignez-y toutes les ressources de l'art le plus savant et le plus habile; le talent, le génie ne pourront rien enfanter qui ait beauté durable et longue fortune, s'ils ne sont animés, fécondés, vivifiés par le sérieux de l'âme, par la plénitude et l'élévation du sentiment moral. A ses yeux, la plus ardente passion du beau ne pouvait atteindre son objet, et se perdait en créations brillantes peut-être mais stériles, si elle n'était unie à un fonds vivace de passion pour le bien. Il semble qu'elle s'était emparée de la parole célèbre de Vauvenargues : « Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût, etc., » pour la faire sienne en la déroulant sous tous ses aspects, en la poussant à toutes ses conséquences. Nul ne s'est plus complaisamment souvenu et n'a fait un usage plus rigoureux, plus constant, du *criterium* que La Bruyère recommandait comme la meilleure pierre de touche des écrits : « Quand une lecture vous élève l'esprit et vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage; il est bon et fait de main d'ouvrier. » Enfin l'étroite union, dans une sorte de triade lumineuse, du vrai, du bien, du beau, était une partie de sa religion. L'énergie de sa conviction à cet égard s'échappait en vives saillies, parfois sous cette forme légèrement para-

doxale qui, en donnant plus de relief à la pensée, la grave plus avant dans les esprits. Parmi ses appels à la poésie, surtout à la plus relevée de toutes, à la poésie lyrique, si souvent essayée en France, et qu'on attendait encore, elle disait : « Le don de révéler par la parole ce qu'on ressent au fond du cœur est très rare; il y a pourtant de la poésie dans tous les êtres capables d'affections vives et profondes... Le poète ne fait pour ainsi dire que dégager le sentiment prisonnier au fond de l'âme... Le vrai génie poétique est *une disposition intérieure de la même nature que celle qui rend capable d'un généreux sacrifice; c'est rêver l'héroïsme que de composer une belle ode*. Si le talent n'était pas ondoyant et mobile, il inspirerait aussi souvent les belles actions que les touchantes paroles; car elles partent toutes également de la conscience du beau qui se fait sentir en nous-mêmes. » Elle disait encore : « Si l'on osait donner des conseils au génie, dont la nature est le premier guide, ce ne serait pas des conseils purement littéraires qu'il faudrait lui donner; il faudrait parler aux poètes comme à des citoyens, comme à des héros; il faudrait leur dire : — Soyez vertueux, soyez croyants, soyez libres; respectez ce que vous aimez, cherchez l'immortalité dans l'amour et la divinité dans la nature; enfin, *sanctifiez votre âme comme un temple*, et l'ange des nobles pensées ne dédaignera pas d'y apparaître [1]. »

Il y a de l'enthousiasme dans l'éloquence de ce lan-

---

1. *De l'Allemagne*, IIe Partie, ch. x.

gage[1]. Mme de Staël aimait l'enthousiasme comme une puissance, une salutaire puissance de l'âme, et elle avait raison de s'y livrer, car le sien, toujours sincère et grave, tenait au plus profond de son être. Même en s'exaltant, ce qu'elle ne fait que pour les plus dignes objets, elle reste naturelle et vraie. Aussi l'enthousiasme qui se répand dans ses écrits, et, contenu ou librement épanché, les anime, est-il aisément contagieux. Peu de penseurs ont eu autant qu'elle le droit de donner pour épigraphe ou devise à leur œuvre le *sursum corda*.

Cependant, on la lit peu aujourd'hui. Bien que son nom garde le même éclat, son œuvre est moins fréquentée. Les générations nouvelles, qui ont appris à la connaître par tout ce que répètent à sa louange l'histoire et la critique, la révèrent, l'honorent, la célèbrent plus qu'elles ne la cultivent. Ce n'est pas lui rendre tout ce qui lui est dû. Elle mérite plus et mieux que d'être admirée de loin, sur parole. Des juges sévères attribuent cette baisse de sa fortune, sinon de sa gloire, à certaines imperfections de l'écrivain. Qu'elle ne puisse pas être comptée de tout droit au nombre des maîtres, des plus irréprochables maîtres du style, nous le reconnaissons sans peine. Comme tous ces génies prime-sautiers qui suspendent le monde à leurs lèvres par l'abondance et l'élan de la parole improvisée, et se plaisent à déployer partout où ils trouvent un auditoire ce genre de puissance, Mme de Staël, quand elle écrit, ne domine pas toujours assez la verve qui l'entraîne ; elle ne s'attache pas partout, et

1. Elle ne réclamait pas moins étroite alliance, moins intime union entre la politique et la morale, et s'élevait avec chaleur contre ces théories de gouvernement qui revendiquent des principes et des règles à part pour la *morale d'État*.

jusque dans le moindre détail, à soumettre aux lois de l'ordre le plus rigoureux, à porter, par le choix sévère de l'expression, au dernier degré de précision les idées qui lui arrivent en foule, et dont elle est comme assaillie. Elle a, nous l'avouons, bien des pages dont la rapide allure est celle de la parole soudaine, éloquente, plus que du style réfléchi et consommé. Dans plus d'une, parfois même dans les meilleures, des négligences lui échappent, des à peu près d'expression, plus de sous-entendus que ne le voudrait la clarté parfaite, des sauts brusques au lieu de passages attentivement ménagés d'une idée à l'autre. Ici ou là, le lecteur consciencieux, et qui veut tout entendre, s'arrêtera pour suppléer au vague d'un mot trop hâté ou trop abstrait, ou pour rétablir par la réflexion un anneau de la chaîne involontairement omis ou brisé[1]... Qu'importe? et doit-il regretter ces légers efforts, s'il en est plus que dédommagé par tout ce qu'il recueille en chemin de lumières d'instinct ou d'expérience, de vues fines ou profondes sur la nature humaine et sur la vie, de consolantes ou fortifiantes leçons, de traits de sentiment où tout le cœur se révèle, de traits de génie où l'âme a mis son accent... enfin si toujours

---

1. Mme Necker de Saussure, son amie, nous apprend qu'elle écrivait vite, trop vite, qu'elle revoyait peu, ne connaissait pas le *castigare ad unguem*. Il est regrettable, que parmi les personnes distinguées de son entourage, nul n'ait été pour elle le *censor honestus* d'Horace, ou l'*ami prompt à vous censurer*, de Boileau, que Chateaubriand eut la bonne fortune de trouver de bonne heure en M. de Fontanes. — Le brillant causeur qui tint dans sa vie une si grande place, Benjamin Constant, cet homme de tant d'esprit, mais d'esprit peu sérieux (malgré son rôle politique et son livre *Des religions*), ne paraît pas s'être attaché à lui rendre cette espèce de services. G. de Schlegel, qui demeura des années auprès d'elle, confident habituel de ses travaux, mettait à sa disposition une réelle richesse de connaissances et d'idées; mais personne n'était moins propre à l'éclairer sur les défauts ou les insuffisances de précision et de clarté qu'on relève à regret dans ses écrits; un commerce familier d'esprit avec cet Allemand, et avec l'Allemagne, était plutôt fait pour l'y entretenir.

l'impression dernière, en quittant le livre, est une impression de rassérénement moral, de généreux désir et de courage, pareille à celle du voyageur qui a respiré un air pur sur les hautes cimes, et redescend vers la plaine avec une ardeur plus vive et des forces renouvelées...

Un des critiques qui ont le mieux parlé de Mme de Staël[1], arrivé au terme d'une longue et pénétrante étude, après avoir reconnu le tort que s'est fait l'*écrivain* par une habitude d'improvisation trop constante, après avoir confessé même que, parmi les rares talents de son sexe, plus d'un l'a surpassée en art, en style, n'en demeure pas moins assuré du rang que la postérité lui réserve, et répond en finissant par une fière prophétie d'avenir aux sévérités chagrines qui mettraient en doute la durable vitalité de son œuvre :

« ... En somme, malgré tant d'éclat d'esprit, de mouvement dans le style, et j'ajoute, tant de naturel, ce n'est pas comme écrivain que Mme de Staël occupe dans la littérature une place si éminente; ce n'est pas non plus comme poète, malgré tout ce qu'exhalent de parfum poétique certaines pages de ses derniers écrits; ce n'est pas même comme philosophe, malgré la justesse profonde et la grande portée d'un grand nombre de ses pensées; c'est plutôt, c'est surtout comme *éloquent moraliste*, et aussi comme peintre touchant du cœur humain. Il n'est, sous ce rapport, que peu d'écrivains qu'on puisse mettre à côté d'elle; et quoiqu'elle ait dit d'elle-même que jamais femme n'écrivit ni n'écrira un ouvrage vraiment supérieur[2], nous osons lui répondre : Il est vrai,

1. A. Vinet, *Études sur la littérature du* XIXe *siècle*.
2. *De la Littérature*, Ire partie, ch. VIII.

ce n'est pas une femme qui a composé l'*Iliade;* ce n'est pas une femme qui a écrit le *Discours sur les révolutions du globe;* mais c'est une femme qui a écrit *Corinne* et *l'Allemagne*...

» ... Non, jamais, tant que notre langue subsistera, les ouvrages de Mme de Staël ne seront réduits à cette valeur en quelque sorte historique, où les écrits ne comptent presque plus que comme des jalons ou des colonnes milliaires dans la route de l'esprit humain et dans les annales de la littérature. Ils vivront d'une vie puissante et communicative, comme tout ce qui est vrai, profond et lumineux. Ils vivront de la même vie accordée à des écrits moins considérables, à de simples fragments, où l'âme immortelle a mis son immortalité :

.....Spirat adhuc amor,
Vivuntque commissi calores
Æoliæ fidibus puellæ [1]. »

P. J.

Avril 1893.

1. Horace, *Odes*, IV, IX.

— Il existe à Paris, qui le sait? une statue de Mme de Staël, que lui ont décernée nos édiles, à raison de sa naissance parisienne : mais une statue comme celles qui figurent en de nombreuses niches sur les façades ou dans les cours intérieures de l'Hôtel de Ville reconstruit, et dont la plupart se perdent dans la décoration du monument. On en voudrait une autre, serait-ce trop demander pour une telle mémoire? une autre isolée, bien en vue, hors du tumulte de nos rues, dans un lieu fréquenté et recueilli tout ensemble, tel, par exemple, que notre paisible jardin du Luxembourg. Les terrasses ombragées de ce jardin sont déjà peuplées de statues de femmes, de femmes françaises, plus ou moins dignes, il est vrai, de cet honneur. Pourquoi, dans la composition de cette galerie, avoir mis plus d'histoire que de choix, et s'être plus attaché aux couronnes et aux écussons qu'aux génies? A côté de Blanche de Castille, de Valentine de Milan, de Clémence Isaure, de Marguerite de Navarre (la première), pourquoi ces royautés à demi obscures, ou de renom douteux (la reine Bathilde, la reine Bertrade, la régente Louise de Savoie, Marie de Médicis), etc.? A la place de ces figures qui ne disent rien ou ne réveillent que d'assez tristes souvenirs, on aimerait à voir, exprimées par un ciseau de maître, nos reines de l'esprit. Mme de Sévigné, Mme de La Fayette, Mme de Maintenon,... Mme Roland et ne serait-ce pas justice d'ajouter Mme de Staël et..... George Sand?

MADAME DE STAËL

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

De 1766 à 1788.

C'est en 1766, à Paris, où son père, un compatriote de Jean-Jacques Rousseau, tenait état de riche banquier, que Louise-Anne-Germaine Necker vint au monde. De très bonne heure, elle montra les plus heureux dons d'intelligence et un sérieux d'esprit surprenant. « Dans tout ce qui m'a été raconté d'elle, je ne trouve, a dit une de ses amies, qu'un seul trait qui montre le caractère du premier âge; et encore les goûts du talent s'y reconnaissent-ils : elle s'amusait dans son enfance à fabriquer des rois et des reines avec du papier, et *à leur faire jouer la tragédie*[1]. » A onze ans, voici comme une autre amie nous la représente : « A notre première entrevue, elle me parla avec une chaleur et une facilité qui avaient quelque chose de l'éloquence, et qui me firent une grande impression... Nous ne jouâmes point comme des enfants; elle me demanda tout de suite quelles étaient mes leçons, si je savais quelques langues étrangères, si j'allais souvent au spectacle. Quand je lui dis que je n'y avais été que trois ou quatre fois, elle se récria, me promit que nous irions souvent ensemble à la comédie, ajoutant qu'au retour il faudrait écrire le sujet des pièces et ce qui nous

---

1. Notice sur Mme de Staël par Mme Necker de Saussure.

aurait frappées; que c'était son habitude... Ensuite, me dit-elle encore, nous nous écrirons tous les matins. »

Le même récit nous introduit dans le salon que présidait Mme Necker, et dont cette vertueuse Genevoise, passionnée pour les choses de l'esprit, avait réussi à faire un des cercles de Paris les plus distingués.

« Nous entrâmes dans le salon. A côté du fauteuil de Mme Necker était un petit tabouret de bois où s'asseyait sa fille, obligée de se tenir bien droite. A peine eut-elle pris sa place accoutumée, que trois ou quatre vieux personnages s'approchèrent d'elle, lui parlèrent avec le plus tendre intérêt : l'un d'eux, qui avait une petite perruque ronde, prit ses mains dans les siennes, où il les retint longtemps, et se mit à faire la conversation avec elle, comme si elle avait eu vingt-cinq ans. Cet homme était l'abbé Raynal; les autres étaient Thomas, Marmontel, le baron de Grimm, le marquis de Pesay.

» On se mit à table. Il fallait voir comme Mlle Necker écoutait...

» Après le dîner, il vint beaucoup de monde. Chacun, en s'approchant de Mme Necker, disait un mot à sa fille, lui faisant un compliment ou une plaisanterie... Elle répondait à tout avec aisance et avec grâce; on se plaisait à l'attaquer, à l'embarrasser, à exciter cette petite imagination déjà si brillante. Les hommes les plus marquants par leur esprit étaient ceux qui s'attachaient le plus à la faire parler (Buffon était de ceux-là). Ils lui demandaient compte de ses lectures, lui en indiquaient de nouvelles, et lui donnaient le goût de l'étude en l'entretenant de ce qu'elle savait et de ce qu'elle ignorait [1]. »

A peu près vers le temps auquel se rapportent ces souvenirs, le grand banquier était appelé à la direction des finances par un gouvernement en détresse (1776). Le salon, déjà si brillant, de Mme Necker s'anima d'une vie nouvelle. Les importances ou les célébrités de tout rang affluaient autour de la femme du ministre.

---

1. Mlle Huber (Mme Rilliet). *Sur l'enfance de Mme de Staël.*

Mlle Necker était là, écoutant, répondant, parfois plus entourée que sa mère, ou retenant plus longtemps, par le charme piquant de son entretien, quelque interlocuteur illustre, ce que l'excellente dame, si bonne mère qu'elle fût, ne voyait pas sans quelque jalousie. Le mouvement, l'éclat de cette haute vie ne détournait pas la jeune fille de ses sérieuses lectures, de ses fortes études. A quinze ans, elle faisait des extraits de l'*Esprit des lois* avec des réflexions. Elle écrivait; elle se livrait, en divers genres, à des essais qui portaient déjà l'empreinte du talent. En 1781, au lendemain du *Compte rendu de l'état des finances*, dont la publication amena la glorieuse chute du ministre, elle adressait sur cet événement une lettre anonyme, fort remarquable, à son père, qui en reconnut bientôt le style.

Publié à vingt-deux ans, en 1788, son premier ouvrage (*Lettres sur les écrits et le caractère de J.-J. Rousseau*) était un éloge beaucoup plus qu'un jugement, mais un éloge parti du cœur, motivé avec art, écrit avec une chaleur de verve entraînante, bien qu'un peu déclamatoire. Ces *Lettres* mirent en vive lumière le nom de physionomie étrangère dont elles étaient signées. L'auteur s'appelait depuis peu *Mme de Staël*, et, par son mariage avec le noble Suédois de ce nom [1], venait d'ajouter l'éclat d'une haute situation à celui de son origine et de son naissant génie. Le baron de Staël-Holstein était ambassadeur de Suède à Paris.

---

1. « Il ne manquait à la famille Necker au sommet de l'importance et de la faveur qu'une alliance illustre qui les naturalisât dans l'aristocratie européenne. La naissance, le nom, le rang du baron de Staël ennoblissaient l'épouse et rejaillissaient sur les parents..... C'était un homme déjà mûr d'années; d'une figure noble, d'une distinction de manières qui répondait à sa considération personnelle dans le monde, d'un esprit suffisant pour jouir des succès de sa femme, sans prétendre à l'égaler, un de ces hommes qui acceptent les seconds rangs partout, même dans leur maison. — Trois enfants, deux fils et une fille, naquirent de ce mariage. — Cette union de convenance ne fut troublée que plus tard, par des séparations de biens, dans l'intérêt des enfants, qui en amenèrent une entre les personnes... Toutefois celle-ci ne dura pas jusqu'à la mort : le baron de Staël revint, après la Révolution française, mourir entre les soins de sa femme et le respect de ses enfants. » Lamartine, *Souvenirs et portraits*, t. I, p. 228.

De 1788 à 1803.

Ici, des triomphes excitants et des paisibles travaux d'une vie de monde et d'études, Mme de Staël passe à toutes les émotions, non moins fécondes pour elle, du drame qui commence, et dont son père, un père qu'elle adore, remplit pendant un temps un des premiers rôles. M. Necker, toujours populaire et regretté de la nation, est rappelé au pouvoir (août 1788) et s'en montre digne encore une fois. Il presse la convocation des États généraux, fait décider par le roi le doublement du Tiers. La cour, effrayée des premières victoires de l'assemblée, obtient de Louis XVI, entre autres mesures de réaction à outrance, le renvoi du ministre. Une lettre royale lui ordonne de quitter la France *en secret* (11 juillet 1789). Il s'éloigne aussitôt avec sa femme, sans même dire adieu à sa fille. Elle n'apprend que quelques jours après leur départ le lieu de leur retraite, et court les consoler à Bâle. Le 14, Paris se soulève, et la Bastille est prise. Le 17, l'exilé reçoit un message royal qui lui rend sa patrie et son poste. Son voyage à travers la France est un triomphe. « Les acclamations, écrivait longtemps après Mme de Staël au souvenir de ce retour, les acclamations les plus vives l'accompagnaient à chaque pas; les femmes se mettaient à genoux, de loin, dans les champs quand la voiture passait; les premiers citoyens des lieux que nous traversions prenaient la place des postillons pour conduire les chevaux sur les routes, et, dans les villes, les habitants les dételaient pour traîner eux-mêmes la voiture... Nul homme peut-être, parmi ceux qui ne sont point sur le trône, n'a joui à ce point de l'affection du peuple. Hélas! c'est moi surtout qui en ai joui pour lui, c'est moi qu'elle enivrait, c'est moi qui ne dois pas être ingrate envers ces jours, quelles que soient

maintenant les amertumes de ma vie[1] ! » Ces beaux jours, dont elle chérissait le souvenir, n'avaient eu guère de lendemain.

Necker rappelé, dans un tel ébranlement, aux affaires n'y apporte qu'un dévouement stérile. La lutte des partis s'aggrave. La Révolution, que d'aveugles résistances veulent refouler, se précipite. Après un an de pouvoir, le ministre, débordé et impuissant au milieu d'orages qu'un Mirabeau lui-même ne réussit pas à dominer, donne sa démission et va s'ensevelir dans sa terre de Coppet (septembre 1790). Mme de Staël reste à Paris en pleine tourmente, sous le toit d'ambassade qui la protège, curieuse d'un si grand spectacle, bien que navrée des jours de violence, et souvent en crainte pour la liberté ou la vie d'un ami. Plus d'un, caché dans son hôtel, aidé par elle à fuir, lui doit son salut. Elle est encore à Paris au 20 juin 1792, au 10 août; elle n'en part, non sans péril, que le 2 septembre. Elle part seule, M. de Staël étant absent. A peine montée en voiture, des femmes du peuple l'entourent, des hommes armés de piques accourent, lui font rebrousser chemin. On la conduit à la section du faubourg Saint-Germain, son quartier; celle-ci l'envoie à l'Hôtel de ville, comme suspecte de « porter aux émigrés l'or de la nation. » Elle met trois mortelles heures à se rendre à la place de Grève, arrêtée à chaque pas, et menacée par une foule que les nouvelles de la frontière rendent furieuse (c'est le premier jour des massacres de septembre). Amenée devant la Commune, elle se trouve en présence de Billaud-Varennes et de Collot d'Herbois, ne faiblit pas devant ces sinistres personnages, invoque son droit de partir comme femme du ministre de Suède... Le procureur de la Commune, Manuel, dont elle a un jour flatté la vanité d'auteur pour se faire accorder la grâce d'un proscrit, arrive à temps, répond pour elle, et la ramène à l'ambassade sous sa sauvegarde. Ainsi délivrée, elle va rejoindre son père à Coppet.

---

1. *Du caractère de M. de Necker et de sa vie privée*, écrit en 1804.

Quelle que fût la tranquillité de cet asile, elle y apportait une âme trop meurtrie d'impressions douloureuses et d'inquiétudes, pour revenir aussitôt et se reprendre à ses goûts et à ses travaux d'un temps plus heureux. Du séjour de trois ans qu'elle fit alors sur les bords du Léman (1792-1795), il n'est sorti qu'un seul écrit, de peu d'étendue, un plaidoyer pour une accusée. Cette accusée était la reine de France, qui attendait, dans la prison du Temple, le moment de paraître devant le tribunal révolutionnaire. Mme de Staël eut-elle donc le sérieux espoir d'attendrir les juges de Marie-Antoinette? Quoi qu'il en soit, rien n'est plus touchant que cet écrit[1] où, sans s'attacher à discuter les fautes ou les torts politiques de la souveraine, elle s'efforçait surtout d'émouvoir la pitié sur la femme infortunée, sur l'épouse en deuil, et la mère...

Enfin, après les nouveaux événements qui coupaient court au règne de la Terreur et mettaient fin à la Révolution violente, elle put aller revivre à Paris. En même temps qu'elle ressaisissait son éclatante royauté de salon, elle entrait décidément dans la carrière des lettres, avec toutes les forces d'un génie excité et mûri par tout ce qu'elle venait de voir et de sentir.

Une grande partie de son œuvre, et non la moindre, a vu le jour sous le Directoire et dans les premières années du Consulat (1795-1802).

Ce furent d'abord ses *Réflexions sur la paix*, où elle s'associait vivement aux espérances de ces premiers jours de liberté moins orageuse et de vie sociale renaissante.

En 1796 parut le livre *De l'influence des passions sur le bonheur*, où l'art difficile de modérer les passions proprement dites, ces redoutables puissances, généralement « destructrices du bonheur, » ou plutôt celui de s'en préserver en se bornant aux plus saines affections naturelles, aux sentiments qui vivifient l'existence

---

1. *Réflexions sur le procès de la reine*, 1793.

sans la troubler, était exposé, décrit, avec une délicatesse d'analyse morale, une maturité de conseils et de directions, qu'on n'eût pas attendues d'un aussi jeune guide. Au temps de la composition de cet ouvrage, l'auteur n'avait que vingt-huit ans.

Le livre *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, est de 1800; date mémorable dans l'histoire de la critique littéraire. Ce titre seul était une révélation. Personne encore ne s'était avisé d'examiner les ouvrages d'esprit non pas seulement en eux-mêmes, au point de vue abstrait de la raison et du goût, mais en les revoyant sur place, pour ainsi dire, de manière à noter les diverses influences, souvent profondes, des temps, des lieux, de l'état social, sur le développement original des talents ou des génies, et à juger mieux, plus intelligemment, de leurs créations à cette lumière nouvelle. De la revue que, dans cet esprit, elle se plaisait à faire, à larges traits, des grandes littératures antiques et modernes[1], Mme de Staël tirait une puissante leçon d'espoir et de confiance à l'adresse des talents découragés qui, autour d'elle, se plaignaient de venir trop tard, lorsque tout avait été trouvé, quand tout était dit, et de n'avoir plus qu'à glaner tristement sur les pas de devanciers plus heureux. Comment, leur disait-elle, un grand peuple à l'état de renaissance, renouvelé, comme il venait de l'être, dans ses institutions et dans ses lois, comme déjà il commençait à l'être dans ses mœurs et son esprit, pouvait-il se trouver menacé de langueur intellectuelle, condamné, dans ses arts, aux froides imitations ou aux stériles redites? Et partout, dans ce livre de génie et d'avenir, en vraie fille du dix-huitième siècle, du siècle de Montesquieu, de Buffon, de Condorcet, elle en appelait des timidités ou des défiances de l'esprit rétrograde

1. Quelle que fût l'étendue de ses études, c'était beaucoup entreprendre; aussi a-t-elle mêlé plus d'une fois, dans ce livre, aux aperçus pénétrants, des vues hasardées ou inexactes (surtout quand elle se lance à travers le monde grec ou romain). Dans la voie nouvelle qu'elle ouvrait, d'autres marcheront beaucoup plus sûrement qu'elle; mais elle garde l'honneur de s'y être engagée la première.

ou sceptique à l'idée du progrès, du progrès dans tous les ordres d'activité, considéré comme une loi de l'espèce humaine.

Deux ans après (1802), du sévère domaine de la critique littéraire et de la philosophie, on la vit, non sans surprise, passer d'un élan facile dans le champ de la fiction, et s'y faire du premier coup une place glorieuse. Il y a loin des romans du dix-huitième siècle dus à des talents féminins (Mme de Tencin, Mme Cotin, Mme de Genlis) à celui de *Delphine*, histoire touchante d'une jeune femme, adorable par tous les dons de l'intelligence et du cœur, mais, en quelque sorte, trop naturelle et de premier mouvement, crédule aux amitiés perfides, bonne et généreuse jusqu'à l'insouciant oubli de sa réputation, dévouée jusqu'aux imprudences, en butte par là aux aveugles sévérités de l'opinion, au fanatisme des convenances, méconnue et calomniée par un monde très formaliste et très léger, aux préjugés duquel demeure douloureusement asservi celui qu'elle aime, et qui, d'ailleurs, est si digne d'elle. Roman de passion et tout ensemble roman moral, par la double leçon qui s'en dégage; leçon de mesure et de prudence aux nobles natures trop spontanées, qui s'abandonnent avec une impétuosité irréfléchie, téméraire, aux meilleurs élans du cœur; et leçon d'indulgence, ou d'attentive justice, à l'étroite sagesse mondaine, qui, sur de trompeuses apparences, juge mal et flétrit de ses soupçons les plus aimables vertus.

Nous avons dit plus haut[1] comment Mme de Staël, réprouvant les excès de la Révolution sans en répudier les principes, s'était ralliée au gouvernement directorial de l'an III, à quelles amitiés politiques elle demeurait fidèle après le 18 brumaire, quelle complicité d'opposition s'était formée entre son salon et la tribune de la jeune assemblée où quelques voix indépendantes osaient dénoncer et combattre la marche de plus en plus ouverte du premier Consul à la dictature. — Un jour,

1. V. notre *Introduction*, p. XIV et XV.

en 1800, l'orateur le plus en vue du Tribunat, Benjamin Constant, vint la consulter au sujet d'un discours qu'il se proposait de faire, plus hardi que de coutume, sur les allures de plus en plus césariennes du chef de l'État. Elle en approuva fort le fond et le style. La veille du jour où le discours devait être prononcé, il y avait chez elle grande affluence de visiteurs, et, dans le nombre, pas mal de personnes de son monde habituel, de son intimité même, qui s'accommodaient fort bien du nouveau régime et de sa transformation prochaine. — « Prenez garde, lui dit tout bas Benjamin Constant, si je parle, demain votre salon sera déserté. Parlerai-je? » — *Il faut suivre sa conviction*, répondit-elle. Justement, le lendemain, elle devait réunir un nombre de convives à sa table. A cinq heures du soir, elle reçoit un billet d'excuse, puis un autre, puis un autre, jusqu'à dix. C'était le commencement des désertions annoncées. Elle ne s'en attrista pas plus que de raison. Il lui restait assez d'amitiés à l'épreuve pour former autour d'elle, dans une société de choix, une arène de belles conversations, mais elle comptait sans le ressentiment profond, implacable, du maître.

A quelque temps de là, le ministre de la police (c'était Fouché) la fait demander pour lui dire qu'elle est fortement soupçonnée d'avoir excité celui de ses amis qui a parlé si haut dans le Tribunat, la gronde poliment de son imprudence, et lui conseille de se faire oublier en allant vivre pendant un temps à la campagne; un tel avis, au temps où il était donné, recouvrait une menace, presque un ordre. Elle y cède, se partage entre Coppet et une petite campagne à dix lieues de Paris, d'où elle venait de temps à autre respirer l'air de la grande ville, reprendre langue avec ses amis, entendre Talma aux Français. Après des mois d'effacement et de silence, elle se rassure, se juge hors de péril, reprend peu à peu sa vie accoutumée. Sur ces entrefaites, un livre que M. Necker venait d'achever à Coppet (*Dernières vues de politique et de finances*) circule, avec des phrases comme celle-ci : « ... Il est un autre moyen de fonder une

monarchie héréditaire. C'est le même qui introduisit et perpétua l'empire dans les grandes familles de Rome, les Jules, les Claudiens, les Flaviens, et qui servit ensuite à renverser leur autorité. *C'est la force militaire, les prétoriens, les armées de l'Orient et de l'Occident : Dieu garde la France d'une semblable destinée!* » Un jour de septembre 1803, la fille de l'auteur voit arriver dans sa villa un officier de gendarmerie en civil, porteur d'une lettre signée de Bonaparte. C'était un ordre de quitter Paris, et de ne s'en approcher désormais qu'à la distance de quarante lieues.

Le coup était rude et frappait en plein cœur cette vive nature pour qui les plaisirs partagés de l'esprit et les habitudes de sociabilité les plus exquises étaient une partie nécessaire de l'existence[1]. Dès qu'elle en fut un peu remise, elle partit pour l'Allemagne qu'elle avait déjà, en d'autres temps, formé le projet de visiter.

De 1803 à 1812.

On touchait à la fin de 1803. A cette date, la paix régnait des deux côtés du Rhin. Le grand épanouissement du génie germanique commencé vers 1770 avait atteint son heure la plus brillante. Le petit État de Saxe-Weimar en était, pour la poésie surtout, le plus vivant foyer. Là se trouvaient réunis, sous la

---

1. Elle-même a plus d'une fois avoué sa faiblesse sur ce point : « J'étais vulnérable par mon goût pour la société. Montaigne a dit jadis : *Je suis Français par Paris;* s'il pensait ainsi il y a trois siècles, que serait-ce depuis que l'on a vu réunies tant de personnes d'esprit dans une même ville, et tant de personnes accoutumées à se servir de cet esprit pour les plaisirs de la conversation? » (*Dix ans d'exil*, ch. II.) — Elle expliquait mieux encore ce goût passionné, exclusif, pour Paris, en disant : « J'ai une constance dans le cœur et une inconstance dans l'esprit pour lesquelles est fait ce pays, où j'ai mes anciens amis, et où les tableaux se renouvellent sans cesse. » — Un jour qu'on lui faisait admirer, peut-être avec trop d'insistance, l'aspect resplendissant du Léman et de ses rives : *Montrez-moi la rue du Bac*, répondait-elle (mots recueillis par Mme Necker de Saussure, *Notice sur le caractère et la vie de Mme de Staël*).

protection d'une intelligente et généreuse famille ducale, l'ingénieux auteur d'*Oberon*, Wieland, « jeune encore dans sa vieillesse[1], » Gœthe, dans toute la plénitude de sa maturité olympienne, Schiller, voisin du terme de sa trop courte carrière et travaillant au dernier de ses chefs-d'œuvre, *Guillaume Tell*. Approcher de ces génies, étudier en chacun d'eux l'homme derrière le poète, engager les conversations, les discussions les plus variées sur ce terrain nouveau, quelle fête pour une telle voyageuse, et quelle diversion à ses peines[2] ! Sachant assez l'allemand pour le lire, elle ne le parlait pas ; mais l'usage du français, répandu là comme dans toutes les cours allemandes, permettait entre elle et ses interlocuteurs tous les tournois d'idées, où parfois, il est vrai, par l'extraordinaire agilité de sa pensée, la vivacité enflammée de sa parole, elle étonnait et déconcertait la lenteur des allures germaniques. Les moments les plus doux de ce séjour qui se prolongea durant plusieurs mois, furent peut-être ceux qu'elle passa dans la société intime de la souveraine de Weimar, femme du plus aimable esprit et du plus noble caractère, qui deux ans après, au lendemain du désastre d'Iéna, soutenait dans sa capitale les menaces d'un vainqueur irrité avec un si ferme courage. Les liens d'amitié qui se formèrent entre ces deux personnes si dignes l'une de l'autre nous sont attestés par le commerce de lettres que Mme de Staël ne cessa d'entretenir avec la princesse Louise jusqu'à la fin de sa vie[3].

Elle vit ensuite Berlin où se rencontraient des savants et des penseurs, comme Jean de Muller, Ancillon, Fichte, les deux

---

1. *De l'Allemagne*, IIe partie, ch. IV.

2. Le 4 janvier 1804, Schiller écrivait au poète Kœrner : « Ma pièce, que j'ai promise au théâtre de Berlin pour la fin de février, m'absorbe tout entier, et voilà que le diable m'amène *la philosophe française*, qui est bien de toutes les créatures vivantes que j'ai rencontrées, la plus mobile, la plus prête au combat, et la plus fertile en paroles. Mais c'est aussi *la plus cultivée, la plus spirituelle des femmes*, et si elle n'était pas réellement intéressante, je ne me dérangerais pas pour elle. »

3. Une partie de ces lettres a été recueillie par Mme Lenormant dans le livre intitulé *Coppet et Weimar*.

Humboldt : mais peu d'esprit de société, des réunions où les femmes étaient laissées à part et où l'on ne causait qu'entre hommes, le tour d'esprit militaire dominant chez la plupart de ceux-ci, une certaine rudesse de leurs mœurs, un *air de caserne* partout répandu, la laissèrent froide pour cette partie de l'Allemagne. A la veille de partir pour Vienne, un douloureux message la rappela à Coppet; M. Necker était mourant. Elle chérissait d'une affection passionnée ce père, dont elle s'exagérait le génie, mais vénérait très justement le caractère et les vertus; elle lui avait voué, avec une admiration sans bornes, une sorte d'idolâtrie de cœur dont ses écrits portent, en tant d'endroits, le témoignage. On a quelquefois comparé cette tendresse filiale si particulière de Mme de Staël à l'extraordinaire passion maternelle de Mme de Sévigné. On voit à l'accent de ses regrets combien déchirante fut pour elle la séparation. Ce lui fut un allégement de rassembler pour le public les divers manuscrits que le ministre de Louis XVI avait laissés, et d'y joindre une notice *Sur son caractère et sa vie privée*. Puis elle chercha dans un nouveau voyage une diversion à une obsédante douleur. La France lui était toujours fermée. Elle partit pour l'Italie en septembre 1804.

C'est dans les enchantements de ce voyage à travers les musées, les ruines, les souvenirs, sous le plus beau ciel du monde, qu'elle conçut l'idée d'un nouvel ouvrage, où un drame de cœur, non moins touchant que celui de *Delphine*, s'encadrerait étroitement dans un décor formé des plus pures merveilles des arts, des plus poétiques débris du passé, des plus ravissantes scènes de la nature; d'un livre qui serait à la fois un roman de passion et un tableau vivant de l'Italie.

Par ces deux sortes d'intérêt harmonieusement fondues dans l'unité d'un même récit[1], le roman de *Corinne*, acclamé dès son

---

1. Avouons cependant, que, durant les promenades d'Oswald et de Corinne à travers les ruines romaines, un certain luxe d'archéologie se glisse parfois dans

apparition comme un chef-d'œuvre, garde un attrait durable; il le doit surtout à la nouveauté, à la vérité, au pathétique d'un drame engagé entre deux âmes d'élite, que le hasard d'une rencontre a aussitôt rapprochées, qui semblent appelées l'une vers l'autre par une sorte de prédestination, et entre lesquelles peu à peu s'élève un obstacle infranchissable, quoique tout moral, où vient se briser tout le bonheur qu'elles se promettaient et que nous attendions pour elles. C'est l'éclat du génie s'ajoutant aux grâces les plus touchantes et aux plus sérieuses vertus de la femme, c'est un rayon de gloire sur une tête charmante, c'est le laurier cueilli par la jeune Muse au Capitole, qui frappe d'abord, séduit le noble voyageur, et commence pour lui l'enchantement; mais bientôt, parmi les intimes douceurs d'un sentiment partagé, ce même éclat de génie, cette même gloire l'inquiète, le trouble (ce fils d'Angleterre à la fois rêveur et pénétré de sens pratique), en lui suggérant des doutes sur l'avenir de l'union désirée, presque jurée, le jette dans des hésitations qui, aggravées et prolongées par un malentendu fatal, amènent une séparation aux déchirements de laquelle l'amante infortunée ne peut survivre. — Les grands talents applaudis, le génie chez la femme ne seraient-ils qu'un présent redoutable, difficilement compatible avec les plus enviables félicités de la vie? Celle qui les a reçues peut-elle donner un bonheur confiant, et se promettre pour elle-même les longues et tranquilles joies du foyer domestique? Tel est le problème moral qui se dresse au cours de cette fiction, et que l'auteur, à part soi, semble résoudre dans le sens le plus sévère et le plus mélancolique. Et plus d'une fois, en dessinant l'idéale figure, en nous racontant sa douloureuse histoire, l'auteur paraît se souvenir et s'inspirer

---

les entretiens des deux amants. Cette éloquente Italienne, qui s'est chargée du rôle de cicerone, s'y livre çà et là avec une complaisance qu'excuse, il est vrai, la chaleur de son enthousiasme pour sa patrie d'adoption. Le second volume du roman, où l'histoire douloureuse de deux âmes (sauf le voyage à Venise) remplit tout, est par lui-même d'une trame plus continue et d'un intérêt plus pressant.

des légitimes fiertés et des désabusements secrets de la sienne.

Corinne, écrite à loisir, après six mois de séjour en Italie, parut en 1807. Le succès en fut immense. Faut-il croire que Napoléon empereur fut tellement blessé du bruit que faisait ce roman, qu'il en composa lui-même une critique insérée au *Moniteur?* M. Villemain, dans une de ses leçons, a rapporté cette anecdote, sans la garantir[1].

Cette année 1807 est une de celles passées à Coppet qui, par le nombre et la qualité des hôtes et des visiteurs, laissèrent un peu moins regretter à Mme de Staël sa cour parisienne d'autrefois. A cette date, le savant et aimable Bonstetten, l'auteur du *Voyage au pays du Latium*, un « Bernois presque Athénien, » a dit Sainte-Beuve, le Genevois Sismondi, l'historien des républiques italiennes, s'y rencontraient habituellement avec Benjamin Constant, Prosper de Barante, le futur historien des *Ducs de Bourgogne*, Guillaume de Schlegel, le célèbre critique, celui-ci établi à Coppet, où Mme de Staël l'avait amené d'Allemagne en lui faisant accepter la charge de précepteur de ses deux fils. A côté de Mme Récamier, reine du cercle par la beauté, venait s'asseoir la grave et douce Mme Necker de Saussure, attentive aux entretiens les plus sérieux, et y payant elle-même tribut en femme supérieure et modeste. La noblesse européenne était représentée par le comte Mathieu de Montmorency, le prince Auguste de Prusse[2], le comte Elzéar de Sabran[3], etc. Les plus élégants plaisirs de la vie de château alternaient avec les délices des causeries. Il y avait un théâtre. Cette année-là, on y monta *Phèdre*. La châtelaine remplissait le rôle du principal person-

---

1. *Tableau de la littérature du dix-huitième siècle*, LXe leçon.

2. Auguste de Prusse, fait prisonnier de guerre au commencement de 1807 à la bataille d'Eylau, se rendit en Italie; Coppet l'arrêta et le retint quelque temps. C'est à sa demande que Gérard peignit Corinne, la lyre à la main, improvisant au cap Misène. Ce tableau offert par le prince à Mme Récamier, qu'il adorait, fit longtemps l'ornement du célèbre salon de l'Abbaye-au-Bois.

3. Dernier nom d'une grande famille, homme d'esprit, auteur de quelques jolies fables.

nage[1], Mme Récamier avait consenti à se charger de celui d'Aricie, Benjamin Constant faisait Thésée, M. de Sabran représentait Hippolyte... On a pu comparer à certains égards l'hospitalité de Coppet, à son heure la plus brillante, à celle du Ferney de Voltaire, tout voisin; une des deux royautés à l'autre.

Que de souvenirs réveillent chez le voyageur embarqué sur le Léman, de Lausanne à Genève, les ombrages de Coppet, aperçus à quelque distance du rivage[2]!... Mais les beaux jours de cet asile durèrent peu. Mme de Staël, à deux pas de la patrie de Jean-Jacques Rousseau devenue, depuis 1805, préfecture de l'Empire, n'était pas en sûreté comme Voltaire, retiré, en terre franche, dans son château de Ferney.

Un second voyage en Allemagne, plusieurs mois passés à Vienne en 1808 mirent fin aux études qu'elle amassait en vue d'un livre nouveau dont la société et la littérature allemandes devaient être le sujet. Ce grand travail était achevé au mois d'août 1810. Il ne fut publié, contre le gré de l'auteur, que trois ans plus tard.

La France a longtemps admiré ce livre, la France l'admire

---

1. « Elle n'avait pas sans doute un talent d'artiste; mais, dans les pièces où elle paraissait, son jeu était spirituel et pathétique au dernier point: elle faisait verser beaucoup de larmes, et la vérité de son expression remuait le fond du cœur. Sa troupe était électrisée par elle... Son émotion, dans certaines scènes de tragédie, était très forte; dans *Zaïre*, par exemple, elle n'a jamais pu apprendre à détacher sa croix sans la casser. Cependant cette émotion ne produisait aux yeux des spectateurs aucun effet irrégulier, et semblait lui donner de l'élan et non du trouble... » Mme Necker de Saussure, *Notice*.

2. Lord Byron, déjà célèbre par *Childe-Harold*, *le Corsaire*, *Lara*, s'arrêta un moment à Coppet en 1816. — Chateaubriand y avait passé quelques jours en 1805. — Revenu d'Angleterre en 1800, Chateaubriand, encore peu connu, introduit au *Mercure* par son ami Fontanes, avait publié dans cette feuille un examen du livre *De la littérature*, où quelques-unes des théories de l'auteur, notamment celle du progrès indéfini dans l'espèce humaine, étaient assez vivement critiquées, et non sans quelques épigrammes. Mme de Staël, toujours indulgente et généreuse, avait aisément pardonné en faveur du talent déployé dans l'article. A l'apparition du *Génie du christianisme*, quoique en dissentiment avec l'auteur sur plus d'un point, elle avait sincèrement applaudi, et d'amicales relations s'étaient nouées dès ce temps entre les deux écrivains, qui, en suivant des voies assez différentes, se sentaient rapprochés l'un de l'autre par des ressemblances de rôle et des affinités de génie.

encore, malgré l'étrange commentaire que, plus d'un demi-siècle après, il est vrai, les événements sont venus y apporter, surtout dans la première partie, où, s'appliquant à rassembler les traits caractéristiques de la race allemande, Mme de Staël lui accorde si libéralement, comme autant de qualités héréditaires et typiques, non seulement le sérieux, la gravité, le penchant à la rêverie joint à l'esprit de persévérance, mais la sincérité, la loyauté, *l'esprit de justice*, *le respect du droit*, un reste permanent d'*esprit chevaleresque* s'alliant à la *bonhomie*... ; sans parler des tableaux que, descendant au détail des mœurs, elle se plaît à faire passer sous nos yeux, tableaux de simplicité, d'innocence, d'habitudes patriarcales et naïves, etc.

Nous sommes plus à l'aise pour la suivre dans les plus hautes et les plus pures régions de ce monde où elle nous introduit, dans les *templa serena*, les demeures sereines habitées par les grands poètes, les grands penseurs, dont la gloire plane au-dessus des querelles de peuples et des jeux sanglants de la force et du hasard. Malgré les douloureux mécomptes qu'il nous gardait, le siècle, qui bientôt aura passé sur ce livre, n'a pas terni pour nous la beauté, la vérité des pages où, sorti des considérations du début sur la race et la contrée, l'auteur arrive à *la Messiade* de Klopstock, aux *Idées* de Herder, aux *Ballades* de Bürger, au *Faust*, à l'œuvre lyrique de Gœthe, au *Wallenstein* et au *Guillaume Tell* de Schiller, à *l'Éthique* immortelle du philosophe de Kœnigsberck... Plus d'une fois, depuis, de savants historiens, des critiques armés de toutes pièces ont parcouru le même champ avec plus de méthode et de suite, avec une plus grande exactitude de détails, ou même avec un plus juste équilibre d'admirations et de réserves dans les jugements : aucun ne l'a fait avec un sentiment plus vif et plus vrai de l'esprit dominant de cette grande littérature, du caractère distinctif, original, de ses plus remarquables écrivains dans chaque genre; enfin, l'on ne saurait contester à Mme de Staël l'honneur d'avoir, la première, au moment propice, signalé, révélé, le trésor d'études

fécondes et d'inspirations qui, de l'autre côté d'une frontière jusque-là trop respectée des esprits, s'offrait au génie français, un peu las, à cette heure, d'une tradition constamment et trop étroitement suivie, et prêt à s'élancer dans de nouveaux chemins.

Elle avait donné tous ses soins à ce travail; après y avoir mis la dernière main, elle était venue s'établir au château de Chaumont-sur-Loire, à la distance voulue, ou peu s'en faut, de Paris, pour en mieux surveiller l'impression. Le manuscrit, loyalement soumis aux censeurs de l'Empire, avait franchi le pas, sauf quelques coupures, qu'elle avait acceptées. Le tout était achevé d'imprimer (à dix mille exemplaires), prêt à paraître. C'est alors qu'elle eut l'idée d'offrir son ouvrage à Napoléon, comme le fruit de sérieuses et inoffensives études, et de lui demander, en même temps, par une lettre habile et digne, non la fin, mais l'adoucissement de son exil, la grâce de se rapprocher de Paris, assez pour que ses fils pussent y achever leur éducation, sans s'éloigner d'elle.

Était-il prudent d'appeler ainsi les yeux de l'empereur sur l'ouvrage que la censure laissait passer, et n'était-ce pas l'exposer à un nouvel et redoutable examen? Ce livre, d'où la politique, sans doute, était exclue, mais où la littérature se confondait avec la philosophie la plus généreuse, où la critique littéraire s'inspirait d'une sympathie non dissimulée pour un grand peuple, où le libre échange des idées par-dessus la frontière était encouragé, provoqué au nom de la fraternité des nations dans le monde de l'esprit, ce livre pouvait difficilement agréer, ou plutôt il devait singulièrement déplaire au conquérant despote, plus ombrageux et plus dur que jamais, à cette heure, déjà moins heureuse, de son règne (1810). Mme de Staël, en se risquant à cette démarche, croyait n'affronter d'autre nouvelle disgrâce que le rejet de sa demande. A vrai dire, elle ne pouvait prévoir l'étrange abus de force, l'invraisemblable redoublement de persécution dont sa pensée et sa personne allaient être frappées.

Le 30 septembre 1810 (c'est une date dans l'histoire des

idées), sur un ordre venu d'en haut, la police fit une descente chez le libraire-éditeur de *l'Allemagne* : les dix mille exemplaires furent saisis, puis détruits par la mise au pilon, jusqu'au dernier. Le manuscrit n'échappa qu'à grand'peine. En même temps, un nouvel arrêt d'exil reléguait l'auteur hors de France, le renvoyait dans sa terre, avec défense d'en sortir. Au commencement de 1811, la préfecture de Genève fut ôtée à M. de Barante (le père), suspect de complaisance envers l'exilée, et donnée à un fonctionnaire du zèle le plus servile. Celui-ci, dévoué aux consignes, fit bonne garde autour d'elle : désormais elle ne devait s'éloigner, dans aucune direction, à plus de deux lieues de sa demeure. C'était plus que l'exil, c'était *l'internement* sous étroite surveillance. Elle avait auprès d'elle, depuis huit ans, comme précepteur de ses enfants, comme un ami associé à ses études, à ses travaux, M. Guillaume de Schlegel; il eut ordre de s'éloigner, fut renvoyé en Allemagne. Elle recevait encore quelques visites d'amitié : on lui fit savoir de Paris que l'empereur avait exprimé sa désapprobation contre toute personne qui irait à Coppet, et notamment contre M. Mathieu de Montmorency, un des amis qui en prenaient le plus souvent le chemin[1]. Celui-ci, ayant fait de nouveau le même voyage au mépris de l'avertissement, reçut du préfet de police un arrêt d'exil pris contre lui-même; on ne lui laissait pas ignorer qu'il expiait ainsi une imprudente visite. Quelque temps après, une courageuse amie, Mme Récamier, s'étant rendue coupable du même crime, se vit frappée de la même peine...

C'étaient là, pour la prisonnière, les coups les plus terribles qu'elle pût recevoir : aux souffrances d'une captivité plus étroite s'ajoutait la douleur de voir s'étendre à ses fidèles la contagion de son infortune. Accablée d'abord, et comme atteinte de désespoir, mais incapable de se résigner à la vie étouffante qui lui

1. Cet ami était en outre le tuteur des enfants de Mme de Staël, depuis la mort de M. de Staël, arrivée en 1802.

était faite, elle se ranima pour chercher le moyen de s'y dérober. Comment tromper la surveillance de ses gardiens, et à quel pays demander un asile? De toutes parts, dans l'Europe conquise, ou asservie sous prétexte d'alliance, l'Empire avait mis ses préfets, ou trouvait dans les autorités locales des auxiliaires complaisants de sa police. Seule, l'Angleterre était un abri sûr aux proscrits; mais comment y arriver? Un décret récent menaçait de la prison tout sujet français suspect de s'y rendre. La Russie était libre encore, mais sous la menace d'une invasion. Le plus sage serait peut-être de s'embarquer furtivement pour l'Amérique?... Dans sa solitude désolée de Coppet, elle s'occupait à faire et à défaire des projets de fuite. L'année 1811 s'écoula dans ces irrésolutions. Enfin elle prit son parti au printemps de l'année suivante.

De 1812 à 1817.

Le 25 mai 1812, elle part pour un immense voyage, résolue à se rendre à Londres par Vienne, Moscou, Saint-Pétersbourg, Stockholm, étrange chemin, mais le plus sûr; pour dépister les limiers du préfet, elle monte en voiture, avec sa fille et un de ses fils, sans apparence de bagages, comme pour une excursion de plaisir autour de sa demeure, en costume de promenade, un éventail à la main. Aucun gendarme ne paraît; elle franchit la lisière de sa prison, atteint la frontière allemande de la Suisse, traverse la Bavière, passe en Autriche, non sans vives émotions, croyant voir en chaque cavalier qui galope derrière elle un courrier français envoyé pour la reprendre. A Vienne, elle est retenue par le retard d'un passe-port pour la Russie, qu'on doit lui envoyer de Saint-Pétersbourg, et qui n'arrive pas. Ce temps d'arrêt attire sur elle l'attention de la police autrichienne, qui la fait surveiller d'une inquiétante façon. Elle peut enfin se remettre

en route, mais escortée, comme un personnage dangereux, d'un commissaire sottement attentif à tous ses pas, dont elle n'est délivrée qu'à la frontière russe. Là, du moins, elle respire. Ce n'est plus une évasion craintive, c'est un libre et curieux voyage dans une contrée inconnue et hospitalière. A son arrivée dans la sauvage petite ville de Toula (Ukraine), plusieurs gentilshommes des environs, lecteurs assidus de ses écrits, viennent saluer avec admiration l'auteur de *Corinne*. A Moscou, elle contemple, d'une fenêtre du Kremlin, le magnifique panorama de la ville aux cent coupoles, dont nul, à ce moment, ne prévoyait la prochaine destinée; elle dîne chez le gouverneur Rostopschin, dont elle goûte la conversation originale et remarque l'ardent patriotisme. A Saint-Pétersbourg, quoiqu'elle y arrive au lendemain des premières hostilités entre la France et la Russie, elle trouve l'accueil le plus flatteur; dans les salons où elle est reçue et fêtée par les plus nobles familles, on se presse pour la voir et l'entendre. Un jour, chez le comte Orloff, on veut connaître quelque chose de son *Allemagne*; elle lit, aux applaudissements d'une brillante assistance, un des plus éloquents chapitres du livre, celui où elle célèbre les bienfaisantes vertus de l'enthousiasme (IVe partie, ch. x). Le czar Alexandre, en la recevant, met de côté l'étiquette, s'entretient à cœur ouvert avec elle des motifs de sa rupture récente avec Napoléon, des intérêts de l'Europe sacrifiés à l'ambition d'un seul homme... Elle continue son voyage : en Suède, c'est une vieille connaissance, restée fidèle à son souvenir dans la plus haute fortune, c'est le général français Bernadotte, devenu prince héritier de ce royaume depuis 1810, qui lui souhaite la bienvenue et veut être son hôte. Retenue par cet accueil à Stockholm, elle y passe une partie de l'hiver de 1812 à 1813, revient, durant ce temps, à ses méditations et à ses travaux d'écrivain, achève ses belles *Réflexions sur le suicide*, éloquente réfutation d'un paradoxe de Jean-Jacques Rousseau. Enfin, après un an de vie errante, la voilà en Angleterre (mai 1813), chez ce peuple que depuis long-

temps elle admire, heureuse de pouvoir étudier sur le vif le jeu de ses institutions, l'esprit de son gouvernement, l'exercice de ses libertés, s'instruisant à loisir dans la conversation de ses plus illustres hommes d'État, de ses premiers orateurs, Whigs ou Tories (d'un lord Holland, d'un lord Brougham, d'un Mackintosch, d'un Wilberforce, etc.), à qui elle fait hommage des premiers exemplaires de son livre *De l'Allemagne* rendu à la lumière par un imprimeur de Londres.

Elle a fait elle-même, après le récit de son évasion hors de Coppet, celui de ses différents séjours sous le ciel du nord[1]. On aime à voir, dans ces mémoires de son exil, les témoignages de célébrité européenne qu'elle recueillait partout où elle faisait halte, les empressements, les égards dont elle était l'objet dans les sociétés les plus lointaines, les hommages que les royautés elles-mêmes rendaient spontanément à la femme de génie. Mais aussi, on souffre parfois de la voir en si particulière faveur, en telle privauté d'audience auprès de ces mêmes hommes d'État, de ces mêmes princes qui, précisément à cette heure, travaillaient avec un redoublement d'animosité à la ruine, déjà commencée, du dominateur de l'Europe, et tout ensemble, à l'abaissement, à l'écrasement de la vaillante nation, complice de sa gloire, et fatalement associée à ses revers... Dans les graves conversations sur les choses du temps qu'elle eut avec le czar, avec ce Bernadotte, cheville ouvrière de la coalition européenne de 1813, avec les successeurs de Pitt dans le ministère anglais, lorsqu'elle laissait parler (et comment eût-elle pu les taire?) ses légitimes griefs de femme, de citoyenne, d'écrivain, contre l'oppresseur de toutes les libertés, elle attisait par là même, en s'y unissant avec éloquence, des haines déjà bien assez vives ; et, dans ces temps malheureux où tout était livré au sort des batailles, n'était-ce pas du même coup, sans le vouloir, exciter, d'autant, à leur œuvre de sanglantes représailles

1. V. le livre intitulé *Dix ans d'exil*.

les futurs vainqueurs de Leipsick et de Waterloo?... N'eût-elle donc pas mieux fait d'adopter, pour ses jours d'exil, une terre neutre ; et, puisque l'Europe, asservie ou soulevée, n'en offrait plus une seule qui le fût encore, pourquoi n'avait-elle pas suivi sa première pensée, qui avait été de chercher, en fuyant Coppet, un port d'embarquement pour le Nouveau Monde? Elle serait allée demander, pour un temps, au sol libre des États-Unis un paisible et digne refuge.

Que dans ces intimités, à certains égards compromettantes, avec les vengeurs des nations armés contre la nôtre, elle ait gardé un cœur français, nous le croyons sans peine. On n'en saurait douter, en lisant le récit des premières et douloureuses impressions de son retour dans la patrie, en mai 1814 :

« Après dix ans d'exil, j'abordai à Calais, et je comptais sur un grand plaisir en revoyant ce beau pays de France que j'avais tant regretté ; mes sensations furent tout autres que celles que j'attendais. Les premiers hommes que j'aperçus sur la rive portaient l'uniforme prussien ; ils étaient les maîtres de la ville ; ils en avaient acquis le droit par la conquête ; il me semblait assister à l'établissement du règne féodal, tel que les anciens historiens le décrivent, lorsque les habitants du pays n'étaient là que pour cultiver la terre dont les guerriers de Germanie devaient recueillir les fruits.

» Je continuai ma route, le cœur toujours souffrant par la même pensée ; en approchant de Paris, les Allemands, les Russes, les Cosaques, les Baskirs s'offrirent à mes yeux de toutes parts : ils étaient campés autour de l'église de Saint-Denis... La discipline commandée par les chefs de ces soldats empêchait qu'ils ne fissent aucun mal à personne[1] ; aucun mal, excepté l'oppression de l'âme qu'on ne pouvait s'empêcher de ressentir.

---

1. Il n'en fut pas partout de même dans cette malheureuse année. Cependant la première occupation pesa moins sur les vaincus que la seconde ; la France envahie fut traitée par les alliés avec une modération relative, et beaucoup mieux qu'en 1815.

Enfin, je rentrai dans cette ville où se sont passés les jours heureux et les plus brillants de ma vie, comme si j'eusse fait un rêve pénible. Étais-je en Allemagne ou en Russie? Avait-on imité les rues et les places de la capitale de la France pour en retracer les souvenirs, alors qu'elle n'était plus? Enfin, tout était trouble autour de moi, car, malgré l'âpreté de ma peine, j'estimais les étrangers d'avoir secoué le joug, et même, à cette époque, je les admirais sans restriction : mais voir Paris occupé par eux, les Tuileries, le Louvre gardés par des troupes venues des confins de l'Asie, à qui notre langue, notre histoire, nos grands hommes, tout était moins connu que le dernier Khan de Tartarie, c'était une douleur insupportable.

» Si telle était mon impression à moi, qui n'aurais pu revenir en France sous le règne de Bonaparte, quelle devait être celle de ces guerriers couverts de blessures, d'autant plus fiers de leur gloire militaire, qu'ils ne pouvaient depuis longtemps en réclamer une autre pour la France!...[1]. »

On sait que la première occupation dura peu. Mme de Staël vit bientôt son cher Paris rendu à lui-même, et aussi animé, aussi vivant qu'il l'avait jamais été, mais combien divisé d'opinions, agité de passions politiques, dans ces premiers jours de la Restauration! Elle écrivait alors à Mme Récamier : « Des amis que je ne veux pas blesser, sont dans une ligne bien exagérée... Les divisions des partis sont telles présentement, qu'on ne peut les réunir dans une même chambre, à moins d'être comme vous

---

1. *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, Ve partie, ch. VI. — Lorsqu'elle était encore à Londres, en 1814, la nouvelle de la prise de Paris étant arrivée, on crut devoir la féliciter sur cet événement qui terminait son exil : elle répondit à ces démonstrations de politesse : « De quoi me faites-vous compliment, je vous prie? de ce que je suis au désespoir? » Un jour, en 1816, aux Tuileries, dans une conversation avec M. Canning, comme celui-ci lui disait, oubliant à quelle Française il avait affaire : « Il ne faut plus se faire illusion, madame, la France *nous* est soumise, et *nous vous* avons vaincus. » — « Oui, lui répondit-elle, parce que vous aviez avec vous l'Europe et les cosaques; *mais accordez-nous le tête-à-tête et nous verrons!* » (Paroles conservées par Mme Necker de Saussure, *Notice* sur Mme de Staël.)

un ange de bonté, qui couvre tout de ses ailes[1]. » Cependant, à force de diplomatie aimable, de cordialité attirante et de grâces d'esprit, elle réussissait à reformer autour d'elle un cercle nombreux, d'une composition aussi variée que brillante, duquel seules étaient exclues les extrémités d'opinions les plus tranchées et les moins traitables. Ce que, pour éviter tout froissement, elle ne voulait pas dire dans son salon, ou réservait aux entretiens de l'intimité, elle le disait à cœur ouvert dans ses lettres. Celles-ci nous apprennent combien, en voyant les fureurs politiques des *ultras* et les faiblesses du pouvoir, elle se félicitait peu du changement accompli, et ce que, tout en gardant intacte sa foi dans la monarchie représentative, elle pensait du triste gouvernement sous lequel, à peine délivrée de la tyrannie militaire, la France était tombée[2].

« Je conviens avec vous, écrivait-elle à une amie, que c'est un grand bonheur pour l'Europe que l'affranchissement de Bonaparte... Mais la France, la France, dans quel état elle est tombée! et quelle bizarre idée de lui donner un gouvernement qui a de bien nombreux ennemis, en ôtant à ce pauvre roi qu'on lui a fait prendre, le moyen de se faire aimer[3]... » Et ailleurs : « ... Nous avons eu, Sismondi et moi, des querelles terribles, par lettres, sur Bonaparte; il a vu la liberté là où elle était impossible; mais il faut convenir aussi que, pour la France, *tout* valait mieux que l'état où elle est aujourd'hui[4]. » Ces derniers mots sont de 1815, et postérieurs à la chute définitive de Napoléon. Ainsi, dans une phrase contradictoire, elle blâmait et excusait à la fois Sismondi d'avoir cru aux promesses de l'*Acte additionnel* et pris fait et cause pour l'Empire libéral des Cent jours. Cet aveu, *Tout valait mieux...* nous semble confirmer ce

---

1. Lettre citée par Mme Lenormant, p. 307 de *Coppet et Weimar*.
2. Sur la politique de Mme de Staël, V. notre *Introduction*, p. XIV et suiv.
3. *Lettres inédites de Sismondi, de Bonstetten et de Mme de Staël*, publiées par Saint-René Taillandier, p. 350.
4. *Ibid.*

qui n'a été divulgué que longtemps après, que, dans les émotions de l'avant-veille de Waterloo, sous le coup d'événements redoutés, elle s'avisa d'adresser à ses puissants amis d'Angleterre, par l'intermédiaire du ministre des États-Unis, une lettre-mémoire, où elle engageait le gouvernement britannique, au nom du repos du monde, et par les raisons les plus spécieuses, à rompre la ligue armée des puissances, en s'en détachant, et à laisser les Français, désormais guéris, comme leur souverain, de la folie des conquêtes, régler en paix leurs affaires intérieures. L'historien, si bien renseigné, *du Consulat et de l'Empire* s'est porté garant de cet acte par lequel une vieille et juste haine se déjugeait, se démentait, sous l'inspiration des plus nobles sentiments[1]. Les héritiers de Mme de Staël ont contesté le fait comme douteux, invraisemblable, indigne d'elle. Mais pourquoi n'aurait-elle pas, dans un moment d'angoisse patriotique, suivi l'exemple d'abnégation et, si l'on veut, de palinodie généreuse que lui donnaient un Benjamin Constant, un La Fayette lui-même, et sacrifié, elle aussi, ses antipathies les plus profondes comme ses légitimes ressentiments au salut de la patrie?

Les deux dernières années de sa vie, 1816, 1817, se partagèrent entre la France et l'Italie, entre Paris et Florence; elle allait demander à cette dernière ville un air plus doux pour une personne chère[2]. Elle-même, trop secouée d'émotions depuis quelques années, fléchissait avant l'heure, non d'esprit, ni de

---

1. M. Thiers, t. XIX, p. 466. -- Le mémoire en question a été publié dans la Correspondance de lord Castlereagh (Londres, 1853), avec la suscription, *De Mme de Staël à M. Crawfurd* (le diplomate américain chargé de le remettre au ministère anglais).

2. Veuve du baron de Staël depuis 1802, elle avait contracté, un peu tard, en 1811, un second mariage, en le tenant secret, ou du moins sans le déclarer publiquement. Elle avait épousé un gentilhomme d'origine italienne, officier de cavalerie dans l'armée française, encore jeune, ou du moins plus jeune qu'elle, M. de Rocca, très remarqué dans le monde de Genève, où il s'était retiré en quittant le service, après avoir été relevé presque mourant sur un des champs de bataille de l'Espagne; brillant militaire, intéressant par ses blessures, sa santé détruite, homme d'esprit, d'un caractère chevaleresque et d'une imagination passionnée.

volonté. Dans un déclin trop sensible de ses forces, elle poursuivait, achevait de verve ses *Considérations sur la Révolution*, le plus fortement conçu de ses livres et le mieux écrit, elle prenait feu pour de nouveaux projets d'études et de créations, se plaisait à tracer le plan d'un vaste poème en prose sur un sujet historique [1], comme tentée de faire concurrence, à sa manière, à l'épopée des *Martyrs*. Enfin, dans un âge qui permettait encore d'espérer de longs jours, toutes les énergies d'âme et de talent qui donnaient pour elle tant de prix à la vie, lui demeuraient entières; et elle sentait la vie lui échapper! Elle connut ce que souffre le génie toujours jeune et vivace à se sentir lié à des organes usés et défaillants; genre de supplice, dont elle a ingénieusement comparé les douleurs à celles des victimes du noir tyran chanté par Virgile [2] :

> Mortua quin etiam jungebat corpora vivis,
> Tormenti genus...

L'épreuve, si grande qu'elle fût, lui fut adoucie par un heureux événement domestique, l'union d'une fille tendrement aimée, et parfaitement digne de l'être, avec le jeune héritier d'un antique et glorieux nom, dont il devait, à sa manière, renouveler l'éclat, du duc Victor de Broglie. Mais surtout la résignation lui vint de la source intime où elle se puise le plus sûrement. Les sentiments religieux, dont elle avait été si souvent dans ses écrits l'éloquente et sérieuse interprète, et dont, avec le temps, elle s'était mieux et plus à fond pénétrée, firent peu à peu le calme dans cette âme ardente et si éprise, si justement éprise de la vie. Elle apprenait à se détacher, en méditant les paroles évangéliques, et en relisant un des derniers et des meilleurs écrits de son père [3]. Sa religion, sans être d'aucune

---

1. Richard Cœur de Lion devait être le héros de ce poème, dont la lecture de l'*Histoire des Croisades* de Michaud avait suggéré l'idée.
2. V. les *Réflexions sur le suicide*, IIIe partie.
3. *Cours de morale religieuse.*

église bien déterminée, était vraie, profonde et consolante. Enfin, en jetant un regard d'ensemble sur sa vie écoulée, si elle regrettait d'avoir eu en gloire, plutôt qu'en intimes félicités, sa part de bonheur, elle avait droit de se rendre, elle se rendait hautement un bon témoignage. A la fin d'un de ses derniers billets d'amitié, elle écrivait, se résumant elle-même d'un mot qui a été souvent et justement cité : « J'ai toujours été la même, vive et triste ; *j'ai aimé Dieu, mon père et la liberté*[1]. »

P. J.

Comment était, *de sa personne*, la femme célèbre dont nous venons de retracer l'histoire? C'est aux contemporains de Mme de Staël qu'il faut demander son *portrait*, à ceux d'entre eux qui ont été le plus à même de le faire ressemblant. Elle offrait aux témoins de sa vie, qui savaient regarder et peindre, le plus intéressant modèle. Voici d'abord quelques esquisses dues à des hôtes de Coppet.

« Mme de Staël est d'une taille moyenne, et son corps, sans avoir une élégance de nymphe, a la noblesse des proportions... Elle est forte, brune, et son visage n'est pas à la lettre très beau. Mais on oublie tout dès que l'on voit ses yeux superbes, dans lesquels une grande âme divine non seulement étincelle, mais jette feu et flamme... Mme de Staël est une reine, et tous les hommes d'intelligence qui vivent dans son cercle ne peuvent en sortir, car elle les y retient par une sorte de magie. Tous ces hommes-là ne sont pas, comme on le croit follement en Allemagne, occupés à la former; au contraire, ils reçoivent d'elle l'éducation sociale. Elle possède d'une manière admirable le secret d'allier les éléments les plus disparates, et tous ceux qui l'approchent ont beau être divisés d'opinions, ils sont tous d'accord pour adorer cette idole... »

(Zacharias Werner[2], *Lettre au conseiller Schneiffer*.)

« La figure de Mme de Staël a été fort discutée. Mais un superbe

---

1. C'est à Chateaubriand que cette parole suprême était dite.

2. Sur le poète allemand Werner, l'auteur de *Luther*, d'*Attila*, du *Vingt-quatre février*, V. le livre *De l'Allemagne*, IIe partie, ch. XXIV.

regard, un sourire doux, une expression habituelle de bienveillance, l'absence de toute affectation minutieuse et de toute réserve gênante, des mots flatteurs, des louanges un peu directes, mais qui semblent échapper à l'enthousiasme, une variété inépuisable de conversation, étonnent, attirent, et lui concilient presque tous ceux qui l'approchent. Je ne connais aucune femme et même aucun homme qui soit plus convaincu de son immense supériorité sur tout le monde, et qui fasse moins peser cette conviction sur les autres. » (Benjamin CONSTANT, *Souvenirs.*)

« Mme de Staël vint au-devant de moi à mon arrivée, et me pria de passer quelques semaines à Coppet, tout en me plaisantant sur mes fautes de français. Je me mis à lui parler allemand, elle comprenait très bien cette langue... Mme de Staël n'était pas jolie, mais il y avait dans l'éclair de ses yeux noirs un charme irrésistible ; et elle possédait au plus haut degré le don de subjuguer les caractères les plus opiniâtres, et de rapprocher par son amabilité des hommes tout à fait antipathiques. Elle avait la voix forte, le visage un peu mâle, mais l'âme tendre et délicate... Si l'on ajoute à tous les charmes du séjour chez Mme de Staël qu'elle était riche, généreuse, on ne s'étonnera pas qu'elle ait vécu dans son château enchanté comme une reine, comme une fée ; et sa baguette magique était peut-être cette petite branche d'arbre qu'un domestique devait chaque jour déposer sur la table à côté de son couvert, et qu'elle agitait pendant la conversation. » (OELENSCHLŒGER [1], le poète danois, *Récit d'une visite à Coppet.*)

C'est à loisir que Mme Necker de Saussure s'est attachée à dépeindre son illustre parente et amie dans sa *Notice sur le caractère et la vie de Mme de Staël.*

« Au milieu de sa société habituelle, Mme de Staël était pleine de charme. Elle avait une simplicité de manières et même une apparence d'insouciance qui mettait chacun à l'aise. Il n'existait aucune contrainte avec elle. Les cercles, les dissertations en forme, l'esprit obligé ne lui plaisaient pas ; elle aimait trop l'imprévu en

1. Auteur de drames, où « il a représenté d'une manière poétique et vraie l'histoire et les fables des pays habités jadis par les Scandinaves. » (*De l'Allemagne*, IIe partie, ch. XXV.) — « Un poème intitulé *les Dieux du Nord*, des ballades, des idylles, des opéras, des comédies, attestent la variété de ses talents et une fécondité qui l'a fait comparer à Gœthe. » (TIVIER, *Histoire des littératures étrangères*) OElenschlœger a lui-même traduit ses principales œuvres en allemand.

toutes choses pour ne pas laisser beaucoup à décider au hasard, et il régnait autour d'elle un mouvement animé et facile...

» Mme de Staël avait de la grâce dans tous ses mouvements; sa figure, sans satisfaire entièrement les regards, les attirait d'abord et les retenait ensuite, parce qu'elle avait, comme un organe de l'âme, un avantage fort rare; il s'y déployait subitement une sorte de beauté, si l'on peut dire, intellectuelle. Ses pensées successives se peignaient d'autant mieux sur son visage, qu'à l'exception de ses yeux, qui étaient d'une rare magnificence, aucun trait bien saillant n'en avait déterminé d'avance le caractère. Elle n'avait aucune de ces expressions permanentes qui, à la longue, ne signifient rien, et sa physionomie était, pour ainsi dire, créée sur place par son émotion. Peut-être aurait-elle eu dans le repos les paupières un peu pesantes; mais le génie éclatait tout à coup dans ses yeux, son regard s'allumait d'un noble feu, rapide avant-coureur de sa parole.

» De même, elle n'avait point dans sa contenance ni dans ses traits cette mobilité inquiète qui est un indice d'esprit si trompeur. Une sorte d'indolence extérieure régnait plutôt chez elle; mais sa taille un peu forte, ses poses marquantes et bien dessinées donnaient une grande énergie, un singulier aplomb à ses discours; il y avait quelque chose de dramatique en elle, et même sa toilette, quoique exempte de toute exagération, tendait à l'idée du pittoresque plus qu'à celle de la mode.

» Lorsque Mme de Staël entrait dans un salon, sa démarche était assez grave et solennelle... une nuance d'embarras ne lui avait permis de rien distinguer d'abord; il semblait que son visage s'illuminait à mesure qu'elle reconnaissait les personnes. On pouvait juger alors que tous les noms étaient inscrits chez elle avec bienveillance; et bientôt ces mots charmants dont elle était si généreuse, montraient qu'elle avait présentes à la pensée les actions et les qualités les plus distinguées de chacun. Ses louanges partaient du cœur et y arrivaient, parce qu'elles étaient données avec sincérité. Elle louait sans flatter, *la politesse n'étant que l'art de choisir dans ses pensées*, disait-elle.

» Dans la conversation, elle voulait sans doute qu'on fût spirituel, mais il fallait surtout qu'on fût animé, et peut-être les gens d'esprit qui ne se mettent nullement en frais lui donnaient-ils un peu plus d'humeur que les personnes médiocres. Elle ne pouvait pas souffrir qu'on parlât sans intérêt. *Comment veut-on que je l'écoute*, disait-elle, *quand il ne se fait pas l'honneur de s'écouter*

lui-même? Elle supportait mieux certains défauts de caractère que l'esprit blasé et dégoûté; et elle disait un jour d'un homme égoïste et chicaneur : *Il ne parle que de lui, mais cela ne m'ennuie pas, parce qu'au moins je suis sûre qu'il s'intéresse à ce qu'il dit.*

» ... Un des défauts qu'elle pardonnait le moins était l'affectation. *Il n'y a jamais de tête-à-tête,* disait-elle, *avec les gens affectés; le personnage adopté arrive en tiers, et c'est celui-là qui répond quand on s'adresse à l'autre.* L'exagération lui déplaisait aussi beaucoup. *Quand on met cent au lieu de dix, on n'a pas plus d'imagination pour cela,* disait-elle. Par là même, les grandes démonstrations de sensibilité lui étaient suspectes. *Tous les sentiments naturels ont leur pudeur*, a-t-elle remarqué.

» ... On était, pour ainsi dire, forcé à la vérité avec Mme de Staël; non pas qu'on fût toujours à l'abri de la blesser quand on parlait franchement, mais parce que le contraire était trop insipide. Il valait mieux se quereller que s'annuler avec elle, et, selon sa propre expression, elle demandait surtout *qu'on fût quelqu'un...*

» Le piquant, l'originalité, l'imagination, voilà ce qui lui plaisait avant tout, ce qui donnait de l'élan à son esprit et des ailes à son génie.....

» ... C'est surtout dans la dispute qu'elle était extraordinairement brillante. Sa véhémence la plus impétueuse n'était jamais accompagnée d'aigreur ni de mépris. Aucune arrogance, aucune ironie, aucun sarcasme ne pouvaient lui être reprochés, et il y avait quelque chose de flatteur pour son antagoniste jusque dans les forces qu'elle jugeait nécessaire de déployer contre lui... Elle aimait qu'on fît usage de tous ses moyens contre elle; et, véritablement, plus on se montrait fécond en ressources, plus on constatait sa supériorité. Elle avait tout l'esprit de son adversaire et quelque chose par delà. Quand la question était épuisée et que la dispute menaçait de traîner en longueur, alors, rassemblant ses raisonnements les plus victorieux, elle entonnait une espèce de finale en fanfare, dont il n'y avait pas à appeler. L'arrêt était toujours équitable; elle avait fait une bonne part au vaincu, et s'arrêtait définitivement au point où toutes les opinions se rencontrent ou se rapprochent. » (Mme Necker de Saussure.)

Mme de Tessé disait : *Si j'étais reine, j'ordonnerais à Mme de Staël de me parler toujours.* (*Ibid.*)

Sainte-Beuve tenait d'un des survivants du monde de Coppet une

anecdote qu'il a reproduite dans ses *Nouveaux lundis* (t. II, p. 302).

« Une anecdote qui a été souvent racontée devant moi montre bien ce qu'était chez Mme de Staël cette improvisation prodigieuse d'esprit, cette conversation à la fois naturelle et extraordinaire. Durant un séjour qu'elle fit aux eaux d'Aix avec des amis, en 1811, toute la brillante société s'en était allée passer une journée à Chambéry, et l'on revenait à Aix vers le soir en deux carrosses. Un orage éclata pendant le retour, un tonnerre épouvantable. Dans l'un des deux carrosses, les dames avaient eu peur; on avait fait arrêter, et l'on était descendu au moment où les coups avaient été les plus forts; il y avait eu maint incident qu'on se racontait avec agitation. Dans l'autre carrosse, à l'arrivée, il se trouva qu'on avait fait peu d'attention au temps; on n'avait presque rien entendu; de tonnerre et d'éclairs on n'avait qu'une vague idée; un autre éblouissement avait tout rempli: Mme de Staël y était, et pendant tout le trajet elle avait causé. La conversation avait eu, je crois, pour point de départ les lettres passionnées de Mlle de Lespinasse. Mme de Staël n'avait pas parlé seule, car elle admettait bien la réplique, mais elle avait tout animé, tout élevé et monté à son propre ton, à son degré d'enthousiasme ; une électricité avait fait oublier l'autre. »

Lamartine, dans un des écrits de sa vieillesse, a fait un portrait de Mme de Staël, une description de la personne, qui, par le luxe des détails et par une certaine affectation de réalisme, vise à la photographie. Et pourtant il la peignait sur ouï-dire, et en s'aidant du portrait de Gérard. Il ne l'avait jamais *vue*, n'avait fait que l'apercevoir, comme dans un éclair, un jour de sa jeunesse, à vingt-trois ans, en juin 1815. Nous laissons le portrait; mais une lettre familière de cette même année, dans laquelle il faisait à un ami le récit de cette *apparition*, et qu'il nous a conservée lui-même, nous semble intéressante à reproduire; elle atteste l'enthousiasme d'admiration que Mme de Staël inspirait à la jeunesse de ce temps, et témoigne du poétique empire exercé par l'auteur de *Corinne* sur l'imagination du chantre des *Méditations* encore inconnu.

« ... Tu me demandes si j'ai vu Mme de Staël pendant mon séjour sur les bords du lac de Genève[1]. Tu me rappelles les journées que nous avons passées ensemble il y a quelques mois, dans la

1. Lamartine était réfugié en Suisse pendant les Cent jours, après avoir passé à Paris 1814 et le commencement de 1815.

vallée de ***, à circuler vainement autour des murs du parc d'un autre grand poète[1], pour apercevoir seulement de loin son ombre se glissant à travers les arbres sur les allées de son jardin. Hélas! je n'ai guère été plus heureux à Coppet qu'à ***. Notre timidité nous porte toujours malheur. A quel titre et sous quel prétexte me présenter aux portes de son château, et dans quel costume? Tu sais que je voyage à pied et en veste de toile... D'ailleurs, cette visite n'aurait pas été convenable dans ma situation, lors même que j'aurais eu le courage de la risquer. Les habitants du château de V***[2], près de Coppet, chez lesquels j'ai reçu par aventure une hospitalité si imprévue et si maternelle, sont aussi ennemis de Bonaparte et de la tyrannie que ses oncles et les miens; ils sont pleins d'admiration pour Mme de Staël, leur voisine, mais ils ne la voient pas. Les opinions révolutionnaires de Coppet, leur antipathie contre M. Necker et la situation réservée de Mme de Staël depuis le retour de Bonaparte de l'île d'Elbe, les éloignent de tout rapprochement avec elle. Je les aurais blessés dans leurs sentiments en allant à Coppet; ils n'auraient pas compris que je fusse à la fois royaliste et admirateur passionné de Mme de Staël. Mme de ***[3] m'a bien dit : — Allez, si vous voulez; je comprends qu'un jeune homme de votre âge, et qui fait des vers, se prive avec peine de l'occasion de voir cette femme de génie; mais je ne puis vous y conduire moi-même; on croirait ici et à Genève que je change de religion. Mais si vous ne tenez qu'à la voir sans lui parler, vous en aurez très souvent l'occasion en vous promenant sur la route de Coppet à Morges. Elle y passe presque tous les jours en se promenant en voiture avec ses enfants et ses amis. — La voir était assez pour moi : je me hâtai de profiter du renseignement.

» Hier, en sortant comme à l'ordinaire du château pour aller au lac, je pris la grande route de Coppet, et je me postai à l'ombre d'un saule, sur le revers du fossé, au bord du chemin. J'avais emporté avec moi un volume de *Corinne*, comme pour me porter

---

1. Quel était ce poète, cet autre *grand poète*, que Lamartine épiait ainsi, pour le voir, *quelques mois* avant la date de cette lettre? — Chateaubriand, selon toute apparence; Chateaubriand, dans son ermitage de la *Vallée aux Loups* (au village d'Aulnay, près Paris), qu'il n'avait pas vendu à cette époque, et où il allait se reposer des agitations de la politique dans ces premiers jours de la Restauration. — Mais pourquoi ne pas le nommer? Pourquoi cette réticence dans ce souvenir?

2. De Viney.

3. La baronne de Viney. V. sur le séjour du poète dans cette famille le récit des *Confidences*.

bonheur... Après avoir attendu une grande partie de la journée sans apercevoir autre chose sur la route que les petits nuages de poussière soulevés par le vent d'été, qui soufflait du lac vers les montagnes, le soleil baissait, j'allais reprendre tristement mon chemin pour rentrer à V***, quand un grand nuage de poussière et un bruit de roues attirèrent mes regards du côté de Coppet. Le cœur me battit, le livre me tomba des mains; j'avais à peine eu le temps de me rasseoir au pied de mon saule, quand deux calèches découvertes, courant au grand trot des chevaux, vers Morges, défilèrent, à demi voilées par la poussière, devant moi. La première ne contenait que des jeunes gens sur le siège et des jeunes personnes dans la voiture; elles étaient charmantes, mais ce n'était pas de la beauté que je cherchais. Dans la seconde, deux femmes d'un âge plus mûr étaient assises seules et causaient ensemble avec animation. L'une, on m'a dit le soir que c'était Mme Récamier, m'éblouit comme le plus céleste visage qui ait jamais éclairé les yeux d'un poète, trop beau, comme un éclair, pour être autre chose qu'une apparition! La seconde, un peu massive, un peu colorée, un peu virile pour une apparition, mais avec de grands yeux noirs humides qui ruisselaient de flamme et de beauté, parlait avec une vivacité et avec des gestes qui semblaient accompagner de fortes pensées; elle se soulevait en parlant, comme si elle eût voulu s'élancer de la calèche: ses cheveux, mal bouclés, s'épandaient au vent; elle tenait dans sa main une branche de saule qui lui servait d'éventail contre le soleil de juin. Je ne vis plus qu'elle. Elle m'aperçut et me montra du regard à son amie, qui se pencha à son tour pour regarder de mon côté.

» Est-ce mon costume? est-ce mon livre? est-ce l'enthousiasme involontaire exprimé par la rougeur ou la pâleur de mon visage? Me prirent-elles pour un étudiant allemand qui cherchait des fleurs dans la poussière des grands chemins, ou pour un poète italien qui rêvait un sonnet à la liberté, à l'amour, ou à la gloire de Corinne? Je ne sais, mais elles se retournèrent plusieurs fois pour regarder en arrière, et j'entendis, à travers le bruit des roues, quelques exclamations enjouées qui me firent croire qu'elles avaient reconnu en moi un admirateur timide, et qu'elles riaient de mon embuscade d'enthousiasme sur un revers de fossé. Je tremblai même un instant qu'elle ne fît arrêter la voiture pour me demander ce que j'avais à lui dire. Je serais resté confondu et muet; car, pétrifié doublement par la beauté de l'une et par la gloire de l'autre, je ressemblais au dieu *Terme*, qui voit passer sans

parole le bruit et l'éclat du temps, Voilà, mon cher V***, tout ce qu'il m'a été donné de voir de cette femme dont l'âme s'est si souvent répandue à la nôtre dans ses pages[1]. Hélas! comme tout le monde, je n'ai saisi ma vision qu'au vol, et je n'ai vu l'amour et la gloire qu'à travers la poudre d'un grand chemin! Je t'envoie quelques vers que j'écrivis tristement le soir en remontant, à travers une forêt de châtaigniers, au château de V***, où l'on se moqua un peu de ma ferveur et de ma déception; mais je me suis bien gardé de les envoyer à Mme de Staël[2]. »

Il est regrettable qu'il ne nous ait pas laissé ces vers. — A l'époque où il revint à Paris et s'y produisit pour la première fois dans les salons, celui de Mme de Staël n'existait plus; elle était morte le 14 juillet 1817.

---

1. V. dans le Discours *Sur les destinées de la poésie* (1834) l'éclatant et reconnaissant hommage rendu au génie inspirateur de la femme par le poète.
2. *Souvenirs et portraits*, t. I, p. 293.

MADAME DE STAËL

EXTRAITS DE SES ŒUVRES

MORALE

MORALE

De la morale fondée sur l'intérêt personnel.

Les écrivains français ont eu tout à fait raison de considérer la morale fondée sur l'intérêt comme une conséquence de la métaphysique qui attribuait toutes les idées aux sensations. S'il n'y a rien dans l'âme que ce que les sensations y ont mis, l'agréable ou le désagréable doit être l'unique mobile de notre volonté. Helvétius[1], Diderot[2], Saint-Lambert[3], n'ont pas dévié de cette ligne, et ils ont expliqué toutes les actions, y compris le dévouement des martyrs, par l'amour de soi-même.

Comme la tendance des hommes vers le bonheur est la plus universelle et la plus active de toutes, on a cru fonder la moralité de la manière la plus solide, en disant qu'elle consistait dans l'intérêt personnel bien entendu. Cette idée a séduit des hommes de bonne foi, et d'autres se sont proposé d'en abuser, et n'y ont que trop bien réussi. Sans doute, les lois générales de la nature et de la société mettent en harmonie le bonheur et la vertu; mais ces lois sont sujettes à des exceptions très nombreuses, et paraissent en avoir encore plus qu'elles n'en ont.

L'on échappe aux arguments tirés de la prospérité du vice et des revers de la vertu, en faisant consister le bonheur dans la satisfaction de la conscience; mais cette satisfaction, d'un

1. Dans son livre *De l'esprit*, 1758.
2. Dans sa *Lettre sur les aveugles*, son *Interprétation de la nature*, et autres ouvrages.
3. Dans les *Principes des mœurs chez toutes les nations*, ou *Catéchisme universel*, 1798.

ordre tout à fait religieux, n'a point de rapport avec ce qu'on désigne ici-bas par le mot de *bonheur*. Appeler le dévouement ou l'égoïsme, le crime ou la vertu, un intérêt personnel bien ou mal entendu, c'est vouloir combler l'abîme qui sépare l'homme coupable de l'homme honnête, c'est détruire le respect, c'est affaiblir l'indignation ; car, si la morale n'est qu'un bon calcul, celui qui peut y manquer ne doit être accusé que d'avoir l'esprit faux. L'on ne saurait éprouver le noble sentiment de l'estime pour quelqu'un, parce qu'il calcule bien, ni la vigueur du mépris contre un autre, parce qu'il calcule mal. On est donc parvenu par ce système au but principal de tous les hommes corrompus, qui veulent mettre de niveau le juste avec l'injuste, ou du moins considérer l'un et l'autre comme une partie bien ou mal jouée : aussi, les philosophes de cette école se servent-ils plus souvent du mot de faute que de celui de crime; car, d'après leur manière de voir, il n'y a dans la conduite de la vie que des combinaisons habiles ou maladroites.

On ne concevrait pas non plus comment le remords pourrait entrer dans un pareil système. A ce compte, le criminel, lorsqu'il est puni, doit éprouver le genre de regret que cause une spéculation manquée; car si notre propre bonheur est notre principal objet, si nous sommes l'unique but de nous-mêmes, la paix doit être bientôt rétablie entre ces deux proches alliés, celui qui a eu tort et celui qui en souffre. C'est presque un proverbe généralement admis, que, dans ce qui ne concerne que soi, chacun est libre; or, puisque dans la morale fondée sur l'intérêt, il ne s'agit jamais que de soi, je ne sais pas ce qu'on aurait à répondre à celui qui dirait : « Vous me donnez pour » mobile de mes actions mon propre avantage; bien obligé ; » mais la manière de concevoir cet avantage dépend nécessaire- » ment du caractère de chacun. J'ai du courage, ainsi je puis » braver mieux qu'un autre les périls attachés à la désobéis- » sance aux lois reçues; j'ai de l'esprit, ainsi je me crois plus » de moyens pour éviter d'être puni; enfin, si cela me tourne

» mal, j'ai assez de fermeté pour prendre mon parti de m'être
» trompé; et j'aime mieux les plaisirs et les hasards d'un gros
» jeu que la monotonie d'une existence régulière. »

..... La conduite d'un homme n'est vraiment morale que quand il ne compte jamais pour rien les suites heureuses ou malheureuses de ses actions, lorsque ces actions sont dictées par le devoir. Il faut toujours avoir présent à l'esprit, dans la direction des affaires de ce monde, l'enchaînement des causes et des effets, des moyens et du but; mais cette prudence est à la vertu comme le bon sens au génie : tout ce qui est vraiment beau est inspiré, tout ce qui est désintéressé est religieux. Le calcul est l'ouvrier du génie, le serviteur de l'âme; mais, s'il devient le maître, il n'y a plus rien de grand ni de noble dans l'homme. Le calcul, dans la conduite de la vie, doit être toujours admis comme guide, mais jamais comme motif de nos actions. C'est un bon moyen d'exécution, mais il faut que la source de la volonté soit d'une nature plus élevée, et qu'on ait en soi-même un sentiment qui nous force aux sacrifices de nos intérêts personnels.

Lorsqu'on voulait empêcher saint Vincent de Paul de s'exposer aux plus grands périls pour secourir les malheureux, il répondait : « Me croyez-vous assez lâche pour préférer ma vie à
» moi? » Si les partisans de la morale fondée sur l'intérêt veulent retrancher de cet intérêt tout ce qui concerne l'existence terrestre, alors ils seront d'accord avec les hommes les plus religieux; mais encore pourra-t-on leur reprocher les mauvaises expressions dont ils se servent.

En effet, dira-t-on, il ne s'agit que d'une dispute de mots; nous appelons utile ce que vous appelez vertueux, mais nous plaçons de même l'intérêt bien entendu des hommes dans le sacrifice de leurs passions à leurs devoirs. — Les disputes de mots sont toujours des disputes de choses; car tous les gens de bonne foi conviendront qu'ils ne tiennent à tel ou tel mot que par préférence pour telle ou telle idée; comment les expressions

habituellement employées dans les rapports les plus vulgaires pourraient-elles inspirer des sentiments généreux[1] ? En prononçant les mots d'intérêt et d'utilité, réveillera-t-on les mêmes pensées dans notre cœur, qu'en nous adjurant au nom du dévouement et de la vertu ?

Lorsque Thomas Morus aima mieux périr sur l'échafaud que de remonter au faîte des grandeurs en faisant le sacrifice d'un scrupule de conscience[2] ; lorsque, après une année de prison, affaibli par la souffrance, il refusa d'aller retrouver sa femme et ses enfants qu'il chérissait, et de se livrer de nouveau à ces occupations de l'esprit qui donnent tout à la fois tant de calme et d'activité à l'existence ; lorsque l'honneur seul, cette religion mondaine, fit retourner dans les prisons d'Angleterre un vieux roi de France[3], parce que son fils n'avait pas tenu les promesses au nom desquelles il avait obtenu sa liberté ; lorsque les chrétiens vivaient dans les catacombes, qu'ils renonçaient à la lumière du jour, et ne sentaient le ciel que dans leur âme, si quelqu'un avait dit qu'ils entendaient bien leur intérêt, quel froid glacé se serait répandu dans les veines en l'écoutant, et combien un regard attendri eût mieux révélé tout ce qu'il y a de sublime dans de tels hommes !

Non certes, la vie n'est pas si aride que l'égoïsme nous l'a

---

1. « On peut arriver, par un raisonnement subtil, à représenter le dévouement le plus généreux comme un égoïsme bien entendu ; mais c'est prendre l'acception grammaticale d'un mot plutôt que le sentiment qu'il réveille dans le cœur de ceux qui l'écoutent. Tout revient à l'intérêt, puisque tout revient à soi ; mais dirait-on : *la gloire est de mon intérêt ; l'héroïsme est de mon intérêt ; le sacrifice de ma vie est de mon intérêt ?* C'est tout à fait dégrader la vertu que de dire seulement à l'homme qu'elle est son intérêt ; car, si vous reconnaissez ce que doit être son premier motif pour être honnête, vous ne pouvez pas lui refuser quelque liberté dans le jugement de ce qui le concerne ; et il existe une foule de circonstances dans lesquelles il est impossible de ne pas croire que l'intérêt et la morale se contrarient. » *De la littérature*, ch. VI.

2. C'est-à-dire, en consentant, au mépris de sa foi, à souscrire aux changements que le roi Henri VIII introduisait dans l'Église. Le grand chancelier, par sa résistance à ces réformes et son refus de prêter au prince le serment de *suprématie*, s'attira la sentence mortelle qu'il subit avec un intrépide courage (1535).

3. Jean le Bon.

faite; tout n'y est pas prudence, tout n'y est pas calcul; et, quand une action sublime ébranle toutes les puissances de notre être, nous ne pensons pas que l'homme généreux qui se sacrifie a bien connu, bien combiné son intérêt personnel : nous pensons qu'il immole tous les plaisirs, tous les avantages de ce monde, mais qu'un rayon divin descend dans son cœur, pour lui causer un genre de félicité qui ne ressemble pas plus à tout ce que nous revêtons de ce nom, que l'immortalité à la vie.

De l'Allemagne.

De la conscience du bien et du mal.

Locke s'est particulièrement attaché à prouver qu'il n'y avait rien d'inné dans l'âme[1] : il avait raison, puisqu'il mêlait toujours au sens du mot idée un développement acquis par l'expérience; les idées ainsi conçues sont le résultat des objets qui les excitent, des comparaisons qui les rassemblent, et du langage qui en facilite la combinaison. Mais il n'en est pas de même des sentiments ni des dispositions ni des facultés qui constituent les lois de l'entendement humain, comme l'attraction et l'impulsion constituent celle de la nature physique.

Une chose vraiment digne de remarque, ce sont les arguments dont Locke a été obligé de se servir pour prouver que tout ce qui était dans l'âme nous venait par les sensations. Si ces arguments conduisaient à la vérité, sans doute il faudrait surmonter la répugnance morale qu'ils inspirent; mais on peut croire en général à cette répugnance, comme à un signe infaillible de ce que l'on doit éviter. Locke voulait démontrer que la conscience du bien et du mal n'était pas innée dans l'homme, et

---

1. C'est dans son célèbre *Essai sur l'entendement humain*, que ce philosophe rejette absolument toute idée *innée*, c'est-à-dire, née de nous, en nous (et non pas née *avec nous*), ayant en nous, dans la faculté de raison, son origine; non due à l'*expérience*.

qu'il ne connaissait le juste et l'injuste, comme le rouge et le bleu, que par l'expérience ; il a recherché avec soin, pour parvenir à ce but, tous les pays où les coutumes et les lois mettaient des crimes en honneur ; ceux où l'on se faisait un devoir de tuer son ennemi, de mépriser le mariage, de faire mourir son père quand il était vieux. Il recueille attentivement tout ce que les voyageurs ont raconté des cruautés passées en usage. Qu'est-ce donc qu'un système qui inspire à un homme aussi vertueux que Locke de l'avidité pour de tels faits ?

Que ces faits soient tristes ou non, pourra-t-on dire, l'important est de savoir s'ils sont vrais. — Ils peuvent être vrais, mais que signifient-ils? Ne savons-nous pas, d'après notre propre expérience, que les circonstances, c'est-à-dire les objets extérieurs, influent sur notre manière d'interpréter nos devoirs? Agrandissez ces circonstances, et vous y trouverez la cause des erreurs des peuples; mais y a-t-il des peuples ou des hommes qui nient qu'il y ait des devoirs? A-t-on jamais prétendu qu'aucune signification n'était attachée à l'idée du juste et de l'injuste? L'explication qu'on en donne peut être diverse, mais la conviction du principe est partout la même ; et c'est dans cette conviction que consiste l'empreinte primitive qu'on retrouve dans tous les humains.

Quand le sauvage tue son père, lorsqu'il est vieux, il croit lui rendre un service ; il ne le fait pas pour son propre intérêt, mais pour celui de son père : l'action qu'il commet est horrible, et cependant il n'est pas pour cela dépourvu de conscience ; et de ce qu'il manque de lumières, il ne s'ensuit pas qu'il manque de vertus. Les sensations, c'est-à-dire les objets extérieurs dont il est environné, l'aveuglent; le sentiment intime qui constitue la haine du vice et le respect pour la vertu n'existe pas moins en lui, quoique l'expérience l'ait trompé sur la manière dont ce sentiment doit se manifester dans la vie.

Préférer les autres à soi quand la vertu le commande, c'est précisément ce qui fait l'essence du beau moral, et cet admi-

rable instinct de l'âme, adversaire de l'instinct physique, est inhérent à notre nature; s'il pouvait être acquis, il pourrait aussi se perdre; mais il est immuable, parce qu'il est inné. Il est possible de faire le mal en croyant faire le bien, il est possible de se rendre coupable en le sachant et en le voulant; mais il ne l'est pas d'admettre comme vérité une chose contradictoire, la justice de l'injustice.

L'indifférence au bien et au mal est le résultat ordinaire d'une civilisation, pour ainsi dire, pétrifiée, et cette indifférence est un beaucoup plus grand argument contre la conscience innée que les grossières erreurs des sauvages; mais les hommes les plus sceptiques, s'ils sont opprimés sous quelques rapports, en appellent à la justice, comme s'ils y avaient cru toute leur vie; et lorsqu'ils sont saisis par une affection vive et qu'on la tyrannise, ils invoquent le sentiment de l'équité avec autant de force que les moralistes les plus austères. Dès qu'une flamme quelconque, celle de l'indignation ou celle de l'amour, s'empare de notre âme, elle fait reparaître en nous les caractères sacrés des lois éternelles.

Si le hasard de la naissance et de l'éducation décidait de la moralité d'un homme, comment pourrait-on l'accuser de ses actions? Si tout ce qui compose notre volonté nous vient des objets extérieurs, chacun peut en appeler à des relations particulières pour motiver toute sa conduite; et souvent ces relations diffèrent autant entre les habitants d'un même pays qu'entre un Asiatique et un Européen. Si donc la circonstance devait être la divinité des mortels[1], il serait simple que chaque homme eût une morale qui lui fût propre, ou plutôt une absence de morale à son usage ; et pour interdire le mal que les sensations pourraient conseiller, il n'y aurait de bonne raison à opposer que la force publique qui le punirait; or, si la force publique commandait l'injustice, la question se trouverait résolue ; toutes

1. C'est-à-dire, si la circonstance devait être notre règle et notre dieu...

les sensations feraient naître toutes les idées qui conduiraient à la plus complète dépravation.

Les preuves de la spiritualité de l'âme ne peuvent se trouver dans l'empire des sens; le monde visible est abandonné à cet empire; mais le monde invisible ne saurait y être soumis ; et si l'on n'admet pas des idées spontanées[1], si la pensée et le sentiment dépendent en entier des sensations, comment l'âme, dans une telle servitude, serait-elle immatérielle? Et si, comme personne ne le nie, la plupart des faits transmis par les sens sont sujets à l'erreur, qu'est-ce qu'un être moral qui n'agit que lorsqu'il est excité par des objets extérieurs, et par des objets même dont les apparences sont souvent fausses?

Un philosophe français a dit, en se servant de l'expression la plus rebutante, *que la pensée n'était autre chose qu'un produit matériel du cerveau.* Cette déplorable définition est le résultat le plus naturel de la métaphysique qui attribue à nos sensations l'origine de toutes nos idées. On a raison, si c'est ainsi, de se moquer de ce qui est intellectuel, et de trouver incompréhensible tout ce qui n'est pas palpable. Si notre âme n'est qu'une matière subtile mise en mouvement par d'autres éléments plus ou moins grossiers, auprès desquels même elle a le désavantage d'être passive : si nos impressions et nos souvenirs ne sont que les vibrations prolongées d'un instrument dont le hasard a joué, il n'y a que des fibres dans notre cerveau, que des forces physiques dans le monde, et tout peut s'expliquer d'après les lois qui les régissent. Il reste bien encore quelques petites difficultés sur l'origine des choses et le but de notre existence, mais on a bien simplifié la question, et la raison conseille de supprimer en nous-mêmes tous les désirs et toutes les espérances que le génie, l'amour et la religion font concevoir; car l'homme ne serait alors qu'une mécanique de plus dans le grand mé-

1. C'est-à-dire, nées de nous-mêmes (*sponte*), non venues, plus ou moins accidentellement, de l'extérieur.

canisme de l'univers, ses facultés ne seraient que des rouages, sa morale un calcul, et son culte le succès.

De l'Allemagne.

De l'idée de Dieu.

Locke, croyant du fond de son âme à l'existence de Dieu, établit sa conviction sur des raisonnements qui sortent tous de la sphère de l'expérience : sur ce fondement, il affirme qu'il y a un principe éternel, une cause primitive de toutes les autres causes ; il entre ainsi dans la sphère de l'infini, et l'infini est par delà toute expérience ! mais Locke avait une telle peur que l'idée de Dieu ne pût passer pour *innée* dans l'homme ; il lui paraissait si absurde que le Créateur eût daigné, comme un grand peintre, graver son nom sur le tableau de notre âme, qu'il s'est attaché à découvrir dans tous les récits des voyageurs quelques peuples qui n'eussent aucune croyance religieuse. On peut, je crois, l'affirmer hardiment, ces peuples n'existent pas. Le mouvement qui nous élève jusqu'à l'intelligence suprême se retrouve dans le génie de Newton comme dans l'âme[1] du pauvre sauvage dévot envers la pierre sur laquelle il s'est reposé. Nul homme ne s'en est tenu au monde extérieur, tel qu'il est, et tous se sont senti au fond du cœur, dans une époque quelconque de leur vie, un indéfinissable attrait pour quelque chose de surnaturel ; comment se peut-il qu'un être aussi religieux que Locke s'attache à changer les caractères primitifs de la foi en une connaissance accidentelle que le sort peut nous ravir ou nous accorder ?

Tout ce qui est visible parle à l'homme de commencement et de fin, de décadence et de destruction. Une étincelle divine est seule en nous l'indice de l'immortalité. De quelle sensation

---

1. *Aussi bien que dans le génie de Newton, dans l'âme...* serait mieux dit.

vient-elle? Toutes les sensations la combattent, et cependant elle triomphe de toutes. — Quoi! dira-t-on, les causes finales, les merveilles de l'univers, la splendeur des cieux qui frappe nos regards, ne nous attestent-elles pas la magnificence et la bonté du Créateur? — Mais le livre de la nature est contradictoire; l'on y voit les emblèmes du bien et du mal presque en égale proportion; et il en est ainsi pour que l'homme puisse exercer sa liberté entre des probabilités opposées, entre des craintes et des espérances à peu près de même force. — Le ciel étoilé, dit-on, nous apparaît comme les parvis de la Divinité; — mais tous les maux et tous les vices des hommes obscurcissent ces feux célestes.

Une seule voix sans parole, mais non pas sans harmonie[1],

---

1. *Une seule voix sans parole, mais non pas sans harmonie.* L'expression poétique n'abonde pas chez notre écrivain; mais quand elle vient, elle est souvent, comme ici, heureusement trouvée. — Notre grand poète religieux, le poète des *Harmonies*, plein de l'idée de Dieu, gémit de son impuissance à le saluer, à l'adorer par des noms dignes de lui :

Si seulement, ô mon âme,
Ce Dieu.....
Au zèle ardent qui t'embrase,
Accordait, dans une extase,
Un mot pour dire son nom!

Ce nom seul redit sans cesse
Soulèverait ma tristesse
Dans ce vallon de douleurs.

. . . . . .

A défaut de paroles, il offre le recueillement de son silence, l'éloquence de ses soupirs :

A tes pieds quand elle arrive,
L'âme errante et fugitive
Se recueille en ton amour.

Tu parles, mon cœur écoute;
Je soupire, tu m'entends;
Ton œil compte goutte à goutte
Les larmes que je répands;
Dans un sublime murmure,
Je suis, comme la nature,
Sans voix sous ta majesté :
Mais je sens en ta présence
L'heure pleine d'espérance
Tomber dans l'éternité.

Qu'importe en quels mots s'exhale
L'âme devant son auteur?
Est-il une langue égale
A l'extase de mon cœur?

(*Hymne du soir.*)

Et encore :

Le silence est la voix suprême
D'un cœur de ta gloire interdit.

sans force, mais irrésistible, proclame un Dieu au fond de notre cœur. Tout ce qui est vraiment beau dans l'homme naît de ce qu'il éprouve intérieurement et spontanément. Toute action héroïque est inspirée par la conscience de l'être moral et libre. L'acte de se dévouer à la volonté divine, cet acte que toutes les sensations combattent et que l'enthousiasme seul inspire, est si noble et si pur, que les anges eux-mêmes, vertueux par nature et sans obstacle, pourraient l'envier à l'homme.

De l'Allemagne.

De la morale fondée sur l'intérêt national.

Non seulement la morale fondée sur l'intérêt personnel met dans les rapports des individus entre eux des calculs de prudence et d'égoïsme qui en bannissent la sympathie, la confiance et la générosité; mais la morale des hommes publics, de ceux qui traitent au nom des nations, doit être nécessairement pervertie par ce système.

S'il est vrai d'une certaine manière que la morale des individus puisse être fondée sur leur intérêt, c'est parce que la société tout entière tend à l'ordre, et punit celui qui veut s'en écarter; mais une nation et surtout un État puissant est comme un être isolé que les lois de la réciprocité n'atteignent pas. On peut dire avec vérité, qu'au bout d'un certain nombre d'années les nations injustes succombent à la haine qu'inspirent leurs injustices; mais plusieurs générations peuvent s'écouler avant que de si vastes fautes soient punies, et je ne sais comment on pourrait prouver à un homme d'État, dans toutes les circonstances, que telle résolution, condamnable en elle-même, n'est pas utile, et que la morale et la politique sont toujours d'accord; aussi ne le prouve-t-on pas, et c'est presque un axiome reçu, qu'on ne peut les réunir.

Cependant, que deviendrait le genre humain, si la morale

n'était plus qu'un conte de vieille femme fait pour consoler les faibles, en attendant qu'ils soient les plus forts? Comment pourrait-elle rester en honneur dans les relations privées, s'il était convenu que l'objet des regards de tous, que le gouvernement peut s'en passer? et comment cela ne serait-il pas convenu, si l'intérêt est la base de la morale? Il y a, nul ne peut le nier, des circonstances où ces grandes masses qu'on appelle des empires, ces grandes masses en état de nature l'une envers l'autre, trouvent un avantage momentané à commettre une injustice; mais la génération qui suit en a presque toujours souffert.

Kant, dans ses écrits sur la morale politique, montre avec la plus grande force, que nulle exception ne peut être admise dans le code du devoir. En effet, quand on s'appuie des circonstances pour justifier une action immorale, sur quel principe pourrait-on se fonder pour s'arrêter à telle ou telle borne?...

Quand, à l'époque la plus sanglante de la révolution, on a voulu autoriser tous les crimes, on a nommé le gouvernement *Comité de salut public*; c'était mettre en lumière cette maxime reçue : Que le salut du peuple est la suprême loi. — La suprême loi, c'est la justice. — Quand il serait prouvé qu'on servirait les intérêts terrestres d'un peuple par une bassesse ou par une injustice, on serait également vil ou criminel en la commettant; car l'intégrité des principes de la morale importe plus que les intérêts des peuples. L'individu et la société sont responsables, avant tout, de l'héritage céleste qui doit être transmis aux générations successives de la race humaine. Il faut que la fierté, la générosité, l'équité, tous les sentiments magnanimes enfin, soient sauvés, à nos dépens d'abord, et même aux dépens des autres, puisque les autres doivent, comme nous, s'immoler à ces sentiments.

L'injustice sacrifie toujours une portion quelconque de la société à l'autre. Jusqu'à quel calcul arithmétique ce sacrifice est-il commandé? La majorité peut-elle disposer de la minorité, si l'une l'emporte à peine de quelques voix sur l'autre? Les

membres d'une même famille, une compagnie de négociants, les nobles, les ecclésiastiques, quelque nombreux qu'ils soient, n'ont pas le droit de dire que tout doit céder à leur intérêt; et quand une réunion quelconque, fût-elle aussi peu considérable que celle des Romains dans leur origine, quand cette réunion, dis-je, s'appelle une nation, tout lui serait permis pour se faire du bien!.....

Ce n'est pas le nombre des individus qui constitue leur importance en morale. Lorsqu'un innocent meurt sur l'échafaud, des générations entières s'occupent de son malheur, tandis que des milliers d'hommes périssent dans une bataille sans qu'on s'informe de leur sort. D'où vient cette prodigieuse différence que mettent tous les hommes entre l'injustice commise envers un seul et la mort de plusieurs? c'est à cause de l'importance que tous attachent à la loi morale; elle est mille fois plus que la vie physique dans l'univers, et dans l'âme de chacun de nous, qui est aussi un univers[1].

Si l'on ne fait de la morale qu'un calcul de prudence et de sagesse, une économie de ménage, il y a presque de l'énergie à n'en pas vouloir.....

Une sorte de ridicule s'attache aux hommes d'État qui conservent encore ce qu'on appelle des maximes romanesques, la fidélité dans les engagements, le respect pour les droits individuels, etc. On pardonne ces scrupules aux particuliers, qui sont bien les maîtres d'être dupes à leurs propres dépens; quant à ceux qui disposent du destin des peuples, on est tout prêt, selon les cas, à les blâmer d'être justes, et à leur faire un tort de la loyauté; et pourquoi pas? Si la morale privée est

---

1. Excellentes paroles. Mais quoi? La conscience humaine proteste vainement, par la voix des sages, contre la distinction des *deux morales*. La politique, la triste politique, persiste, en des cas trop nombreux, à les séparer, et la tradition sophistique de gouvernement d'après laquelle le salut public ou l'intérêt public prime, au besoin, le droit et la justice, n'est pas près d'être abjurée et détestée comme elle devrait l'être.

fondée sur l'intérêt personnel, à plus forte raison la morale publique doit-elle l'être sur l'intérêt national, et cette morale, suivant l'occasion, pourrait faire un devoir des plus grands forfaits, tant il est facile de conduire à l'absurde celui qui s'écarte des simples bases de la vérité. Rousseau a dit *qu'il n'était pas permis à une nation d'acheter la révolution la plus désirable par le sang d'un innocent;* ces simples paroles renferment ce qu'il y a de vrai, de sacré, de divin dans la destinée de l'homme[1]. *De l'Allemagne.*

De la bonté.

La première des vertus, la plus touchante des qualités, c'est la bonté; il me semble que nous avons un tel besoin de la pitié les uns des autres, que ce que nous devons craindre avant tout, ce sont les êtres qui peuvent se résoudre à faire du mal, ou même ceux qui ne sont pas impatients de soulager la peine, dès qu'ils en ont le pouvoir.

Pour condamner une action, pour plaindre, approuver ou blâmer un caractère, il me semble qu'il faudrait toujours se demander quel rapport a cette action ou ce caractère avec le principe de tout bien, la bonté. Je sais qu'une personne imprudente peut faire du mal sans le vouloir; mais il est si facile de la ramener, mais on est si certain de son repentir et de son besoin de réparer, qu'il est impossible d'assimiler ce genre de tort à la moindre action réfléchie qui aurait pour but d'affliger qui que ce fût. Il me semble que toutes les pages de ce livre[2] rendent à la bonté le culte qui lui est dû, et, sous ce rapport encore, il me

---

1. Convaincue, comme elle l'était, du nécessaire et indissoluble lien de la politique et de la morale, et ne doutant pas « que tout ce qu'on peut souhaiter de beau et de grand pour un peuple ne dût sortir d'une bonne organisation sociale, » Mme de Staël disait : *S'occuper de politique, c'est religion, morale et poésie tout ensemble.* (*Notice* par Mme Necker de Saussure.)

2. Le roman de *Delphine.*

semble que cet ouvrage est utile ; car après une longue Révolution, les cœurs se sont singulièrement endurcis, et cependant jamais on n'eut plus besoin de cette sympathie pour la douleur, qui est le véritable lien des êtres mortels entre eux.

Il est si vrai que la première qualité des hommes est la bonté[1], que dans les grandes crises de la destinée, lorsque le malheur fait taire et l'amour-propre et l'envie, ce qu'on cherche d'abord, c'est la touchante qualité qui apaise les fureurs de l'homme et conserve dans son cœur quelques rayons de la miséricorde éternelle. Qui n'a pas éprouvé, dans les temps orageux où nous avons vécu, que notre premier regard jeté sur un homme puissant était pour démêler dans sa physionomie une expression de bonté? et parmi des juges silencieux, une sorte de douceur dans les traits ou d'attendrissement dans les regards nous désignait d'avance notre semblable. Ce que tous les hommes éprouvent dans le malheur, les âmes tendres le sentent habituellement ; il n'est point pour elles de prospérités qui les rendent invulnérables, et dans les moments les plus heureux de la vie elles savent combien aisément la pitié pourrait leur devenir nécessaire[2].

C'est donc dans la bonté et la générosité, dans ces deux qualités qui se tiennent par les plus nobles liens, et dont chacune est le complément de l'autre, que consiste la véritable moralité des actions humaines ; savoir résister aux forts et protéger les faibles : *Parcere subjectis et debellare superbos ;* ces anciens mots renferment tout ce qu'il y a de divin dans le cœur de l'homme. *Que mon fils soit bon et fier*, peuvent dire les mères, *et l'indulgence du ciel couvrira le reste!* Mais l'indul-

---

1. « Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté comme le propre caractère de la nature divine, et comme pour être la marque de cette nature bienfaisante dont nous sortons. La bonté devait donc faire comme le fond de notre cœur... » Bossuet, *Oraison funèbre de Condé.*

2. C'est-à-dire, combien aisément il peut arriver qu'elles (ces âmes tendres) aient besoin pour elles-mêmes de cette sympathie, de cette *compatissance*, qu'elles éprouvent si naturellement pour les autres.

gence des hommes n'est pas si facile à obtenir, et quelquefois la puissance de la société lutte contre les meilleurs mouvements naturels. Souvent un homme est méconnu pour ses qualités même; plus souvent une femme est perdue par un sentiment d'autant plus vrai qu'elle était moins maîtresse de le cacher, d'autant plus généreux qu'elle y sacrifiait tous les intérêts de sa vie; et celle qui, assise en paix au milieu de son cercle, se sera permis d'accuser l'infortunée qu'elle aurait dû plaindre, verra sa considération augmentée par l'impitoyable preuve de sévérité qu'elle aura nonchalamment donnée. Ce sont ces bizarres contrastes des jugements de l'opinion que ce livre est destiné à faire ressortir; il dit aux femmes : Ne vous fiez pas à vos qualités, à vos agréments; si vous ne respectez pas l'opinion, elle vous écrasera. Il dit à la société : Ménagez davantage la supériorité de l'esprit et de l'âme; vous ne savez pas le mal que vous faites et l'injustice que vous commettez, quand vous vous laissez aller à votre haine contre cette supériorité, parce qu'elle ne se soumet pas à toutes vos lois; vos punitions sont bien disproportionnées avec la faute; vous brisez des cœurs, vous renversez des destinées qui auraient fait l'ornement du monde; vous êtes mille fois plus coupable que ceux que vous condamnez.

Il y a parmi les personnes qui vivent dans l'obscurité beaucoup de vertus souvent bien supérieures à toutes celles qu'accompagne l'éclat; mais il y a aussi une espèce de gens médiocres qui sont le vrai fléau des esprits remarquables et des âmes imprudentes et généreuses : ils tendent leurs fils imperceptibles pour enlacer tout ce qui prend un vol élevé; ils s'arment de leurs petites plaisanteries, de leurs insinuations qu'ils croient fines, de leur ironie qu'ils croient de bon goût, pour rabattre l'enthousiasme de tous les sentiments nobles[1]; la morale elle-même perd

1. Cette médiocrité envieuse et dénigrante, soit dans le monde des lettres, soit dans les salons, n'avait pas épargné l'auteur du livre *De l'influence des*

dans leurs discours son caractère de générosité et d'indulgence; elle n'est qu'un moyen de blâmer amèrement les inconvénients de quelques qualités, mais ne sert plus à exciter dans le cœur aucun genre d'émulation pour ce qui est bien. Ah! qu'il n'en est pas ainsi des personnes parfaitement vertueuses et sévères pour elles seules! quel repos l'on goûte auprès d'elles, lors même qu'elles vous blâment! On se sent corrigé par la même main qui vous soutiendra; on sait que, si l'on n'est pas d'accord en tout, on s'entend du moins par ce qui constitue véritablement une bonne et généreuse nature, et je ne craindrais pas de dire à ces âmes privilégiées que Delphine leur est inférieure, mais qu'elle vaut souvent mieux que le reste du monde.

Sur le but moral de « Delphine. »

De l'appui que le culte extérieur prête à la morale.

Si la religion consistait seulement dans la stricte observation de la morale, qu'aurait-elle de plus que la philosophie et la raison? Et quels sentiments de piété se développeraient en nous, si notre principal but était d'étouffer les sentiments du cœur[1]? Les stoïciens en savaient presque autant que nous sur les devoirs et l'austérité de la conduite; mais ce qui n'est dû qu'au christianisme, c'est l'enthousiasme religieux qui s'unit à toutes les affections de l'âme; c'est la puissance d'aimer et de plaindre; c'est le culte de sentiment et d'indulgence qui favorise si bien l'essor de l'âme vers le ciel.

---

passions et de *Delphine*. Au ton, à l'accent de ce passage, on sent que Mme de Staël avait eu sa part des piqûres, des blessures que font aux natures élevées ces *rabatteurs d'enthousiasme*, et que, tout en pardonnant (elle était généreuse et bonne), elle s'en souvenait encore.

1. Lord Nelvil, à qui répond ici Corinne, vient d'exprimer une préférence exclusive de protestant et de penseur austère, pour un culte très sobre de pratiques, sans pompe extérieure, et réduit à peu près à l'observation des devoirs de la morale et à l'examen rigoureux de soi-même devant Dieu.

Que signifie la parabole de l'enfant prodigue, si ce n'est l'amour, l'amour sincère, préféré même à l'accomplissement le plus exact de tous les devoirs? Il avait quitté, cet enfant, la maison paternelle, et son frère y était resté; il s'était plongé dans tous les plaisirs du monde, et son frère ne s'était pas écarté un instant de la régularité de la vie domestique; mais il revint, mais il pleura, mais il aima, et son père fit une fête pour son retour. Ah! sans doute, dans les mystères de notre nature, aimer, encore aimer, est ce qui nous est resté de notre héritage céleste. Nos vertus mêmes sont souvent trop compliquées avec la vie[1], pour que nous puissions toujours comprendre ce qui est bien, ce qui est mieux, et quel est le sentiment secret qui nous conduit et nous égare. Je demande à mon Dieu de m'apprendre à l'adorer, et je sens l'effet de mes prières par les larmes que je répands. Mais, pour se soutenir dans cette disposition, les pratiques religieuses sont plus nécessaires que vous ne pensez; c'est une relation constante avec la divinité; ce sont des actions journalières sans rapport avec aucun des intérêts de la vie, et seulement dirigées vers le monde invisible. Les objets extérieurs aussi sont d'un grand secours pour la piété; l'âme retombe sur elle-même, si les beaux-arts, les grands monuments, les chants harmonieux, ne viennent pas ranimer ce génie poétique, qui est aussi le génie religieux.

L'homme le plus vulgaire, lorsqu'il prie, lorsqu'il souffre, et qu'il espère dans le ciel, cet homme, dans ce moment, a quelque chose en lui qui s'exprimerait comme Milton, comme Homère, ou comme Le Tasse, si l'éducation lui avait appris à revêtir de paroles ses pensées. Il n'y a que deux classes d'hommes distinctes sur la terre, celle qui sent l'enthousiasme, et celle qui le méprise; les uns n'ont pas de mots pour leurs sentiments; les

---

1. L'auteur veut dire sans doute que nos vertus mêmes, trop souvent, tiennent à la vie (aux intérêts, aux passions de la vie) par des attaches qui les compliquent, les faussent à demi, les altèrent.

autres savent ce qu'il faut dire pour cacher le vide de leur cœur. Mais la source qui jaillit du rocher même, à la voix du ciel, cette source est le vrai talent, la vraie religion, le véritable amour.

La pompe de notre culte, ces tableaux, où les saints à genoux expriment dans leurs regards une prière continuelle; ces statues, placées sur les tombeaux, comme pour se réveiller un jour avec les morts; ces églises et leurs voûtes immenses, ont un rapport intime avec les idées religieuses. J'aime cet hommage éclatant rendu par les hommes à ce qui ne leur promet ni la fortune, ni la puissance, à ce qui ne les punit ou ne les récompense que par un sentiment du cœur : je me sens alors plus fière de mon être; je reconnais dans l'homme quelque chose de désintéressé, et, dût-on multiplier trop les magnificences religieuses, j'aime cette prodigalité des richesses terrestres pour une autre vie, du temps pour l'éternité : assez de choses se font pour demain, assez de soins se prennent pour l'économie des affaires humaines. Oh ! que j'aime l'inutile..... ! l'inutile, si l'existence n'est qu'un travail pénible pour un misérable gain. Mais si nous sommes sur cette terre en marche vers le ciel, qu'y a-t-il de mieux à faire, que d'élever assez notre âme pour qu'elle sente l'infini, l'invisible et l'éternel, au milieu de toutes les bornes qui l'entourent?

Jésus-Christ laissait une femme faible, et peut-être repentante, arroser ses pieds des parfums les plus précieux; il repoussa ceux qui conseillaient de réserver ces parfums pour un usage plus profitable : *Laissez-la faire*, disait-il, *car je suis pour peu de temps avec vous.* Hélas! tout ce qu'il y a de bon, de sublime sur cette terre, est pour peu de temps avec nous; l'âge, les infirmités, la mort, tariront bientôt cette goutte de rosée qui tombe du ciel et ne se repose que sur les fleurs. Laissez-nous donc tout confondre, amour, religion, génie, et le soleil et les parfums, et la musique et la poésie; il n'y a d'athéisme que dans la froideur, l'égoïsme, la bassesse. Jésus-Christ a dit :

Quand deux ou trois seront rassemblés en mon nom, je serai au milieu d'eux. Et qu'est-ce, ô mon Dieu! que d'être rassemblés en votre nom, si ce n'est jouir des dons sublimes de votre belle nature, et vous en faire hommage, et vous remercier de la vie, et vous en remercier surtout, quand un cœur, aussi créé par vous, répond tout entier au nôtre! *Corinne.*

Du suicide[1].

... Quelques personnes prétendent qu'il est des circonstances où, se sentant à charge aux autres, on peut se faire un devoir de les délivrer de soi. Un des grands moyens d'introduire des erreurs dans la morale, c'est de supposer des situations auxquelles il n'y a rien à répondre, si ce n'est qu'elles n'existent pas. Quel est l'infortuné qui ne rencontrera jamais un être auquel il puisse porter quelque consolation? Quel est l'homme malheureux qui, par sa patience et sa résignation, ne donnera pas un exemple qui émeuve les âmes, et fasse naître des sentiments que jamais les meilleures leçons ne suffiraient à inspirer?

La moitié de la vie est du déclin; quelle a donc été l'intention du Créateur en imposant cette triste perspective à l'homme, à l'homme dont l'imagination a besoin d'espoir, et qui ne compte jamais ce qu'il a que comme un moyen d'obtenir plus encore? Il est clair que le Créateur a voulu que l'être mortel parvînt à se déprendre de lui-même, et qu'il commençât ce grand acte de

---

1. « J'ai écrit mes *Réflexions sur le suicide* dans un moment où le malheur me faisait éprouver le besoin de me fortifier par la méditation. » Ainsi débute la préface de cet écrit, commencé en 1810, et achevé à Stockholm en 1812. Attirée vers ce grave sujet moral par l'intérêt de la question, Mme de Staël l'était aussi par un honorable scrupule de conscience. Elle se reprochait d'avoir, au temps de sa jeunesse, dans son livre *De l'influence des passions sur le bonheur*, parlé du suicide en stoïcienne plus qu'en chrétienne, et reconnu, dans certains cas, aux plus douloureuses victimes de la vie le droit de s'en affranchir.

désintéressement longtemps avant que la dégradation de ses forces le lui rendît plus facile.

Dès que vous avez atteint l'âge mûr, vous entendez déjà de toutes parts parler de votre mort. Mariez-vous vos enfants, c'est en faisant valoir vous-même la fortune qu'ils auront quand vous ne serez plus. Les devoirs de la paternité consistent dans un dévouement continuel; et dès que les enfants ont atteint l'âge de raison, presque toutes les jouissances qu'ils donnent sont fondées sur les sacrifices qu'on leur fait. Si donc le bonheur était l'unique but de la vie, il faudrait se tuer dès qu'on a cessé d'être jeune, dès que l'on descend la montagne dont le sommet semblait environné de tant d'illusions brillantes.

Un homme d'esprit à qui l'on faisait compliment du courage avec lequel il avait supporté de grands revers, répondait : *Je me suis bien consolé de n'avoir plus mes vingt-cinq ans*. En effet, il est bien peu de douleurs plus amères que la perte de la jeunesse[1]. L'homme s'y accoutume par degrés, dira-t-on. Sans doute le temps est un allié de la raison; il affaiblit les résistances qu'elle rencontre en nous-mêmes; mais quelle est l'âme impétueuse que n'irrite pas l'attente de la vieillesse? Les passions se calment-elles toujours en proportion des facultés? Ne voit-on pas souvent le spectacle du supplice de Mézence renouvelé par l'union d'une âme encore vivante et d'un corps détruit, ennemis inséparables[2]? Que signifie ce triste avant-coureur dont la nature fait précéder la mort, si ce n'est l'ordre d'exister sans bonheur et d'abdiquer chaque jour, fleur après fleur, la couronne de la vie.

Les sauvages n'ayant point l'idée de la destinée religieuse ou philosophique de l'homme, croient rendre service à leurs pères en les tuant quand ils sont vieux : cet acte est fondé sur le

---

1. A la façon dont Mme de Staël s'associe à cette parole singulière, on voit combien elle fut sensible elle-même au *malheur de vieillir*. Une inaltérable jeunesse, celle de l'âme et du génie, ne l'aidait pas à se consoler de la perte de l'autre, au contraire. Elle combattait cette faiblesse par tout ce que la raison et la religion lui font dire ici des effets salutaires du déclin de la vie.

2. V. Virgile, *Enéide*, l. VIII, v. 485.

même principe que le suicide. Il est certain que le bonheur, dans l'acception que lui donnent les passions, que les jouissances de l'amour-propre, du moins, n'existent guère plus pour les vieillards; mais il en est qui, par le développement de la dignité morale, semblent nous annoncer l'approche d'une autre vie, comme dans les longs jours du nord le crépuscule du soir se confond avec l'aurore du matin suivant. J'ai vu ces nobles regards tout pénétrés d'avenir; ils semblaient déclarer prophète le vieillard qui ne s'occupait plus du reste de ses années, mais se régénérait lui-même par l'élévation de son âme, comme s'il eût déjà franchi le tombeau. C'est ainsi qu'il faut s'armer contre la douleur. C'est ainsi que, dans la force de l'âge même, souvent la destinée nous donne le signal de ce détachement de l'existence que le temps nous commandera tôt ou tard.

Vous avez des pensées bien humbles, diront quelques hommes convaincus que la fierté consiste dans ce qu'on exige du sort et des autres, tandis qu'elle consiste au contraire dans ce qu'on se commande à soi-même. Ces mêmes hommes mettent en contraste le christianisme avec la doctrine philosophique des anciens, et prétendent que cette doctrine était bien plus favorable à l'énergie du caractère que celle dont la résignation est la base. Mais certes il ne faut pas confondre la résignation à la volonté de Dieu avec la condescendance pour le pouvoir des hommes. Ces héros citoyens de l'antiquité, qui auraient supporté la mort plutôt que l'esclavage, étaient capables d'une soumission religieuse envers la puissance du ciel[1].

... La dernière scène de la vie de Jésus-Christ semble être destinée surtout à confondre ceux qui croient qu'on a le droit de se tuer pour échapper au malheur. L'effroi de la souffrance s'empara de celui qui s'était volontairement dévoué à la mort

---

1. Les *Pensées* du stoïcien Marc-Aurèle sont pleines de cette résignation philosophique, religieuse, aux lois supérieures de l'existence, à cette puissance suprême qu'il appelle *Providence*, πρόνοια.

des hommes comme à leur vie[1]. Il pria longtemps son Père dans le jardin des Oliviers, et les angoisses de la douleur couvraient son front. *Mon Père*, s'écria-t-il, *s'il est possible, que cette coupe s'éloigne de moi!* Trois fois il répéta ce vœu, le visage baigné de larmes. Toutes nos peines avaient passé dans son divin être. Il craignait comme nous les outrages des hommes; comme nous, peut-être, il regrettait ceux qu'il chérissait, sa mère et ses disciples; comme nous, et mieux que nous peut-être, il aimait cette terre féconde et les célestes plaisirs d'une active bienfaisance dont il remerciait son Père chaque jour. Mais ne pouvant écarter le calice qui lui était destiné, il s'écria : *Que ta volonté soit faite, ô mon Père!* et se remit entre les mains de ses ennemis. Que veut-on chercher de plus dans l'Évangile sur la résignation à la douleur et sur le devoir de la supporter avec patience et courage?

La résignation qu'on obtient par la foi religieuse, et que certaines personnes appellent un suicide moral, est ce qu'il y a de plus contraire au suicide proprement dit; car le renoncement à soi-même a pour but de se consacrer à ses semblables, et le suicide causé par le dégoût de la vie n'est que le deuil sanglant du bonheur personnel.

Saint Paul dit : *Celui qui passe sa vie dans les délices est mort en vivant.* A chaque ligne on voit dans les livres saints ce grand malentendu des hommes du temps et de ceux de l'éternité : les premiers placent la vie où les autres voient la mort. Il est donc simple que l'opinion des hommes du temps consacre le suicide, tandis que celle des hommes de l'éternité exalte le martyre. Le martyr sert la cause de la vertu en livrant son sang pour l'enseignement du monde; celui qui se rend coupable de suicide pervertit toutes les idées de courage et fait de la mort même un scandale. L'action du premier apprend aux hommes

---

1. C'est-à-dire, qui s'était dévoué à mourir de la mort des hommes, comme à vivre de leur vie.

quelle force il y a dans la conscience, puisqu'elle l'emporte sur l'instinct physique le plus puissant : le suicide prouve bien aussi le pouvoir de la volonté sur l'instinct; mais c'est celui d'un maître égaré qui ne sait plus tenir les rênes de son char, et se précipite dans l'abîme au lieu de se diriger vers son but.

Celui qui fonde la morale sur le bonheur qu'elle doit donner sur cette terre, hait la vie quand elle ne réalise pas ce qu'il s'en promettait; tandis que celui qui fait consister la véritable félicité dans l'émotion intérieure qu'excitent les sentiments et les pensées en communication avec la divinité, peut être heureux malgré les hommes, et, pour ainsi dire, à l'insu même du sort.

Quand les épreuves de l'existence nous ont appris la vanité de nos propres forces et la toute-puissance de Dieu, il s'opère quelquefois dans l'âme une sorte de régénération dont la douceur est inexprimable. On s'accoutume à se juger soi-même, comme si l'on était un autre; à placer sa conscience en tiers entre ses intérêts personnels et ceux de ses adversaires : on se calme sur son propre sort, certain qu'on ne peut le diriger : on se calme aussi sur son amour-propre, certain que ce n'est pas nous-mêmes, mais le public qui nous fera notre part : on se calme enfin sur ce qu'il est le plus difficile de supporter, les torts de ses amis, soit en reconnaissant nos propres imperfections, soit en confiant à la tombe de l'être qui nous a le plus aimé, nos pensées les plus intimes; soit enfin en reportant vers le ciel la sensibilité qu'il nous a donnée[1]. Quelle différence entre cette abnégation religieuse de la lutte terrestre, et la fureur qui porte à se détruire pour se délivrer de ce qu'on souffre! Le renoncement à soi-même est en tout l'opposé du suicide.

---

1. Ces derniers mots rendent plus sensible ce que Mme de Staël vient de mettre d'elle-même dans cette peinture d'apaisement moral et d'intime résignation. Ceci était écrit en 1811. C'est évidemment à son exemple qu'elle nous invite à demander, dans nos épreuves, des consolations à une chère mémoire, et « à reporter vers le ciel la sensibilité qu'il nous a donnée. » V. notre *Notice*, p. XXXVI et L.

D'ailleurs, comment se croit-on assuré d'échapper par le suicide à la douleur qui nous poursuit? Quelle certitude les athées peuvent-ils avoir de l'anéantissement, et les philosophes, du mode d'existence que la nature leur réserve? Lorsque Socrate enseigna dans la Grèce l'immortalité de l'âme, plusieurs de ses disciples et des penseurs de son temps se donnèrent la mort, avides de goûter cette vie intellectuelle, dont les confuses images du paganisme ne leur avaient point offert l'idée. L'émotion que dut causer une doctrine si nouvelle égara les imaginations ardentes; mais les chrétiens, à qui les promesses d'une vie future n'ont été faites qu'en y joignant la menace des punitions pour les coupables, les chrétiens peuvent-ils espérer que le suicide soit un moyen de s'arracher à la peine qui les dévore? Si notre âme survit à la mort, le sentiment qui la remplissait tout entière, de quelque nature qu'il soit, n'en fera-t-il plus partie? Qui de nous sait quel rapport est établi entre les souvenirs de la terre et les biens célestes? Est-ce à nous d'aborder par notre propre résolution sur cette plage inconnue, dont une terreur violente nous repousse? Comment anéantir, par un caprice de notre volonté, et j'appelle ainsi tout ce qui n'est pas fondé sur un devoir, l'œuvre de Dieu dans nous-mêmes? Comment déterminer sa mort, quand on a rien pu sur sa naissance? Comment répondre de son sort éternel, lorsque les plus simples actions de cette courte vie ont souvent été pour nous l'occasion d'amers regrets? Qui peut se croire plus sage et plus fort que la destinée, et lui dire, C'en est trop?

Le suicide nous soustrait à la nature aussi bien qu'à son auteur. La mort naturelle est adoucie presque toujours par l'affaiblissement des forces, et l'exaltation de la vertu nous soutient dans le sacrifice de la vie à ses devoirs. Mais l'homme qui se tue semble arriver avec d'hostiles armes sur l'autre rive du tombeau, et défier à lui seul les images de terreur qui sortent des ténèbres.

Ah! qu'il faut de désespoir pour un tel acte! Que la pitié, la

plus profonde pitié soit accordée à celui qui le commet, mais que du moins l'orgueil humain ne s'y mêle pas! Que le malheureux ne se croie pas plus homme en étant moins chrétien, et que l'être qui pense sache toujours où placer la véritable dignité morale de l'homme!

Réflexions sur le suicide.

Deux manières de consoler[1].

En lisant les rêveries de J.-J. Rousseau, cet éloquent tableau d'un être en proie à une imagination plus forte que lui, je me suis demandé comment un homme d'esprit formé par le monde et un solitaire religieux auraient essayé de consoler Rousseau? Il se serait plaint d'être haï et persécuté; il se serait dit l'objet de l'envie universelle et la victime d'une conjuration qui s'étendait depuis le peuple jusqu'au roi; il aurait prétendu que tous ses amis l'avaient trahi, et que les services mêmes qu'on lui rendait étaient des pièges : qu'aurait alors répondu à toutes ces plaintes l'homme d'esprit formé par la société?

« Vous vous exagérez singulièrement, aurait-il dit, l'effet que » vous croyez produire; vous êtes sans doute un homme fort » distingué; mais comme chacun de nous a pourtant des affaires » et des idées à soi, un livre ne remplit pas toutes les têtes; » l'événement de la guerre ou de la paix, et même de moindres

---

1. Pour montrer la supériorité des paroles de consolation qui s'inspirent d'un esprit de religion et de charité, Mme de Staël suppose un malheureux entre deux consolateurs qu'elle met en scène tour à tour; ce malheureux, elle ne l'invente pas, elle le prend tout fait dans l'histoire des infortunés célèbres; c'est Jean-Jacques Rousseau, après le succès, après la gloire, malheureux coup sur coup en amitié, mis en défiance contre tout le genre humain par les abandons, les trahisons dont il se croit victime, misanthrope visionnaire, atteint, à la fin, du délire de la persécution, jusqu'au dégoût de la vie. — Mme de Staël a réussi à donner au langage du second des deux consolateurs un beau caractère; c'est une des plus éloquentes pages du livre *De l'Allemagne* (IVe partie, ch. VI, *De la douleur*).

» intérêts, mais qui nous concernent personnellement, nous oc-
» cupent beaucoup plus qu'un écrivain, quelque célèbre qu'il
» puisse être. On vous a exilé, il est vrai, mais tous les pays
» doivent être égaux à un philosophe comme vous; et à quoi
» serviraient donc la morale et la religion, que vous développez
» si bien dans vos écrits, si vous ne saviez pas supporter les
» revers qui vous ont atteint? Sans doute quelques hommes
» vous envient, parmi vos confrères les hommes de lettres;
» mais cela ne peut s'étendre aux classes de la société qui s'em-
» barrassent fort peu de littérature; d'ailleurs, si la célébrité
» vous importune réellement, rien de si facile que d'y échap-
» per. N'écrivez plus; au bout de peu d'années, on vous ou-
» bliera, et vous serez aussi tranquille que si vous n'aviez
» jamais rien publié. Vous dites que vos amis vous tendent des
» pièges, en faisant semblant de vous rendre service. D'abord
» n'est-il pas possible qu'il y ait une légère nuance d'exaltation
» romanesque dans votre manière de juger vos relations per-
» sonnelles? Il faut votre belle imagination pour composer *la*
» *Nouvelle Héloïse*; mais un peu de raison est nécessaire dans
» les affaires d'ici-bas, et, quand on le veut bien, on voit les
» choses telles qu'elles sont. Si pourtant vos amis vous trompent,
» il faut rompre avec eux; mais vous seriez bien insensé de vous
» en affliger; car, de deux choses l'une, ou ils sont dignes de
» votre estime, et dans ce cas vous auriez tort de les soupçon-
» ner; ou, si vos soupçons sont bien fondés, vous ne devez pas
» alors regretter de tels amis. »

Après avoir écouté ce dilemme, J.-J. Rousseau aurait bien pu prendre un troisième parti, celui de se jeter dans la rivière. Mais que lui aurait dit le solitaire religieux?

« Mon fils, je ne connais pas le monde, et j'ignore s'il est
» vrai qu'on vous y veuille du mal; mais s'il en était ainsi,
» vous auriez cela de commun avec tous les bons, qui cepen-
» dant ont pardonné à leurs ennemis, car Jésus-Christ et So-
» crate, le Dieu et l'homme, en ont donné l'exemple. Il faut

» que les passions haineuses existent ici-bas pour que l'épreuve
» des justes soit accomplie. Sainte Thérèse a dit des méchants :
» — *Les malheureux! ils n'aiment pas*; et cependant les mé-
» chants vivent aussi, pour qu'ils aient le temps de se re-
» pentir.

» Vous avez reçu du ciel des dons admirables; s'ils vous ont
» servi à faire aimer ce qui est bon, n'avez-vous pas déjà joui
» d'avoir été un soldat de la vérité sur la terre? Si vous avez
» attendri les cœurs par une éloquence entraînante, vous obtien-
» drez pour vous quelques-unes des larmes que vous avez fait
» couler. Vous avez des ennemis près de vous, mais des amis
» au loin, parmi les solitaires qui vous lisent, et vous avez
» consolé des infortunés mieux que nous ne pouvons vous conso-
» ler vous-même. Que n'ai-je votre talent, pour me faire en-
» tendre de vous! C'est une belle chose que le talent, mon fils;
» les hommes cherchent souvent à le dénigrer; ils vous disent
» à tort que nous le condamnons au nom de Dieu; cela n'est
» pas vrai. C'est une émotion divine que celle qui inspire l'élo-
» quence, et si vous n'en avez point abusé, sachez supporter
» l'envie, car une telle supériorité vaut bien les peines qu'elle
» peut faire éprouver.

» Néanmoins, mon fils, je le crains, l'orgueil se mêle à vos
» peines, et voilà ce qui leur donne de l'amertume; car toutes
» les douleurs qui sont restées humbles font couler doucement
» nos pleurs; mais il y a du poison dans l'orgueil, et l'homme
» devient insensé quand il s'y livre.....

» Le génie ne doit servir qu'à manifester la bonté suprême
» de l'âme. Il y a beaucoup de gens qui ont cette bonté sans le
» talent de l'exprimer; remerciez Dieu de qui vous tenez le
» charme de ces paroles faites pour enchanter l'imagination des
» hommes. Mais ne soyez fier que du sentiment qui vous les
» dicte. Tout s'apaisera pour vous dans la vie, si vous restez
» toujours religieusement bon; les méchants mêmes se lassent
» de faire du mal, leur propre venin les épuise; et puis Dieu

» n'est-il pas là pour avoir soin du passereau qui tombe et du
» cœur de l'homme qui souffre ?

» Vous dites que vos amis veulent vous trahir; prenez garde
» de les accuser injustement : malheur à celui qui aurait re-
» poussé une affection véritable, car ce sont les anges du ciel
» qui nous l'envoient; ils se sont réservé cette part dans le
» destin de l'homme! Ne permettez pas à votre imagination de
» vous égarer; il faut la laisser planer dans les régions des
» nuages, mais il n'y a que le cœur pour juger un autre cœur,
» et vous seriez bien coupable si vous méconnaissiez une amitié
» sincère; car la beauté de l'âme consiste dans sa généreuse
» confiance, et la prudence humaine est figurée par le serpent.

» Il se peut toutefois qu'en expiation de quelques égarements
» dont vos grandes facultés ont été la cause, vous soyez condamné
» sur cette terre à boire la coupe empoisonnée de la trahison
» d'un ami. S'il en est ainsi, je vous plains; la Divinité même
» vous a plaint en vous punissant[1] : mais ne vous révoltez
» pas contre ses coups; aimez, aimez encore, bien qu'aimer ait
» déchiré votre cœur. Dans la solitude la plus profonde, dans
» l'isolement le plus cruel, il ne faut pas laisser tarir en soi la
» source des affections dévouées..... Pendant longtemps on ne
» croit pas que Dieu puisse être aimé comme on aime ses
» semblables. Une voix qui nous répond, des regards qui se
« confondent avec les nôtres, paraissent pleins de vie, tandis que
» le ciel immense se tait : mais, par degrés, l'âme s'élève jus-
» qu'à sentir son Dieu près d'elle comme un ami.

» Mon fils, il faut prier comme on aime, en mêlant la prière
» à toutes nos pensées : il faut prier, car alors on n'est pas seul;
» et quand la résignation descendra doucement en vous, tour-

---

1. L'homme religieux qui parle à Rousseau ne dit pas, mais insinue que les peines amères dont il se plaint lui ont été envoyées en expiation de ses propres fautes; cet appel à la conscience du malheureux est plein de douceur et d'indulgence; ce n'est pas la voix d'un juge, c'est celle d'un consolateur, ému de sympathie et de tendre pitié, que l'auteur a voulu nous faire entendre.

» nez vos regards vers la nature : on dirait que chacun y re-
» trouve le passé de sa vie, quand il n'en existe plus de traces
» parmi les hommes. Rêvez à vos chagrins comme à vos plai-
» sirs, en contemplant ces nuages tantôt sombres et tantôt bril-
» lants que le vent fait disparaître ; et soit que la mort vous ait
» ravi vos amis, soit que la vie, plus cruelle encore, ait déchiré
» vos liens avec eux, vous apercevrez dans les étoiles leur image
» divinisée ; ils vous apparaîtront tels que vous les reverrez un
» jour. » *De l'Allemagne.*

De l'enthousiasme.

Beaucoup de gens sont prévenus contre l'enthousiasme ; ils le confondent avec le fanatisme, et c'est une grande erreur. Le fanatisme est une passion exclusive, dont une opinion est l'objet ; l'enthousiasme se rallie à l'harmonie ; c'est l'amour du beau, l'élévation de l'âme, la jouissance du dévouement, réunis dans un même sentiment, qui a de la grandeur et du calme. Le sens de ce mot, chez les Grecs, en est la plus noble définition : l'enthousiasme signifie *Dieu en nous*. En effet, quand l'existence de l'homme est expansive[1], elle a quelque chose de divin.

Tout ce qui nous porte à sacrifier notre propre bien-être, ou notre propre vie, est presque toujours de l'enthousiasme ; car le droit chemin de la raison égoïste doit être de se prendre soi-même pour but de tous ses efforts, et de n'estimer dans ce monde que la santé, l'argent et le pouvoir. Sans doute la conscience suffit pour conduire le caractère le plus froid dans la route de la vertu ; mais l'enthousiasme est à la conscience ce que l'honneur est au devoir : il y a en nous un superflu d'âme

---

1. *Expansive*, c'est-à-dire, dans un état tout contraire à celui de l'égoïsme, qui ramène l'âme sur elle-même en la resserrant.

qu'il est doux de consacrer à ce qui est beau, quand ce qui est bien est accompli. Le génie et l'imagination ont aussi besoin qu'on soigne un peu leur bonheur dans ce monde; et la loi du devoir, quelque sublime qu'elle soit, ne suffit pas pour faire goûter toutes les merveilles du cœur et de la pensée.

On ne saurait le nier, les intérêts de la personnalité pressent l'homme de toutes parts; il y a même dans ce qui est vulgaire une certaine jouissance dont beaucoup de gens sont très susceptibles, et l'on retrouve souvent les traces de penchants ignobles sous les manières les plus distinguées. Les talents supérieurs ne garantissent pas toujours de cette nature dégradée qui dispose sourdement de l'existence des hommes, et leur fait placer leur bonheur plus bas qu'eux-mêmes. L'enthousiasme seul peut contre-balancer la tendance à l'égoïsme, et c'est à ce signe divin qu'il faut reconnaître les créatures immortelles. Lorsque vous parlez à quelqu'un sur des sujets dignes d'un saint respect, vous apercevez d'abord s'il éprouve un noble frémissement, si son cœur bat pour des sentiments élevés, s'il a fait alliance avec l'autre vie, ou bien s'il n'a qu'un peu d'esprit qui lui sert à diriger le mécanisme de l'existence. Et qu'est-ce donc que l'être humain, quand on ne voit en lui qu'une prudence dont son propre avantage est l'objet? L'instinct des animaux vaut mieux, car il est quelquefois généreux et fier; mais ce calcul, qui semble l'attribut de la raison, finit par rendre incapable de la première des vertus, le dévouement.

Parmi ceux qui s'essaient à tourner les sentiments exaltés en ridicule, plusieurs en sont pourtant susceptibles à leur insu. La guerre, fût-elle entreprise par des vues personnelles, donne toujours quelques-unes des jouissances de l'enthousiasme; l'enivrement d'un jour de bataille, le plaisir singulier de s'exposer à la mort, quand toute notre nature nous commande d'aimer la vie, c'est encore à l'enthousiasme qu'il faut l'attribuer. La musique militaire, le hennissement des chevaux, l'explosion de la poudre, cette foule de soldats revêtus des mêmes couleurs, émus par le

même désir, se rangeant autour des mêmes bannières, font éprouver une émotion qui triomphe de l'instinct conservateur de l'existence; et cette jouissance est si forte, que ni les fatigues, ni les souffrances, ni les périls, ne peuvent en déprendre les âmes. Quiconque a vécu de cette vie n'aime qu'elle. Le but atteint ne satisfait jamais; c'est l'action de se risquer qui est nécessaire; c'est elle qui fait passer l'enthousiasme dans le sang; et, quoiqu'il soit plus pur au fond de l'âme, il est encore d'une noble nature, lors même qu'il a pu devenir une impulsion presque physique.

On accuse souvent l'enthousiasme sincère de ce qui ne peut être reproché qu'à l'enthousiasme affecté; plus un sentiment est beau, plus la fausse imitation de ce sentiment est odieuse. Usurper l'admiration des hommes, est ce qu'il y a de plus coupable, car on tarit en eux la source des bons mouvements en les faisant rougir de les avoir éprouvés. D'ailleurs rien n'est plus pénible que les sons faux qui semblent sortir du sanctuaire même de l'âme; la vanité peut s'emparer de tout ce qui est extérieur, il n'en résultera d'autre mal que de la prétention et de la disgrâce; mais quand elle se met à contrefaire les sentiments les plus intimes, il semble qu'elle viole le dernier asile où l'on espérait lui échapper. Il est facile cependant de reconnaître la sincérité de l'enthousiasme; c'est une mélodie si pure, que le moindre désaccord en détruit tout le charme; un mot, un accent, un regard expriment l'émotion concentrée qui répond à toute une vie.

..... L'égoïsme se plaît à parler sans cesse des dangers de l'enthousiasme; c'est une véritable dérision que cette prétendue crainte; si les habiles de ce monde voulaient être sincères, ils diraient que rien ne leur convient mieux que d'avoir affaire à ces personnes pour qui tant de moyens sont impossibles, et qui peuvent si facilement renoncer à ce qui occupe la plupart des hommes.

Cette disposition de l'âme a de la force, malgré sa douceur,

et celui qui la ressent sait y puiser une noble constance. Les orages des passions s'apaisent ; les plaisirs de l'amour-propre se flétrissent; l'enthousiasme seul est inaltérable. L'âme elle-même s'affaisserait dans l'existence physique, si quelque chose de fier et d'animé ne l'arrachait pas au vulgaire ascendant de l'égoïsme. Cette dignité morale, à laquelle rien ne saurait porter atteinte, est ce qu'il y a de plus admirable dans le don de l'existence : c'est pour elle que dans les peines les plus amères, il est encore beau d'avoir vécu, comme il serait beau de mourir.

De l'Allemagne.

Influence de l'enthousiasme sur le bonheur.

..... Il est temps de parler de bonheur! J'ai écarté ce mot jusqu'ici avec un soin extrême, parce que, depuis près d'un siècle surtout, on l'a placé dans des plaisirs si grossiers, dans une vie si égoïste, dans des calculs si rétrécis, que l'image même en est profanée. Mais on peut le dire cependant avec confiance, l'enthousiasme est de tous les sentiments celui qui donne le plus de bonheur, le seul qui en donne véritablement, le seul qui sache nous faire supporter la destinée humaine, dans toutes les situations où le sort peut nous placer.

C'est en vain qu'on veut se réduire aux jouissances matérielles, l'âme revient de toutes parts; l'orgueil, l'ambition, l'amour-propre, tout cela, c'est encore de l'âme, quoiqu'un souffle empoisonné s'y mêle. Quelle misérable existence cependant, que celle de tant d'hommes en ruse avec eux-mêmes presque autant qu'avec les autres, et repoussant les mouvements généreux qui renaissent dans leur cœur, comme une maladie de l'imagination que le grand air doit dissiper! Quelle pauvre existence aussi, que celle de beaucoup d'hommes qui se contentent de ne pas faire du mal, et traitent de folie la source d'où dérivent

les belles actions et les grandes pensées! Ils se renferment par vanité dans une médiocrité tenace, qu'ils auraient pu rendre accessible aux lumières du dehors; ils se condamment à cette monotonie d'idées, à cette froideur de sentiment qui laisse passer les jours sans en tirer ni fruits, ni progrès, ni souvenirs; et si le temps ne sillonnait pas leurs traits, quelles traces auraient-ils gardées de son passage? s'il ne fallait pas vieillir et mourir, quelle réflexion sérieuse entrerait jamais dans leur tête?

Quelques raisonneurs prétendent que l'enthousiasme dégoûte de la vie commune, et que, ne pouvant pas toujours rester dans cette disposition, il vaut mieux ne l'éprouver jamais : et pourquoi donc ont-ils accepté d'être jeunes, de vivre même, puisque cela ne devait pas toujours durer? Pourquoi donc ont-ils aimé, si tant est que cela leur soit jamais arrivé, puisque la mort pouvait les séparer des objets de leur affection? Quelle triste économie que celle de l'âme! elle nous a été donnée pour être développée, perfectionnée, prodiguée même dans un noble but.

Plus on engourdit la vie, plus on se rapproche de l'existence matérielle, et plus l'on diminue, dira-t-on, la puissance de souffrir. Cet argument séduit un grand nombre d'hommes; il consiste à tâcher d'exister le moins possible. Cependant, il y a toujours dans la dégradation[1] une douleur dont on ne se rend pas compte, et qui poursuit sans cesse en secret : l'ennui, la honte et la fatigue qu'elle cause sont revêtus des formes de l'impertinence et du dédain par la vanité; mais il est bien rare qu'on s'établisse en paix dans cette façon d'être sèche et bornée, qui laisse sans ressource en soi-même, quand les prospérités extérieures nous délaissent. L'homme a la conscience du beau comme du bon, et la privation de l'un lui fait sentir le vide, ainsi que la déviation de l'autre[2], le remords.

On accuse l'enthousiasme d'être passager; l'existence serait

---

1. Dans la dégradation de la vie par l'égoïsme.....
2. C'est-à-dire, la conduite par laquelle on s'écarte, on dévie de l'autre.....

trop heureuse, si l'on pouvait retenir des émotions si belles ; mais c'est parce qu'elles se dissipent aisément qu'il faut s'occuper de les conserver. La poésie et les beaux-arts servent à développer dans l'homme ce bonheur d'illustre origine qui relève les cœurs abattus, et met à la place de l'inquiète satiété de la vie le sentiment de l'harmonie divine dont nous et la nature faisons partie. Il n'est aucun devoir, aucun plaisir, aucun sentiment qui n'emprunte de l'enthousiasme je ne sais quel prestige, d'accord avec le pur charme de la vérité.

Les hommes marchent tous au secours de leur pays, quand les circonstances l'exigent ; mais s'ils sont inspirés par l'enthousiasme de leur patrie, de quel beau mouvement ne se sentent-ils pas saisis ! Le sol qui les a vus naître, la terre de leurs aïeux, la mer qui baigne les rochers, de longs souvenirs, une longue espérance, tout se soulève autour d'eux comme un appel au combat ; chaque battement de leur cœur est une pensée d'amour et de fierté. Dieu l'a donnée, cette patrie, aux hommes qui peuvent la défendre, aux femmes qui, pour elle, consentent aux dangers de leurs frères, de leurs époux et de leurs fils. A l'approche des périls qui la menacent, une fièvre sans frisson, comme sans délire, hâte le cours du sang dans les veines ; chaque effort dans une telle lutte vient du recueillement intérieur le plus profond. L'on n'aperçoit d'abord sur le visage de ces généreux citoyens que du calme ; il y a trop de dignité dans leurs émotions pour qu'ils s'y livrent au dehors ; mais que le signal se fasse entendre, que la bannière nationale flotte dans les airs, et vous verrez des regards jadis si doux, si prêts à le redevenir à l'aspect du malheur, tout à coup animés par une volonté sainte et terrible ! Ni les blessures, ni le sang même, ne feront plus frémir ; ce n'est plus de la douleur, ce n'est plus de la mort, c'est une offrande au Dieu des armées ; nul regret, nulle incertitude, ne se mêlent alors aux résolutions les plus désespérées ; et quand le cœur est entier dans ce qu'il veut, l'on jouit admirablement de l'existence. Dès que l'homme se divise

au dedans de lui-même, il ne sent plus la vie que comme un mal; et si, de tous les sentiments, l'enthousiasme est celui qui rend le plus heureux, c'est qu'il réunit plus qu'aucun autre toutes les forces de l'âme dans le même foyer.

Les travaux de l'esprit ne semblent à beaucoup d'écrivains qu'une occupation presque mécanique, et qui remplit leur vie comme toute autre profession pourrait le faire; c'est encore quelque chose de préférer celle-là; mais de tels hommes ont-ils l'idée du sublime bonheur de la pensée, quand l'enthousiasme l'anime? Savent-ils de quel espoir l'on se sent pénétré, quand on croit manifester par le don de l'éloquence une vérité profonde, une vérité qui forme un généreux lien entre nous et toutes les âmes en sympathie avec la nôtre?

Les écrivains sans enthousiasme ne connaissent, de la carrière littéraire, que les critiques, les rivalités, les jalousies, tout ce qui doit menacer le repos de la vie, quand on se mêle aux passions des hommes; ces attaques et ces injustices font quelquefois du mal; mais la vraie, l'intime jouissance du talent peut-elle en être altérée? Quand un livre paraît, que de moments heureux n'a-t-il pas déjà valus à celui qui l'écrivit selon son cœur, et comme un acte de son culte! Que de larmes pleines de douceur n'a-t-il pas répandues, dans sa solitude, sur les merveilles de la vie, l'amour, la gloire, la religion? enfin, dans ses rêveries, n'a-t-il pas joui de l'air, comme l'oiseau; des ondes, comme un chasseur altéré; des fleurs, comme un amant qui croit respirer encore les parfums dont celle qu'il adore est environnée? Dans le monde, on se sent oppressé par ses facultés, et l'on souffre souvent d'être seul de sa nature, au milieu de tant d'êtres qui vivent à si peu de frais; mais le talent créateur suffit, pour quelques instants du moins, à tous nos vœux; il a ses richesses et ses couronnes, il offre à nos regards les images lumineuses et pures d'un monde idéal, et son pouvoir s'étend quelquefois jusqu'à nous faire entendre dans notre cœur la voix d'un objet chéri.

Croient-ils connaître la terre, croient-ils avoir voyagé, ceux

qui ne sont pas doués d'une imagination enthousiaste? Leur cœur bat-il pour l'écho des montagnes? l'air du Midi les a-t-il enivrés de sa suave langueur? comprennent-ils la diversité des pays, l'accent et le caractère des idiomes étrangers? les chants populaires et les danses nationales leur découvrent-ils les mœurs et le génie d'une contrée? suffit-il d'une seule sensation pour réveiller en eux une foule de souvenirs?

La nature peut-elle être sentie par des hommes sans enthousiasme? ont-ils pu lui parler de leurs froids intérêts, de leurs misérables désirs? Que répondraient la mer et les étoiles aux vanités étroites de chaque homme pour chaque jour? Mais si notre âme est émue, si elle cherche un Dieu dans l'univers, si même elle veut encore de la gloire et de l'amour, il y a des nuages qui lui parlent, des torrents qui se laissent interroger, et le vent, dans la bruyère, semble nous dire quelque chose de ce qu'on aime.

Les hommes sans enthousiasme croient goûter des jouissances par les arts; ils aiment l'élégance du luxe, ils veulent se connaître en musique et en peinture, afin d'en parler avec grâce, avec goût, et même avec ce ton de supériorité qui convient à l'homme du monde, lorsqu'il s'agit de l'imagination ou de la nature; mais tous ces arides plaisirs, que sont-ils à côté du véritable enthousiasme? En contemplant le regard de la Niobé, de cette douleur calme et terrible qui semble accuser les dieux d'avoir été jaloux du bonheur d'une mère, quel mouvement s'élève dans notre sein! Quelle consolation l'aspect de la beauté ne fait-il pas éprouver? car la beauté est aussi de l'âme, et l'admiration qu'elle inspire est noble et pure. Ne faut-il pas, pour admirer l'Apollon, sentir en soi-même un genre de fierté qui foule aux pieds tous les serpents de la terre? Ne faut-il pas être chrétien, pour pénétrer la physionomie des vierges de Raphaël et du saint Jérôme du Dominiquin? pour retrouver la même expression dans la grâce enchanteresse et dans le visage abattu, dans la jeunesse éclatante et dans les traits défigurés, cette

même expression qui part de l'âme et traverse, comme un rayon céleste, l'aurore de la vie, ou les ténèbres de l'âge avancé?

Y a-t-il de la musique pour ceux qui ne sont pas capables d'enthousiasme? Une certaine habitude leur rend les sons harmonieux nécessaires; ils en jouissent comme de la saveur des fruits, du prestige des couleurs; mais leur être entier a-t-il retenti comme une lyre, quand, au milieu de la nuit, le silence a tout à coup été troublé par les chants, ou par ces instruments qui ressemblent à la voix humaine? Ont-ils alors senti le mystère de l'existence, dans cet attendrissement qui réunit nos deux natures, et confond dans une même jouissance les sensations et l'âme? Les palpitations de leur cœur ont-elles suivi le rythme de la musique? Une émotion pleine de charme leur a-t-elle appris ces pleurs qui n'ont rien de personnel, ces pleurs qui ne demandent point de pitié, mais qui nous délivrent d'une souffrance inquiète, excitée par le besoin d'admirer et d'aimer?

De l'Allemagne.

Du bonheur dans le mariage.

..... C'est dans le mariage que la sensibilité est un devoir[1] : dans toute autre relation, la vertu peut suffire; mais dans celle où les destinées sont entrelacées, où la même impulsion sert, pour ainsi dire, aux battements de deux cœurs, il semble qu'une affection profonde est presque un lien nécessaire. La légèreté des mœurs a introduit tant de chagrins entre les époux, que les moralistes du dernier siècle s'étaient accoutumés à rapporter toutes les jouissances du cœur à l'amour paternel et maternel, et finissaient presque par ne considérer le mariage que comme

1. Cette phrase vague, et assez singulière, s'explique par ce qui suit et par ce qui précède. Mme de Staël vient de s'élever contre certaine philosophie allemande qui donnait une trop grande place à la sensibilité affectueuse, considérée comme principe d'action morale dans les divers états de la vie, comme base de moralité.

la condition requise pour jouir du bonheur d'avoir des enfants. Cela est faux en morale, et plus faux encore en bonheur.

Il est si aisé d'être bon pour ses enfants, qu'on ne doit pas en faire un grand mérite. Dans leurs premières années, ils ne peuvent avoir de volonté que celle de leurs parents; et dès qu'ils arrivent à la jeunesse, ils existent par eux-mêmes. Justice et bonté composent les principaux devoirs d'une relation que la nature rend si facile. Il n'en est point ainsi des rapports avec cette moitié de nous, qui peut trouver du bonheur ou du malheur dans les moindres de nos actions, de nos regards et de nos pensées. C'est là seulement que la moralité peut s'exercer tout entière : c'est aussi là qu'est la véritable source de la félicité.

Un ami du même âge, auprès duquel vous devez vivre et mourir; un ami dont tous les intérêts sont les vôtres, dont toutes les perspectives sont en commun avec vous, y compris celle de la tombe : voilà le sentiment qui contient tout le sort. Quelquefois, il est vrai, vos enfants, et plus souvent encore vos parents, deviennent vos compagnons dans la vie; mais cette rare et sublime jouissance est combattue par les lois de la nature, tandis que l'association du mariage est d'accord avec toute l'existence humaine.

D'où vient donc que cette association si sainte est si souvent profanée? J'oserai le dire, c'est à l'inégalité singulière que l'opinion de la société met entre les devoirs des deux époux, qu'il faut s'en prendre.

Le christianisme a tiré les femmes d'un état qui ressemblait à l'esclavage. L'égalité devant Dieu étant la base de cette admirable religion, elle tend à maintenir l'égalité des droits sur la terre; la justice divine, la seule parfaite, n'admet aucun genre de privilèges, et celui de la force moins qu'aucun autre. Cependant, il est resté, de l'esclavage des femmes, des préjugés qui, se combinant avec la grande liberté que la société leur laisse, ont amené beaucoup de maux.

On a raison d'exclure les femmes des affaires politiques et

civiles; rien n'est plus opposé à leur vocation naturelle que tout ce qui leur donnerait des rapports de rivalité avec les hommes, et la gloire elle-même ne saurait être pour une femme qu'un deuil éclatant du bonheur[1]. Mais si la destinée des femmes doit consister dans un acte continuel de dévouement à l'amour conjugal, la récompense de ce dévouement, c'est la scrupuleuse fidélité de celui qui en est l'objet.

La religion ne fait aucune différence entre les devoirs des deux époux, mais le monde en établit une grande; et de cette différence naît la ruse dans les femmes, et le ressentiment dans les hommes. Quel est le cœur qui peut se donner tout entier, sans vouloir un autre cœur aussi tout entier? Qui donc accepte de bonne foi l'amitié pour prix de l'amour? qui promet sincèrement la constance à qui ne veut pas être fidèle? Sans doute la religion peut l'exiger, car elle seule a le secret de cette contrée mystérieuse où les sacrifices sont des jouissances; mais qu'il est injuste, l'échange que l'homme se propose de faire subir à sa compagne!

« Je vous aimerai, dit-il, avec passion deux ou trois ans, et puis, au bout de ce temps, je vous parlerai raison. » — Et ce qu'ils appellent raison, c'est le désenchantement de la vie. — « Je montrerai dans ma maison de la froideur et de l'ennui; je tâcherai de plaire ailleurs : mais vous qui avez d'ordinaire plus d'imagination et de sensibilité que moi, vous qui n'avez ni carrière ni distraction, tandis que le monde m'en offre de toute espèce; vous qui n'existez que pour moi, tandis que j'ai mille autres pensées, vous serez satisfaite de l'affection subordonnée, glacée, partagée, qu'il me convient de vous accorder, et vous

---

1. ... *La gloire elle-même ne saurait être pour une femme que le deuil éclatant du bonheur.* Dans l'énergie de cette expression originale, on croit sentir l'accent d'une émotion personnelle, l'involontaire aveu d'une intime douleur. Celle qui avait conquis la renommée, semble nous dire que rien au monde, même la gloire, ne la console de n'avoir pas connu l'espèce de bonheur qu'elle vient de mettre à si haut prix.

dédaignerez tous les hommages qui exprimeraient des sentiments plus exaltés et plus tendres. »

Quel injuste traité! tous les sentiments humains s'y refusent.

Il existe un contraste singulier entre les formes de respect envers les femmes, que l'esprit chevaleresque a introduites en Europe, et la tyrannique liberté que les hommes se sont adjugée. Ce contraste produit tous les malheurs du sentiment, les attachements illégitimes, la perfidie, l'abandon, le désespoir.

Il y a dans un mariage malheureux une force de douleur qui dépasse toutes les autres peines de ce monde. L'âme entière d'une femme repose sur l'attachement conjugal : lutter seule contre le sort, s'avancer vers le cercueil sans qu'un ami vous soutienne, sans qu'un ami vous regrette, c'est un isolement dont les déserts de l'Arabie ne donnent qu'une faible idée; et quand tout le trésor de vos jeunes années a été donné en vain, quand vous n'espérez plus pour la fin de la vie le reflet de ces premiers rayons, quand le crépuscule n'a plus rien qui rappelle l'aurore, et qu'il est pâle et décoloré comme un spectre livide, avant-coureur de la nuit, votre cœur se révolte, il vous semble qu'on vous a privée des dons de Dieu sur la terre; et si vous aimez encore celui qui vous traite en esclave, puisqu'il ne vous appartient pas et qu'il dispose de vous, le désespoir s'empare de toutes les facultés, et la conscience elle-même se trouble à force de malheur... [1]

De l'Allemagne.

De l'amour de la gloire [2].

De toutes les passions dont le cœur humain est susceptible, il n'en est point qui ait un caractère aussi imposant que l'amour

---

1. « C'est à Mme de Staël que M. Guizot a emprunté l'idée du noble récit qu'il a intitulé *l'Amour dans le mariage.* » (Albert Sorel, *Mme de Staël.*)

2. A la suite des morceaux qui précèdent, pourraient trouver place, en grand nombre, d'autres pages d'un autre caractère, et non moins remarquables, où,

de la gloire : on peut trouver la trace de ses mouvements dans la nature primitive de l'homme, mais ce n'est qu'au milieu de la société que ce sentiment acquiert sa véritable force. Pour mériter le nom de passion, il faut qu'il absorbe toutes les autres affections de l'âme, et ses plaisirs comme ses peines n'appartiennent qu'au développement entier de sa puissance.

Après cette sublimité de vertu qui fait trouver à l'homme dans sa propre conscience le motif et le but de sa conduite, le plus beau des principes qui puisse mouvoir notre âme est l'amour de la gloire. Je laisse au sens de ce mot sa propre grandeur en ne le séparant pas de la valeur réelle des actions qu'il doit désigner. En effet, une gloire véritable ne peut être acquise par une célébrité relative; on en appelle toujours à l'univers et à la postérité pour confirmer le don d'une si auguste couronne; elle ne doit donc rester qu'au génie ou à la vertu.

Le digne et sincère amant de la gloire propose un beau traité au genre humain; il lui dit : « Je consacrerai mes talents à vous servir; ma passion dominante m'excitera sans cesse à faire jouir un plus grand nombre d'hommes des résultats heureux de mes efforts; le pays, le peuple qui m'est inconnu, aura des droits[1] aux fruits de mes veilles; tout ce qui pense est en relation avec moi; et, dégagé de la puissance environnante des sentiments individuels, c'est à l'étendue seule de mes bienfaits que je mesurerai mon bonheur; pour prix de ce dévouement, je ne vous demande que de le célébrer; chargez la renommée d'acquitter votre reconnaissance. La vertu, j'en conviens, sait jouir d'elle-même; moi, j'ai besoin de vous pour

---

descendue des hauteurs de la morale spéculative ou pratique, Mme de Staël se livre aux observations, aux descriptions, aux peintures du *moraliste* proprement dit, ou bien aux tableaux de mœurs, aux études de caractère du *romancier*. Une abondante moisson s'offrait à nous dans ces deux derniers genres, où elle unit au sérieux de la pensée, à la constante élévation du sentiment, une rare finesse d'analyse, et toute la richesse d'expérience que puise un esprit pénétrant dans un assidu commerce avec le monde. Les quelques extraits qui suivent en donneront du moins une idée.

1. Aura lui-même des droits.....

obtenir le prix qui m'est nécessaire, pour que la gloire de mon nom soit unie au mérite de mes actions. » Quelle franchise, quelle simplicité dans ce contrat! comment se peut-il que les nations n'y soient jamais restées fidèles[1], et que le génie seul en ait accompli les conditions?

C'est, sans doute, une jouissance enivrante que de remplir l'univers de son nom, d'exister tellement au delà de soi, qu'il soit possible de se faire illusion et sur l'espace et sur la durée de la vie, et de se croire quelques-uns des attributs métaphysiques de l'infini. L'âme se remplit d'un orgueilleux plaisir par le sentiment habituel que toutes les pensées d'un grand nombre d'hommes sont dirigées sur vous; que vous existez en présence de leur espoir; que chaque méditation de votre esprit peut influer sur beaucoup de destinées; que de grands événements se développent au dedans de vous, et commandent, au nom du peuple, qui compte sur vos lumières, la plus vive attention à vos propres pensées. Les acclamations de la foule remuent l'âme, et par les réflexions qu'elles font naître, et par les commotions qu'elles excitent; toutes ces formes animées, enfin, sous lesquelles la gloire se présente, doivent transporter la jeunesse d'espérance et l'enflammer d'émulation. Les routes qui conduisent à un si grand but sont pleines de charme; les occupations que commande l'ardeur d'y parvenir sont elles-mêmes une jouissance; et dans la carrière des succès, ce qu'il y a souvent de plus heureux, c'est la suite d'intérêts qui les précèdent et s'emparent activement de la vie.

La gloire des écrits et celle des actions sont soumises à des combinaisons différentes; la première, empruntant quelque chose des plaisirs solitaires, peut participer à leurs bienfaits; mais ce n'est pas elle qui rend sensibles tous les signes de cette grande passion; ce n'est pas ce génie dominateur qui, dans un

---

1. Les nations ont-elles donc partout et toujours mérité ce reproche?

instant, sème, recueille et se couronne ; dont l'éloquence entraînante ou le courage vainqueur décident instantanément du sort des siècles et des empires ; ce n'est pas cette émotion toute-puissante dans ses effets, qui commande en inspirant une volonté pareille, et saisit dans le présent toutes les jouissances de l'avenir. Le génie des actions est dispensé d'attendre la tardive justice que le temps traîne à sa suite ; il fait marcher sa gloire en avant, comme la colonne enflammée qui jadis éclairait la marche des Israélites. La célébrité qu'on peut acquérir par les écrits est rarement contemporaine ; mais alors même qu'on obtient cet heureux avantage, comme il n'y a rien d'instantané dans ses effets, d'ardent dans son éclat, une telle carrière ne peut, comme la gloire active, donner à l'homme le sentiment complet de sa force physique et morale, assurer l'exercice de toutes ses facultés, l'enivrer enfin par la certitude de la puissance de son être. C'est au plus haut point de bonheur que l'amour de la gloire puisse donner, que je veux m'attacher pour en mieux juger les obstacles et les malheurs...

De l'influence des passions sur le bonheur.

De la vanité.

On se demande si la vanité est une passion. En considérant l'insuffisance de son objet, on serait tenté d'en douter ; mais en observant la violence des mouvements qu'elle inspire, on y reconnaît tous les caractères des passions, et l'on retrouve tous les malheurs qu'elles entraînent dans la dépendance servile où ce sentiment vous met du cercle qui vous entoure.

L'amour de la gloire se fonde sur ce qu'il y a de plus élevé dans la nature de l'homme ; l'ambition tient à ce qu'il y a de plus positif dans les relations des hommes entre eux. La vanité s'attache à ce qui n'a de valeur réelle ni dans soi, ni dans les

autres, à des avantages apparents, à des effets passagers : elle vit du rebut des deux autres passions ; quelquefois cependant elle se réunit à leur empire.

Les peines de cette passion sont assez peu connues, parce que ceux qui les ressentent en gardent le secret, et que tout le monde étant convenu de mépriser ce sentiment, jamais on n'avoue les souvenirs ou les craintes dont il est l'objet.

L'un des premiers chagrins de la vanité est de trouver en elle-même et la cause de ses malheurs et le besoin de les cacher. La vanité se nourrit de succès trop peu relevés pour qu'il existe aucune dignité dans ses revers.

La gloire, l'ambition se nomment. La vanité règne quelquefois à l'insu même du caractère qu'elle gouverne ; jamais du moins sa puissance n'est publiquement reconnue par celui qui s'y soumet : il voudrait qu'on le crût supérieur aux succès qu'il obtient, comme à ceux qui lui sont refusés ; mais le public, dédaignant son but, et remarquant ses efforts, déprise la possession en rendant amère la perte. L'importance de l'objet auquel on aspire ne donne point la mesure de la douleur que fait éprouver la privation ; c'est à la violence du désir qu'il inspirait, c'est surtout à l'opinion que les autres se sont formée de l'activité de nos souhaits, que cette douleur se proportionne.

Ce qui caractérise les peines de la vanité, c'est qu'on apprend par les autres, bien plus que par son sentiment intime, le degré de chagrin qu'on doit en ressentir : plus on vous croit affligé, plus on se trouve de raisons de l'être. Il n'est aucune passion qui ramène autant à soi, mais il n'en est aucune qui vienne moins de notre propre mouvement ; toutes ses impulsions arrivent du dehors. C'est non seulement à la réunion des hommes en société que ce sentiment est dû, mais c'est à un degré de civilisation qui n'est pas connu dans tous les pays, et dont les effets seraient presque impossibles à concevoir pour un peuple dont les institutions et les mœurs seraient simples ; car la

nature éloigne des mouvements de la vanité, et l'on ne peut comprendre comment des malheurs si réels naissent de mouvements si peu nécessaires.

De l'influence des passions sur le bonheur.

Même sujet.

Deux figures.

Avez-vous jamais rencontré Damon? Il est d'une naissance obscure, il le sait; il est certain que personne ne l'ignore; mais au lieu de dédaigner cet avantage par intérêt et par raison, il n'a qu'un but dans l'existence, c'est de vous parler des grands seigneurs avec lesquels il a passé sa vie; il les protège, de peur d'en être protégé; il les appelle par leur nom, tandis que leurs égaux y joignent leurs titres, et se fait reconnaître subalterne par l'inquiétude même de le paraître. Sa conversation est composée de parenthèses, principal objet de toutes ses phrases; il voudrait laisser échapper ce qu'il a le plus grand besoin de dire; il essaie de se montrer fatigué de tout ce qu'il envie; pour se faire croire à son aise, il tombe dans les manières familières; il s'y confirme, parce que personne ne compte assez avec lui pour les repousser; et tout ce dont il est flatté dans le monde, est un composé du peu d'importance qu'on met à lui, et du soin qu'on a de ménager ses ridicules pour ne pas perdre le plaisir de s'en moquer.

Connaissez-vous Lycidas? il a vieilli dans les affaires sans y prendre une idée, sans atteindre à un résultat; cependant il se croit l'esprit des places qu'il a occupées; il vous confie ce qu'ont imprimé les gazettes; il parle avec circonspection même des ministres du siècle dernier; il achève ses phrases par une mine concentrée, qui ne signifie pas plus que ses paroles; il a dans sa poche des lettres de ministres, d'hommes puissants, qui lui parlent du temps qu'il fait, et qui lui semblent une preuve de

confiance ; il frémit à l'aspect de ce qu'il appelle une mauvaise tête, et donne assez volontiers ce nom à tout homme supérieur : il a une diatribe contre l'esprit, à laquelle la majorité d'un salon applaudit presque toujours ; *C'est*, vous dit-il, *un obstacle à bien voir que l'esprit ; non, les gens d'esprit n'entendent point les affaires*. Lycidas, il est vrai que vous n'avez pas d'esprit, mais il n'est pas prouvé pour cela que vous soyez capable de gouverner un empire[1].

De l'influence des passions sur le bonheur.

De l'esprit moqueur.

De tous les moyens qui peuvent déconcerter l'émulation des caractères élevés, le plus puissant est l'arme de la moquerie. L'aperçu fin et juste du petit côté d'un grand caractère, des faiblesses d'un beau talent, trouble jusqu'à cette confiance en ses propres forces, dont le génie a souvent besoin ; et la plus légère piqûre d'une raillerie froide et indifférente peut faire mourir dans un cœur généreux la vive espérance qui l'encourageait à l'enthousiasme de la gloire et de la vertu.

La nature a créé des remèdes aux grandes douleurs de l'homme ; le génie est de force avec l'adversité, l'ambition avec les périls ; la vertu avec la calomnie ; mais le ridicule peut s'insinuer dans la vie, s'attacher aux qualités même, et les miner sourdement à leur insu.

L'insouciance dédaigneuse exerce un grand pouvoir sur l'enthousiasme le plus pur ; la douleur même perd jusqu'à l'éloquence dont la nature l'a douée, lorsqu'elle rencontre un esprit moqueur ; l'expression énergique, l'accent abandonné, l'action

---

1. Mme de Staël a jeté dans ses études morales quelques esquisses de ce genre. C'est ailleurs, c'est dans les portraits développés que comporte le cadre du roman, qu'elle a déployé tout son talent de peintre de *caractères*.

même, l'action généreuse est inspirée par une sorte de confiance dans les sentiments de ceux qui nous environnent; une froide plaisanterie peut la glacer.

L'esprit moqueur s'attaque à quiconque met une grande importance à quelque objet que ce soit dans le monde; il se rit de tous ceux qui sont dans le sérieux de la vie, et croient encore aux sentiments vrais et aux intérêts graves. Sous ce rapport, il n'est pas dépourvu d'une sorte de philosophie ; mais cet esprit décourageant arrête le mouvement de l'âme qui porte à se dévouer; il déconcerte jusqu'à l'indignation; il flétrit l'espérance de la jeunesse. Il n'y a que le vice insolent qui soit au-dessus de ses atteintes. En effet, l'esprit moqueur essaie rarement de l'attaquer; il est même tenté d'avoir de la considération pour le caractère qu'il n'a pas la puissance d'affliger.

De la littérature.

— La plaisanterie, qui, de nos jours, a perdu de sa grâce sans avoir perdu de ses inconvénients, s'attaque maintenant à tous les sentiments forts et vrais, qu'on est convenu de dénigrer sous le nom de *mélancolie*, *de philosophie*, *d'enthousiasme*..... Ce sont formules reçues; c'est une des modes littéraires du moment. Autrefois on était si délicat sur le bon goût des manières et des écrits, qu'il suffisait à l'amusement de plaisanter sur le ridicule des formes vulgaires ou des expressions communes ; à présent qu'à cet égard tout est confondu, la plaisanterie est dirigée contre le sentiment et la pensée même : il semble qu'il n'y ait qu'une chose à faire de la vie, c'est de se livrer au genre de jouissances que la fortune peut donner, et de consacrer les facultés de son esprit aux moyens d'acquérir cette fortune. On appelle rêverie tout le reste, et l'on voudrait créer un bon ton nouveau, qui pût donner un air provincial aux affections profondes et aux idées généreuses.

Il y a pourtant dans la société des personnes, et ce ne sont pas les moins aimables, qui réunissent beaucoup de gaieté dans l'esprit à beaucoup de mélancolie dans le cœur, et dont la plaisan-

terie a d'autant plus de grâce que leur caractère a plus de délicatesse. Dès qu'on est dans le monde, ce n'est guère que par la gaieté qu'on peut s'entendre et se plaire ; la tristesse d'ailleurs est le secret de l'âme, et ce serait une sorte de profanation que de le confier aux indifférents : mais ceux qui se moquent si agréablement de l'imagination mélancolique, des pensées sombres que notre sort nous inspire, habitent-ils une autre terre que la nôtre? Ne sont-ils point séparés des objets de leur affection, n'ont-ils jamais cessé d'être aimés, n'ont-ils pas enfin quelque idée confuse que la maladie, la vieillesse ou la mort pourra troubler un jour leur joyeuse insouciance?

Comment réfléchir dans la solitude sans découvrir que tous les sentiments profonds ont une teinte de tristesse, et que l'homme ne peut s'élever au-dessus de l'existence physique, sans éprouver que le monde moral est incomplet, et que plus l'on développe son esprit et son âme, plus l'on sent les bornes de sa destinée?

Préface de *Delphine*.

Un homme content de lui.

J'arrivai chez madame d'Er... Je n'avais pas encore vu son mari, et son extérieur confirma l'opinion qu'on m'avait donnée de lui. Il me reçut avec politesse, mais avec une importance qui me faisait sentir, non le prix qu'il attachait à moi, mais celui qu'il mettait à lui-même. Il m'offrit à déjeuner, et notre conversation fut contrainte et gênée, comme elle doit toujours l'être avec un homme qui n'a de sentiments vrais sur rien, et dont l'esprit ne s'exerce qu'à la défense de son amour-propre. Il me parla continuellement de lui, sans remarquer le moins du monde si mon intérêt répondait à la vivacité du sien. Quand il se croyait prêt à dire un mot spirituel, ses petits yeux brillaient à l'avance d'une joie qu'il ne pouvait réprimer ; il me regardait après avoir parlé pour juger si j'avais su l'entendre, et lorsque

son émotion d'amour-propre était calmée, il reprenait un air imposant, par égard pour son propre caractère; passant tour à tour des intérêts de son esprit à ceux de sa considération, et secrètement inquiet d'avoir été trop badin pour un homme sérieux ou trop sérieux pour un homme aimable.

Après une heure consacrée au déjeuner, il se leva et m'expliqua lentement comment des affaires indispensables, que la bonté de son cœur lui avait suscitées, des visites chez quelques ministres qu'il ne pouvait retarder sans craindre de les offenser grièvement, l'obligeaient à me quitter. Je vis qu'il me regardait avec bienveillance, pour adoucir la peine que je devais ressentir de son absence; j'aurais eu envie de le tranquilliser sur le chagrin qu'il me supposait, mais ne voulant pas déplaire au mari de mon amie, je lui fis la révérence avec l'air sérieux qu'il désirait, et son dernier salut me prouva qu'il en était content. *Delphine.*

Un type de courtisan.

Je demandai à mon voisin s'il connaissait le duc de Mendoce. — Fort peu, répondit-il; mais je sais seulement qu'il n'y a point d'homme dans toute la cour d'Espagne aussi pénétré de respect pour le pouvoir. C'est une véritable curiosité que de le voir saluer un ministre; ses épaules se plient, dès qu'il l'aperçoit, avec une promptitude et une activité tout à fait amusantes; et quand il se relève, il le regarde avec un air si obligeant, si affectueux, je dirais presque si attendri, que je ne doute pas qu'il n'ait vraiment aimé tous ceux qui ont eu du crédit à la cour d'Espagne depuis trente ans. Sa conversation n'est pas moins curieuse que ses démonstrations extérieures; il commence des phrases, pour que le ministre les finisse; il finit celles que le ministre a commencées; sur quelque sujet que le

ministre parle, le duc de Mendoce l'accompagne d'un sourire gracieux, de petits mots approbateurs qui ressemblent à une basse continue, très monotone pour ceux qui écoutent, mais probablement agréable à celui qui en est l'objet. Quand il peut trouver l'occasion de reprocher au ministre le peu de soin qu'il prend de sa santé, les excès de travail qu'il se permet, il faut voir quelle énergie il met dans ces vérités dangereuses; on croirait, au ton de sa voix, qu'il s'expose à tout pour satisfaire sa conscience; et ce n'est qu'à la réflexion qu'on observe que, pour varier la flatterie fade, il essaie de la flatterie brusque sur laquelle on est moins blasé[1]. Ce n'est pas un méchant homme; il préfère ne pas faire du mal, et ne s'y décide que pour son intérêt. Il a, si l'on peut le dire, l'innocence de la bassesse; il ne se doute pas qu'il y ait une autre morale, un autre honneur au monde que le succès auprès du pouvoir : il tient pour fou, je dirais presque pour malhonnête, quiconque ne se conduit pas comme lui. Si l'un de ses amis tombe dans la disgrâce, il cesse à l'instant tous ses rapports avec lui, sans aucune explication, comme une chose qui va de soi-même. Quand, par hasard, on lui demande s'il l'a vu, il répond : « Vous sentez bien que dans les circonstances actuelles je n'ai pu....., » et s'interrompt en fronçant le sourcil, ce qui signifie toujours l'importance qu'il attache à la défaveur du maître. Mais si vous n'entendez pas cette mine, il prend un ton ferme et vous dit les serviles motifs de sa conduite, avec autant de confiance qu'en aurait un honnête homme, en vous déclarant qu'il a cessé de voir un ami qu'il n'estimait plus. Il n'a pas de considération à la cour de Madrid; cependant il obtient toujours des missions importantes : car les gens en place sont bien arrivés à se moquer des

---

1. « Cette sorte de flatterie, a dit ailleurs Mme de Staël, réussit en général mieux que la flatterie obséquieuse, et c'est bien fait aux courtisans, quand ils le peuvent, d'avoir l'air d'être entraînés, dans le moment où ils réfléchissent le plus à ce qu'ils disent. » (*De l'Allemagne*, I, ch. XVIII.)

flatteurs, mais non pas à leur préférer les hommes courageux ; et les flatteurs parviennent à tout, non pas comme autrefois, en réussissant à tromper, mais en faisant preuve de souplesse, ce qui convient toujours à l'autorité. *Delphine.*

Un homme sensible et froid.

Il faut que je vous fasse connaître M. de S***, pour que vous conceviez comment, avec beaucoup de raison et même assez de calme dans ses affections, il a pu inspirer un sentiment si vif. D'abord je crois, en général, qu'un homme d'un caractère froid se fait aimer facilement d'une âme passionnée ; il captive et soutient l'intérêt en vous faisant supposer un secret au delà de ce qu'il exprime, et ce qui manque à son abandon peut, momentanément du moins, exciter davantage l'inquiétude et la sensibilité d'une femme ; les liaisons ainsi fondées ne sont peut-être pas les plus heureuses et les plus durables, mais elles agitent davantage le cœur assez faible pour s'y livrer.

Il y a beaucoup de charme et de dignité dans la contenance de M. de S***; son visage a l'expression des habitants du Midi, et ses manières vous feraient croire qu'il est Anglais. Le contraste de sa figure animée avec son accent calme et sa conduite toujours mesurée, a quelque chose de très piquant. Son âme est forte et sérieuse ; son défaut, selon moi, c'est de ne jamais mettre complètement à l'aise ceux qui lui sont chers ; il est tellement maître de lui, qu'on trouve toujours une sorte d'inégalité dans les rapports qu'on entretient avec un homme qui n'a jamais dit à la fin du jour un seul mot involontaire. Il ne faut attribuer cette réserve à aucun sentiment de dissimulation ou de défiance, mais à l'habitude constante de se dominer lui-même et d'observer les autres.

Un grand fonds de bonté, une disposition secrète à la mélancolie rassurent ceux qui l'aiment, et donnent le besoin de mé-

riter son estime. Des mots fins et délicats font entrevoir son caractère; il semble qu'il comprend, qu'il partage même tout bas la sensibilité des autres, et que, dans le secret de son cœur, il répond à l'émotion qu'on lui exprime; mais tout ce qu'il éprouve en ce genre vous apparaît comme derrière un nuage, et l'imagination des personnes vives n'est jamais, avec lui, ni totalement découragée, ni entièrement satisfaite.

Delphine.

Portrait de Mme d'A*.**

..... Pensez-vous que l'impression de la journée d'hier puisse s'effacer de mon cœur? Avez-vous remarqué Mme d'A***, lorsqu'elle s'adressait à moi? J'étais assis à quelques pas d'elle dans le jardin : sa voix s'animait, ses yeux ravissants regardaient le ciel comme pour le prendre à témoin de ses nobles pensées; ses bras charmants se plaçaient naturellement de la manière la plus agréable et la plus élégante. Le vent ramenait souvent ses cheveux blonds sur son visage; elle les écartait avec une grâce, une négligence, qui donnaient à chacun de ses mouvements une séduction nouvelle. Croyez-vous, mon cher ami, qu'elle parlât avec plus d'intérêt à cause de moi? Vous m'avez dit que vous ne l'aviez jamais trouvée si aimable : aurait-elle voulu me plaire? Cependant, elle m'a quitté si brusquement! mais c'était dans la crainte d'affliger Mme de V***. Oh! sans doute nos âmes s'entendraient si j'étais libre, si je pouvais m'exprimer de toute la force de mon émotion et de ma pensée! Mais il faudra se réprimer longtemps encore, et saura-t-elle me deviner à travers tant de contraintes? elle dont tout le charme est dans l'abandon, croira-t-elle aux sentiments contenus?

Je n'imaginais pas qu'il fût possible qu'une seule personne réunît tant de grâces qui sembleraient devoir appartenir aux manières d'être les plus différentes. Des expressions toujours

choisies, et un mouvement toujours naturel; de la gaieté dans l'esprit et de la mélancolie dans les sentiments; de l'exaltation et de la simplicité, de l'entraînement et de l'énergie! mélange adorable de génie et de candeur, de douceur et de force! réunissant au même degré tout ce qui pourrait inspirer de l'admiration aux penseurs les plus profonds[1], tout ce qui doit mettre à l'aise les esprits les plus ordinaires, s'ils ont de la bonté, s'ils aiment à retrouver cette qualité touchante sous les formes les plus faciles et les plus nobles, les plus séduisantes et les plus naïves.

Delphine anime la conversation en mettant de l'intérêt à ce qu'elle dit, de l'intérêt à ce qu'elle entend; nulle prétention, nulle contrainte : elle cherche à plaire, mais elle ne veut y réussir qu'en développant ses qualités naturelles. Toutes les femmes que j'ai connues s'arrangeaient plus ou moins pour faire effet sur les autres; Delphine, elle seule, est tout à la fois assez fière et assez simple pour se croire d'autant plus aimable qu'elle se livre davantage à montrer ce qu'elle éprouve[2].

Avec quel enthousiasme elle parle de la vertu! Elle l'aime comme la première beauté de la nature morale; elle respire ce qui est bien, comme un air pur, comme le seul dans lequel son âme généreuse puisse vivre. Si l'étendue de son esprit lui donne de l'indépendance, son caractère a besoin d'appui; elle a dans le regard quelque chose de sensible et de tremblant, qui semble invoquer un secours contre les peines de la vie; son âme n'est pas faite pour résister seule aux orages du sort. O mon ami! qu'il sera heureux, celui qu'elle choisira pour protéger sa destinée, qu'elle élèvera jusqu'à elle, et qui la défendra de la méchanceté des hommes!

Vous le voyez, ce n'est point une impression légère que j'ai reçue. *Delphine.*

---

1. C'est beaucoup dire. Il faut faire la part d'un enthousiasme de passion chez le personnage qui parle ainsi.

2. On entrevoit les quelques traits d'elle-même que Mme de Staël prête à l'idéale figure qu'elle imagine.

Confidences d'une solitaire.

Pour vous aider de ma présence, je voudrais, chère Delphine, aller à Paris; mais je ne m'en sens pas la force, il m'est absolument impossible de vaincre la répugnance que j'éprouve à sortir de ma solitude.

Il faut bien vous avouer le motif de cette répugnance, je consens à vous l'écrire; mais je n'aurais jamais pu me résoudre à vous en parler, et je vous prie instamment de ne pas me répondre sur un sujet que je n'aime pas à traiter. Vous savez que j'ai l'extérieur du monde le moins agréable; ma taille est contrefaite, et ma figure n'a point de grâce; je n'ai jamais voulu me marier, quoique ma fortune attirât beaucoup de prétendants; j'ai vécu presque toujours seule, et je serais un mauvais guide pour moi-même et pour les autres au milieu des passions de la vie; mais j'en sais assez pour avoir remarqué qu'une femme disgraciée de la nature est l'être le plus malheureux lorsqu'elle ne reste pas dans la retraite. La société est arrangée de manière que, pendant les vingt années de sa jeunesse, personne ne s'intéresse vivement à elle; on l'humilie à chaque instant sans le vouloir, et il n'est pas un seul des discours qui se tiennent devant elle, qui ne réveille dans son âme un sentiment douloureux.

J'aurais pu jouir, il est vrai, du bonheur d'avoir des enfants : mais que ne souffrirais-je pas, si j'avais transmis à ma fille les désavantages de ma figure! si je la voyais destinée, comme moi, à ne jamais connaître le bonheur suprême d'être le premier objet d'un homme sensible[1]! Je ne le confie qu'à vous, ma chère Delphine; mais, parce que je ne suis point faite pour inspirer de

---

1. Mme de Staël, quelles que soient la sincérité et la nouveauté de ses écrits, ne laisse pas de payer son tribut à certaines modes de langage, déjà quelque peu surannées, du dix-huitième siècle. De là l'usage trop fréquent qu'elle fait encore d'un adjectif si fort prodigué dans la philosophie, les romans et... les romances : *un homme sensible*, *une âme sensible*, *les cœurs sensibles*, etc.

l'amour, il ne s'ensuit pas que mon cœur ne soit pas susceptible des affections les plus tendres. J'ai senti, presque au sortir de l'enfance, qu'avec ma figure, il était ridicule d'aimer. Imaginez-vous de quels sentiments amers j'ai dû m'abreuver? il était ridicule pour moi d'aimer, et jamais cependant la nature n'avait formé un cœur à qui ce bonheur fût plus nécessaire.

Un homme dont les défauts extérieurs seraient très marquants, pourrait encore conserver les espérances les plus propres à le rendre heureux. Plusieurs ont ennobli par des lauriers les disgrâces de la nature; mais les femmes n'ont d'existence que par l'amour; l'histoire de leur vie commence et finit avec l'amour : et comment pourraient-elles inspirer ce sentiment sans quelques agréments qui puissent plaire aux yeux! La société fortifie à cet égard l'intention de la nature au lieu d'en modifier les effets; elle rejette de son sein la femme infortunée que l'amour et la maternité ne doivent point couronner. Que de peines dévorantes n'a-t-elle point à souffrir dans le secret de son cœur!

J'ai été romanesque, comme si je vous ressemblais, ma chère Delphine; mais j'ai néanmoins trop de fierté pour ne pas cacher à tous les regards le malheureux contraste de ma destinée et de mon caractère. Comment suis-je donc parvenue à supporter le cours des années qui m'étaient échues? Je me suis renfermée dans la retraite, rassemblant sur votre tête tous mes intérêts, tous mes vœux, tous mes sentiments; je me disais que j'aurais été vous, si la nature m'eût accordé vos grâces et vos charmes; et secondant de toute mon âme l'inclination de mon frère, je l'ai conjuré de vous laisser la portion de son bien qu'il me destinait.

Qu'aurais-je fait de la richesse? j'en ai ce qu'il faut pour rendre heureux ce qui m'entoure, pour soulager l'infortune autour de moi; mais quel autre usage de l'argent pourrais-je imaginer qui n'eût ajouté au sentiment douloureux qui pèse sur mon âme! Aurais-je embelli ma maison pour moi, mes jardins pour moi? et jamais la reconnaissance d'un être chéri ne m'aurait récompensée de mes soins! Aurais-je réuni beaucoup de

monde, pour entendre plus souvent parler de ce que les autres possèdent et de ce qui me manque? aurais-je voulu courir le risque des propositions de mariage qu'on pouvait adresser à ma fortune, et me serais-je condamnée à supporter tous les détours qu'aurait pris l'intérêt avide pour endormir ma vanité et m'ôter jusqu'à l'estime de moi-même?

Non, non, Delphine, ma sage résignation vaut bien mieux. Il ne me restait qu'un bonheur à espérer; je l'ai goûté, je vous ai adoptée pour ma fille; j'avais manqué la vie, j'ai voulu vous donner tous les moyens d'en jouir. Je serais sans doute bien heureuse d'être près de vous, de vous voir, de vous entendre; mais avec vous seraient les plaisirs et la société brillante qui doivent vous entourer. Mon cœur, qui n'a point aimé, est encore trop jeune pour ne pas souffrir de son isolement, quand tous les objets que je verrais m'en renouvelleraient la pensée.

Les peines d'imagination dépendent presque entièrement des circonstances qui nous les retracent; elles s'effacent d'elles-mêmes, lorsque l'on ne voit ni n'entend rien qui en réveille le souvenir; mais leur puissance devient terrible et profonde quand l'esprit est forcé de combattre à chaque instant contre des impressions nouvelles. Il faut pouvoir détourner son attention d'une douleur importune et s'en distraire avec adresse, car il faut de l'adresse vis-à-vis de soi-même, pour ne pas trop souffrir. Je ne connais guère les autres, ma chère Delphine, mais assez bien moi ; c'est le fruit de la solitude. Je suis parvenue avec assez d'efforts à me faire une existence qui me préserve des chagrins vifs; j'ai des occupations pour chaque heure, quoique rien ne remplisse mon existence entière; j'unis les jours aux jours, et cela fait un an, puis deux, puis la vie. Je n'ose changer de place, agiter mon sort ni mon âme; j'ai peur de perdre le résultat de mes réflexions et de troubler mes habitudes qui me sont encore plus nécessaires, parce qu'elles me dispensent de réflexions même, et font passer le temps sans que je m'en mêle.

Déjà cette lettre va déranger mon repos pour plusieurs jours; il ne faut pas me faire parler de moi, il ne faut presque pas que j'y pense; je vis en vous; laissez-moi vous suivre de mes vœux, vous aider de mes conseils, si j'en peux donner pour ce monde que j'ignore[1].

Delphine.

Mme de C..., à Mme d'A...
Sur la vie de devoir et de famille.

... Sans entrer dans les détails de mon affection pour M. de C..., vous savez que le bonheur de ma vie intérieure n'est fondé ni sur l'amour, ni sur rien de ce qui peut lui ressembler. Je suis heureuse par les sentiments qui ne trompent jamais.

Dans les premiers jours de ma jeunesse, j'ai essayé de vivre dans le monde, pour y chercher l'oubli de quelques-unes de mes espérances déçues; mais je ressentais dans ce monde une agitation semblable à celle que fait éprouver une voiture rapide, qui va plus vite que vos regards même, et vous présente des objets que vous n'avez pas le temps de considérer. Je ne pouvais me rendre compte de la durée des heures, ma vie m'était dérobée, et cet état, qui semble être celui du plus grand mouvement possible, me conduisait cependant à la plus parfaite apathie morale; les impressions et les idées se succédaient sans laisser en moi aucune trace; il m'en restait seulement une sorte de fièvre sans passion, de trouble sans intérêt, d'inquiétude sans objet, qui me rendait ensuite incapable de m'occuper seule.

---

1. Dans ces pages d'une analyse si délicate et d'un sentiment si pénétrant, ne remarque-t-on pas un nouvel et sérieux essor du roman? Il y avait là, pour les talents futurs et plus complets en ce genre, des modèles ou des inspirations heureuses. Ces confidences d'une amie de Delphine, cette lettre si douloureuse et si stoïquement résignée n'a rien perdu à vieillir, et soutiendrait fort bien la comparaison avec les plus touchantes de celles que George Sand a mêlées à ses récits.

C'est dans cette situation, qu'une voix qui, depuis que j'existe, a toujours fait tressaillir mon cœur, sut me rappeler à moi-même; mon père me conseilla de m'établir une grande partie de l'année à la campagne, et d'élever moi-même mes enfants. Je m'ennuyai d'abord un peu de la monotonie de mes occupations; mais, par degrés, je repris la possession de moi-même, et je goûtai les plaisirs qui ne se sentent que dans le silence de tous les autres, la réflexion, l'étude, et la contemplation de la nature. Je vis que le temps divisé n'est jamais long, et que la régularité abrège tout.

Il n'y a pas un jour, parmi ceux qu'on passe dans le grand monde, où l'on n'éprouve quelques peines; misérables, si on les compte une à une; importantes, quand on considère leur influence sur l'ensemble de la destinée. Un calme doux et pur s'empare de l'âme dans la vie domestique; on est sûr de conserver jusqu'au soir la disposition du réveil; on jouit continuellement de n'avoir rien à craindre, et rien à faire pour n'avoir rien à craindre; l'existence ne repose plus sur le succès, mais sur le devoir; on goûte mieux la société des étrangers, parce qu'on se sent tout à fait hors de leur dépendance, et que les hommes dont on n'a pas besoin ont toujours assez d'avantages, puisqu'ils ne peuvent avoir aucun inconvénient.

Quand je regrettais l'amour, et désirais le succès, la société, la nature, tout me paraissait mal combiné, parce que je n'avais deviné le secret de rien : je me sentais hors de l'ordre, à l'extrémité du cercle de l'existence; mais rentrée dans la morale, je suis au centre de la vie, et loin d'être agitée par le mouvement universel, je le vois tourner autour de moi sans qu'il puisse m'atteindre.

J'ai pour père un ami, le premier de mes amis; mais quand je serais seule, je pourrais trouver dans ma conscience le confident de toutes mes pensées. J'entends au dedans de moi-même la voix qui me répond; et cette voix acquiert chaque jour plus de force et de douceur. Le devoir m'ouvre tous ses trésors; et

j'éprouve ce repos animé, ce repos qui n'exclut ni les idées les plus hautes, ni les affections les plus profondes, mais qui naît seulement de l'harmonie de vous-même avec la nature.

Les occupations qui ne se lient à aucune idée de devoir, vous inspirent tour à tour du dégoût ou du regret ; vous vous reprochez d'être oisif ; vous vous fatiguez de travailler ; vous êtes en présence de vous-même, écoutant votre désir, cherchant à le bien connaître, le voyant sans cesse varier, et trouvant autant de peine à servir vos propres goûts que les volontés d'un maître étranger. Dans la route du devoir, l'incertitude n'existe plus, la satiété n'est point à redouter ; car, dans le sentiment de la vertu, il y a jeunesse éternelle ; quelquefois on regrette encore d'autres biens ; mais le cœur, content de lui-même, peut se rappeler sans amertume les plus belles espérances de la vie : s'il pense au bonheur qu'il ne peut goûter, c'est avec un sentiment dont la douleur lui tient lieu de ce qu'il a perdu.

Quelles jouissances ne trouve-t-on pas dans l'éducation de ses enfants ! Ce n'est pas seulement les espérances qu'elle renferme qui vous rendent heureux, ce sont les plaisirs mêmes que la société de ces cœurs si jeunes fait éprouver ; leur ignorance des peines de la vie vous gagne par degrés ; vous vous laissez entraîner dans leur monde, et vous les aimez non seulement pour ce qu'ils promettent, mais pour ce qu'ils sont déjà ; leur imagination vive, leurs inépuisables goûts rafraîchissent la pensée ; et si le temps que vous avez d'avance sur eux ne vous permet pas de partager tous leurs plaisirs, vous vous reposez du moins sur le spectacle de leur bonheur ; l'âme d'un enfant doucement soutenue, doucement conduite par l'amitié, conserve longtemps l'empreinte divine dans toute sa pureté ; ces caractères innocents, qui s'étonnent du mal et se confient dans la pitié, vous attendrissent profondément, et renouvellent dans votre cœur les sentiments bons et purs, que les hommes et la vie avaient troublés : pouvez-vous, Madame, pouvez-vous renoncer pour toujours à ces émotions délicieuses ?

Je l'avoue, il est un bonheur dont je jouis, qui n'a été donné à personne sur la terre; c'est à lui peut-être que je dois mon retour aux résolutions que je vous conseille; il faut donc vous faire connaître ce sentiment, dans tout ce qu'il peut avoir de doux et de cruel.

Vous avez entendu parler de l'esprit et des rares talents de mon père, mais on ne vous a jamais peint l'incroyable réunion de raison parfaite et de sensibilité profonde, qui fait de lui le plus sûr guide et le plus aimable des amis. Vous a-t-on dit que maintenant l'unique but de ses étonnantes facultés est d'exercer la bonté, dans ses détails comme dans son ensemble? il écarte de ma pensée tout ce qui la tourmente; il a étudié le cœur humain pour mieux le soigner dans ses peines, et n'a jamais trouvé dans sa supériorité qu'un motif pour s'offenser plus tard, et pardonner plus tôt; s'il a de l'amour-propre, c'est celui des êtres d'une autre nature que la nôtre, qui seraient d'autant plus indulgents, qu'ils connaîtraient mieux toutes les inconséquences et toutes les faiblesses des hommes[1].

La vieillesse est rarement aimable, parce que c'est l'époque de la vie où il n'est plus possible de cacher aucun défaut; toutes les ressources pour faire illusion ont disparu; il ne reste que la réalité des sentiments et des vertus; la plupart des caractères font naufrage avant d'arriver à la fin de la vie, et l'on ne voit souvent dans les hommes âgés que des âmes avilies et troublées, habitant encore, comme des fantômes menaçants, des corps à demi ruinés; mais, quand une noble vie a préparé la vieillesse, ce n'est plus la décadence qu'elle rappelle, ce sont les premiers jours de l'immortalité.

---

1. Quand même on ne saurait pas tout ce que M. Necker était pour Mme de Staël, on sentirait, à la chaleur des expressions, qu'il y a ici autre chose qu'une fiction touchante; cette figure qui réunit tant d'aimables et vénérables traits, n'est qu'un portrait idéalisé par la tendresse; ces pages émues ont été inspirées à l'auteur par la plus sainte des affections de famille passionnément ressentie. V. plus loin les extraits intitulés : *Le plus beau jour de M. Necker*, et, *Douleur filiale*. Cf. notre *Notice*, p. XLVI.

L'homme que le temps n'a point abattu, en a reçu des présents que lui seul peut faire, une sagacité presque infaillible, une indulgence inépuisable, une sensibilité désintéressée. La tendresse que vous inspire un tel père est la plus profonde de toutes; l'affection qu'il a pour vous est d'une nature tout à fait divine. Il réunit sur vous seul tous les genres de sentiments ; il vous protège, comme si vous étiez un enfant; vous lui plaisez, comme si vous étiez toujours jeune; il se confie à vous, comme si vous aviez atteint l'âge de maturité.

Une incertitude presque habituelle, une réserve fière se mêlent à l'amour que vous inspirent vos enfants. Ils s'élancent vers tant de plaisirs qui doivent les séparer de vous; ils sont appelés à tant de vie après votre mort, qu'une timidité délicate vous commande de ne pas trop vous livrer, en leur présence, à vos sentiments pour eux. Vous voulez attendre, au lieu de prévenir, et conserver envers cette jeunesse resplendissante la dignité que l'on doit garder avec les puissants, alors même qu'on a pour eux la plus sincère amitié! Mais il n'en est pas ainsi de la tendresse filiale; elle peut s'exprimer sans crainte; elle est si sûre de l'impression qu'elle produit!

Je ne suis pas personnelle, je crois que ma vie l'a prouvé; mais si vous saviez combien il m'est doux de me sentir environnée de l'intérêt de mon père! de ne jamais souffrir sans qu'il s'en occupe, de ne courir aucun danger sans me dire qu'il faut que je vive pour lui, moi qui suis le terme de son avenir! L'on nous assure souvent qu'on nous aime, mais peut-être est-il vrai que l'on n'est nécessaire qu'à son père? Les espérances de la vie sont prêtes à consoler tous nos contemporains de route; mais le charme enchanteur de la vieillesse qu'on aime, c'est qu'elle vous dit, c'est que l'on sait que le vide qu'elle éprouverait en vous perdant ne pourrait plus se combler.

Si j'étais dangereusement malade, et que je fusse loin de mon père, je serais accessible à quelques frayeurs; mais s'il était là, je lui abandonnerais le soin de ma vie, qui l'inté-

resse plus que moi. Le cœur a besoin de quelque idée merveilleuse qui le calme, et le délivre des incertitudes et des terreurs sans nombre que l'imagination fait naître; je trouve ce repos nécessaire dans la conviction où je suis que mon père porte bonheur à ma destinée : quand je dors sous son toit, je ne crains point d'être réveillée par quelques nouvelles funestes [1]; quand l'orage descend des montagnes et gronde sur notre maison, je mène mes enfants dans la chambre de mon père, et, réunis autour de lui, nous nous croyons sûrs de vivre, ou nous ne craignons plus la mort, qui nous frapperait tous ensemble.

La puissance que la religion catholique a voulu donner aux prêtres, convient véritablement à l'autorité paternelle [2]; c'est votre père qui, connaissant toute votre vie, peut être votre interprète auprès du ciel; c'est lui dont le pardon vous annonce celui d'un Dieu de bonté; c'est sur lui que vos regards se reposent avant de s'élever plus haut; c'est lui qui sera votre médiateur auprès de l'Être suprême, si, dans les jours de votre jeunesse, les passions véhémentes ont trop entraîné votre cœur.

Delphine.

Récit d'un religieux.

Hier, un religieux du mont Saint-Bernard est venu dans notre couvent; je lui trouvais une expression de calme et de sensibilité que n'ont point nos religieuses [3]. Je me promenai quelque temps avec lui; il me raconta par hasard, et sans y attacher

---

1. Tous les sentiments exaltés, toutes les grandes passions ont leurs superstitions. Pourquoi cette ardente piété filiale n'aurait-elle pas les siennes? Rien de plus naïf et sincère, rien de plus touchant que cette foi sans réserve dans la puissance protectrice d'un être aimé.

2. Il est père aussi, dans un sens très élevé, le prêtre, tel que cette religion le conçoit.

3. C'est Delphine qui parle; de douloureuses épreuves lui ont fait chercher un asile dans un couvent de religieuses chanoinesses, près Zurich, où plus tard elle prononcera ses vœux.

lui-même autant d'importance que moi, un trait qui pénétra mon cœur.

Un vieillard de son ordre, accablé d'infirmités, et retiré dans l'hospice des malades, apprit cet hiver qu'un voyageur, tombé dans les neiges à peu de distance de son couvent, était près de mourir ; il se trouvait seul alors, tous ses frères étant absents pour rendre d'autres services; il n'hésita pas, il partit, et trouva le malheureux voyageur expirant au milieu des neiges. Il n'était plus possible de le transporter, il entendait avec difficulté ce qu'on lui disait; le vieillard se mit à genoux près de lui, sur les glaces qui l'environnaient, il se pencha vers son oreille, et tâcha de lui faire comprendre les paroles qui donnent encore de l'espérance au dernier terme de la vie. Il resta près d'une heure dans cette situation, recevant sur sa tête blanchie et sur son corps infirme la pluie et les frimas, qui sont mortels, au sommet des Alpes, pour la jeunesse elle-même. Le vieillard élevait la voix ou l'adoucissait, suivant l'expression du visage de son infortuné malade; il faisait pénétrer des consolations à travers les souffrances de l'agonie, et suivait l'âme enfin jusqu'à son dernier souffle, pour apaiser les peines morales, quand la nature physique se déchirait et s'anéantissait. Peu de jours après, ce bon vieillard mourut du froid qu'il avait souffert. Celui qui me racontait ce généreux dévouement s'étonnait de mon émotion.

« Croyez-moi, ma chère sœur, me dit-il, on est heureux de consacrer sa vie et sa mort au bien des autres; que signifieraient nos engagements, nos sacrifices, s'ils n'avaient pas pour but de secourir les misérables? La prière est un doux moment, mais c'est quand on a fait beaucoup de bien aux hommes que l'on jouit de s'en entretenir avec Dieu; la piété se renouvelle par la vertu; les exercices religieux sont la récompense et non le but de notre vie. Nous mettons de bonnes actions faites sur la terre entre le ciel et nous; c'est alors seulement que la protection divine se fait sentir au fond de notre cœur. »

Delphine.

Une confidence de Miss Edgermond (Corinne).

N'exigez point que je vous raconte comment deux hommes, dont la passion pour moi n'a que trop éclaté, ont occupé successivement ma vie, avant de vous connaître : il faudrait faire violence à ma conviction intime, pour me persuader maintenant qu'un autre que vous a pu m'intéresser, et j'en éprouve autant de repentir que de douleur[1]. Je vous dirai seulement ce que vous avez appris déjà par mes amis, c'est que mon existence indépendante me plaisait tellement, qu'après de longues irrésolutions et de pénibles scènes, j'ai rompu deux fois des liens que le besoin d'aimer m'avait fait contracter, et que je n'ai pu me résoudre à rendre irrévocables.

Un grand seigneur allemand voulait, en m'épousant, m'emmener dans son pays, où son rang et sa fortune le fixaient. Un prince italien m'offrait à Rome même l'existence la plus brillante. Le premier sut me plaire en m'inspirant la plus haute estime; mais je m'aperçus, avec le temps, qu'il avait peu de ressources dans l'esprit. Quand nous étions seuls, il fallait que je me donnasse beaucoup de peine pour soutenir la conversation, et pour lui cacher avec soin ce qui lui manquait. Je n'osais, en causant avec lui, me montrer ce que je puis être, de peur de le mettre mal à l'aise; je prévis que son sentiment pour moi diminuerait nécessairement le jour où je cesserais de le ménager, et néanmoins il est difficile de conserver de l'enthousiasme pour ceux que l'on ménage. Les égards d'une femme pour une infériorité quelconque, dans un homme, supposent toujours qu'elle ressent pour lui plus de pitié que d'amour, et le genre de calcul et de réflexion que ces égards demandent, flétrit la nature céleste d'un sentiment involontaire.

---

1. C'est à Lord Nelvil, au noble ami de son choix, à l'époux futur, que Corinne s'adresse.

Le prince italien était plein de grâce et de fécondité dans l'esprit. Il voulait s'établir à Rome, partageait tous mes goûts, aimait mon genre de vie; mais je remarquai, dans une occasion importante, qu'il manquait d'énergie dans l'âme, et que, dans les circonstances difficiles de la vie, ce serait moi qui me verrais obligée de le soutenir et de le fortifier : alors tout fut dit pour l'amour; car les femmes ont besoin d'appui, et rien ne les refroidit comme la nécessité d'en donner. Je fus donc deux fois détrompée de mes sentiments, non par des malheurs ni par des fautes, mais par l'esprit observateur qui me découvrit ce que l'imagination m'avait caché.

Corinne.

De l'esprit de conversation.

En Orient, quand on n'a rien à se dire, on fume du tabac de rose ensemble, et de temps en temps on se salue les bras croisés sur la poitrine, pour se donner un témoignage d'amitié; mais dans l'Occident on a voulu se parler tout le jour, et le foyer de l'âme s'est souvent dissipé dans ces entretiens où l'amour-propre est sans cesse en mouvement pour faire effet tout de suite, et selon le goût du moment et du cercle où l'on se trouve.

Il me semble reconnu que Paris est la ville du monde où l'esprit et le goût de la conversation sont le plus généralement répandus; et ce qu'on appelle le mal du pays, ce regret indéfinissable de la patrie, qui est indépendant des amis même qu'on y a laissés, s'applique particulièrement à ce plaisir de causer, que les Français ne retrouvent nulle part au même degré que chez eux. Volney raconte que des Français émigrés voulaient, pendant la Révolution, établir une colonie et défricher des terres en Amérique; mais de temps en temps ils quittaient toutes leurs occupations pour aller, disaient-ils, *causer à la ville;* et cette ville, la Nouvelle-Orléans, était à six cents lieues de leur demeure. Dans toutes les classes, en France, on sent le besoin de

causer : la parole n'y est pas seulement, comme ailleurs, un moyen de se communiquer ses idées, ses sentiments et ses affaires, mais c'est un instrument dont on aime à jouer, et qui ranime les esprits, comme la musique chez quelques peuples, et les liqueurs fortes chez quelques autres.

Le genre de bien-être que fait éprouver une conversation animée, ne consiste pas précisément dans le sujet de cette conversation; les idées ni les connaissances qu'on peut y développer n'en sont pas le principal intérêt; c'est une certaine manière d'agir les uns sur les autres, de se faire plaisir réciproquement et avec rapidité, de parler aussitôt qu'on pense, de jouir à l'instant de soi-même, d'être applaudi sans travail, de manifester son esprit dans toutes les nuances par l'accent, le geste, le regard, enfin de produire à volonté comme une sorte d'électricité qui fait jaillir des étincelles, soulage les uns de l'excès même de leur vivacité, et réveille les autres d'une apathie pénible[1].

Le cours des idées, depuis un siècle, a été tout à fait dirigé par la conversation. On pensait pour parler, on parlait pour être

---

1. Et ailleurs : « Un entretien aimable, alors même qu'il porte sur des riens, et que la grâce seule en fait le charme, est un des grands plaisirs de la vie. Les Français sont presque seuls capables de ce genre d'entretien. C'est un exercice périlleux, mais piquant, dans lequel il faut se jouer de tous les sujets, comme d'une balle lancée qui doit revenir à temps dans la main du joueur. » (*De l'Allemagne.*) C'est définir d'une manière charmante la conversation mondaine entre gens d'esprit. Celles qui s'engageaient dans le salon de Mme de Staël à Paris ou à Coppet, n'avaient pas toujours ce caractère de légèreté piquante et de divertissement. L'entretien s'élevait souvent à des hauteurs, et s'y maintenait à plaisir, quand les interlocuteurs en étaient capables. Parfois elle provoquait elle-même ces excursions dans le sérieux (soit de littérature, soit de politique) sur des sujets qui la préoccupaient, et qu'elle aimait à éclairer en les agitant en commun, avant de les traiter par écrit. Plus d'un chapitre de ses ouvrages rassemble et résume ce qui s'était improvisé autour d'elle à son exemple, et sous l'action de sa parole. Le témoignage d'un hôte de Coppet en 1798 (Chênedollé) est précis à cet égard. « C'est ainsi, dit-il, que presque tout le livre *De la littérature* a été fait. Les questions qu'elle traita lorsque j'étais à Coppet, sont : *De l'influence du christianisme sur la littérature; De l'influence d'Ossian sur la poésie du Nord; Poésie des sentiments du Midi;* etc. Ses improvisations étaient beaucoup plus brillantes que ses chapitres écrits. » Chênedollé ajoute bien sévèrement : « Ce ne sont que d'éclatants brouillons qui demandent à se changer en livres. » Cité par Sainte-Beuve dans *Chateaubriand et son groupe littéraire.*

applaudi, et tout ce qui ne pouvait pas se dire semblait être de trop dans l'âme. C'est une disposition très agréable que le désir de plaire; mais elle diffère pourtant beaucoup du besoin d'être aimé : le désir de plaire rend dépendant de l'opinion, le besoin d'être aimé en affranchit : on pourrait désirer de plaire à ceux même à qui l'on ferait beaucoup de mal, et c'est précisément ce qu'on appelle de la coquetterie; cette coquetterie n'appartient pas exclusivement aux femmes; il y en a dans toutes les manières qui servent à témoigner plus d'affection qu'on n'en éprouve réellement.

L'esprit de conversation a quelquefois l'inconvénient d'altérer la sincérité du caractère; ce n'est pas une tromperie combinée, mais improvisée, si l'on peut s'exprimer ainsi. Les Français ont mis dans ce genre une gaîté qui les rend aimables, mais il n'en est pas moins certain que ce qu'il y a de plus sacré dans ce monde a été ébranlé par la grâce, du moins par celle qui n'attache de l'importance à rien, et tourne tout en ridicule.

Les bons mots des Français ont été cités d'un bout de l'Europe à l'autre : de tout temps ils ont montré leur brillante valeur, et soulagé leurs chagrins d'une façon vive et piquante; de tout temps ils ont eu besoin les uns des autres, comme d'auditeurs alternatifs qui s'encourageaient mutuellement; de tout temps ils ont excellé dans l'art de ce qu'il faut dire, et même de ce qu'il faut taire, quand un grand intérêt l'emporte sur leur vivacité naturelle; de tout temps ils ont eu le talent de vivre vite, d'abréger les longs discours, de faire place aux successeurs avides de parler à leur tour [1]; de tout temps, enfin, ils ont su ne prendre du sentiment et de la pensée que ce qu'il en faut pour animer l'entretien, sans lasser le frivole intérêt qu'on a d'ordinaire les uns pour les autres.

---

1. *De tout temps*, si l'on veut, mais non pas, il s'en faut, au même degré : la *conversation*, telle que Mme de Staël vient de la définir, dépend étroitement d'un certain développement de civilisation et d'esprit social. On n'a réellement *causé* en France, au sens où elle l'entend, qu'à partir de l'hôtel de Rambouillet.

Les Français parlent toujours légèrement de leurs malheurs, dans la crainte d'ennuyer leurs amis; ils devinent la fatigue qu'ils pourraient causer, par celle dont ils seraient susceptibles : ils se hâtent de montrer élégamment de l'insouciance pour leur propre sort, afin d'en avoir l'honneur au lieu d'en recevoir l'exemple. Le désir de paraître aimable conseille de prendre une expression de gaîté, quelle que soit la disposition intérieure de l'âme; au reste la physionomie influe par degrés sur ce qu'on éprouve, et ce qu'on fait pour plaire aux autres émousse bientôt en soi-même ce qu'on ressent.

Une femme d'esprit a dit que Paris *était le lieu du monde où l'on pouvait le mieux se passer de bonheur*[1] : c'est sous ce rapport qu'il convient si bien à la pauvre espèce humaine. Mais rien ne saurait faire qu'une ville d'Allemagne devînt Paris.

Le talent et l'habitude de la société servent beaucoup à faire connaître les hommes : pour réussir en parlant, il faut observer avec perspicacité l'impression qu'on produit à chaque instant sur eux, celle qu'ils veulent nous cacher, celle qu'ils cherchent à nous exagérer, la satisfaction contenue des uns, le sourire forcé des autres; on voit passer sur le front de ceux qui nous écoutent des blâmes à demi formés, qu'on peut éviter en se hâtant de les dissiper avant que l'amour-propre y soit engagé. L'on y voit naître aussi l'approbation qu'il faut fortifier, sans cependant exiger d'elle plus qu'elle ne veut donner. Il n'est

---

1. « Je ne dissimule point que le séjour de Paris m'a toujours semblé le plus agréable de tous. J'y suis née, j'y ai passé mon enfance et ma première jeunesse; la génération qui a connu mon père, les amis qui ont traversé avec nous les périls de la Révolution, c'est là seulement que je puis les retrouver. Cet amour de la patrie qui a saisi les âmes les plus fortes, s'empare plus vivement encore de nous quand les goûts de l'esprit se trouvent réunis aux affections du cœur et aux habitudes de l'imagination. La conversation française n'existe qu'à Paris, et la conversation a été, depuis mon enfance, mon plus grand plaisir. J'éprouvais une telle douleur à la crainte d'être privée de ce séjour, que ma raison ne pouvait rien contre elle... » (*Dix ans d'exil.*) — La châtelaine de Coppet, contrainte d'habiter, dans sa terre, le plus beau pays du monde, disait un jour : « Je voudrais vivre à Paris, avec cent louis par an, et loger à un quatrième étage. » V. d'autres mots d'elle cités plus haut, p. XXXIV de notre *Notice*, n. 1.

point d'arène où la vanité se montre sous des formes plus variées que dans la conversation.

J'ai connu un homme que les louanges agitaient au point que, quand on lui en donnait, il exagérait ce qu'il venait de dire, et s'efforçait tellement d'ajouter à son succès, qu'il finissait toujours par le perdre[1]. Je n'osais pas l'applaudir, de peur de le porter à l'affectation, et qu'il ne se rendît ridicule par le bon cœur de son amour-propre. Un autre craignait tellement d'avoir l'air de désirer de faire effet, qu'il laissait tomber ses paroles négligemment et dédaigneusement. Sa feinte indolence trahissait seulement une prétention de plus, celle ne n'en point avoir. Quand la vanité se montre, elle est bienveillante ; quand elle se cache, la crainte d'être découverte la rend amère, et elle affecte l'indifférence, la satiété, enfin tout ce qui peut persuader aux autres qu'elle n'a pas besoin d'eux. Ces différentes combinaisons sont amusantes pour l'observateur, et l'on s'étonne toujours que l'amour-propre ne prenne pas la route si simple d'avouer naturellement le désir de plaire, et d'employer autant qu'il est possible la grâce et la vérité pour y parvenir.

La vivacité d'esprit est surtout ce qui rend aimable en conversation. Lorsqu'une discussion s'appesantit, lorsqu'un conte s'allonge, il vous prend je ne sais quelle impatience, semblable à celle qu'on éprouve quand un musicien ralentit trop la mesure d'un air. On peut être fatigant, néanmoins, à force de vivacité, comme on l'est par trop de lenteur. J'ai connu un homme de beaucoup d'esprit, mais tellement impatient, qu'il donnait à tous ceux qui causaient avec lui l'inquiétude que doivent éprouver les gens prolixes, quand ils s'aperçoivent qu'ils fatiguent. Cet homme sautait sur sa chaise pendant qu'on lui parlait, achevait les phrases des autres, dans la crainte qu'elles ne se prolongeassent ; il inquiétait d'abord, et finissait par lasser en étourdissant : car quelque vite qu'on aille en fait

1. C'est-à-dire, par l'entrain naïf de son amour-propre.

de conversation, quand il n'y a plus moyen de retrancher que sur le nécessaire, les pensées et les sentiments oppressent, faute d'espace pour les exprimer.

Toutes les manières d'abréger le temps ne l'épargnent pas, et l'on peut mettre des longueurs dans une seule phrase, si l'on y laisse du vide; le talent de rédiger sa pensée brillamment et rapidement est ce qui réussit le plus en société; on n'a pas le temps d'y rien attendre. Nulle réflexion, nulle complaisance ne peut faire qu'on s'y amuse de ce qui n'amuse pas. Il faut exercer là l'esprit de conquête et le despotisme du succès : car le fond et le but étant peu de chose, on ne peut pas se consoler du revers par la pureté des motifs, et la bonne intention n'est de rien en fait d'esprit.

Le talent de conter est un des grands charmes de la conversation.....

Rien ne saurait égaler le charme d'un récit fait par un Français spirituel et de bon goût. Il prévoit tout, il ménage tout, et cependant il ne sacrifie point ce qui pourrait exciter l'intérêt. Sa physionomie, moins prononcée que celle des Italiens, indique la gaîté, sans rien faire perdre à la dignité du maintien et des manières; il s'arrête quand il le faut, et jamais il n'épuise même l'amusement; il s'anime, et néanmoins il tient toujours en main les rênes de son esprit, pour le conduire sûrement et rapidement; bientôt aussi les auditeurs se mêlent de l'entretien, il fait valoir alors à son tour ceux qui viennent de l'applaudir; il ne laisse point passer une expression heureuse sans la relever, une plaisanterie piquante sans la sentir, et pour un moment du moins l'on se plaît, et l'on jouit les uns des autres, comme si tout était concorde, union et sympathie dans le monde.

Les Allemands feraient bien de profiter, sous des rapports essentiels, de quelques-uns des avantages de l'esprit social en France : ils devraient apprendre des Français à se montrer moins irritables dans les petites circonstances, afin de réserver toute leur force pour les grandes; ils devraient apprendre des

Français à ne pas confondre l'opiniâtreté avec l'énergie, la rudesse avec la fermeté; ils devraient aussi, lorsqu'ils sont capables du dévouement entier de leur vie, ne pas la rattraper en détail par une sorte de personnalité minutieuse, que ne se permettrait pas le véritable égoïsme; enfin, ils devraient puiser dans l'art même de la conversation l'habitude de répandre dans leurs livres cette clarté qui les mettrait à la portée du plus grand nombre, ce talent d'abréger, inventé par les peuples qui s'amusent, bien plutôt que par ceux qui s'occupent[1], et ce respect pour certaines convenances, qui ne porte pas à sacrifier la nature, mais à ménager l'imagination. Ils perfectionneraient leur manière d'écrire par quelques-unes des observations que le talent de parler fait naître : mais ils auraient tort de prétendre à ce talent tel que les Français le possèdent.

De l'Allemagne.

De l'importance de la littérature dans ses rapports avec la vertu.

La parfaite vertu est le beau idéal du monde intellectuel. Il y a quelques rapports entre l'impression qu'elle produit sur nous et le sentiment que fait éprouver tout ce qui est sublime, soit dans les beaux-arts, soit dans la nature physique. Les proportions régulières des statues antiques, l'expression calme et pure de certains tableaux, l'harmonie de la musique, l'aspect d'un beau site dans une campagne féconde, nous transportent d'un enthousiasme qui n'est pas sans analogie avec l'admiration qu'inspire le spectacle des actions honnêtes. Les bizarreries, inventées ou naturelles, étonnent un moment l'imagination; mais la pensée ne se repose que dans l'ordre. Quand on a voulu

---

1. Ce *talent d'abréger* est un art très sérieux, très utile, dont l'*invention* n'appartient pas spécialement aux peuples qui s'*amusent*.

donner une idée de la vie à venir, on a dit que l'esprit de l'homme retournerait dans le sein de son Créateur; c'était peindre quelque chose de l'émotion qu'on éprouve, lorsque, après les longs égarements des passions, on entend tout à coup cette magnifique langue de la vertu, de la fierté, de la pitié, et qu'on trouve encore que son âme entière y est sensible.

La littérature ne puise ses beautés durables que dans la morale la plus délicate. Les hommes peuvent abandonner leurs actions au vice, mais jamais leur jugement. Il n'est donné à aucun poète, quel que soit son talent, de faire sortir un effet tragique d'une situation qui admettrait en principe une immoralité. L'opinion, si vacillante sur les événements réels de la vie, prend un caractère de fixité quand on lui présente à juger des tableaux d'imagination. La critique littéraire est bien souvent un traité de morale. Les écrivains distingués, en se livrant seulement à l'impulsion de leur talent, découvriraient ce qu'il y a de plus héroïque dans le dévouement, de plus touchant dans les sacrifices. Étudier l'art d'émouvoir les hommes, c'est approfondir les secrets de la vertu [1].

Les chefs-d'œuvre de la littérature, indépendamment des exemples qu'ils présentent, produisent une sorte d'ébranlement moral et physique, un tressaillement d'admiration qui nous dispose aux actions généreuses. Les législateurs grecs attachaient une haute importance à l'effet que pouvait produire une musique guerrière ou voluptueuse. L'éloquence, la poésie, les situations dramatiques, les pensées mélancoliques agissent aussi sur les organes, quoiqu'elles s'adressent à la réflexion. La vertu devient alors une impulsion involontaire, un mouvement qui passe dans le sang, et vous entraîne irrésistiblement comme les passions les plus impérieuses. Il est à regretter que les écrits qui pa-

1. Sur cette étroite parenté que concevait Mme de Staël entre la littérature et la morale, et qu'elle a si souvent affirmée dans ses écrits, V. notre *Introduction*, page XIX.

raissent de nos jours n'excitent pas plus souvent ce noble enthousiasme. Le goût se forme sans doute par la lecture de tous les chefs-d'œuvre déjà connus dans notre littérature; mais nous nous y accoutumons dès l'enfance; chacun de nous est frappé de leurs beautés à des époques différentes, et reçoit isolément l'impression qu'elles doivent produire. Si nous assistions en foule aux premières représentations d'une tragédie digne de Racine; si nous lisions Rousseau, si nous écoutions Cicéron se faisant entendre pour la première fois au milieu de nous, l'intérêt de la surprise et de la curiosité fixerait l'attention sur des vérités délaissées; et le talent, commandant en maître à tous les esprits, rendrait à la morale un peu de ce qu'il a reçu d'elle; il rétablirait le culte auquel il doit son inspiration.

Il existe une telle connexion entre toutes les facultés de l'homme, qu'en perfectionnant même son goût en littérature, on agit sur l'élévation de son caractère : on éprouve soi-même quelque impression du langage dont on se sert; les images qu'il nous retrace modifient nos dispositions. Chaque fois qu'appelé à choisir entre différentes expressions, l'écrivain ou l'orateur se détermine pour celle qui rappelle l'idée la plus délicate, son esprit choisit entre ces expressions, comme son âme devrait se décider dans les actions de la vie; et cette première habitude peut conduire à l'autre.

Le sentiment du beau intellectuel, alors même qu'il s'applique aux objets de littérature, doit inspirer de la répugnance pour tout ce qui est vil et féroce; et cette aversion involontaire est une garantie presque aussi sûre que les principes réfléchis[1].

On est honteux de justifier l'esprit, tant il paraît évident, au premier aperçu, que ce doit être un grand avantage. Néanmoins on s'est plu quelquefois, par une sorte d'abus de l'esprit même,

---

1. C'est peut-être beaucoup dire. Plût à Dieu que l'amour, le culte du beau préparât, conduisit aussi efficacement que le croit Mme de Staël, à l'amour actif du bien !

à nous retracer ses inconvénients. Une équivoque de mots a seule donné quelque apparence de raison à ce paradoxe.

Le véritable esprit n'est autre chose que la faculté de bien voir; le sens commun est beaucoup plutôt de l'esprit que les idées fausses. Plus de bon sens, c'est plus d'esprit; le génie, c'est le bon sens appliqué aux idées nouvelles. Le génie grossit le trésor du bon sens; il conquiert pour la raison. Ce qu'il découvre aujourd'hui sera dans peu généralement connu, parce que les vérités importantes, une fois découvertes, frappent tout le monde presque également. Les sophismes, les aperçus appelés ingénieux, quoiqu'ils manquent de justesse, tout ce qui diverge enfin[1], doit être uniquement considéré comme un défaut. L'esprit ainsi assimilé, sous tous les rapports, à la raison supérieure, ne peut pas plus nuire qu'elle. Encourager l'esprit, dans une nation, appeler aux emplois publics les hommes qui ont de l'esprit[2], c'est faire prospérer la morale.

On attribue souvent à l'esprit toutes les fautes qui viennent de n'avoir pas assez d'esprit. Les demi-réflexions, les demi-aperçus troublent l'homme sans l'éclairer. La vertu est à la fois une affection de l'âme et une vérité démontrée; il faut la sentir ou la comprendre. Mais si vous prenez du raisonnement ce qui trouble l'instinct, sans atteindre à ce qui peut en tenir lieu, ce ne sont pas les qualités que vous possédez qui vous perdent, ce sont celles qui vous manquent.

On a souvent répété que les historiens, les auteurs comiques, tous ceux enfin qui ont étudié les hommes pour les peindre, devenaient indifférents au bien et au mal. Une certaine connaissance des hommes peut produire un tel effet; une connaissance plus approfondie conduit au résultat contraire. Celui qui peint

---

1. Tout ce qui *s'écarte* du vrai d'une manière ou d'une autre. Le verbe *diverger*, tardivement admis au dictionnaire de l'Académie, n'y figure que comme terme d'optique ou de géométrie,

2. V. plus loin le chapitre intitulé : *Destinées nouvelles ouvertes aux hommes de lettres dans les États libres.*

les hommes comme Saint-Simon ou Duclos[1], ne fait qu'ajouter à la légèreté de leurs opinions et de leurs mœurs; mais celui qui les jugerait comme Tacite, serait nécessairement utile à son siècle. L'art d'observer les caractères, d'en expliquer les motifs, d'en faire ressortir les couleurs, est d'une telle puissance sur l'opinion, que, dans tout pays où la liberté de la presse est établie, aucun homme public, aucun homme connu ne résisterait au mépris, si le talent l'infligeait. Quelles belles formes d'indignation la haine du crime n'a-t-elle pas fait découvrir à l'éloquence! quelle puissance vengeresse de tous les sentiments généreux! Rien ne peut égaler l'impression que font éprouver certains mouvements de l'âme ou des portraits hardiment tracés. Les tableaux du vice laissent un souvenir ineffaçable, lorsqu'ils sont l'ouvrage d'un écrivain profondément observateur. Il analyse des sentiments intimes, des détails inaperçus; et souvent une expression énergique s'attache à la vie d'un homme coupable, et fait un avec lui dans le jugement du public. C'est encore une utilité morale du talent littéraire, que cet opprobre imprimé sur les actions par l'art de les peindre.

Il resterait à parler de l'objection qu'on peut tirer des ouvrages où l'on a peint avec talent les mœurs condamnables. Sans doute de tels écrits pourraient nuire à la morale, s'ils produisaient une profonde impression; mais ils ne laissent jamais qu'une trace légère, et les sentiments véritables l'effacent bien aisément. Les ouvrages gais sont, en général, un simple délassement de l'esprit, dont il conserve très peu de souvenir. La nature humaine est sérieuse, et, dans le silence de la méditation, l'on ne recherche que les écrits raisonnables ou sensibles[2]. C'est dans ce

---

1. Saint-Simon mis sur la même ligne que Duclos! — L'auteur des *Mémoires*, quelque jugement que l'on porte sur sa valeur comme historien, était un autre scrutateur de la nature humaine que l'auteur des *Considérations sur les mœurs*. Il est vrai qu'en 1810, il n'était encore que très imparfaitement connu; la première édition complète de ses œuvres n'a paru qu'en 1829.

2. Sur l'abus de ce mot, V. plus haut, p. 57, n. 1.

genre seul que la gloire littéraire a été acquise, et qu'on peut reconnaître sa véritable influence.

Dirait-on que la carrière des lettres détourne l'homme, et de ses devoirs domestiques, et des services politiques qu'il pourrait rendre à son pays? Nous n'avons plus d'exemple de ces républiques qui donnaient à chaque citoyen sa part d'influence sur le sort de la patrie; nous sommes encore plus loin de cette vie patriarcale qui concentrait tous les sentiments dans l'intérieur de la famille. Dans l'état actuel de l'Europe, les progrès de la littérature doivent servir au développement de toutes les idées généreuses. Ce qu'on mettrait à la place de ce progrès, ce ne seraient ni des vertus publiques ni des affections privées, mais les plus avides calculs de l'égoïsme ou de la vanité.

La plupart des hommes, épouvantés des vicissitudes effroyables dont les événements politiques nous ont offert l'exemple, ont perdu maintenant tout intérêt au perfectionnement d'eux-mêmes, et sont trop frappés de la puissance du hasard pour croire à l'ascendant des facultés intellectuelles. Si les Français cherchaient à obtenir de nouveau des succès dans la carrière littéraire et philosophique, ce serait un premier pas vers la morale; le plaisir même, causé par le succès de l'amour-propre, formerait quelques liens entre les hommes. Nous sortirions par degré du plus affreux période de l'esprit public, l'égoïsme de l'état de nature combiné avec l'active multiplicité des intérêts de la société, la corruption sans politesse, la civilisation sans lumières, l'ignorance sans enthousiasme[1]; enfin cette sorte de *désabusé*, maladie de quelques hommes supérieurs, dont les esprits bornés se croient atteints, alors que, tout occupés d'eux-mêmes, ils se sentent indifférents au malheur des autres.

Préface du livre *De la Littérature* (commencé en 1796).

---

1. Pour que ces lignes ne semblent pas empreintes de trop d'exagération, trop poussées au noir, il faut se reporter au temps, au moment où elles furent écrites. La vie de l'esprit, comme la vie sociale, reprenait à peine au lendemain des terribles crises qui avaient comme suspendu l'une et l'autre.

Des bonheurs qu'on doit à l'étude.

Lorsque l'âme est dégagée de l'empire des passions, elle permet à l'homme une grande jouissance; c'est l'étude, c'est l'exercice de la pensée, de cette faculté inexplicable dont l'examen suffirait à sa propre occupation, si, au lieu de se développer successivement, elle nous était accordée tout à coup dans sa plénitude.

Sans parler de l'espoir de faire une découverte qui peut illustrer, ou de publier un ouvrage qui doit mériter l'approbation générale, il y a dans le simple plaisir de penser, d'enrichir ses méditations par la connaissance des idées des autres, une sorte de satisfaction intime qui tient à la fois au besoin d'agir et de se perfectionner; sentiments naturels à l'homme.

Les travaux physiques apportent à une certaine classe de la société, par des moyens absolument contraires, des avantages à peu près pareils dans leurs rapports avec le bonheur. Ces travaux suspendent l'action de l'âme, dérobent le temps; ils font vivre sans souffrir; l'existence est un bien dont on ne cesse pas de jouir; l'instant qui succède au travail rend plus doux le sentiment de la vie, et dans la succession de la fatigue et du repos, la peine morale trouve peu de place. L'homme qui occupe les facultés de son esprit, obtient de même, par leur exercice, le moyen d'échapper aux tourments du cœur. Les occupations mécaniques calment la pensée en l'étouffant; l'étude, en dirigeant l'esprit vers des objets intellectuels, distrait de même des idées qui dévorent. Le travail, de quelque nature qu'il soit, affranchit l'âme des passions dont les chimères se placent au milieu des loisirs de la vie.

L'étude nous rend une partie des plaisirs que l'on cherche dans les passions. C'est une action continuelle, et l'homme ne saurait renoncer à l'action; sa nature lui commande l'exercice des facultés qu'il tient d'elle...

L'amour de l'étude, loin de priver la vie de l'intérêt dont elle a besoin, a tous les caractères de la passion, excepté celui qui cause tous ses malheurs, la dépendance du sort et des hommes. L'étude offre un but qui cède toujours en proportion des efforts, vers lequel les progrès sont certains, dont la route présente de la variété sans crainte de vicissitude ; les succès qu'elle promet ne peuvent être suivis de revers. Elle vous fait parcourir une suite d'objets nouveaux, elle vous fait éprouver une sorte d'événements qui suffisent à la pensée, l'occupent et l'animent sans aucun secours étranger. Ces jours, si semblables pour le malheur, si uniformes pour l'ennui, offrent à l'homme, dont l'étude remplit le temps, beaucoup d'époques variées. Une fois il a saisi la solution d'un problème qui l'occupait depuis longtemps; une autre fois une beauté nouvelle l'a frappé dans un ouvrage inconnu ; enfin, ses jours sont marqués entre eux par les différents plaisirs qu'il a conquis par sa pensée : et ce qui distingue surtout cette espèce de jouissance, c'est que l'avoir éprouvée la veille, vaut la certitude de la retrouver le lendemain. Ce qui importe, c'est de donner à son esprit cette impulsion, de se commander les premiers pas ; ils entraînent à tous les autres. L'instruction fait naître la curiosité. L'esprit répugne de lui-même à ce qui est incomplet, il aime l'ensemble, il tend au but, et de même qu'il s'élève vers l'avenir, il aspire à connaître un nouvel enchaînement de pensées qui s'offre en avant de ses efforts et de son espérance.

Soit qu'on lise, soit qu'on écrive, l'esprit fait un travail qui lui donne à chaque instant le sentiment de sa justesse ou de son étendue, et sans qu'aucune réflexion d'amour-propre se mêle à cette jouissance ; elle est réelle, comme le plaisir que trouve l'homme robuste dans l'exercice du corps proportionné à ses forces. Quand Rousseau a peint les premières impressions de la statue de Pygmalion, avant de lui faire goûter le bonheur d'aimer, il lui a fait trouver une vraie jouissance dans la sensation du *moi*. C'est surtout en combinant, en développant des

idées abstraites, en portant notre esprit chaque jour au delà du terme de la veille, que la conscience de notre existence morale devient un sentiment heureux et vif; et quand une sorte de lassitude succéderait à cette exsertion[1] de soi-même, ce serait aux plaisirs simples, au sommeil de la pensée, au repos enfin, mais non aux peines du cœur que la fatigue du travail nous livrerait.

L'âme trouve de vastes consolations dans l'étude et la méditation des sciences et des idées. Il semble que notre propre destinée se perde au milieu du monde qui se découvre à nos yeux; que des réflexions qui tendent à tout généraliser, nous portent à nous considérer nous-mêmes comme l'une des mille combinaisons de l'univers, et qu'estimant plus en nous la faculté de penser que celle de souffrir, nous donnions à l'une le droit de chasser l'autre. Sans doute, l'impression de la douleur est absolue pour celui qui l'éprouve, et chacun la ressent d'après soi seul. Cependant il est certain que l'étude de l'histoire, la connaissance de tous les malheurs qui ont été éprouvés avant nous, livrent l'âme à des contemplations philosophiques dont la mélancolie est plus facile à supporter que le tourment de ses propres peines. Le joug d'une loi commune à tous ne fait pas naître ces mouvements de rage qu'un sort sans exemple exciterait; en réfléchissant sur les générations qui se sont succédé au milieu des douleurs, en observant ces mondes innombrables, où des milliers d'êtres partagent simultanément avec nous le bienfait ou le malheur de l'existence, l'intensité même du sentiment individuel s'affaiblit, et l'abstraction enlève l'homme à lui-même.

Quelles que soient les opinions que l'on professe, personne

---

1. *A cette exsertion de soi-même.* — *Exsertion*, au sens latin; à cette mise en dehors, à ce développement actif de soi-même. — Ce mot, que l'Académie n'a pas admis dans son dictionnaire, est donné par Littré comme terme d'histoire naturelle, et ainsi expliqué : « *Exsertion*, état d'une chose *exserte*, qui fait saillie, qui s'élève de la surface d'une autre. »

ne peut nier qu'il ne soit doux de croire à l'immortalité de l'âme ; et lorsqu'on s'abandonne à la pensée, qu'on parcourt avec elle les conceptions les plus métaphysiques, elle embrasse l'univers, et transporte la vie bien loin au delà de l'espace matériel que nous occupons. Les merveilles de l'infini paraissent plus vraisemblables.

Tout, hors la pensée, parle de destruction ; l'existence, le bonheur, les passions sont soumises aux trois grandes époques de la nature, *naître, croître et mourir ;* mais la pensée, au contraire, avance par une sorte de progression dont on ne voit pas le terme ; et, pour elle, l'éternité semble avoir déjà commencé.

Plusieurs écrivains se sont servis des raisonnements les plus intellectuels pour prouver le matérialisme ; mais l'instinct moral est contre cet effort, et celui qui attaque avec toutes les ressources de la pensée la spiritualité de l'âme, rencontre toujours quelques instants où ses succès même le font douter de ce qu'il affirme. L'homme donc qui se livre sans projet à ses impressions, reçoit par l'exercice des facultés intellectuelles un plus vif espoir de l'immortalité de l'âme...

De l'influence des passions sur le bonheur.

QUELQUES PENSÉES MORALES

— Les écrivains, comme les instituteurs, améliorent bien plus sûrement par ce qu'ils inspirent que par ce qu'ils enseignent. Les pensées délicates et pures, dans la vie comme dans les livres, animent chaque parole, se peignent dans chaque trait, sans qu'il soit nécessaire pour cela de les déclarer formellement, ni de les rédiger en maximes; et la moralité d'un ouvrage d'imagination consiste bien plus dans l'impression générale qu'on en reçoit, que dans les détails qu'on en retient.

— J'ai souvent remarqué que c'est par ses défauts que l'on gouverne ceux dont on est aimé; ils veulent les ménager, ils craignent de les irriter, et ils finissent par s'y soumettre; tandis que les qualités dont le principal avantage est de rendre la vie facile, sont souvent oubliées, et ne donnent point de pouvoir sur les autres.

— Pour conserver son cœur dans toute sa pureté, il ne faut pas repousser l'examen de soi; il faut triompher de la répugnance qu'on éprouve à s'avouer les mauvais sentiments qui se cachent longtemps au fond de notre cœur avant d'en usurper l'empire.

— Combien il est peu d'écrits qui vous disent, de la souffrance, tout ce qu'il en faut redouter! Oh! que l'homme aurait peur, s'il existait un livre qui dévoilât véritablement le mal-

heur, un livre qui fît connaître ce que l'on a toujours craint de représenter, les faiblesses, les misères qui se traînent après les grands revers; les ennuis dont le désespoir ne guérit pas; le dégoût qui n'amortit point l'âpreté de la souffrance; les petitesses à côté des plus nobles douleurs; et tous ces contrastes et toutes ces inconséquences, qui ne s'accordent que pour faire du mal et déchirent à la fois un même cœur par tous les genres de peine!

... Dans la fatigue d'une grande douleur, il est des moments où l'âme se lasse de l'exaltation, et va chercher du poison dans quelque souvenir minutieux, dans quelques détails inaperçus, dont il semble qu'un grand revers devrait au moins affranchir.

— Après la perte de ce qu'on aimait le plus au monde, comment être content de soi-même, si l'on n'est pas resté dans la plus profonde retraite? Il suffit de vivre dans la société pour négliger de quelque manière le culte de ceux qui ne sont plus. C'est en vain que leur souvenir habite au fond du cœur; on se prête à cette activité des vivants qui écarte l'idée de la mort, ou comme pénible, ou comme inutile, ou seulement même comme fatigante. Enfin, si la solitude ne prolonge pas les regrets et la rêverie, l'existence, telle qu'elle est, s'empare de nouveau des âmes les plus tendres, et leur rend des intérêts, des désirs et des passions. C'est une misérable condition de la nature humaine que cette nécessité de se distraire, et, bien que la Providence ait voulu que l'homme fût ainsi, pour qu'il pût supporter la mort et pour lui-même et pour les autres, souvent, au milieu de ses distractions, on se sent saisi par le remords d'en être capable, et il semble qu'une voix touchante et résignée nous dise : *Vous que j'aimais, m'avez-vous donc oublié?*

— Les idées mélancoliques ont beaucoup de charme, tant qu'on n'a pas été soi-même profondément malheureux; mais

quand la douleur, dans toute son âpreté, s'est emparée de l'âme, on n'entend plus sans tressaillir de certains mots qui jadis n'excitaient en nous que des rêveries plus ou moins douces.

— Il y a quelquefois dans la destinée un jeu bizarre et cruel. Souvent, quand on se livre le plus à l'espérance, et surtout lorsqu'on a l'air de plaisanter avec le sort et de compter sur le bonheur, il se passe quelque chose de redoutable dans le tissu de notre histoire, et les fatales sœurs viennent y mêler leurs fils noirs et brouiller l'œuvre de nos mains.

— Le remords est la seule douleur de l'âme que le temps et la réflexion n'adoucissent pas.

— La triste connaissance du cœur humain fait, dans le monde, de l'exercice de la bonté un plaisir plus vif ; on se sent plus nécessaire en se voyant si peu de rivaux, et cette pensée anime à l'accomplissement d'une vertu à laquelle le malheur et le crime offrent tant de maux à réparer.

— C'est un beau moment dans le *Don Carlos* de Schiller que celui où le marquis de Posa, n'espérant plus échapper à la vengeance de Philippe II, prie Élisabeth[1] de recommander à Don Carlos l'accomplissement des projets qu'ils ont formés ensemble pour la gloire et le bonheur de la nation espagnole. « Rappelez-lui, dit-il, quand il sera dans l'âge mûr, rappelez-lui qu'il doit porter respect aux rêves de sa jeunesse. » En effet, quand on avance dans la vie, la prudence prend à tort le pas sur toutes les autres vertus; on dirait que tout est folie dans la chaleur de l'âme; et cependant, si l'homme pouvait la conserver encore quand l'expérience l'éclaire, s'il héritait du temps sans se courber sous son poids, il n'insulterait jamais aux vertus exal-

1. La reine d'Espagne.

tées dont le premier conseil est toujours le sacrifice de soi-même.

— L'un des inconvénients de l'habitude de la dissimulation, c'est qu'une seule faute peut détruire le fruit des plus grands efforts : le caractère naturel porte en lui-même de quoi réparer ses torts : le caractère qu'on s'est fait peut se soutenir, mais non se relever.

— Sans doute les actions sont la meilleure garantie de la moralité d'un homme : néanmoins je crois qu'il existe un accent dans les paroles et par conséquent un caractère dans les formes du style, qui atteste les qualités de l'âme avec plus de certitude encore que les actions mêmes[1]. Cette sorte de style n'est point un art que l'on puisse acquérir avec de l'esprit; c'est soi, c'est l'empreinte de soi.

— La morale est inépuisable en sentiments, en idées heureuses pour l'homme de génie qui sait s'en pénétrer; c'est avec cet appui qu'il se sent fort, et s'abandonne sans crainte à son inspiration. Ce que les anciens appelaient l'esprit divin, c'était sans doute la conscience de la vertu dans l'âme du juste, la puissance de la vérité réunie à l'éloquence du talent.

— La voix de la conscience est si délicate, qu'il est facile de l'étouffer; mais elle est si pure, qu'il est impossible de la méconnaître.

— Il y a dans l'enthousiasme pour tout ce qui est noble et bon quelque chose de si délicieux, qu'on ne peut s'empêcher de prendre ces impressions pour le présage d'une autre vie.

---

1. *Oratio vultus animi est.* SÉNÈQUE. « Le discours est le visage de l'âme. »

— La destination de l'homme sur cette terre n'est pas le bonheur, mais le perfectionnement. C'est en vain que, par un jeu puéril, on dirait que le perfectionnement est le bonheur : nous sentons clairement la différence qui existe entre les jouissances et les sacrifices, et, si le langage voulait adopter les mêmes termes pour des idées si peu sensibles, le jugement naturel ne s'y laisserait pas tromper.

— Il y a quelquefois de la méchanceté dans les gens d'esprit, mais le génie est presque toujours plein de bonté. La méchanceté vient non pas de ce qu'on a trop d'esprit, mais de ce qu'on n'en a pas assez; si l'on pouvait parler sur les idées, on laisserait en paix les personnes; si l'on se croyait assuré de l'emporter sur les autres par ses talents naturels, on ne chercherait pas à niveler le parterre sur lequel on veut dominer. Il y a des médiocrités d'âme déguisées en esprit piquant et malicieux; mais la vraie supériorité est rayonnante de bons sentiments comme de hautes pensées.

— Aimer en apprend plus sur ce qui tient aux mystères de l'âme que la métaphysique la plus subtile. On ne s'attache jamais à telle ou telle qualité de la personne qu'on préfère, et tous les madrigaux disent un grand mot philosophique, en répétant que c'est pour *je ne sais quoi* qu'on aime; car ce je ne sais quoi, c'est l'ensemble et l'harmonie que nous reconnaissons par l'amour, par l'admiration, par tous les sentiments qui nous révèlent ce qu'il y a de plus profond et de plus intime dans le cœur d'un autre.

— Tous les jeunes gens dont la tête est mauvaise s'attribuent en conséquence un bon cœur, et rien n'est plus absurde cependant que de se supposer des qualités parce qu'on se sent des défauts; cette garantie négative est très peu certaine; car, de ce que l'on manque de raison, il ne s'ensuit pas que l'on

ait de la sensibilité ; la folie n'est souvent qu'un égoïsme impétueux.

— Voyager est, quoi qu'on puisse dire, un des plus tristes plaisirs de la vie. Lorsque vous vous trouvez bien dans quelque ville étrangère, c'est que vous commencez à vous y faire une patrie; mais traverser des pays inconnus, entendre parler un langage que vous comprenez à peine, voir des visages humains sans relation avec votre passé ni avec votre avenir, c'est de la solitude et de l'isolement sans repos et sans dignité; car cet empressement, cette hâte pour arriver là où personne ne vous attend, cette agitation dont la curiosité est la seule cause, vous inspire peu d'estime pour vous-même, jusqu'au moment où les objets nouveaux deviennent un peu anciens et créent autour de vous quelques doux liens de sentiments et d'habitude [1].

— Les siècles superstitieux accusent facilement les opinions nouvelles d'impiété, et les siècles incrédules les accusent non moins facilement de folie. Dans le seizième siècle, Galilée a été livré à l'inquisition pour avoir dit que la terre tournait, et dans le dix-huitième, quelques-uns ont voulu faire passer J.-J. Rousseau pour un dévot fanatique. Les opinions qui diffèrent de l'esprit dominant, quel qu'il soit, scandalisent toujours le vulgaire; l'étude et l'examen peuvent seuls donner cette libéralité de jugement sans laquelle il est impossible d'acquérir des lumières nouvelles, ou de conserver même celles qu'on a; car on se soumet à certaines idées reçues, non comme à des vérités, mais comme au pouvoir; et c'est ainsi que la raison humaine s'habitue à la servitude, dans le champ même de la littérature et de la philosophie.

---

1. Pour Mme de Staël, avec ses habitudes invétérées de sociabilité et son attache à la vie de salon la plus distinguée et la plus intéressante, le voyage, le voyage continu, à courtes étapes, avide de découvrir sans cesse et de voir, était une sorte d'exil.

— L'ignorance, telle qu'elle existait il y a quelques siècles, respectait les lumières et désirait les acquérir; l'ignorance de notre temps est dédaigneuse, et cherche à tourner en ridicule les travaux et les méditations des hommes éclairés. L'esprit philosophique a répandu dans toutes les classes une certaine facilité de raisonnement, qui sert à décrier tout ce qu'il y a de grand et de sérieux dans la nature humaine, et nous en sommes à cette époque de la civilisation où toutes les belles choses de l'âme tombent en poussière.

— Il reste encore une chose vraiment belle et morale, dont l'ignorance et la frivolité ne peuvent jouir, c'est l'association de tous les hommes qui pensent d'un bout de l'Europe à l'autre. Souvent ils n'ont entre eux aucune relation; ils sont dispersés souvent à de grandes distances l'un de l'autre; mais, quand ils se rencontrent, un mot suffit pour qu'ils se reconnaissent. Ce n'est pas telle religion, telle opinion, tel genre d'étude, c'est le culte de la vérité qui les réunit. Tantôt, comme les mineurs, ils creusent jusqu'au fond de la terre pour pénétrer, au sein de l'éternelle nuit, les mystères du monde ténébreux; tantôt ils s'élèvent au sommet du Chimboraço[1] pour découvrir, au point le plus élevé du globe, quelques phénomènes inconnus; tantôt ils étudient les langues de l'Orient pour y chercher l'histoire primitive de l'homme; tantôt ils vont à Jérusalem pour faire sortir des ruines saintes une étincelle qui ranime la religion et la poésie[2]; enfin, ils sont vraiment le peuple de Dieu, ces hommes qui ne désespèrent pas encore de la race humaine, et veulent lui conserver l'empire de la pensée.

---

1. Alexandre de Humboldt et Bonpland.
2. Chateaubriand.

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE

Des romans.

Les romans sont, de tous les écrits littéraires, ceux qui ont le plus de juges; il n'existe presque personne qui n'ait le droit de prononcer sur le mérite d'un roman; les lecteurs même les plus défiants et les plus modestes sur leur esprit ont raison de se confier à leurs impressions. C'est donc une des premières difficultés de ce genre que le succès populaire auquel il doit prétendre.

Une autre non moins grande, c'est qu'on a fait une telle quantité de romans médiocres, que le commun des hommes est tenté de croire que ces sortes de compositions sont les plus aisées de toutes, tandis que ce sont précisément les essais multipliés dans cette carrière qui ajoutent à sa difficulté; car, dans ce genre comme dans tous les autres, les esprits un peu relevés craignent les routes battues, et c'est un obstacle à l'expression des sentiments vrais, que l'importun souvenir des écrits insipides qui nous ont tant parlé des affections du cœur[1]. Enfin le

1. Mme de Staël a dit très bien ailleurs : « L'art d'écrire des romans n'a point la réputation qu'il mérite, parce qu'une foule de mauvais auteurs nous ont accablés de leurs fades productions dans ce genre, où la perfection exige le génie le plus relevé, mais où la médiocrité est à la portée de tout le monde. Cette innombrable quantité de fades romans a presque usé la passion même qu'ils ont peinte; et l'on a peur de retrouver dans sa propre histoire le moindre rapport avec les situations qu'ils décrivent. Il ne fallait pas moins que l'autorité des grands maîtres pour relever le genre qu'ils ont dégradé. D'autres auteurs l'ont encore plus avili en y mêlant les tableaux les plus dégoûtants du vice; et, tandis que le premier avantage des fictions est de rassembler autour de l'homme tout ce qui, dans la nature, peut lui servir de leçon ou de modèle, on a imaginé qu'on tirerait une utilité quelconque des peintures odieuses des mauvaises mœurs; comme si elles pouvaient jamais laisser le cœur qui les repousse dans une situation aussi pure que le cœur qui les aurait toujours ignorées. » (*Essai sur les fictions.*)

genre en lui-même présente des difficultés effrayantes, et il suffit, pour s'en convaincre, de songer au petit nombre de romans placés dans le rang des ouvrages.

En effet, il faut une grande puissance d'imagination et de sensibilité pour s'identifier avec toutes les situations de la vie, et conserver ce naturel parfait, sans lequel il n'y a rien de grand, de beau, ni de durable.

Il existe un langage que l'affectation ne peut imiter, et que l'esprit à lui seul ne saurait découvrir. C'est surtout dans les romans que cette vérité de langage, cette justesse de ton, si l'on peut s'exprimer ainsi, doivent être particulièrement observées; sensibilité exagérée, fierté hors de place, prétention de vertu, toute cette nature de convention qui fatigue si souvent dans le monde, se retrouve dans les romans; et comme on pourrait dire, en observant tel ou tel homme, c'est par cette parole, par ce regard, par cet accent qu'il trahit à son insu les bornes de son esprit ou de son âme; de même, dans les fictions, on pourrait montrer dans quelle situation l'auteur a manqué de sensibilité véritable, dans quel endroit le talent n'a pu suppléer au caractère, et quand l'esprit a vainement cherché ce que l'âme aurait saisi d'un seul jet.

Les événements ne doivent être dans les romans que l'occasion de développer les passions du cœur humain; il faut conserver dans les événements assez de vraisemblance pour que l'illusion ne soit point détruite; mais les romans qui excitent la curiosité seulement par l'invention des faits, ne captivent dans les hommes que cette imagination qui a fait dire que les yeux sont toujours enfants. Les romans que l'on ne cessera jamais d'admirer, *Clarisse*, *Clémentine*, *Tom-Jones*, *la Nouvelle Héloïse*, *Werther*, etc., ont pour but de révéler ou de retracer une foule de sentiments dont se compose, au fond de l'âme, le bonheur ou le malheur de l'existence; ces sentiments que l'on ne dit point, parce qu'ils se trouvent liés avec nos secrets ou avec nos faiblesses, et parce que les hommes passent leur

vie avec les hommes sans se confier jamais mutuellement ce qu'ils éprouvent.

L'histoire ne nous apprend que les grands traits manifestés par la force des circonstances, mais elle ne peut nous faire pénétrer dans les impressions intimes qui, en influant sur la volonté de quelques-uns, ont disposé du sort de tous. Les découvertes dans ce monde intérieur sont inépuisables; il n'y a qu'une chose étonnante pour l'esprit humain, c'est lui-même.

The proper study of mankind is man[1].

Cherchons donc toutes les ressources du talent, tous les développements de l'esprit, dans la connaissance approfondie des affections de l'âme, et n'estimons les romans que lorsqu'ils nous paraissent, pour ainsi dire, une sorte de confession, dérobée à ceux qui ont vécu, comme à ceux qui vivront.

Observer le cœur humain, c'est montrer à chaque pas l'influence de la morale sur la destinée : il n'y a qu'un secret dans la vie, c'est le bien ou le mal qu'on a fait; il se cache, ce secret, sous mille formes trompeuses : vous souffrez longtemps sans l'avoir mérité, vous prospérez longtemps par des moyens condamnables; mais tout à coup votre sort se décide, le mot de votre énigme se révèle, et ce mot, la conscience l'avait dit bien avant que le destin l'eût répété. C'est ainsi que l'histoire de l'homme doit être représentée dans les romans ; c'est ainsi que les fictions doivent nous expliquer, par nos vertus et nos sentiments, les mystères de notre sort.

Il est permis de croire que les circonstances de la vie, passagères comme elles le sont, nous instruisent moins des vérités durables que des fictions fondées sur ces vérités ; et que les meilleures leçons de la délicatesse et de la fierté peuvent se trouver dans les romans où les sentiments sont peints avec

---

1. L'étude propre du genre humain, c'est l'homme. » Pope, *Essai sur l'homme.*

assez de naturel pour que vous croyiez assister à la vie réelle, en les lisant.

Un style commun, un style ingénieux, sont également éloignés de ce naturel ; l'ingénieux ne convient qu'aux affections de parure, à ces affections qu'on éprouve seulement pour les montrer ; l'ingénieux enfin est une telle preuve de sang-froid, qu'il exclut la possibilité de toute émotion profonde. Les expressions communes sont aussi loin de la vérité que les expressions recherchées, parce que les expressions communes ne peignent jamais ce qui se passe réellement dans notre cœur ; chaque homme a une manière de sentir particulière, qui lui inspirerait de l'originalité, s'il s'y livrait ; le talent ne consiste peut-être que dans cette mobilité qui transporte l'âme dans toutes les affections que l'imagination peut se représenter. Le génie ne dira jamais mieux que la nature, mais il dira comme elle, dans des situations inventées, tandis que l'homme ordinaire ne sera inspiré que par la sienne propre. C'est ainsi que, dans tous les genres, la vérité est à la fois ce qu'il y a de plus difficile et de plus simple, de plus sublime et de plus naturel.

Il n'y a point eu dans la littérature des anciens ce que nous appelons des romans ; la patrie absorbait alors toutes les âmes ; et les femmes ne jouaient pas un assez grand rôle pour que l'on observât toutes les nuances de l'amour : chez les modernes, l'éclat des romans de chevalerie appartient beaucoup plus au merveilleux des aventures, qu'à la vérité et à la profondeur des sentiments. Mme de La Fayette est la première qui, dans *la Princesse de Clèves*, ait su réunir à la peinture de ces mœurs brillantes de la chevalerie, le langage touchant des affections passionnées. Mais les véritables chefs-d'œuvre, en fait de romans, sont tous du dix-huitième siècle ; ce sont les Anglais qui, les premiers, ont donné à ce genre de production un but véritablement moral[1] ; ils cherchent l'utilité dans tout, et leur

1. Mme de Staël vient de nommer *Clarisse Harlowe*, le chef-d'œuvre de Ri-

disposition à cet égard est celle des peuples libres ; ils ont besoin d'être instruits, plutôt qu'amusés, parce qu'ayant à faire un noble usage des facultés de leur esprit, ils aiment à les développer et non à les endormir [1].

Préface de Delphine.

De l'allégorie.

... Il est une autre sorte de fictions dont l'effet me paraît encore inférieur à celui du merveilleux [2] ; ce sont les allégories. Il me semble qu'elles affaiblissent la pensée, comme le merveilleux altère le tableau de la passion. Sous la forme de l'apologue, les allégories ont pu quelquefois servir à rendre populaires les vérités utiles : mais cet exemple même est une preuve qu'en donnant cette forme à la pensée, on croit la faire descendre pour la mettre à portée du commun des hommes ; c'est une faiblesse d'esprit dans le lecteur, que le besoin des images pour comprendre les idées ; la pensée qui pourrait être rendue parfaitement sensible de cette manière manquerait toujours, à un certain degré, d'abstraction ou de finesse. L'abstraction est par delà toutes les images ; elle a une sorte de précision géomé-

---

chardson, et sa *Clémentine*, c'est-à-dire, le plus touchant épisode du roman de *Charles Grandison* et *Tom Jones*, le chef-d'œuvre de Fielding ; elle étend sans doute au *Vicaire de Wackefield*, de Goldsmith, cet éloge du roman anglais.

1. « Alors, dit M. Taine dans son *Histoire de la littérature anglaise*, paraît un genre nouveau, le roman antiromanesque, œuvre et lecture d'esprits positifs, observateurs et moralistes, destiné non à exalter ou amuser l'imagination, comme les romans d'Espagne ou du moyen âge, non à reproduire ou embellir la conversation, comme les romans de France et du dix-septième siècle, mais à peindre la vie réelle, à décrire des caractères, à suggérer des plans de conduite et à juger des motifs d'action. »

2. L'auteur vient d'élever contre l'emploi du *merveilleux* dans les *fictions* un ensemble d'objections d'une valeur très contestable. D'après cette thèse paradoxale, le principal tort de l'intervention des puissances surnaturelles, dans la fiction, serait d'affaiblir ou de ruiner l'intérêt en nous ôtant le plaisir de deviner, d'entrevoir ou d'ignorer, aussi longtemps qu'il convient, *l'événement*, dans les tableaux que nous offrent le narrateur épique, le romancier, etc.

trique qui ne permet pas de l'exprimer autrement que dans ses termes positifs. La parfaite finesse de l'esprit échappe à toutes les allégories ; les nuances des tableaux ne sont jamais aussi délicates que les aperçus métaphysiques ; et ce qu'on peut mettre en relief ne sera jamais ce qu'il y a de plus ingénieusement subtil dans la pensée.

Mais, indépendamment du tort que font les allégories aux idées qu'elles veulent exprimer, c'est presque toujours un genre d'ouvrage sans aucune espèce d'agrément. Il a un double but, celui de faire ressortir une vérité morale, et d'attacher par le récit de la fable qui en est l'emblème ; presque toujours l'un est manqué par le besoin d'atteindre l'autre ; l'idée abstraite est vaguement représentée, et le tableau n'a point d'effet dramatique. C'est une fiction dans la fiction, dont les événements ne peuvent point intéresser, puisqu'ils ne sont là que pour figurer des résultats philosophiques, et dont l'intelligence fatigue bien plus que ne le ferait l'expression purement métaphysique. Il faut distraire, dans l'allégorie, ce qui est abstrait de ce qui appartient à l'image, découvrir les idées sous le nom des personnages qui les représentent, et commencer par deviner l'énigme avant de comprendre la pensée.

Quand on veut expliquer ce qui donne de la monotonie au charmant poème de *Télémaque*, on trouve que c'est le personnage de Mentor, qui, tout à la fois merveilleux et allégorique, a les inconvénients des deux genres. Comme merveilleux, il ôte toute inquiétude sur le sort de Télémaque[1], par la certitude que l'on acquiert qu'il triomphera de tous les périls par le secours de la déesse ; comme allégorique, il détruit tout l'effet

---

1. Cette critique du personnage de Mentor, en tant que *merveilleux*, tient au faux point de vue où l'auteur s'est placé dans ce qui précède. Est-ce que la protection dont Achille est couvert par les dieux, dans l'*Iliade*, nous ôte toute inquiétude sur le sort du héros ? Cesse-t-on de craindre pour Énée, de le suivre avec intérêt dans ses luttes et ses épreuves, parce qu'une puissante déesse veille sur lui maternellement ? Etc.

des passions qui dépend de leurs combats intérieurs. Les deux pouvoirs, que les moralistes distinguent dans le cœur de l'homme, sont deux personnages dans le poème de Fénelon; le caractère de Mentor est sans passion, celui de Télémaque sans empire sur lui-même[1]. L'homme est entre deux, et l'intérêt ne sait à quel objet s'attacher[2]. Ces allégories piquantes, où, comme dans *Thélème*[3] et *Macare*[4], la *Volonté* voyage pour rencontrer le *Bonheur*; ces allégories prolongées, où, comme dans *la Reine des fées*, de Spencer, chaque chant est le récit du combat d'un chevalier, qui représente une vertu, contre un vice, son adversaire, ne peuvent être intéressantes, quel que soit le talent qui les embellisse. On arrive à la fin tellement fatigué de la partie romanesque de l'allégorie, qu'on n'a plus la force d'en comprendre le sens philosophique.

Les fables, où l'on fait parler les animaux, ont servi d'abord comme un apologue dont le peuple saisissait plus facilement le sens; on en a fait ensuite un genre d'ouvrage littéraire dans lequel beaucoup d'écrivains se sont exercés. Il a existé un

---

1. Il n'est pas exact de dire que Télémaque ne prend d'empire sur lui-même, qu'il ne se corrige de ses faiblesses et de ses défauts que grâce à l'assistance de la déesse déguisée qui l'accompagne, enfin qu'il n'est autre chose qu'une cire molle dans la main de Mentor. Un critique célèbre n'en juge pas ainsi : « Le caractère le plus heureux dans cette variété de portraits qu'offre le roman moral de Fénelon, c'est celui du jeune Télémaque. Plus développé, plus agissant que le Télémaque de l'*Odyssée*, il réunit tout ce qui peut surprendre, attacher, instruire; dans l'âge des passions, il est sous la garde de la sagesse, qui le laisse souvent faillir, parce que les fautes sont l'éducation des hommes; il a l'orgueil du trône, l'emportement de l'héroïsme et la candeur de la première jeunesse. Ce mélange de hauteur et de naïveté, de force et de soumission, forme peut-être le caractère le plus aimable et le plus touchant de la muse épique... » VILLEMAIN, *Notice sur Fénelon*.

2. Tout ce que Mme de Staël vient de dire, en général, de la froideur inhérente au poème allégorique, est juste et finement déduit. Mais *la Reine des fées*, ce poème célèbre de Spencer, est encore autre chose qu'une mise en scène d'abstractions personnifiées; la chevalerie et la féerie s'y mêlent à la morale allégorisée, de manière à former une épopée fantastique, à laquelle l'imagination de l'auteur prête un éblouissant et séduisant éclat. V. TAINE, *Hist. de la littérature anglaise*, IIe vol.

3. Du grec θέλημα, volonté, désir.

4. De μακαρία, bonheur, félicité.

homme qui devait être unique dans cette carrière, parce que son naturel était si parfait qu'il ne pouvait ni se rencontrer deux fois, ni s'imiter une seule...

Les allégories ont été fort en usage parmi les Orientaux. Le despotisme de leurs gouvernements en est sans doute la première cause. On a eu besoin de dire la vérité sous un voile qui permît aux sujets d'entendre ce qui peut-être échapperait à la pénétration du maître.

Les ouvrages d'allusions sont aussi une sorte de fiction, dont le mérite n'est bien senti que par les contemporains. La postérité juge ces écrits à part du mérite d'action qu'ils pouvaient avoir à une autre époque, et de la connaissance des difficultés que leurs auteurs avaient à vaincre. Dès que le talent s'est exercé d'une manière relative, il perd son éclat avec les circonstances qui le faisaient ressortir. Le poème d'*Hudibras*[1], par exemple, est peut-être un de ceux dans lesquels on trouve le plus de ce qu'on appelle de l'esprit : mais comme il faut rechercher ce que l'auteur a voulu dire dans ce qu'il dit, que des notes sans nombre sont nécessaires pour comprendre ses plaisanteries, et qu'avant de rire ou d'être intéressé, il faut une instruction préalable, le mérite de ce poème n'est plus généralement senti. Un ouvrage philosophique peut exiger des recherches pour être entendu : mais une fiction, quelle qu'elle soit, ne produit un effet absolu que quand elle contient en elle seule ce qui importe pour que tous les lecteurs, dans tous les moments, en reçoivent une impression complète. Plus les actions sont adaptées aux circonstances présentes, plus elles sont utiles, et plus par conséquent leur gloire est immortelle ; mais les écrits, au contraire, ne s'agrandissent qu'en se détachant des événements présents, pour s'élever à l'immuable nature des choses ; et tout ce que

---

1. L'ouvrage de Butler est un poème satirique, dont le héros burlesque, Hudibras, personnifie les ridicules et les folies de la secte puritaine au lendemain de la restauration des Stuarts.

les écrivains font pour le jour, est, selon l'expression de Massillon, *temps perdu pour l'éternité.*

Essai sur les fictions.

De l'éloquence de la prose.

.....Dans la belle poésie, la régularité même de la versification donne une sorte de plaisir auquel la prose ne peut atteindre : c'est une sensation physique qui dispose à l'attendrissement ou à l'enthousiasme; c'est une difficulté vaincue dont les connaisseurs jugent le mérite, et qui cause même aux ignorants une jouissance qu'ils ne peuvent analyser. Mais il faut aussi convenir de tout le charme, de toute la jouissance des images poétiques et des mouvements d'éloquence dont la prose perfectionnée nous offre de si beaux exemples. Racine lui-même fait à la rime, à l'hémistiche, au nombre des syllabes, des sacrifices de style[1]; et s'il est vrai que l'expression juste, celle qui rend jusqu'à la plus délicate nuance, jusqu'à la trace la plus fugitive de la liaison de nos idées; s'il est vrai que cette expression soit unique dans la langue, qu'elle n'ait point d'équivalent, que, jusqu'au choix des transitions grammaticales, des articles entre les mots, tout puisse servir à éclaircir une idée, à réveiller un souvenir, à écarter un rapprochement inutile, à transmettre un mouvement comme il est éprouvé, à perfectionner enfin ce talent sublime qui fait communiquer la vie avec la vie, et révèle à l'âme solitaire les secrets d'un autre cœur et les impressions

---

1. Est-ce chez Racine qu'il faut signaler des *sacrifices* de ce genre? Qui donc, parmi nos poètes, appuie mieux de son exemple le précepte de Boileau sur la soumission de la rime à la raison et leur parfait accord? A qui pensait Boileau, si ce n'est à Racine, et à Molière, quand, après avoir dit :

La rime est une esclave et ne doit qu'obéir,

il ajoutait :

Au joug de la raison sans peine elle fléchit
Et loin de la gêner la sert et l'enrichit?

intimes d'un autre être; s'il est vrai qu'une grande délicatesse de style ne permettrait pas, dans les périodes éloquentes, le plus léger changement sans dommage; s'il n'est qu'une manière d'écrire le mieux possible, se peut-il qu'avec les règles des vers, cette manière unique puisse toujours se rencontrer[1] ?

L'harmonie du style en prose a fait de grands progrès; mais cette harmonie ne doit point imiter l'effet musical des beaux vers : si l'on voulait l'essayer, on rendrait la prose monotone, on cesserait d'être libre dans le choix de ses expressions, sans être dédommagé par la consonance de la poésie versifiée. L'harmonie de la prose, c'est celle que la nature indique d'elle-même à nos organes.

Lorsque nous sommes émus, le son de la voix s'adoucit pour implorer la pitié, l'accent devient plus sévère pour exprimer une résolution généreuse; il s'élève, il se précipite, lorsqu'on veut entraîner à son opinion les auditeurs incertains qui nous entourent. Le talent, c'est la faculté d'appeler à soi, quand on le veut, toutes les ressources, tous les effets des mouvements naturels; c'est cette mobilité d'âme qui vous fait recevoir de l'imagination l'émotion que les autres hommes ne pourraient éprouver que par les événements de leur propre vie. Les plus beaux morceaux de prose que nous connaissions sont la langue des passions évoquée par le génie. L'homme sans talent littéraire aurait pu trouver ces expressions que nous admirons, si le malheur avait profondément agité son âme.

Sur les champs de Philippes, Brutus s'écrie : « O vertu, ne serais-tu qu'un fantôme?[2] » Le tribun des soldats romains, les

---

1. Pourquoi douter que cette manière *unique* de rendre le sentiment et la pensée puisse se rencontrer constamment dans un ouvrage écrit en vers? La prose aurait-elle donc le privilège de la perfection soutenue? Si difficile que soit à porter, chez nous, le joug de la versification, cette prétention peut-elle être admise? — Il y a ici trace visible d'un préjugé littéraire fort répandu au dix-huitième siècle, de ce préjugé en faveur de la prose contre la poésie, qui remontait aux paradoxes de La Mothe-Houdard et de Fontenelle.

2. Ce n'est pas là précisément le mot de désespoir du grand Romain, celui que

conduisant à une mort certaine pour forcer un poste important, leur dit : « Il est nécessaire d'aller là, mais il n'est pas nécessaire d'en revenir. » *Ire illuc necesse est, unde redire non necesse.* Aric dit à Pétus, en lui remettant le poignard : « Tiens, cela ne fait point de mal. » Bossuet, en faisant l'éloge de Charles Ier dans l'Oraison funèbre de sa femme, s'arrête, et dit en montrant son cercueil : « Ce cœur, qui n'a jamais vécu que pour lui, se réveille, tout poudre qu'il est, et devient sensible, même sous ce drap mortuaire, au nom d'un époux si cher. » Émile, prêt à se venger de sa maîtresse, s'écrie : « Malheureux! fais-lui donc un mal que tu ne sentes pas! » Comment distinguer dans de telles paroles[1] ce qui est de l'invention ou de l'histoire, ce qui appartient à l'imagination ou à la réalité? Héroïsme, éloquence, amour, tout ce qui élève l'âme, tout ce qui la soustrait à la personnalité, tout ce qui l'agrandit et l'honore, appartient à la puissance de l'émotion.

De la Littérature.

De l'avenir des lettres en France.

L'on peut remarquer aujourd'hui, parmi les littérateurs français, deux opinions opposées, qui pourraient conduire toutes deux, par leur exagération, à la perte du goût et du génie littéraire. Les uns croient ajouter à l'énergie du style en le remplissant d'images incohérentes, de mots nouveaux, d'expressions gigantesques. Ces écrivains nuisent à l'art, sans rien ajouter à l'éloquence ni à la pensée. De tels efforts étouffent les dons de la nature, au lieu de les perfectionner. D'autres littérateurs veulent nous persuader que le bon goût consiste dans un

---

lui prête la tradition. — *O vertu, tu n'es qu'un nom!* se serait écrié Brutus vaincu à Philippes, avant de se percer de son épée.

1. C'est-à-dire, comment ne pas trouver également éloquent, dans de telles paroles, ce qui.....

style exact, mais commun, servant à revêtir des idées plus communes encore.

Ce second système expose beaucoup moins à la critique. Ces phrases connues depuis si longtemps sont comme les habitués de la maison ; on les laisse passer sans leur rien demander. Mais il n'existe pas un écrivain éloquent ou penseur, dont le style ne contienne des expressions qui ont étonné ceux qui les ont lues pour la première fois, ceux du moins que la hauteur des idées ou la chaleur de l'âme n'avaient point entraînés.

Lorsque Bossuet dit cette superbe phrase : *Averti par mes cheveux blancs de consacrer au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint.....*, il s'est trouvé sûrement quelques malheureux critiques qui ont demandé ce que c'était que *les restes d'une voix et d'une ardeur*, ce que c'était *que des cheveux qui avertissent.* Lorsque le même orateur s'écrie, en parlant de Madame Henriette : *La voilà telle que la mort nous l'a faite*, nul doute qu'un littérateur d'alors n'eût pu blâmer cette superbe expression, et la défigurer en y changeant le moindre mot! Lorsque Pascal a écrit : *L'homme est un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant*, un critique, séparant la première phrase de la seconde, aurait pu dire : Savez-vous que Pascal appelle l'homme *un roseau pensant?* Le plus parfait de nos poètes, Racine, est celui dont les expressions hardies ont excité le plus de censures ; et le plus éloquent de nos écrivains, l'auteur d'*Émile* et d'*Héloïse*, est celui de tous sur lequel un esprit insensible au charme de l'éloquence pourrait exercer le plus facilement sa critique. Qui reconnaîtrait, en effet, le style de Rousseau, si l'on partageait en deux ses phrases, si on les séparait de leur progression, de leur intérêt, de leur mouvement, et si l'on détachait de ses écrits quelques mots, bizarres lorsqu'ils sont isolés, tout-puissants lorsqu'on les met à leur place?

Je le répète, un style commun n'a rien à craindre de ces attaques. Subdivisez les phrases de ce style autant que vous le

voudrez, les mots qui les composent se rejoindront d'eux-mêmes, *accoutumés qu'ils sont à se trouver ensemble*; mais jamais un écrivain n'exprima le sentiment qu'il éprouvait, jamais il ne développa les pensées qui lui appartenaient réellement, sans porter dans son style ce caractère d'originalité qui seul attache et captive l'intérêt et l'imagination des lecteurs.

Les paradoxes sans doute sont aussi des idées communes. Il suffit presque toujours de retourner une vérité banale pour en faire un paradoxe. Il en est de même d'une manière d'écrire exagérée; ce sont des expressions froides dont on fait des expressions fausses. Mais il ne faut pas tracer autour de la pensée de l'homme un cercle dont il lui soit défendu de sortir; car il n'y a pas de talent là où il n'existe pas de création, soit dans les pensées, soit dans le style.

Voltaire, qui succédait au siècle de Louis XIV, chercha dans la littérature anglaise quelques beautés nouvelles qu'il pût adapter au goût français[1]. Presque tous nos poètes de ce siècle ont imité les Anglais. Saint-Lambert s'est enrichi des images de Thompson; Delille a emprunté du genre anglais quelques-unes de ses beautés descriptives; *le Cimetière*, de Gray, ne lui

---

1. Voltaire, dans son théâtre, dans ses *Discours sur l'homme*, avait en effet donné l'exemple, un exemple utile d'enrichissement par voie d'emprunt à une littérature étrangère, ou d'imitation habile. Mais ni Saint-Lambert, ni Delille, malgré certains tableaux dérobés aux poètes anglais, n'étaient guère à citer pour le même mérite d'initiative. — Au temps où ceci était écrit, le sec poème des *Saisons* trouvait encore des prôneurs, et la gloire de l'auteur des *Jardins*, qui ne devait pas trouver grâce devant la nouvelle école poétique, n'avait encore reçu aucune sérieuse atteinte. Même un peu plus tard, au temps de ses premiers essais, Victor Hugo ne laissait pas de traiter Delille avec honneur dans un de ses articles du *Conservateur littéraire*; il ne lui reprochait que de « trop aimer l'antithèse. » — Au fond, Mme de Staël ne s'abusait pas sur la valeur poétique des œuvres de l'ingénieux et fécond abbé. On lit au ch. x du livre *De l'Allemagne*, IIe Partie : « Nous avons en français des chefs-d'œuvre de versification; mais comment peut-on appeler versification de la poésie? Traduire en vers ce qui était fait pour rester en prose, exprimer en dix syllabes, comme Pope, les jeux de cartes et leurs moindres détails, ou, comme les derniers poèmes qui ont paru chez nous, le trictrac, les échecs, la chimie: c'est un tour de passe-passe en fait de paroles; c'est composer avec les mots, comme avec les notes, des sonates sous le nom de poèmes. »

fut point inconnu ; il a servi de modèle, sous quelques rapports, à Fontane dans une de ses meilleures pièces, *le Jour des Morts dans une campagne*. Pourquoi donc désavouerions-nous le mérite des ouvrages que nos bons auteurs ont souvent imités?

Sans doute, je n'ai cessé de le répéter, aucune beauté littéraire n'est durable, si elle n'est soumise au goût le plus parfait. J'ai employé la première un mot nouveau, *la vulgarité*[1], trouvant qu'il n'existait pas encore assez de termes pour proscrire à jamais toutes les formes qui supposent peu d'élégance dans les images et peu de délicatesse dans l'expression. Mais le talent consiste à savoir respecter les vrais préceptes du goût, en introduisant dans notre littérature tout ce qu'il y a de beau, de sublime, de touchant dans la nature sombre que les écrivains du Nord ont su peindre[2] ; et si c'est ignorer l'art que de vouloir faire adopter en France toutes les incohérences des tragiques anglais et allemands, il faut être insensible au génie de l'éloquence, il faut être à jamais privé du talent d'émouvoir fortement les âmes, pour ne pas admirer ce qu'il y a de passionné dans les affections, ce qu'il y a de profond dans les pensées que ces habitants du Nord savent éprouver et transmettre.

Il est impossible d'être un bon littérateur, sans avoir étudié les auteurs anciens, sans connaître parfaitement les ouvrages classiques du siècle de Louis XIV. Mais l'on renoncerait à posséder désormais en France de grands hommes dans la carrière de la littérature, si l'on blâmait d'avance tout ce qui peut con-

---

1 « C'est en effet Mme de Staël qui a risqué ce mot pour la première fois; il devenait indispensable (vers 1795) pour désigner l'habitude sociale nouvelle. — Le mot *urbanité* avait été mis en circulation et était entré dans la langue au commencement du dix-septième siècle ; il était juste que le mot *vulgarité* y entrât à la fin du dix-huitième. » SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand*, IIe leçon.

2. Ou de laquelle ils s'inspirent. — Par « ces écrivains du Nord, » Mme de Staël entendait Shakspeare, Milton, les vieux poètes allemands, toute la nouvelle école littéraire d'Allemagne groupée autour de Gœthe et de Schiller. Par une erreur dont elle dut revenir plus tard, elle regardait comme première source de la poésie du Nord les chants « gaëlics » d'Ossian, le vieux barde mélancolique d'Écosse inventé par Macpherson.

duire à un nouveau genre, ouvrir une route nouvelle à l'esprit humain, offrir enfin un avenir à la pensée; elle perdrait bientôt toute émulation, si on lui présentait toujours le siècle de Louis XIV comme un modèle de perfection au delà duquel aucun écrivain éloquent ni penseur ne pourra jamais s'élever.

Préface du livre *De la Littérature*.

— On juge mal parmi nous des beautés de la littérature allemande, ou, pour mieux dire, le petit nombre des personnes éclairées qui la connaissent ne se donne pas la peine de répondre à ceux qui ne la connaissent pas. Ce n'est que depuis Voltaire que l'on rend justice en France à l'admirable littérature des Anglais; il faudra de même qu'un homme de génie s'enrichisse une fois par la féconde originalité de quelques écrivains allemands, pour que les Français soient persuadés qu'il y a des ouvrages en Allemagne où les idées sont approfondies et les sentiments exprimés avec une énergie nouvelle.

Sans doute les auteurs actuels ont raison de rappeler sans cesse le respect que l'on doit aux chefs-d'œuvre de la littérature française; c'est ainsi qu'on peut se former un goût, une critique sévère, je dirais impartiale, si, de nos jours, en France, ce mot pouvait avoir son application. Mais le grand défaut dont notre littérature est menacée maintenant, c'est la stérilité, la froideur et la monotonie : or, l'étude des ouvrages parfaits et généralement connus que nous possédons, apprend bien ce qu'il faut éviter, mais n'inspire rien de neuf[1]; tandis qu'en lisant les écrits d'une nation dont la manière de voir et de sentir diffère beaucoup de celle des Français, l'esprit est excité par des combinaisons nouvelles, l'imagination est animée par les hardiesses même qu'elle condamne, autant que par celles qu'elle approuve; et l'on pourrait parvenir à adapter au goût français, peut-être

1. L'étude de ces *ouvrages parfaits*, quand on ne les lit pas en admirateur superstitieux et béat, ou en imitateur servile, est toujours féconde.

le plus pur de tous, des beautés originales qui donneraient à la littérature du dix-neuvième siècle un caractère qui lui serait propre.

On ne peut qu'imiter les auteurs dont les ouvrages sont accomplis, et, dans l'imitation, il n'y a jamais rien d'illustre : mais les écrivains dont le génie un peu bizarre n'a pas entièrement poli toutes les richesses qu'ils possèdent, peuvent être dérobés heureusement par des hommes de goût et de talent : l'or des mines peut servir à toutes les nations, l'or qui a reçu l'empreinte de la monnaie ne convient qu'à une seule. Ce n'est pas *Phèdre* qui a produit *Zaïre*, c'est *Othello*. Les Grecs eux-mêmes, dont Racine s'est pénétré, avaient laissé beaucoup à faire à son génie. Se serait-il élevé aussi haut, s'il n'eût étudié que des ouvrages qui, comme les siens, désespérassent l'émulation, au lieu de l'animer en lui ouvrant de nouvelles routes[1] ?

Ce serait donc, je le pense, un grand obstacle aux succès futurs des Français dans la carrière littéraire, que ces préjugés nationaux qui les empêcheraient de rien étudier qu'eux-mêmes. Un plus grand obstacle encore serait la mode qui proscrit les progrès de l'esprit humain sous le nom de *philosophie;* la mode, ou je ne sais quelle opinion de parti, transportant les calculs du

---

1. Mme de Staël a dit ailleurs avec non moins de sens : « Rien ne peut être comparé à l'ensemble imposant et bien combiné de nos chefs-d'œuvre dramatiques; la question est seulement de savoir si, en se bornant comme on le fait maintenant à l'imitation de ces chefs-d'œuvre, il y en aura jamais de nouveaux. Rien dans la vie ne doit être stationnaire, et l'art est pétrifié, quand il ne change pas. » (*De l'Allemagne*. IIe partie, ch. xv.) Et un peu plus loin : « Si l'on s'en tient exclusivement à ces copies toujours plus pâles des mêmes chefs-d'œuvre, on finira par ne plus voir au théâtre que des marionnettes héroïques, sacrifiant l'amour au devoir, préférant la mort à l'esclavage, inspirées par l'antithèse dans leurs actions comme dans leurs paroles, mais sans aucun rapport avec cette étonnante créature qu'on appelle l'homme, avec la destinée redoutable qui, tour à tour, l'entraîne et le poursuit. » — Ailleurs encore, elle disait qu'on pourrait appliquer à ces ouvrages régulièrement composés d'après des modèles toujours les mêmes, correctes et froides copies, honnêtes et éphémères redites, « l'éloge que Roland, dans l'Arioste, fait de sa jument qu'il traîne après lui : *Elle réunit*, dit-il, *toutes les qualités, mais elle a pourtant un défaut, c'est qu'elle est morte.* » (*De l'Allemagne*, Ire partie, ch. ix.)

moment sur le terrain des siècles, et se servant de considérations passagères pour assaillir les idées éternelles. L'esprit, alors, n'aurait plus véritablement aucun moyen de se développer; il se replierait sans cesse sur le cercle fastidieux des mêmes pensées, des mêmes combinaisons, presque des mêmes phrases; dépouillé de l'avenir, il serait condamné sans cesse à regarder en arrière, pour regretter d'abord, rétrograder ensuite, et sûrement il resterait fort au-dessous des écrivains du dix-septième siècle, qui lui sont présentés pour modèles; car les écrivains de ce siècle, hommes d'un rare génie, fiers comme le vrai talent, aimaient et pressentaient les vérités que couvraient encore les nuages de leur temps.

L'amour de la liberté *bouillonnait* dans le *vieux sang* de Corneille; Fénelon donnait, dans son *Télémaque*, des leçons sévères à Louis XIV; Bossuet traduisait les grands de la terre devant le tribunal du ciel, dont il interprétait les jugements avec un noble courage; et Pascal, le plus hardi de tous, à travers les terreurs funestes qui ont troublé son imagination en abrégeant sa vie, a jeté dans ses pensées détachées les germes de beaucoup d'idées que les écrivains qui l'ont suivi ont développées. Les grands hommes du siècle de Louis XIV remplissaient l'une des premières conditions du génie: ils étaient en avant des lumières de leur siècle, et nous, en revenant sur nos pas, égalerions-nous jamais ceux qui se sont élancés les premiers dans la carrière, et qui, s'ils renaissaient, partant d'un autre point, dépasseraient encore tous leurs nouveaux contemporains?

Préface de *Delphine*.

Du bon goût.

Le bon goût en littérature est, à quelques égards, comme l'ordre sous le despotisme; il importe d'examiner à quel prix

on l'achète. *En politique*, disait M. Necker, *il faut toute la liberté qui est conciliable avec l'ordre*. En retournant la maxime, je dirais : Il faut, en littérature, tout le goût qui est conciliable avec le génie : car si l'important dans l'état social, c'est le repos, l'important dans la littérature, au contraire, c'est l'intérêt, le mouvement, l'émotion, dont le goût à lui tout seul est souvent l'ennemi[1].

On pourrait proposer un traité de paix entre les façons de juger, artistes[2] et mondaines, des Allemands et des Français. Les Français devraient s'abstenir de condamner même une faute de convenance, si elle avait pour excuse une pensée forte ou un sentiment vrai. Les Allemands devraient s'interdire tout ce qui offense le goût naturel, tout ce qui retrace des images que les sensations repoussent : aucune théorie philosophique, quelque ingénieuse qu'elle soit, ne peut aller contre les répugnances des sensations, comme aucune poétique des convenances ne saurait empêcher les émotions involontaires. Les écrivains allemands les plus spirituels auraient beau soutenir que, pour comprendre la conduite des filles du roi Lear envers leur père[3], il faut montrer la barbarie des temps dans lesquels elles vivaient, et tolérer que le duc de Cornouaille, excité par Régane[4], écrase avec son talon, sur le théâtre, l'œil de Glocester; notre imagination se révoltera toujours contre ce spectacle, et demandera qu'on arrive à de grandes beautés par d'autres moyens. Mais les Français aussi dirigeraient toutes leurs cri-

---

1. Non pas précisément *l'ennemi*, mais le juge sévère, ombrageux, timoré, ce qui peut le rendre craintif.

2. Montaigne, au besoin, faisait *artiste* adjectif (V. Littré). Mais ce mot n'a pas été reçu comme tel par l'Académie.

3. « Par la grandeur de l'effet pathétique, par la création du rôle de Cordélia (la fille innocente), *le Roi Lear* est digne de Shakspeare; mais on sait qu'il a seulement remanié cette pièce. Il faut renvoyer à ses premiers auteurs le spectacle hideux du supplice de Glocester, le dernier serviteur fidèle du roi Lear. La révolte des sens et du goût compromet ici l'impression morale qui se dégage du reste de l'ouvrage. » Tivier, *Histoire des littératures étrangères*.

4. La fille ainée du vieux roi.

tiques littéraires contre la prédiction des sorcières de *Macbeth*, l'apparition de l'ombre de Banquo, etc., qu'on n'en serait pas moins ébranlé jusqu'au fond de l'âme par les terribles effets qu'ils voudraient proscrire.

On ne saurait enseigner le bon goût dans les arts, comme le bon ton en société; car le bon ton sert à cacher ce qui nous manque, tandis qu'il faut avant tout, dans les arts, un esprit créateur : le bon goût ne peut tenir lieu du talent en littérature, car la meilleure preuve de goût, lorsqu'on n'a pas de talent, serait de ne point écrire. Si l'on osait le dire, peut-être trouverait-on qu'en France il y a maintenant trop de freins pour des coursiers si peu fougueux, et qu'en Allemagne beaucoup d'indépendance littéraire ne produit pas encore des résultats assez brillants.

De l'Allemagne.

Le goût et le génie.
De certaines répugnances invincibles du goût.

On dit souvent : Faut-il sacrifier le génie au goût? Non, sans doute; mais jamais le goût n'exige le sacrifice du génie.

On trouve souvent dans la littérature du Nord des scènes ridicules à côté de grandes beautés. Ce qui est de bon goût dans de tels écrits, ce sont les grandes beautés; et ce qu'il fallait en retrancher, c'est ce que le goût condamne. Il n'existe de connexion nécessaire entre les défauts et les beautés que par la faiblesse humaine, qui ne permet pas de se soutenir toujours à la même hauteur. Les défauts ne sont point une conséquence des beautés; elles peuvent les faire oublier; mais, loin que ces défauts prêtent au talent aucun éclat, souvent ils affaiblissent l'impression qu'il doit produire.

Si l'on demande ce qui vaut mieux d'un ouvrage avec de grands défauts et de grandes beautés, ou d'un ouvrage médiocre

et correct, je répondrai, sans hésiter, qu'il faut préférer l'ouvrage où il existerait ne fût-ce qu'un seul trait de génie. Il y a faiblesse dans la nation qui ne s'attache qu'au ridicule, si facile à saisir et à éviter, au lieu de chercher avant tout, dans les pensées de l'homme, ce qui agrandit l'âme et l'esprit. Le mérite négatif ne peut donner aucune jouissance; mais beaucoup de gens ne demandent à la vie que l'absence de peines, aux écrits que l'absence de fautes, à tout que des absences. Les âmes fortes veulent exister; et, pour exister en lisant, il faut rencontrer dans les écrits des idées nouvelles ou des sentiments passionnés.

Il y a en français des ouvrages où l'on trouve des beautés du premier ordre, sans le mélange du mauvais goût. Ceux-là sont les seuls modèles qui réunissent à la fois toutes les qualités littéraires.

Parmi les hommes de lettres du Nord, il existe une bizarrerie qui dépend plus, pour ainsi dire, de l'esprit de parti que du jugement. Ils tiennent aux défauts de leurs écrivains presque autant qu'à leurs beautés; tandis qu'ils devraient se dire, comme une femme d'esprit, en parlant des faiblesses d'un héros : *C'est malgré cela, et non à cause de cela, qu'il est grand.*

Ce que l'homme cherche dans les chefs-d'œuvre de l'imagination, ce sont des impressions agréables. Or, le goût n'est que l'art de connaître et de prévoir ce qui peut causer ces impressions. Quand vous rappelez des objets répugnants, vous excitez une impression fâcheuse, qu'on fuirait avec soin dans la réalité; quand vous changez la terreur morale en effroi physique, par la représentation de scènes horribles en elles-mêmes, vous perdez tout le charme de l'imitation, vous ne donnez qu'une commotion nerveuse, et vous pouvez manquer jusqu'à ce pénible effet, si vous avez voulu le pousser trop loin : car au théâtre, comme dans la vie, quand l'exagération est aperçue, on ne tient plus compte même du vrai. Si vous prolongez les développements, si vous mettez de l'obscurité dans les discours ou de l'invraisemblance dans les événements, vous suspendez ou vous détruisez

l'intérêt par la fatigue de l'attention. Si vous rapprochez des tableaux ignobles de personnages héroïques, il est à craindre qu'il ne vous soit difficile de faire renaître l'illusion théâtrale ; elle est d'une nature extrêmement délicate; et la plus légère circonstance peut tirer les spectateurs de leur enchantement. Ce qui est simple repose la pensée et lui donne de nouvelles forces; mais ce qui est bas pourrait ôter jusqu'à la possibilité de reprendre à l'intérêt [1] des pensées nobles et relevées.

Les beautés de Shakspeare peuvent, en Angleterre, triompher de ses défauts : mais ils diminuent beaucoup de sa gloire parmi les autres nations.

La surprise est certainement un grand moyen d'ajouter à l'effet; mais il serait ridicule d'en conclure que l'on doive faire précéder une scène tragique d'une scène comique, pour augmenter l'étonnement par le contraste. Un beau trait, au milieu de négligences grossières, peut frapper davantage l'esprit; mais l'ensemble y perd plus que ne peut y gagner l'exception. La surprise doit naître de la grandeur en elle-même, et non de son opposition avec les petitesses, de quelque genre qu'elles soient. La peinture veut des ombres, mais non pas des taches pour relever l'éclat des couleurs. La littérature doit suivre les mêmes principes. La nature en offre le modèle, et le bon goût ne doit être que l'observation raisonnée de la nature [2].

De la Littérature.

De la règle des « Unités. »

Celles de nos pièces de théâtre dont les sujets sont grecs ne perdent rien à la sévérité de nos règles dramatiques; mais si

---

1. C'est-à-dire, de se prendre de nouveau à..., d'être ressaisi par... *Reprendre*, en ce sens, est peu correct.

2. On voit que Mme de Staël n'eût pas adhéré sans de fortes restrictions aux théories dramatiques contenues dans la célèbre Préface de *Cromwell*.

nous voulions goûter, comme les Anglais, le plaisir d'avoir un théâtre historique, d'être intéressés par nos souvenirs, émus par notre religion, comment serait-il possible de se conformer rigoureusement, d'une part, aux trois unités, et, de l'autre, au genre de pompe dont on se fait une loi dans nos tragédies?

C'est une question si rebattue que celle des trois unités, qu'on n'ose presque pas en reparler; mais de ces trois unités, il n'y en a qu'une d'importante, celle de l'action, et l'on ne peut jamais considérer les autres que comme lui étant subordonnées. Or, si la vérité de l'action perd à la nécessité puérile de ne pas changer de lieu, et de se borner à vingt-quatre heures, imposer cette nécessité, c'est soumettre le génie dramatique à une gêne dans le genre de celle des acrostiches, gêne qui sacrifie le fond de l'art à sa forme[1].

Voltaire est celui de nos grands poètes tragiques qui a le plus souvent traité des sujets modernes. Il s'est servi, pour émouvoir, du christianisme et de la chevalerie; et, si l'on est de bonne foi, l'on conviendra, ce me semble, qu'*Alzire*, *Zaïre* et *Tancrède* font verser plus de larmes que tous les chefs-d'œuvre grecs et romains de notre théâtre[2]. De Belloy, avec un talent bien subal-

---

1. Cette règle de l'unité de temps et de lieu ne mettait pas nécessairement *à la gêne* le talent ou le génie. Un premier et excellent moyen de s'y soumettre sans *tour de force* et sans invraisemblance, c'était d'entendre l'action, dans la *tragédie*, comme le poète qui la définissait ainsi : « Une action *simple*, chargée de peu de matière, telle que doit être une action qui se passe en un seul jour, et qui, s'avançant vers sa fin, n'est soutenue que par les intérêts, les sentiments et les passions des personnages. » (Racine, Préface de *Britannicus*.) Il est vrai que ce qui convient à la *tragédie* ne s'applique pas également au *drame;* l'action du drame, du drame historique, en particulier, demande plus d'espace, et peut être beaucoup plus *chargée de matière;* Mme de Staël, tout en reconnaissant certaines convenances de la règle dont il s'agit, a raison de ne pas vouloir qu'on l'impose au théâtre comme une loi universelle et sacrée.

2. Mme de Staël n'avait pas entièrement rompu avec les illusions du goût contemporain. Le prestige du théâtre de Voltaire, de ce théâtre animé, sonore, nouveau à certains égards, se soutenait encore et même n'avait rien perdu sous l'Empire. Quarante ans plus tard, on était devenu très froid pour les beautés d'*Alzire*, de *Zaïre*, de *Tancrède*. De nos jours, ces tragédies, qui ont fait verser tant de larmes *aux âmes sensibles*, ont disparu de la scène. *Zaïre* se joue encore quelquefois, par curiosité.

terne, est pourtant parvenu à réveiller des souvenirs français sur la scène française[1]; et, quoiqu'il ne sût point écrire, on éprouve, par ses pièces, un intérêt semblable à celui que les Grecs devaient ressentir quand ils voyaient représenter devant eux les faits de leur histoire. Quel parti le génie ne peut-il pas tirer de cette disposition? Et cependant, il n'est presque point d'événements qui datent de notre ère, dont l'action puisse se passer ou dans un même jour, ou dans un même lieu; la diversité des faits qu'entraîne un ordre social plus compliqué, les délicatesses de sentiment qu'inspire une religion plus tendre, enfin, la vérité de mœurs qu'on doit observer dans les tableaux plus rapprochés de nous, exigent une grande latitude dans les compositions dramatiques.

On peut citer un exemple récent de ce qu'il en coûte pour se conformer, dans les sujets tirés de l'histoire moderne, à notre orthodoxie dramatique. *Les Templiers* de M. Raynouard sont certainement l'une des pièces les plus dignes de louange qui aient paru depuis longtemps; cependant, qu'y a-t-il de plus étrange que la nécessité où l'auteur s'est trouvé, de représenter l'ordre des Templiers accusé, jugé, condamné et brûlé, le tout dans vingt-quatre heures? Les tribunaux révolutionnaires allaient vite; mais quelle que fût leur atroce bonne volonté, ils ne seraient jamais parvenus à marcher aussi rapidement qu'une tragédie française. Je pourrais montrer les inconvénients de l'unité de temps avec non moins d'évidence, dans presque toutes nos tragédies tirées de l'histoire moderne; mais j'ai choisi la plus remarquable de préférence, pour faire ressortir ces inconvénients...

L'un des mots les plus sublimes qu'on puisse entendre au théâtre se trouve dans cette noble tragédie. A la dernière scène, l'on raconte que les Templiers chantent des psaumes sur leur

1. Dans sa tragédie du *Siège de Calais*, 1765.

bûcher; un messager est envoyé pour leur apporter leur grâce, que le roi se détermine à leur accorder;

Mais il n'était plus temps, les chants avaient cessé.

C'est ainsi que le poète nous apprend que ces généreux martyrs ont enfin péri dans les flammes. Dans quelle tragédie païenne pourrait-on trouver l'expression d'un tel sentiment? et pourquoi les Français seraient-ils privés au théâtre de tout ce qui est vraiment en harmonie avec eux, leurs ancêtres et leur croyance?

Les Français considèrent l'unité de temps et de lieu comme une condition indispensable de l'illusion théâtrale[1]; les étrangers font consister cette illusion dans la peinture des caractères, dans la vérité du langage, et dans l'exacte observation des mœurs du siècle et du pays qu'on veut peindre[2]. Il faut s'entendre sur le mot d'illusion dans les arts. Puisque nous consentons à croire que des acteurs, séparés de nous par quelques planches, sont des héros grecs morts il y a trois mille ans, il est bien certain que ce qu'on appelle l'illusion, ce n'est pas s'imaginer que ce qu'on voit existe véritablement; une tragédie ne peut nous paraître vraie que par l'émotion qu'elle nous cause. Or, si, par la nature des circonstances représentées, le changement de lieu et la prolongation supposée du temps ajoutent à cette émotion, l'illusion en devient plus vive.

On se plaint de ce que les plus belles tragédies de Voltaire, *Zaïre* et *Tancrède*, sont fondées sur des malentendus; mais comment ne pas avoir recours aux moyens de l'intrigue, quand les développements sont censés avoir lieu dans un espace aussi court? l'art dramatique tient alors du tour de force; et, pour faire passer les plus grands événements à travers tant de gênes,

---

1. C'eût été assez de dire : comme une des conditions indispensables...

2. C'est à tout cela que vise, avec plus ou moins de bonheur, le théâtre allemand; mais Shakspeare, soit ignorance naïve, soit insouciance de ce genre d'exactitude, est plein d'infidélités à la *couleur locale*.

il faut une dextérité semblable à celle des charlatans, qui escamotent aux regards des spectateurs les objets qu'ils leur présentent.

De l'Allemagne.

De la poésie primitive en Grèce.

On a beaucoup dit que les beaux-arts, que la poésie prospéraient surtout dans les siècles corrompus; cela signifie seulement que la plupart des peuples libres ne se sont occupés que de conserver leur morale et leur liberté, tandis que les rois et les chefs despotiques ont encouragé volontiers les distractions et les amusements. Mais l'origine de la poésie, mais le poème le plus remarquable par l'imagination, celui d'Homère, est d'un temps renommé pour la simplicité des mœurs; ce n'est ni la vertu ni la dépravation qui servent ou nuisent à la poésie; mais elle doit beaucoup à la nouveauté de la nature, à l'enfance de la civilisation. La jeunesse du poète ne peut suppléer en tout à celle du genre humain; il faut que ceux qui écoutent les chants poétiques soient avides de la nature entière, étonnés par ses merveilles, et flexibles à ses impressions. Les difficultés que présenterait une disposition plus philosophique dans les auditeurs, ne feraient pas que l'art des vers atteignît à de nouvelles beautés; c'est au milieu des hommes qui s'émeuvent aisément, que l'inspiration sert mieux le véritable poète.

L'origine des sociétés, la formation des langues, ces premiers pas de l'esprit humain nous sont entièrement inconnus, et rien n'est plus fatigant, en général, que cette métaphysique qui suppose des faits à l'appui de ses systèmes, et ne peut jamais avoir pour base aucune observation positive. Mais ce qu'on ne peut méconnaître, c'est que la nature acquiert promptement ce qu'il faut à son développement, comme la nature physique découvre d'abord ce qui est nécessaire à sa conservation.

La force créatrice a été prodigue du nécessaire..... Ce dont l'homme avait un impérieux besoin, il l'a promptement connu : mais les progrès qui ont suivi les découvertes indispensables sont à proportion infiniment plus lents que les premiers pas. Il semble qu'une main divine conduise l'homme dans les recherches nécessaires à son existence, et le livre à lui-même dans les études d'une utilité moins immédiate. Par exemple, la théorie d'une langue, celle du grec, suppose une foule de combinaisons abstraites fort au-dessus des connaissances métaphysiques que possédaient les écrivains qui parlaient, cependant, cette langue avec tant de charme et de pureté; mais le langage est l'instrument nécessaire pour acquérir tous les autres développements; et, par une sorte de prodige, cet instrument existe, sans qu'à la même époque, aucun homme puisse atteindre, dans quelque sujet que ce soit, à la puissance d'abstraction qu'exige la composition d'une grammaire. Les premiers auteurs grecs ne peuvent être considérés comme des penseurs aussi profonds que le ferait supposer la métaphysique de leur langue; ce qu'ils sont, c'est poètes, et tout les favorisait à cet égard.

Les faits, les caractères, les superstitions, les coutumes des temps héroïques étaient singulièrement propres aux images poétiques. Homère, quelque grand qu'il soit, n'est point un homme au-dessus de tous les autres hommes, ni seul au milieu de son siècle, et de plusieurs siècles supérieurs au sien. Le plus rare génie est toujours en rapport avec les lumières de ses contemporains, et l'on doit calculer, à peu près, de combien la pensée d'un homme peut dépasser les connaissances de son temps. Homère a recueilli les traditions qui existaient lorsqu'il a vécu, et l'histoire de tous les événements principaux était alors très poétique en elle-même. Moins il y avait de communications faciles entre les divers pays, plus le récit des faits se grossissait par l'imagination. Les brigands et les animaux féroces qui infestaient la terre, rendaient les exploits des guer-

riers nécessaires à la sécurité individuelle de leurs concitoyens; les événements publics ayant une influence directe sur la destinée de chacun, la reconnaissance et la crainte animaient l'enthousiasme. On confondait ensemble les héros et les dieux, parce qu'on en attendait les mêmes secours; et les hauts faits de la guerre s'offraient avec des traits gigantesques à l'esprit épouvanté. Le merveilleux se mêlait ainsi à la nature morale comme à la nature physique. La philosophie, c'est-à-dire la connaissance des causes et de leurs effets, porte l'admiration des penseurs sur l'ensemble du grand ouvrage de la création; et chaque fait particulier reçoit une explication simple. L'homme, en acquérant la faculté de prévoir, perd beaucoup de celle de s'étonner, et l'enthousiasme, comme l'effroi, se compose souvent de la surprise [1].

On accordait, dans l'héroïsme antique, une grande estime à la force du corps; la valeur se composait beaucoup moins de vertu morale que de puissance physique; la délicatesse du point d'honneur, le respect pour la faiblesse, sont les idées plus nobles des siècles suivants. Les héros grecs s'accusent publiquement de lâcheté, le fils d'Achille immole une jeune fille aux yeux de tous les Grecs qui applaudissent à ce forfait. Les poètes savaient peindre de la manière la plus frappante les objets extérieurs; mais ils ne dessinaient jamais des caractères où la beauté morale fût conservée sans tache jusqu'à la fin du poème ou de la tragédie [2], parce que ces caractères n'ont point leur modèle dans la nature.

Homère et les poètes grecs ont été remarquables par la splen-

---

1. Ce chapitre, plein de vues généralement fort justes sur les sources et les caractères de la poésie homérique, est d'autant plus remarquable que personne encore, en France, n'en avait présenté de telles sur ce sujet. Il est vrai que, pour le traiter, Mme de Staël avait acquis, par son commerce intellectuel avec l'Allemagne, et dans ses curieux entretiens avec un savant ami, G. Schlegel, des lumières qui, avant elle, faisaient absolument défaut à la critique française.

2. Ceci cesse d'être vrai à partir de Sophocle. V. son Antigone. Et même ce n'est pas absolument vrai d'Homère. V. Andromaque et Pénélope,

deur et par la variété des images, mais non par les réflexions approfondies de l'esprit. Le poète a vu, il vous fait voir; il a été frappé, il vous transmet son impression, et tous ses auditeurs, à quelques égards, sont poètes comme lui; ils croient, ils admirent, ils ignorent, ils s'étonnent, et la curiosité de l'enfance s'unit en eux aux passions des hommes. Lisez Homère, il décrit tout, il vous dit que *l'île est entourée d'eau*; que *la farine fait la force de l'homme*; que *le soleil est à midi au-dessus de vos têtes*. Il décrit tout, parce que tout intéressait encore ses contemporains. Il se répète quelquefois, mais il n'est pas monotone, parce qu'il est sans cesse animé par des sensations nouvelles. Il n'est pas fatigant, parce qu'il ne vous présente jamais d'idées abstraites, et que vous voyagez avec lui à travers une suite d'images plus ou moins agréables, mais qui parlent toujours aux yeux. La métaphysique, l'art de généraliser les idées, a de beaucoup hâté la marche de l'esprit humain; mais, en abrégeant la route, elle a pu quelquefois la dépouiller de ses brillants aspects. Tous les objets se présentent un à un aux regards d'Homère; il ne choisit pas toujours avec sévérité, mais il peint toujours avec intérêt.

On remarque, avec raison, que le goût de la première littérature était d'une grande pureté; mais comment le bon goût n'existerait-il pas, dans l'abondance et dans la nouveauté de tous les objets agréables? C'est la satiété qui fait recourir à la bizarrerie; c'est le besoin de variété qui rend souvent l'esprit recherché; mais les Grecs, au milieu de tant d'images et de sensations vives, s'abandonnaient à peindre celles qui leur causaient le plus de plaisir. Ils devaient leur bon goût aux jouissances mêmes de la nature; nos théories ne sont que l'analyse de leurs impressions[1].

---

1. L'auteur montre dans tout ceci une vive intelligence de ce que Fénelon appelait si bien *l'aimable simplicité du monde naissant;* il décrit cet état avec une rare pénétration de sens historique.

Le paganisme des Grecs était l'une des principales causes de la perfection de leur goût dans les arts ; ces dieux, toujours près des hommes, et néanmoins toujours au-dessus d'eux, consacraient l'élégance et la beauté des formes dans tous les genres de tableaux. Cette même religion était aussi d'un puissant secours pour les divers chefs-d'œuvre de la littérature. Les prêtres et les législateurs avaient tourné la crédulité des hommes vers des idées purement poétiques ; les mystères, les oracles, l'enfer, tout, dans la mythologie des Grecs, semblait la création d'une imagination libre dans son choix. On eût dit que les peintres et les poètes avaient disposé de la croyance populaire pour placer dans les cieux les ressorts et les secrets de leur art. Les usages communs de la vie étaient ennoblis par des pratiques religieuses. Notre luxe commode, nos machines combinées par les sciences, nos relations sociales simplifiées par le commerce, ne peuvent se peindre en vers d'un genre élevé. Rien n'est moins poétique que la plupart des coutumes modernes ; et, chez les Grecs, ces coutumes ajoutaient toutes à l'effet des événements et à la dignité des hommes. On faisait précéder les repas de libations aux dieux propices ; sur le seuil de la porte, on se prosternait devant Jupiter hospitalier ; la vie agricole, la chasse, les occupations champêtres des plus fameux héros de l'antiquité servaient encore à la poésie, en rapprochant les images naturelles des faits politiques les plus importants.

L'esclavage, cet abominable fléau de l'espèce humaine, en augmentant la force des distinctions sociales, faisait remarquer davantage encore la hauteur des grands caractères. Aucun peuple, donc, n'a réuni pour la poésie autant d'avantages que les Grecs.

De la Littérature.

De la poésie italienne.

Pétrarque, le premier poète qu'ait eu l'Italie[1], et l'un de ceux qu'on y admire le plus, a commencé ce malheureux genre d'antithèses et de *concetti* dont la littérature italienne n'a pu se corriger entièrement[2]. Toutes les poésies de l'école de Pétrarque, et il faut mettre de ce nombre l'*Aminta* du Tasse et le *Pastor fido* de Guarini, ont puisé leurs défauts dans la subtilité des Grecs du moyen âge. L'esprit que ces derniers avaient porté dans la théologie, les Italiens l'introduisirent dans l'amour[3]. Il y a quelque rapport entre l'amour et la dévotion; mais il n'en existe point assurément entre la langue théologique et celle des sentiments du cœur; et néanmoins c'était souvent avec le même genre d'esprit qu'on disputait à Constantinople sur la nature de la Trinité, et qu'on analysait, en Italie, les préférences et les rigueurs de sa maîtresse.

L'Europe, et en particulier la France, ont failli perdre tous les avantages du génie naturel par l'imitation des écrivains de l'Italie. Les beautés qui immortalisent les poètes italiens appartiennent à la langue, au climat, à l'imagination, à des circon-

---

1. A quoi songe l'auteur, et que fait-il de Dante? pure inadvertance, sans doute.

2. Mme de Staël, qui ne marchandait pas l'admiration aux grands poètes, semble en avoir été un peu avare pour celui-ci dans les pages du livre *De la Littérature* qu'elle consacre à l'Italie. Bien que très délicate et raffinée, la poésie des sonnets à la gloire de Laure garde sincérité de sentiment, vérité de passion, élévation d'âme dans une mélodie de paroles enchanteresse. D'ailleurs, l'œuvre de Pétrarque n'est pas là tout entière. Le poète de la tendresse a été aussi le chantre des grandeurs et des malheurs de l'Italie, dans ses mâles *canzone*. Mme de Staël le savait bien, elle qui a fait dire à sa Corinne, dans le chant que la jeune muse couronnée improvise au Capitole : « En un siècle plus fier et plus libre que celui du Tasse, Pétrarque fut aussi, comme le Dante, le poète valeureux de l'indépendance italienne. Ailleurs, on ne connaît de lui que ses amours; ici (à Rome), des souvenirs plus sévères honorent à jamais son nom, et la patrie l'inspira mieux que Laure elle-même. »

3. On peut discerner, en effet, dans cette langue d'amour quintessenciée quelque trace ou quelque reflet de subtilité théologique; mais la Grèce, avant la chute de Constantinople, n'y était pour rien; l'Occident avait eu de bonne heure sa manie propre de théologie, et ne devait rien, sous ce rapport, à Byzance.

stances de tout genre qui ne peuvent se transporter ailleurs, tandis que leurs défauts sont très contagieux. Si quelques passions profondes ne s'étaient pas conservées dans le Nord, sous cette atmosphère nébuleuse où la force de l'âme entretient seule la vie, les femmes n'auraient apporté dans l'existence des hommes qu'une galanterie flatteuse et recherchée, qui aurait fini par étouffer pour toujours la simplicité des sentiments naturels.

L'affectation est, de tous les défauts des caractères et des écrits, celui qui tarit de la manière la plus irréparable la source de tout bien, car elle blase sur la vérité même dont elle imite l'accent.

Dans quelque genre que ce soit, tous les mots qui ont servi à des idées fausses, à de froides exagérations, sont pendant longtemps frappés d'aridité; et telle langue même peut perdre entièrement la puissance d'émouvoir sur tel sujet, si elle a été trop souvent prodiguée à ce sujet même. Ainsi peut-être l'italien est-il de toutes les langues de l'Europe la moins propre à l'éloquence passionnée de l'amour, comme la nôtre est maintenant usée pour l'éloquence de la liberté [1].

Dans le temps même où Pétrarque mettait dans ses poésies une exagération trop romanesque, Boccace se jeta dans un genre tout à fait contraire. Il composa les contes les plus indécents; et la plupart des comédies italiennes sont infiniment plus libres qu'aucune pièce française. C'est encore une des funestes conséquences de la recherche maniérée des sentiments, que d'inspirer le goût de l'extrême opposé, pour réveiller de la langueur et de l'ennui que ce ton sentimental fait éprouver. L'affectation de

---

1. L'auteur, qui écrivait ceci au temps du Directoire, veut dire sans doute que la langue française, dans son application aux débats de la politique, s'était, à la longue, affaiblie et comme énervée par les redites déclamatoires et les violences monotones de la tribune révolutionnaire; que la langue de la liberté, gâtée par l'abus qu'on en avait fait, n'offrait plus qu'un vocabulaire usé, flétri, aux plus nobles sentiments du citoyen et du patriote.

l'amour porte les esprits au ton licencieux, comme l'hypocrisie de la religion à l'athéisme.

Pétrarque cependant, et quelques poètes célèbres qui ont écrit dans le même genre, méritent d'être lus, par le charme de leur langue harmonieuse : elle rappelle quelques-uns des effets de la musique céleste dont elle est si souvent accompagnée. Ce n'est pas, néanmoins, que des mots aussi sonores soient un avantage pour tous les genres de style, ni même pour tous les genres de poésie. Le bruit retentissant de l'italien ne dispose ni l'écrivain, ni le lecteur à penser; la sensibilité même est distraite de l'émotion par des consonances trop éclatantes. L'italien n'a pas assez de concision pour les idées; il n'a rien d'assez sombre pour la mélancolie des sentiments. C'est une langue d'une mélodie si extraordinaire, qu'elle peut vous ébranler, comme des accords, sans que vous donniez votre attention au sens même des paroles. Elle agit sur vous comme un instrument musical.

Quand on lit dans le Tasse ces vers :

Chiama gli abitator dell' ombre eterne
Il rauco suon della tartarea tromba :
Treman le spaziose atre caverne,
E l'aer cieco a quel romor rimbomba[1];

il n'est personne qui ne soit transporté d'admiration. Cependant, en examinant le sens de ces paroles, on n'y trouve rien de sublime : c'est comme grand musicien que le Tasse vous fait trembler dans cette strophe; et les beaux airs de Jomelli[2] produiraient sur vous un effet à peu près semblable. Voilà l'avantage de la langue; en voici l'inconvénient.

La mort de Clorinde, tuée par Tancrède, est peut-être la

---

1. « Le son rauque de la trompette du Tartare appelle les habitants des ombres éternelles; les vastes et noires cavernes en frémissent, et l'air obscur répète au loin ce bruit terrible. »

2. Nicolas Jomelli, célèbre compositeur d'opéras italiens et d'oratorios, surnommé *le Gluck de l'Italie.*

situation la plus touchante que nous connaissions en poésie; et le charme inexprimable de cet épisode, dans le Tasse, ajoute encore à son effet. Cependant, le dernier vers qui termine le récit :

Passa la bella donna et par che dorma[1],

est trop harmonieux, trop doux, glisse trop mollement sur l'âme, pour être d'accord avec l'impression profonde que doit produire un tel événement.

La foule d'improvisateurs assez distingués qui font des vers aussi promptement que l'on parle, est citée comme une preuve des avantages de l'italien pour la poésie. Je crois, au contraire, que cette extrême facilité de la langue est un de ses défauts, et l'un des obstacles qu'elle offre aux bons poètes pour élever très haut la perfection de leur style. Les gradations de la pensée, les nuances du sentiment, ont besoin d'être approfondies par la méditation; et ces paroles agréables, qui s'offrent en foule aux poètes italiens pour faire des vers, sont comme une cour de flatteurs qui dispensent de chercher et souvent empêchent de découvrir un véritable ami[2].

L'esprit national influe sur la nature de la langue d'un pays; mais cette langue réagit à son tour sur l'esprit national. L'italien cause souvent une sorte de lassitude de la pensée; il faut plus d'efforts pour la saisir à travers ces sons voluptueux que dans les idiomes distincts, qui ne détournent point l'esprit d'une attention abstraite. En Italie, tout semble se réunir pour livrer la vie de l'homme aux sensations agréables que peuvent donner les beaux-arts et le soleil.

De la Littérature.

---

1. « La belle femme expire, et l'on dirait qu'elle dort. »

2. Cf. les vers de Lamartine sur le bercement voluptueux et la mollesse de la langue italienne, *Dernier chant du Pèlerinage de Childe-Harold*, XIII.

Shakspeare.

Il y a dans Shakspeare des beautés du premier genre, et, de tous les pays comme de tous les temps, des défauts qui appartiennent à son siècle, et des singularités tellement populaires parmi les Anglais, qu'elles ont encore le plus grand succès sur leur théâtre...

Shakspeare commence une littérature nouvelle ; il est empreint, sans doute, de l'esprit et de la couleur générale des poésies du Nord : mais c'est lui qui a donné à la littérature des Anglais son impulsion, et à leur art dramatique son caractère.

Une nation devenue libre, dont les passions ont été fortement agitées par les horreurs des guerres civiles, est plus susceptible qu'une autre d'émotions fortes comme celles que Shakspeare a le don d'exciter. Le malheur, alors qu'il pèse longtemps sur les peuples, leur donne un caractère que la prospérité même qui succède ne peut point effacer. Shakspeare, égalé quelquefois depuis par des auteurs anglais et allemands, est l'écrivain qui a peint le premier la douleur morale au plus haut degré ; l'amertume de souffrance dont il donne l'idée pourrait presque passer pour une invention, si la nature ne s'y reconnaissait pas...

La terreur de la mort, sentiment dont les anciens, par religion et par stoïcisme, ont rarement développé les effets, Shakspeare l'a représentée sous tous les aspects. Il fait sentir cette impression redoutable, ce frisson glacé qu'éprouve l'homme, alors que, plein de vie, il apprend qu'il va périr. Dans les tragédies de Shakspeare, l'enfance et la vieillesse, le crime et la vertu reçoivent la mort et expriment tous les mouvements naturels à cette situation. Quel attendrissement n'éprouve-t-on pas lorsqu'on entend les plaintes d'Arthur, jeune enfant dévoué à la mort par l'ordre du roi Jean, ou lorsque l'assassin Tyrrel vient raconter à Richard III le paisible sommeil des enfants

d'Édouard! Quand on peint un héros prêt à perdre l'existence, le souvenir de ce qu'il a fait, la grandeur de son caractère captivent tout l'intérêt. Mais lorsqu'on représente des hommes d'une âme faible et d'une destinée sans gloire, tels que Henri VI, Richard II, le roi Lear, condamnés à périr, le grand débat de la nature entre l'existence et le néant absorbe seul l'attention des spectateurs. Shakspeare a su peindre avec génie ce mélange de mouvements physiques et de réflexions morales qu'inspire l'approche de la mort, alors que des passions enivrantes n'enlèvent pas l'homme à lui-même.

Un sentiment, aussi, que Shakspeare seul a su rendre théâtral, c'est la pitié, sans aucun mélange d'admiration pour celui qui souffre[1], la pitié pour un être insignifiant[2] et quelquefois même méprisable[3]. Il faut un talent infini pour transporter ce sentiment, de la vie au théâtre, en lui conservant toute sa force; mais quand on y est parvenu, l'effet qu'il produit est d'une plus grande vérité que tout autre : ce n'est pas au grand homme, c'est à l'homme que l'on s'intéresse; l'on n'est point alors ému par des sentiments qui sont quelquefois de convention tragique, mais par une impression tellement rapprochée des impressions de la vie, que l'illusion en est plus grande.

Lors même que Shakspeare représente des personnages dont la destinée a été illustre, il intéresse ses spectateurs à eux par des sentiments purement naturels. Les circonstances sont grandes; mais l'homme diffère moins des autres hommes que dans nos tragédies.....

S'il excelle à peindre la pitié, quelle énergie dans la terreur! C'est du crime qu'il fait sortir l'effroi. On pourrait dire du crime peint par Shakspeare, comme la Bible, de la mort, qu'il est *le roi des épouvantements*. Combien sont habilement com-

---

1. V. la mort de Catherine d'Aragon, dans *Henri VIII*. (Note de Mme de Staël.)
2. Le duc de Clarence, dans *Richard III*. (*Id.*)
3. Le cardinal Wolsey, dans *Henri VIII*. (*Id.*)

binés, dans *Macbeth*, les remords et la superstition croissante avec les remords!

La sorcellerie est elle-même beaucoup plus effrayante que les dogmes religieux les plus absurdes. Ce qui est inconnu, ce qui n'est guidé par aucune volonté intelligente, porte la crainte au dernier degré. Dans un système de religion quelconque, la terreur sait toujours à quel point elle doit s'arrêter; elle se fonde toujours du moins sur quelques motifs raisonnés : mais le chaos de la magie jette dans la tête le désordre le plus complet.

Shakspeare, dans *Macbeth*, admet du fatalisme ce qu'il en faut pour faire pardonner au criminel [1]; mais il ne se dispense pas, par ce fatalisme, de la gradation philosophique des sentiments de l'âme. Cette pièce serait encore plus admirable, si ses grands effets étaient produits sans le secours du merveilleux [2], mais ce merveilleux n'est, pour ainsi dire, que les fantômes de l'imagination, qu'on fait apparaître aux regards du spectateur. Ce ne sont point des personnages mythologiques, apportant leurs volontés supposées ou leur froide nature au milieu des intérêts des hommes; c'est le merveilleux des rêves, lorsque les passions sont fortement agitées. Il y a toujours quelque chose de philosophique dans le surnaturel employé par Shakspeare. Lorsque les sorcières annoncent à Macbeth qu'il sera roi, lorsqu'elles reviennent lui répéter cette prédiction au moment où il hésite à suivre les sanglants conseils de sa femme, qui ne voit que c'est la lutte intérieure de l'ambition et de la vertu, que l'auteur a voulu représenter sous ces formes effrayantes?

Il n'a point eu recours à ce moyen dans *Richard III*. Il nous l'a peint cependant plus criminel encore que Macbeth; mais il

---

1. Il semble qu'il eût été plus juste de dire : ... Ce qu'il en faut pour atténuer l'horreur qu'inspire le criminel.....

2. V. plus haut, p. 97, n. 2.

voulait montrer ce caractère sans remords, sans combats, sans mouvements involontaires, cruel comme un animal féroce, non comme un homme coupable, dont les premiers sentiments avaient été vertueux. Les profondeurs du crime s'ouvrent aux regards de Shakspeare, et c'est dans le Ténare qu'il sait descendre pour en observer les tourments.

Mais les deux situations les plus fortement tragiques peut-être que l'homme puisse concevoir, Shakspeare les a peintes le premier; c'est la folie causée par le malheur, et l'isolement dans l'infortune.

Ajax est un furieux, Oreste est poursuivi par la colère des dieux, Phèdre est dévorée par la fièvre de l'amour : mais Hamlet[1], Ophélie, le roi Lear, avec des situations et des caractères différents, ont un même caractère d'égarement[2]. La douleur parle seule en eux; l'idée dominante a fait disparaître toutes les idées communes de la vie; tous les organes sont dérangés, hors ceux de la souffrance; et ce touchant délire de l'être malheureux semble l'affranchir de la réserve timide qui défend de s'offrir sans contrainte à la pitié. Les spectateurs refuseraient peut-être leur attendrissement à la plainte volontaire; ils s'abandonnent à l'émotion que fait naître une douleur qui ne répond plus d'elle. La folie, telle qu'elle est peinte dans

---

1. « Quoique, parmi les belles tragédies de Shakspeare, *Hamlet* soit celle où il y ait les fautes de goût les plus révoltantes, c'est une des plus belles situations qu'on puisse trouver au théâtre. L'égarement d'Hamlet est causé par la découverte d'un grand crime : la pureté de son âme ne lui avait pas permis de le soupçonner : mais ses organes s'altèrent en apprenant qu'une atroce perfidie a été commise, que son père a été la victime, et que sa mère a récompensé le coupable en s'unissant à lui. Il ne dit pas un mot qui n'atteste son mépris pour l'espèce humaine, et pense plus souvent encore à se tuer qu'à punir; noble idée du poète d'avoir représenté l'homme vertueux ne pouvant supporter la vie, quand la scélératesse l'environne, et portant dans son sein le trouble d'un criminel, alors que la douleur lui commande une juste vengeance. » (Note de l'auteur.)

2. « Johnson a écrit qu'il considérait la folie d'Hamlet comme une folie feinte pour parvenir plus sûrement à se venger. Il me semble néanmoins qu'en lisant cette tragédie, on distingue parfaitement dans Hamlet l'égarement réel à travers l'égarement affecté. » (Note de l'auteur.)

Shakspeare, est le plus beau tableau du naufrage de la nature morale, quand la tempête de la vie surpasse ses forces[1].

Ce que Shakspeare a peint encore avec une vérité, avec une force d'âme admirable, c'est l'isolement dans l'extrême malheur. Il place, à côté des tourments de la douleur, l'oubli des hommes et le calme de la nature; ou bien un vieux serviteur, seul être qui se souvienne encore que son maître a été roi. C'est là bien connaître ce qu'il y a de plus déchirant pour l'homme, ce qui rend la douleur poignante. Celui qui souffre, celui qui meurt en produisant un grand effet quelconque de terreur ou de pitié, échappe à ce qu'il éprouve pour observer ce qu'il inspire; mais ce qui est énergique dans le talent du poète, ce qui suppose même un caractère à l'égal du talent, c'est d'avoir conçu la douleur pesant tout entière sur la victime : et tandis que l'homme a besoin d'appuyer sur ceux qui l'entourent jusqu'au sentiment même de sa prospérité, l'énergique et sombre imagination des Anglais nous représente l'infortuné séparé par ses revers, comme par une contagion funeste, de tous les regards, de tous les souvenirs, de tous les amis. La société lui retire ce qui est la vie, avant que la nature lui ait donné la mort...

Presque toutes les littératures d'Europe ont débuté par l'affectation. Les lettres ayant recommencé dans l'Italie, les pays où elles arrivèrent ensuite imitèrent d'abord le genre italien. Le Nord a été plus vite affranchi que la France de ce genre recherché, dont on aperçoit des traces dans les anciens poètes

---

1. « Shakspeare n'a pas craint d'exposer sur la scène les angoisses de la souffrance, les lambeaux de la misère, la dernière et la plus effrayante des infirmités humaines, la folie. Quoi de plus tragique, en effet, que cette mort apparente de l'âme, qui dégrade une noble créature sans la détruire? Shakspeare a souvent usé de ce moyen de terreur, et, par une combinaison singulière, il a représenté la folie feinte aussi souvent que la folie elle-même; enfin, il a imaginé de les mêler toutes deux dans le personnage bizarre d'Hamlet, et de joindre ensemble les éclairs de la raison, les ruses d'un égarement calculé et le désordre involontaire de l'âme. » (Villemain, *Études de littérature.*)

anglais, Waller, Cowley[1], etc. Les guerres civiles et l'esprit philosophique ont corrigé de ce faux goût; car le malheur, dont les impressions ne sont que trop vraies, exclut les sentiments affectés, et la raison fait disparaître les expressions qui manquent de justesse. Néanmoins on trouve encore dans Shakspeare quelques tournures recherchées, à côté de la plus énergique peinture des passions[2]. Il y a quelques imitations des défauts de la littérature italienne dans le sujet italien de *Roméo et Juliette*; mais comme le poète anglais se relève de ce misérable genre! comme il sait imprimer son âme du Nord à la peinture de l'amour!

Dans *Othello*, l'amour est caractérisé sous des traits tout autres que dans *Roméo et Juliette*. Mais, qu'il y est grand! qu'il y est énergique! comme Shakspeare a bien saisi ce qui forme le lien des deux sexes, le courage et la faiblesse! Lorsque Othello proteste devant le sénat de Venise, que le seul art qu'il ait employé pour séduire Desdemona, c'est le récit des périls auxquels il avait été exposé[3], comme ce qu'il dit est trouvé vrai

---

1. Mme de Staël semble considérer Waller et Cowley comme des devanciers de Shakspeare. Ce serait une erreur. Abraham Cowley, né en 1618, deux ans après la mort de Shakspeare, Edmond Waller, né en 1605, ont brillé l'un et l'autre sous Charles Ier, Cromwell et Charles II; poètes érudits l'un et l'autre, talents raffinés et contournés.

2. *Quelques tournures recherchées, à côté de la plus énergique peinture des passions.* — Ce n'est pas faire assez large la part du langage recherché et hors nature, de *l'euphuisme*, dans le théâtre de Shakspeare, même en ses meilleurs drames (Il est vrai que la même réserve est reproduite un peu plus loin avec plus d'insistance). — On a d'ailleurs justement remarqué que ce défaut tient le plus souvent, dans cette étonnante nature de poète, à l'excès de l'imagination, à l'intempérance de la verve poétique : ce n'est pas, comme chez d'autres, recherche laborieuse, subtile et froide, mais plutôt entraînement d'un génie capricieux, exubérant, et que sa puissance même entraîne et met hors de mesure. (V. Taine, *Histoire de la littérature anglaise.*)

3. « Quels vers charmants que ceux qui terminent la justification d'Othello et que La Harpe a si bien traduits!

She loved me for the dangers I had past,
And I loved her that she did pity them.

Elle aima mes malheurs, et j'aimai sa pitié. »
(Note de l'auteur.)

par toutes les femmes! comme elles savent que ce n'est pas dans la flatterie que consiste l'art tout-puissant des hommes pour se faire aimer d'elles! La protection tutélaire qu'ils peuvent accorder au timide objet de leur choix, la gloire qu'ils peuvent réfléchir sur une faible vie, est leur charme le plus irrésistible.

Les pièces tirées de l'histoire anglaise, telles que les deux sur Henri IV, celle qui suit sur Henri V, les trois sur Henri VI, ont beaucoup de succès en Angleterre; mais je les crois cependant très inférieures, en général, à ses tragédies d'invention, *le roi Lear, Macbeth, Hamlet, Roméo et Juliette.* Les irrégularités de temps et de lieu y sont beaucoup plus remarquables. Enfin Shakspeare y cède plus que dans toutes les autres à la popularité...

Il faut bien distinguer, dans les pièces de Shakspeare, ce qu'il a accordé au désir de plaire au peuple, les fautes réelles qu'il a commises, et les beautés hardies que n'admettent pas les sévères règles de la tragédie en France.

La foule des spectateurs, en Angleterre, exige qu'on fasse succéder les scènes comiques aux effets tragiques. Le contraste de ce qui est noble avec ce qui ne l'est pas, produit néanmoins toujours, comme je l'ai déjà dit, une désagréable impression sur les hommes de goût. Le genre noble veut des nuances; mais des oppositions trop fortes ne sont que de la bizarrerie[1]. Les jeux de mots, les équivoques licencieuses, les contes populaires, les proverbes qui s'entassent successivement dans les vieilles nations, et sont, pour ainsi dire, les idées patrimoniales des hommes du peuple; tous ces moyens, qui sont applaudis de la multitude, sont critiqués par la raison. Ils n'ont aucun rap-

---

1. On voit de nouveau quelles objections Mme de Staël eût élevées contre le nouvel art dramatique préconisé dans la fameuse Préface de *Cromwell* (1827). — Elle a d'avance protesté, sans le savoir, contre l'assemblage systématique de beau et de laid, de comique et de pathétique, de terrible et de bouffon, que l'auteur de ce manifeste, prodigue de contrastes heurtés dans ses propres drames, a prétendu ériger en lois du théâtre.

port avec les sublimes effets que Shakspeare sait tirer des mots simples, des circonstances vulgaires placées avec art, et qu'à tort nous n'oserions pas admettre sur notre théâtre.

Shakspeare a fait, dans ses tragédies, la part des esprits grossiers. Il s'est mis à l'abri du jugement du goût, en se rendant l'objet du fanatisme populaire. Il s'est alors conduit comme un habile chef de parti, mais non comme un bon écrivain...

Les Français ont souvent condamné les scènes d'horreur que Shakspeare représente. Ce n'est pas comme excitant une trop forte émotion, mais comme détruisant quelquefois jusqu'à l'illusion théâtrale, qu'elles me paraissent susceptibles de critique. D'abord il est démontré que certaines situations, seulement effrayantes, que les mauvais imitateurs de Shakspeare ont voulu représenter, ne produisent qu'une sensation physique désagréable, et aucun des plaisirs que la tragédie doit donner; mais, de plus, il y a beaucoup de situations touchantes en elles-mêmes, et qui néanmoins exigent un jeu de théâtre fait pour distraire l'attention, et par conséquent l'intérêt.

Lorsque le gouverneur de la tour, où est enfermé le jeune Arthur, fait apporter un fer chaud pour lui brûler les yeux, sans parler de l'atrocité d'une telle scène, il doit se passer là sur le théâtre une action dont l'imitation est impossible, et dont le spectateur observera tellement l'exécution, qu'il en oubliera l'effet moral.

Le caractère de Caliban, dans *la Tempête*, est singulièrement original; mais la forme presque animale que son costume doit lui donner détourne l'attention de ce qu'il y a de philosophique dans la conception de ce rôle.

Une des beautés de la tragédie de *Richard III*, à la lecture, c'est ce qu'il dit lui-même de sa difformité naturelle. On sent que l'horreur qu'il cause doit réagir sur son âme, et la rendre plus atroce encore. Cependant qu'y a-t-il de plus difficile dans le genre noble, de plus voisin du ridicule, que l'imitation d'un homme contrefait sur la scène? Tout ce qui est dans la nature

peut intéresser l'esprit ; mais il faut, au spectacle, ménager les caprices des yeux avec le plus grand scrupule; ils peuvent détruire sans appel tout effet sérieux.

Shakspeare représente aussi beaucoup trop souvent dans ses pièces la souffrance physique. Philoctète est le seul exemple d'un effet théâtral produit par elle; et ce sont les causes héroïques de sa blessure qui permettent de fixer l'intérêt des spectateurs sur ses maux. La souffrance physique peut se raconter, mais non se voir ; ce n'est pas l'auteur, c'est l'acteur qui ne peut pas l'exprimer noblement; ce n'est pas la pensée, ce sont les sens qui se refusent à l'effet de ce genre d'imitation.

Enfin l'un des plus grands défauts de Shakspeare, c'est de n'être pas simple dans l'intervalle des morceaux sublimes. Souvent il a de l'affectation lorsqu'il n'est point exalté par son génie. L'art lui manque pour se soutenir, c'est-à-dire, pour être aussi naturel dans les scènes de transition que dans les beaux mouvements de l'âme.

De la Littérature.

Klopstock.

La plupart des odes de Klopstock peuvent être considérées comme des psaumes chrétiens; c'est le David du Nouveau Testament, que ce poète; mais ce qui honore surtout son caractère, sans parler de son génie, c'est l'hymne religieuse, sous la forme d'un poème épique, à laquelle il a consacré vingt années, *la Messiade* [1]. Les chrétiens possédaient deux poèmes, *l'Enfer*, du

---

1. Dans une autre partie du livre *De l'Allemagne*, Mme de Staël, revenant sur *la Messiade*, complète ce qu'elle en dit ici avec une admiration sincère, en mêlant quelques réserves judicieuses à la louange :

« Sans doute, un tel sujet est bien au-dessus de toutes les inventions du génie; il en faut beaucoup cependant pour montrer avec tant de sensibilité l'humanité dans l'être divin, et, avec tant de force, la divinité dans l'être mortel. Il faut

Dante, et *le Paradis perdu*, de Milton : l'un était plein d'images et de fantômes, comme la religion extérieure des Italiens; Milton, qui avait vécu au milieu des guerres civiles, excellait surtout dans la peinture des caractères, et son Satan est un factieux gigantesque, armé contre la monarchie du ciel. Klopstock a conçu le sentiment chrétien dans toute sa pureté; c'est au divin Sauveur des hommes que son âme a été consacrée. Les Pères de l'Église ont inspiré le Dante; la Bible, Milton : les plus grandes beautés du poème de Klopstock sont puisées dans le Nouveau Testament; il sait faire ressortir de la simplicité divine de l'Évangile un charme de poésie qui n'en altère point la pureté.

Lorsqu'on commence ce poème, on croit entrer dans une grande église, au milieu de laquelle un orgue se fait entendre, et l'attendrissement et le recueillement qu'inspirent les temples du Seigneur s'emparent de l'âme en le lisant.

Horace, Ovide, etc., ont exprimé de diverses manières le noble orgueil qui leur répondait de la durée immortelle de

---

aussi bien du talent pour exciter l'intérêt et l'anxiété dans le récit d'un événement décidé d'avance par une volonté toute-puissante. Klopstock a su réunir, avec beaucoup d'art, tout ce que la Fatalité des anciens et la Providence des chrétiens peuvent inspirer à la fois de terreur et d'espérance...

» Il faut l'avouer cependant; il résulte un peu de monotonie d'un sujet essentiellement exalté; l'âme se fatigue par trop de contemplation... On aurait pu, ce semble, éviter ce défaut sans introduire dans *la Messiade* rien de profane. Il eût mieux valu, peut-être, prendre pour sujet la vie entière du Messie, que de commencer au moment où ses ennemis demandent sa mort. L'on aurait pu se servir avec plus d'art des couleurs de l'Orient pour peindre la Syrie, et caractériser d'une manière forte l'état du genre humain sous l'empire de Rome. Il y a trop de discours, et des discours trop longs, dans *la Messiade;* l'éloquence elle-même frappe moins qu'une situation, un caractère, un tableau qui nous laisse quelque chose à deviner...

» On a reproché aussi à Klopstock de n'avoir pas fait de ses anges des portraits assez variés. Il est vrai que, dans la perfection, les différences sont difficiles à saisir, et que ce sont d'ordinaire les défauts qui caractérisent les hommes; néanmoins, on aurait pu donner plus de variété à ce grand tableau. Enfin, surtout, il n'aurait pas fallu, ce me semble, ajouter encore dix chants à celui qui termine l'action principale : la mort du Sauveur. Ces dix chants renferment, sans doute, de grandes beautés lyriques; mais quand un ouvrage, quel qu'il soit, excite l'intérêt dramatique, il doit finir au moment où cet intérêt cesse. »

leurs ouvrages : *Exegi monumentum ære perennius* : et, *Nomenque erit indelebile nostrum*[1]. Un sentiment d'une tout autre nature pénétra l'âme de Klopstock, quand *la Messiade* fut achevée. Il l'exprime ainsi dans l'ode au Rédempteur, qui est à la fin de son poème.

« Je l'espérais de toi, ô Médiateur céleste! j'ai chanté le can-
» tique de la nouvelle alliance. La redoutable carrière est par-
» courue, et tu m'as pardonné mes pas chancelants.

» Reconnaissance, sentiment éternel, brûlant, exalté, fais
» retentir les accords de ma harpe; hâte-toi; mon cœur est
» inondé de joie, et je verse des pleurs de ravissement.

» Je ne demande aucune récompense; n'ai-je pas déjà goûté
» les plaisirs des anges, puisque j'ai chanté mon Dieu? L'émo-
» tion pénétra mon âme jusque dans ses profondeurs, et ce
» qu'il y a de plus intime en mon être fut ébranlé, etc. »

Ceux qui ont connu Klopstock le respectent autant qu'ils l'admirent. La religion, la liberté, l'amour, ont occupé toutes ses pensées; il professa la religion par l'accomplissement de tous ses devoirs; il abdiqua la cause même de la liberté, quand le sang innocent l'eut souillée[2], et la fidélité consacra les attachements de son cœur. Jamais il ne s'appuya de son imagination pour justifier aucun écart; elle exaltait son âme, sans l'égarer.

On dit que sa conversation était pleine d'esprit et même de goût; qu'il aimait l'entretien des femmes, et surtout celui des Françaises, et qu'il était bon juge de ce genre d'agréments que la pédanterie réprouve. Je le crois facilement; car il y a toujours quelque chose d'universel dans le génie, et peut-être même tient-il par des rapports secrets à la grâce, du moins à celle que donne la nature.

---

1. « J'ai érigé un monument plus durable que l'airain... » Horace, *Odes*, III, 30. — « Le souvenir de mon nom sera ineffaçable. » Ovide, *Métamorphoses*, XV, 876.

2. Klopstock, après avoir applaudi, en ami fervent de la liberté, aux glorieux débuts de la Révolution française, en avait ensuite hautement réprouvé les excès.

Combien un tel homme était loin de l'envie, de l'égoïsme, des fureurs de vanité, dont plusieurs écrivains se sont excusés au nom de leurs talents! S'ils en avaient eu davantage, aucun de ces défauts ne les aurait agités. On est orgueilleux, irritable, étonné de soi-même, quand un peu d'esprit vient se mêler à la médiocrité du caractère; mais le vrai génie inspire de la reconnaissance et de la modestie : car on sent qui l'a donné, et l'on sent aussi quelles bornes celui qui l'a donné y a mises.

On trouve, dans la seconde partie de *la Messiade*, un très beau morceau sur la mort de Marie, sœur de Marthe et de Lazare, et désignée dans l'Évangile comme l'image de la vertu contemplative. Lazare, qui a reçu de Jésus-Christ une seconde fois la vie, dit adieu à sa sœur avec un mélange de douleur et de confiance profondément sensible. Klopstock a fait des derniers moments de Marie le tableau de la mort du juste. Lorsqu'à son tour il était aussi sur son lit de mort, il répétait d'une voix expirante ses vers sur Marie; il se les rappelait, à travers les ombres du cercueil, et les prononçait tout bas, pour s'exhorter lui-même à bien mourir : ainsi, les sentiments exprimés par le jeune homme étaient assez purs pour consoler le vieillard.

— Ce poète a souvent beaucoup de grâce sur des sujets moins sérieux. Il y a une ode de lui, charmante, intitulée *l'art de Tialf*, c'est-à-dire l'art d'aller en patins sur la glace, qu'on dit inventé par le géant Tialf. Il peint une jeune et belle femme, revêtue d'une fourrure d'hermine, et placée sur un traîneau en forme de char; les jeunes gens qui l'entourent font avancer ce char comme l'éclair, en le poussant légèrement. On choisit pour sentier le torrent glacé qui, pendant l'hiver, offre la route la plus sûre. Les cheveux des jeunes hommes sont parsemés des flocons brillants des frimas; les jeunes filles, à la suite du traîneau, attachent à leurs petits pieds des ailes d'acier, qui les transportent au loin dans un clin d'œil : le chant des bardes accompagne cette danse septentrionale; la marche joyeuse

passe sous des ormeaux dont les fleurs sont de neige; on entend craquer le cristal sous les pas; un instant de terreur trouble la fête; mais bientôt les cris d'allégresse, la violence de l'exercice, qui doit conserver au sang la chaleur que lui ravirait le froid de l'air, enfin la lutte contre le climat, raniment tous les esprits, et l'on arrive au terme de la course, dans une grande salle illuminée, où le feu, le bal et les festins, font succéder des plaisirs faciles aux plaisirs conquis sur les rigueurs mêmes de la nature.

De l'Allemagne.

Gœthe.

Ce qui manquait à Klopstock, c'était une imagination créatrice : il mettait de grandes pensées et de nobles sentiments en beaux vers, mais il n'était pas ce qu'on peut appeler artiste. Ses inventions sont faibles, et les couleurs dont il les revêt n'ont presque jamais cette plénitude de force qu'on aime à rencontrer dans la poésie, et dans tous les arts qui doivent donner à la fiction l'énergie et l'originalité de la nature. Klopstock s'égare dans l'idéal : Gœthe ne perd jamais terre, tout en atteignant aux conceptions les plus sublimes. Il y a dans son esprit une vigueur que la sensibilité n'a point affaiblie.

Gœthe pourrait représenter la littérature allemande tout entière; non qu'il n'y ait d'autres écrivains supérieurs à lui, sous quelques rapports, mais seul il réunit tout ce qui distingue l'esprit allemand, et nul n'est aussi remarquable par un genre d'imagination dont les Italiens, les Anglais ni les Français ne peuvent réclamer aucune part.

Gœthe ayant écrit dans tous les genres, je devrais m'arrêter longtemps à l'examen de ses ouvrages; mais la connaissance personnelle de l'homme qui a le plus influé sur la littérature de son pays sert, ce me semble, à mieux comprendre cette littérature.

Gœthe est un homme d'un esprit prodigieux en conversation ; et l'on a beau dire, l'esprit doit savoir causer[1]. On peut présenter quelques exemples d'hommes de génie taciturnes : la timidité, le malheur, le dédain ou l'ennui, en sont souvent la cause; mais, en général, l'étendue des idées et la chaleur de l'âme doivent inspirer le besoin de se communiquer aux autres[2] ; et ces hommes, qui ne veulent pas être jugés par ce qu'ils disent, pourraient bien ne pas mériter plus d'intérêt pour ce qu'ils pensent.

Quand on sait faire parler Gœthe, il est admirable; son éloquence est nourrie de pensées ; sa plaisanterie est en même temps pleine de grâce et de philosophie; son imagination est frappée par les objets extérieurs, comme l'était celle des artistes chez les anciens ; et néanmoins sa raison n'a que trop la maturité de notre temps[3]. Rien ne trouble la force de sa tête ; et les inconvénients même de son caractère, l'humeur, l'embarras, la contrainte, passent comme des nuages au bas de la montagne sur le sommet de laquelle son génie est placé.

Ce qu'on nous raconte de l'entretien de Diderot pourrait donner quelques idées de celui de Gœthe ; mais, si l'on en juge par les écrits de Diderot, la distance doit être infinie entre ces deux hommes[4]. Diderot est sous le joug de son esprit ; Gœthe

---

1. Nul n'avait, plus que Mme de Staël, le droit d'exiger de *l'esprit* cette preuve de lui-même.

2. C'est vrai, sauf les exceptions admises ; un Corneille, par exemple, habituellement taciturne, un La Fontaine, souvent absent des conversations par distraction et songerie de rêveur et de poète...

3. *Et néanmoins sa raison n'a que trop...* Ce n'est pas un blâme, c'est un regret en passant, mais qui reparait plus loin. Voyez comme ensuite elle avoue préférer ces premiers temps où le poète était plus dominé par son inspiration, moins parfaitement maitre et possesseur de son génie. « Peut-être sentait-il alors que le sublime et le divin... » On s'aperçoit qu'elle voudrait un Gœthe plus ému, plus entraîné, moins retiré sur la cime d'où son œil d'aigle observe et contemple, moins *spectateur*, moins sceptique, et ne mettant pas toute sa religion, ou peu s'en faut, dans *l'art*, dans le grand art... Mais ce ne serait plus Gœthe. Elle-même le sent bien, et ce qui surnage dans ce portrait, à toutes les réserves et à tous les regrets finement indiqués, c'est l'admiration.

4. Deux gloires aussi inégales, deux natures de génie aussi différentes, n'appelaient pas nécessairement le parallèle.

domine même son talent : Diderot est affecté, à force de vouloir faire effet ; on aperçoit le dédain du succès dans Gœthe à un degré qui plaît singulièrement, alors même qu'on s'impatiente de sa négligence. Diderot a besoin de suppléer, à force de philanthropie, aux sentiments religieux qui lui manquent ; Gœthe serait plus volontiers amer que doucereux[1] ; mais ce qu'il est avant tout, c'est naturel ; et sans cette qualité, en effet, qu'y a-t-il dans un homme qui puisse en intéresser un autre ?

Gœthe n'a plus cette ardeur entraînante qui lui inspira *Werther* ; mais la chaleur de ses pensées suffit encore pour tout animer. On dirait qu'il n'est pas atteint par la vie, et qu'il la décrit seulement en peintre : il attache plus de prix maintenant aux tableaux qu'il nous présente qu'aux émotions qu'il éprouve, le temps l'a rendu spectateur. Quand il avait encore une part active dans les scènes des passions, quand il souffrait lui-même par le cœur, ses écrits produisaient une impression plus vive.

Comme on se fait toujours la poétique de son talent, Gœthe soutient à présent qu'il faut que l'auteur soit calme, alors même qu'il compose un ouvrage passionné, et que l'artiste doit conserver son sang-froid pour agir plus fortement sur l'imagination de ses lecteurs[2]. Peut-être n'aurait-il pas eu cette opinion dans sa première jeunesse ; peut-être alors était-il possédé par son génie, au lieu d'en être le maître ; peut-être sentait-il alors que le sublime et le divin étant momentanés dans le cœur de l'homme, le poète est inférieur à l'inspiration qui l'anime, et ne peut la juger sans la perdre.

---

1. *Doucereux* n'est pas le mot qu'on attend, et fausserait la pensée, si le lecteur, qui la comprend et la suit, ne remplaçait mentalement de son mieux ce terme impropre.

2. C'est de cette poétique que sont sorties les œuvres les plus achevées de Gœthe, celles où la beauté *classique* se réalise sous des formes nouvelles : *Iphigénie en Tauride*, *Egmont*, et surtout *Hermann et Dorothée*, ce poème de la famille, cette épopée d'un nouveau genre, que Schiller considérait comme l'expression la plus pure et la plus forte du génie de son ami. « Si loin que Gœthe puisse aller, disait-il, il ne s'élèvera jamais plus haut. » (Heinrich, *Hist. de la littérature allemande.*)

Au premier moment, on s'étonne de trouver de la froideur et même quelque chose de raide à l'auteur de *Werther;* mais quand on obtient de lui qu'il se mette à l'aise, le mouvement de son imagination fait disparaître en entier la gêne qu'on a d'abord sentie : c'est un homme dont l'esprit est universel, et impartial parce qu'il est universel; car il n'y a point d'indifférence dans son impartialité : c'est une double existence[1], une double force, une double lumière qui éclaire à la fois dans toute chose les deux côtés de la question. Quand il s'agit de penser, rien ne l'arrête, ni son siècle, ni ses habitudes, ni ses relations; il fait tomber à plomb son regard d'aigle sur les objets qu'il observe. S'il avait eu une carrière politique, si son âme s'était développée par les actions, son caractère serait plus décidé, plus ferme, plus patriote[2]; mais son esprit ne planerait pas si librement sur toutes les manières de voir; les passions ou les intérêts lui traceraient une route positive.

Gœthe se plaît, dans ses écrits comme dans ses discours, à briser les fils qu'il a tissus lui-même, à déjouer les émotions qu'il excite, à renverser les statues qu'il a fait admirer. Lorsque dans ses fictions il inspire de l'intérêt pour un caractère, bientôt il montre les inconséquences qui doivent en détacher. Il dispose du monde poétique, comme un conquérant du monde réel, et se croit assez fort pour introduire, comme la nature, le génie destructeur dans ses propres ouvrages. S'il n'était pas un homme estimable, on aurait peur d'un genre de supériorité

---

1. C'est-à-dire, cette impartialité est comme une double existence...

2. M. de Loménie, dans une instructive notice sur Gœthe, a cité un curieux fragment d'une lettre du grand homme, datée de l'époque où les calamités de la guerre et de l'invasion étrangère vinrent fondre sur le duché de Saxe-Weimar, sa patrie d'adoption (1806, l'année d'Iéna). « Je traverserai les mauvais jours, sans beaucoup de peines. Les affaires publiques étaient en trop bonnes mains pour qu'il fût nécessaire de m'en occuper. Je n'ai eu qu'à m'enfermer dans mon ermitage pour méditer sur moi-même. Aux heures les plus agitées, aux heures où il faut penser à tout, *je n'ai eu qu'une crainte, la plus cruelle de toutes*, celle de perdre mes papiers, et depuis j'envoie bien vite à l'impression tout ce que j'ai préparé. »

qui s'élève au-dessus de tout, dégrade et relève, attendrit et persifle, affirme et doute alternativement, et toujours avec le même succès.

De l'Allemagne.

Schiller.

Schiller était un homme d'un génie rare et d'une bonne foi parfaite; ces deux qualités devraient être inséparables, au moins dans un homme de lettres. La pensée ne peut être mise à l'égal de l'action que quand elle réveille en nous l'image de la vérité; le mensonge est plus dégoûtant encore dans les écrits que dans la conduite. Les actions, même trompeuses, restent encore des actions, et l'on sait à quoi se prendre pour les juger ou pour les haïr; mais les ouvrages ne sont qu'un amas fastidieux de vaines paroles, quand ils ne partent pas d'une conviction sincère.

Il n'y a pas une plus belle carrière que celle des lettres, quand on la suit comme Schiller. Il est vrai qu'il y a tant de sérieux et de loyauté dans tout, en Allemagne[1], que c'est là seulement que l'on peut connaître d'une manière complète le caractère et les devoirs de chaque vocation. Néanmoins Schiller était admirable entre tous, par ses vertus autant que par ses talents. La conscience était sa muse : celle-là n'a pas besoin d'être invoquée, car on l'entend toujours quand on l'écoute une fois. Il aimait la poésie, l'art dramatique, l'histoire, la littérature pour elle-même. Il aurait été résolu à ne point publier ses ouvrages, qu'il y aurait donné le même soin; et jamais aucune considération tirée, ni du succès, ni de la mode, ni des préjugés, ni de tout ce qui vient des autres enfin, n'aurait pu lui faire altérer ses écrits; car ses écrits étaient lui; ils exprimaient son

---

1. V. notre Notice, p. XL.

âme, et il ne concevait pas la possibilité de changer une expression, si le sentiment intérieur qui l'inspirait n'était pas changé. Sans doute, Schiller ne pouvait pas être exempt d'amour-propre. S'il en faut pour aimer la gloire, il en faut même pour être capable d'une activité quelconque; mais rien ne diffère autant dans ses conséquences que la vanité et l'amour de la gloire; l'une tâche d'escamoter le succès; l'autre veut le conquérir; l'une est inquiète d'elle-même et ruse avec l'opinion; l'autre ne compte que sur la nature et s'y fie pour tout soumettre. Enfin, au-dessus même de l'amour de la gloire, il y a encore un sentiment plus pur, l'amour de la vérité, qui fait des hommes de lettres comme les prêtres guerriers d'une noble cause; ce sont eux qui désormais doivent garder le feu sacré, car de faibles femmes ne suffiraient plus comme jadis pour le défendre[1].

C'est une belle chose que l'innocence dans le génie et la candeur dans la force. Ce qui nuit à l'idée qu'on se fait de la bonté, c'est qu'on la croit de la faiblesse; mais quand elle est unie au plus haut degré de lumières et d'énergie, elle nous fait comprendre comment la Bible a pu nous dire que Dieu fit l'homme à son image.

Schiller s'était fait tort, à son entrée dans le monde, par des égarements d'imagination[2]; mais avec la force de l'âge, il reprit cette pureté sublime qui naît des hautes pensées. Jamais il n'entrait en négociation avec les mauvais sentiments. Il vivait,

---

1. L'auteur se laisse entrainer par les mots; car il n'y a qu'un rapport métaphorique entre cette religion enthousiaste du vrai que nous appelons le *feu sacré* et celui que gardaient les prêtresses de Vesta.

2. Allusion aux premiers drames du poète. « Schiller, dans sa première jeunesse, avait une verve de talent, une sorte d'ivresse de pensée qui le dirigeai mal. *La Conjuration de Fiesque*, *l'Intrigue et l'amour*, enfin *les Brigands*, qu'on a joués sur le théâtre français, sont des ouvrages que les principes de l'art, comme ceux de la morale, peuvent réprouver; mais, depuis l'âge de vingt-cinq ans, les écrits de Schiller furent tous purs et sévères. L'éducation de la vie déprave les hommes légers et perfectionne ceux qui réfléchissent. » (*De l'Allemagne*, Ire partie, ch. XVII.)

il parlait, il agissait comme si les méchants n'existaient pas; et quand il les peignait dans ses ouvrages, c'était avec plus d'exagération et moins de profondeur que s'il les avait vraiment connus.....

Schiller était le meilleur ami, le meilleur père, le meilleur époux; aucune qualité ne manquait à ce caractère doux et paisible que le talent seul enflammait; l'amour de la liberté, le respect pour les femmes, l'enthousiasme des beaux-arts, l'adoration pour la Divinité, animaient son génie.....]

La première fois que j'ai vu Schiller, c'était dans le salon du duc et de la duchesse de Weimar, en présence d'une société aussi éclairée qu'imposante; il lisait très bien le français, mais il ne l'avait jamais parlé; je soutins avec chaleur la supériorité de notre système dramatique sur tous les autres; il ne se refusa point à me combattre, et sans s'inquiéter des difficultés et des lenteurs qu'il éprouvait en s'exprimant en français, sans redouter non plus l'opinion des auditeurs, qui était contraire à la sienne, sa conviction intime le fit parler. Je me servis d'abord, pour le réfuter, des armes françaises, la vivacité et la plaisanterie; mais bientôt je démêlai, dans ce que disait Schiller, tant d'idées à travers l'obstacle des mots; je fus si frappée de cette simplicité de caractère, qui portait un homme de génie à s'engager ainsi dans une lutte où les paroles manquaient à ses pensées; je le trouvai si modeste et si insouciant dans ce qui ne concernait que ses propres succès, si fier et si animé dans la défense de ce qu'il croyait la vérité, que je lui vouai, dès cet instant, une amitié pleine d'admiration[1].

[Atteint, jeune encore, par une maladie sans espoir, ses

---

1. Mme de Staël fut touchée aussi de l'empressement que montra Schiller à venir s'entretenir avec elle dans les soirées de la grande-duchesse, quoique, à ce moment, très occupé d'achever son *Guillaume Tell*, et rendu casanier par la faiblesse de sa santé. Au contraire, Gœthe, qui ne faisait pas aisément le sacrifice de ses propres convenances, se trouvant alors à Iéna, en décembre, occupé de travaux scientifiques, chargea Schiller de persuader à Mme de Staël de venir l'y chercher. Le grand-duc intervint d'autorité, et le poète dut venir aider le prince

enfants, sa femme, qui méritait par mille qualités touchantes l'attachement qu'il avait pour elle, ont adouci ces derniers moments. Madame de Wollzogen, une amie digne de le comprendre, lui demanda, quelques heures avant sa mort, comment il se trouvait : *Toujours plus tranquille*, lui répondit-il[1].

De l'Allemagne.

« La Cloche » de Schiller.

La pièce de vers intitulée *la Cloche* consiste en deux parties parfaitement distinctes : les strophes en refrain expriment le travail qui se fait dans la forge, et entre chacune de ces strophes il y a des vers ravissants sur les circonstances solennelles, ou sur les événements extraordinaires annoncés par les cloches, tels que la naissance, le mariage, la mort, l'incendie, la révolte, etc. On pourrait traduire en français les pensées fortes, les images belles et touchantes qu'inspirent à Schiller les grandes époques de la destinée humaine; mais il est impossible d'imiter noblement les strophes en petits vers, composées de mots dont le son bizarre et précipité semble faire entendre les coups redoublés et les pas rapides des ouvriers qui dirigent la lave brûlante de l'airain. Peut-on avoir l'idée d'un poème de ce genre par une traduction en prose? c'est lire la musique au lieu de l'entendre; encore est-il plus aisé de se figurer, par l'imagination, l'effet

---

à recevoir à Weimar l'illustre voyageuse, au lieu d'être lui-même son hôte. Tout, d'ailleurs, se passa fort bien dans les entrevues de l'auteur de *Werther* (qui parlait fort aisément le français) et de celui de *Corinne*, une fois la glace rompue entre la haute impassibilité de l'un et l'expansive et ardente nature de l'autre. Toutefois, Mme de Staël parait avoir ressenti plus d'admiration que de sympathie. On a pu remarquer dans le magnifique portrait de Gœthe, qu'on vient de lire, plus d'une réserve à demi-mot, glissée sous la louange.

1. « *Immer ruhiger* (toujours plus calme). En effet, la paix qui se fait par degrés dans l'intelligence et dans le cœur après les agitations de la jeunesse, la sérénité qui résulte d'une vie pure, la contemplation toujours plus paisible et plus profonde des vérités éternelles, n'est-ce pas là le résumé de la vie de Schiller? » (Heinrich, *Hist. de la littérature allemande.*)

des instruments que l'on connaît, que les accords et les contrastes d'un rythme et d'une langue qu'on ignore. Tantôt la brièveté régulière du mètre fait sentir l'activité des forgerons, l'énergie bornée, mais continue, qui s'exerce dans les occupations matérielles; et tantôt, à côté de ce bruit dur et fort, l'on entend les chants aériens de l'enthousiasme et de la mélancolie.

L'originalité de ce poème est perdue quand on le sépare de l'impression que produisent une mesure de vers habilement choisie et des rimes qui se répondent comme des échos intelligents que la pensée modifie; et cependant ces effets pittoresques des sons seraient très hasardés en français[1]. Le trivial nous menace sans cesse : nous n'avons pas, comme presque tous les autres peuples, deux langues, celle de la prose et celle des vers; et il en est des mots comme des personnes, là où les rangs sont confondus, la familiarité est dangereuse.

De l'Allemagne.

Alfieri.

C'est avec un respect profond pour le caractère d'Alfieri, que je me permettrai quelques réflexions sur ses pièces. Leur but est si noble, les sentiments que l'auteur exprime sont si bien d'accord avec sa conduite personnelle, que ses tragédies doivent toujours être louées comme des actions, quand même elles seraient critiquées à quelques égards, comme des ouvrages littéraires. Mais il me semble que quelques-unes de ses tragédies ont autant de monotonie dans la force, que Métastase en a dans la douceur[2].

---

1. En dépit de ces difficultés ou impossibilités de traduction signalées par Mme de Staël, nous avons vu tenter en vers français plus d'une version ou imitation du poème de *la Cloche*. Un de ces essais, dû à M. Julien Duchesne, professeur à la Faculté des lettres de Rennes, a été remarqué pour son expressive fidélité au texte de Schiller.

2. Il a été dit tout à l'heure quelque chose de Métastase, le célèbre auteur de tragédies lyriques et d'opéras, que l'Italie regardait, regarde encore comme une es gloires de son théâtre.

Il y a dans les pièces d'Alfieri une telle profusion d'énergie et de magnanimité, ou bien une telle exagération de violence et de crime, qu'il est impossible de reconnaître le véritable caractère des hommes. Ils ne sont jamais ni si méchants ni si généreux qu'il les peint. La plupart des scènes sont composées pour mettre en contraste le vice et la vertu; mais ces oppositions ne sont pas présentées avec les gradations de la vérité. Si les tyrans supportaient dans la vie ce que les opprimés leur disent en face dans les tragédies d'Alfieri, on serait presque tenté de les plaindre. La pièce d'*Octavie* est une de celles où ce défaut de vraisemblance est le plus frappant. Sénèque y moralise sans cesse Néron [1], comme s'il était le plus patient des hommes, et lui, Sénèque, le plus courageux de tous. Le maître du monde, dans la tragédie, consent à se laisser insulter, et à se mettre en colère à chaque scène, pour le plaisir des spectateurs, comme s'il ne dépendait pas de lui de tout finir avec un mot. Certainement ces dialogues continuels donnent lieu à de très belles réponses de Sénèque, et l'on voudrait trouver dans une harangue ou un ouvrage les nobles pensées qu'il exprime; mais est-ce ainsi qu'on peut donner l'idée de la tyrannie? Ce n'est pas la peindre sous ses redoutables couleurs, c'est en faire seulement un but pour l'escrime de la parole. Mais si Shakspeare avait représenté Néron entouré d'hommes tremblants, qui osent à peine répondre à la question la plus indifférente, lui-même cachant son trouble [2], s'efforçant de paraître calme, et Sénèque, près de lui, travaillant à l'apologie du meurtre d'Agrippine, la terreur n'eût-elle pas été mille fois plus grande? et pour une réflexion énoncée par l'auteur, mille ne seraient-elles pas nées dans l'âme des spectateurs, par le silence même de la rhétorique et la vérité des tableaux?

---

1. *Moraliser quelqu'un*, n'est guère employé qu'en langage familier.
2. Un mouvement populaire en faveur d'Octavie est venu effrayer et irriter Néron. (TACITE, *Annales*, XVI, 61.)

Alfieri, par un hasard singulier, était comme un homme transplanté de l'antiquité dans les temps modernes; il était né pour agir, et il n'a pu qu'écrire : son style et ses tragédies se ressentent de cette contrainte. Il a voulu marcher par la littérature à un but politique[1] : ce but était le plus noble de tous sans doute; mais rien ne dénature les ouvrages d'imagination comme d'en avoir un. Alfieri, impatienté de vivre au milieu d'une nation où l'on rencontrait des savants très érudits et quelques hommes très éclairés, mais dont les littérateurs et les lecteurs ne s'intéressaient pour la plupart à rien de sérieux, et se plaisaient uniquement dans les contes, dans les nouvelles, dans les madrigaux; Alfieri, dis-je, a voulu donner à ses tragédies le caractère le plus austère. Il en a retranché les confidents[2], les coups de théâtre, tout, hors l'intérêt du dialogue. Il semblait qu'il voulût ainsi faire faire pénitence aux Italiens de leur vivacité et de leur imagination naturelle; il a pourtant été fort admiré, parce qu'il est vraiment grand par son caractère et par son âme, et parce que les habitants de Rome surtout applaudissent aux louanges données aux actions et aux sentiments des anciens Romains, comme si cela les regardait encore[3].

---

1. Ardent ami de la liberté, impatient de la servitude qui pesait sur l'Italie, républicain exalté, Alfieri a fait du théâtre un instrument de prédication politique, surtout dans ses tragédies à sujet romain ou moderne.

2. Alfieri a supprimé partout les confidents comme d'insignifiants comparses. Toutefois, dans la *tragédie*, la tragédie classique, celle dont ce poète empruntait le cadre et les règles à notre théâtre, les confidents, par tout ce qu'ils invitent ou provoquent les personnages principaux à nous dire d'eux-mêmes, aident à l'étude approfondie, au développement analytique de sentiments et de passions qui caractérise cette forme d'art. Aussi Alfieri a-t-il dû remplacer ces figures effacées, mais utiles, par de nombreux monologues. C'était remplacer une convention par une autre plus grande; « car, a dit spirituellement Villemain, dans la vie, les confidents sont encore plus fréquents que les monologues. » (*Littérature française du dix-huitième siècle*, 35e leçon, sur Alfieri.)

3. Un de ces traits de compassion dédaigneuse auxquels l'Italie était en butte, au temps de nos pères, pour avoir trop longtemps sommeillé sous le joug étranger. Cf. la célèbre apostrophe de Lamartine :

Italie. Italie. . . . . .
Terre. où les fils n'ont plus le sang de leurs aïeux.
Où les mots énervés ne sont qu'un bruit sonore. . .
(*Dernier chant du Pèlerinage de Childe-Harold.*)

Ils sont amateurs de l'énergie et de l'indépendance, comme des beaux tableaux qu'ils possèdent dans leurs galeries. Mais il n'en est pas moins vrai qu'Alfieri n'a pas créé ce qu'on pourrait appeler un théâtre italien, c'est-à-dire des tragédies dans lesquelles on trouvât un mérite particulier à l'Italie. Et même il n'a pas caractérisé les mœurs des pays et des siècles qu'il a peints. Sa conjuration des *Pazzi*, *Virginie*, *Philippe second*, sont admirables par l'élévation et la force des idées; mais on y voit toujours l'empreinte d'Alfieri, et non celle des nations et des temps qu'il met en scène.

Corinne.

Ce que les mères doivent à Rousseau.

C'est l'éloquence de Rousseau qui ranima le sentiment maternel dans une certaine classe de la société ; il fit connaître aux mères ce devoir et ce bonheur; il leur inspira le désir de ne céder à personne les premières caresses de leurs enfants[1] ; il interdit autour d'eux les serviles respects des valets, qui leur font sentir leur rang en leur montrant le contraste de leur faiblesse et de leur puissance; mais il permit les tendres soins d'une mère : ils ne gâteront point l'enfant qui les reçoit; être servi, rend tyran; mais être aimé, rend sensible.

Qui, des mères ou des enfants, doit le plus de reconnaissance à Rousseau? Ce sont les mères sans doute : ne leur a-t-il pas appris (comme l'écrivait une femme dont l'âme et l'esprit font le charme de ceux qu'elle admet à la connaître) « à » retrouver dans leur enfant une seconde jeunesse, dont l'es-

---

1. V. l'*Émile*, liv. Ier : « Depuis que les mères, méprisant leur premier devoir, n'ont plus voulu nourrir leurs enfants... » jusqu'à : « De ce seul abus réformé résulterait bientôt une réforme générale; bientôt, la nature aurait repris tous ses droits, etc. »

» pérance recommence pour elles, quand la première s'éva-
» nouit? »

Tout n'est pas encore perdu pour la mère malheureuse dont les fautes ou la destinée ont empoisonné la vie! ces jours de douleur lui ont peut-être valu l'expérience, qui préservera des mêmes peines le jeune objet de ses soins et de sa tendresse.

Dans tous les portraits de Rousseau, on l'a peint couronné par des enfants[1]. En effet, il a su rendre cet âge à son bonheur naturel; et peut-être n'est-il que celui-là d'assuré dans la vie. Bientôt la jeunesse arrive; ce temps faussement vanté, ce temps des passions et des larmes : il faut assurer des jours de bonheur à l'enfance, dans cet âge où l'imagination ne craint rien de l'avenir, où le moment présent compose toute la vie, où le cœur aime sans inquiétude, où le plaisir se fait sentir tandis que la peine est encore inconnue. Le bonheur de l'enfant dépend de sa mère : hélas! un jour peut-être elle le pressera vainement contre son sein; ses caresses ne feront plus renaître le calme dans son âme[2].

Lettres sur les écrits de J.-J. Rousseau.

De la justice que Rousseau rend aux femmes.

... Quoique Rousseau ait tâché d'empêcher les femmes de se mêler des affaires publiques, de jouer un rôle éclatant, qu'il a su leur plaire en parlant d'elles! S'il a voulu les priver de quelques droits étrangers à leur sort, comme il leur a rendu tous ceux qui leur appartiennent à jamais! S'il a voulu diminuer leur influence sur les délibérations des hommes, comme

---

1. *Couronné par des enfants!* Cette image, par laquelle s'exprimait la reconnaissance des familles, avait le tort de rappeler le crime de l'auteur envers la sienne.

2. Dans l'âme de son enfant.

il a consacré l'empire qu'elles ont sur leur bonheur! S'il les a fait descendre d'un trône usurpé, comme il les a replacées sur celui que la nature leur a destiné! S'il s'indigne contre elles, lorsqu'elles veulent ressembler aux hommes, combien il les adore quand elles se présentent à lui avec les charmes, les faiblesses, les vertus et les torts de leur sexe! Enfin il croit à l'amour; sa grâce est obtenue! Qu'importe aux femmes que sa raison leur dispute l'empire, quand son cœur leur est soumis; qu'importe même à celles que la nature a douées d'une âme tendre, qu'on leur ravisse le faux honneur de gouverner celui qu'elles aiment? Non, il leur est plus doux de sentir sa supériorité, de l'admirer, de le croire mille fois au-dessus d'elles, de dépendre de lui, parce qu'elles l'adorent; de se soumettre volontairement, d'abaisser tout à ses pieds, d'en donner elles-mêmes l'exemple, et de ne demander d'autre retour que celui du cœur, dont en aimant elles se sont rendues dignes.

Cependant le seul tort qu'au nom des femmes je reprocherais à Rousseau, c'est d'avoir avancé, dans une note de sa *Lettre sur les Spectacles,* qu'elles ne sont jamais capables de peindre la passion avec chaleur et vérité. Qu'il leur refuse, s'il veut, ces vains talents littéraires, qui, loin de les faire aimer des hommes, les mettent en lutte avec eux; qu'il leur refuse cette puissante force de tête, cette profonde faculté d'attention dont les grands génies sont doués : leurs faibles organes s'y opposent, et leur cœur, trop souvent occupé, s'empare sans cesse de leur pensée, et ne la laisse pas se fixer sur des méditations étrangères à leur idée dominante; mais qu'il ne les accuse pas de ne pouvoir écrire que froidement, de ne savoir pas même peindre l'amour. C'est par l'âme, l'âme seule, qu'elles sont distinguées; c'est elle qui donne du mouvement à leur esprit; c'est elle qui leur fait trouver quelque charme dans une destinée dont les sentiments sont les seuls événements, et les affections les seuls intérêts; c'est elle qui les identifie au sort de ce qu'elles aiment, et leur compose un bon-

heur dont l'unique source est la félicité des objets de leur tendresse; c'est elle enfin qui leur tient lieu d'instruction et d'expérience, et les rend dignes de sentir ce qu'elles sont incapables de juger.

Sapho, seule entre toutes les femmes, dit Rousseau, a su faire parler l'amour. Ah! quand elles rougiraient d'employer ce langage brûlant, signe d'un délire insensé plutôt que d'une passion profonde, elles sauraient du moins exprimer ce qu'elles éprouvent[1]; et cet abandon sublime, cette mélancolique douleur, ces sentiments tout-puissants, qui les font vivre et mourir, porteraient peut-être plus avant l'émotion dans le cœur des lecteurs, que tous les transports nés de l'imagination exaltée des poètes.

Lettres sur les écrits de J.-J. Rousseau.

Sur une lettre de la « Nouvelle Héloïse. »

Il est une lettre moins vantée que les autres, mais que je n'ai pu lire jamais sans un attendrissement inexprimable : c'est celle que Julie écrit à Saint-Preux au moment de mourir; peut-être n'est-elle pas aussi touchante que je le pense; souvent un mot qui répond juste à notre cœur, une situation qui nous retrace ou des souvenirs ou des chimères, nous fait illusion, et nous croyons que l'auteur est la cause de cet effet de son ouvrage; mais Julie apprenant à Saint-Preux qu'elle n'a pu cesser de l'aimer, Julie, que je croyais guérie, me montrant un cœur blessé plus profondément que jamais; ce sentiment de bonheur que la cessation d'un long combat lui donne; cet abandon que la mort autorise et que la mort va terminer; ces mots

---

1. Sans s'expliquer davantage, Mme de Staël fait très bien entendre que ce qui nous reste des chants d'amour de Sapho n'est pas de nature à justifier l'unique exception que Rousseau s'est avisé de faire en sa faveur.

si sombres et si mélancoliques, *Adieu*, *pour jamais*, *adieu*, se mêlant aux expressions d'un sentiment créé pour le bonheur de la vie; cette certitude de mourir, qui donne à toutes ses paroles un caractère si solennel et si vrai; cette idée dominante, cet objet qui l'occupe seul au moment où la plupart des hommes concentrent sur eux-mêmes ce qui leur reste de pensée; ce calme qu'à l'instant de la mort le malheur donne encore plus sûrement que le courage; chaque mot de cette lettre enfin a rempli mon âme de la plus vive émotion. Ah! qu'on voit avec peine la fin d'une lecture qui nous intéressait comme un événement de notre vie, et qui, sans troubler notre cœur, mettait en mouvement tous nos sentiments et toutes nos pensées!

Lettres sur les écrits de J.-J. Rousseau.

Le prince de Ligne.

On regrettera toujours de n'avoir pas joui de l'entretien des hommes célèbres par leur esprit de conversation; car ce qu'on cite d'eux n'en donne qu'une imparfaite idée. Les phrases, les bons mots, tout ce qui peut se retenir et se répéter, ne saurait peindre cette grâce de tous les moments, cette justesse dans l'expression, cette élégance dans les manières, qui font le charme de la société.

Le maréchal prince de Ligne a été reconnu, par tous les Français, pour l'un des plus aimables hommes de France, et rarement ils accordaient ce suffrage à ceux qui n'étaient pas nés parmi eux. Peut-être même le prince de Ligne est-il le seul étranger qui, dans le genre français, soit devenu modèle, au lieu d'être imitateur. Il a fait imprimer beaucoup de morceaux utiles et profonds sur l'histoire et l'art militaire; il a publié les vers et la prose que les circonstances de sa vie lui ont inspirés; il y a toujours de l'esprit et de l'originalité dans tout ce qui

vient de lui; mais son style est souvent du *style parlé*, si l'on peut s'exprimer ainsi. Il faut se représenter l'expression de sa belle physionomie, la gaîté caractéristique de ses contes, la simplicité avec laquelle il s'abandonne à la plaisanterie, pour aimer jusqu'aux négligences de sa manière d'écrire. Mais ceux qui ne sont pas sous le charme de sa présence analysent comme un auteur celui qu'il faut écouter en le lisant[1]; car les défauts mêmes de son style ont une grâce dans sa conversation. Ce qui n'est pas toujours bien clair grammaticalement le devient par l'à-propos de la conversation, la finesse du regard, l'inflexion de la voix, tout ce qui donne enfin à l'art de parler mille fois plus de ressources et de charmes qu'à celui d'écrire[2].

Il est donc difficile de faire connaître par la lettre morte cet homme dont les plus grands génies et les plus illustres souverains ont recherché l'entretien, comme leur plus noble délassement.

Le portrait du prince Potemkin[3], qu'on trouve dans les lettres adressées à M. de Ségur, est véritablement un chef-d'œuvre; il n'est point travaillé comme ces portraits qui servent plutôt à faire connaître le peintre que le modèle. Vous voyez devant vous celui que le prince de Ligne vous décrit : il donne de la vie à tout, parce qu'il ne met de l'art à rien. Ceux qui le connaissent savent qu'il est impossible d'être plus étranger à toute espèce de calcul; ses actions sont toujours l'effet d'un mouvement spontané; il comprend les choses et les hommes par une inspiration soudaine.

Adoré par une famille charmante, chéri par ses conci-

---

1. *Il faut l'écouter en le lisant.* Bienveillante recommandation sous forme spirituelle, conseil d'équité et d'indulgence tout ensemble, dont Mme de Staël elle-même nous semble devoir bénéficier. Elle aussi, à qui trop souvent il arrive en écrivant de causer encore, il faut, *en la lisant, l'écouter.*

2. *Mille fois plus de ressources et de charmes qu'à celui d'écrire.* Le faible de Mme de Staël pour la conversation se trahit par ces paroles. Elle devait, plus que personne, goûter ce curieux mot de La Bruyère : « Il me semble qu'on dit les choses encore plus finement qu'on ne peut les écrire. »

3. Premier ministre de l'impératrice de Russie Catherine II.

toyens, qui voient en lui l'ornement de leur ville[1], et s'en parent aux yeux des étrangers comme d'un don de la nature, le prince de Ligne a prodigué sa vie dans les camps, par goût et par entraînement, bien plus que sa carrière militaire ne l'exigeait. Il se croit né heureux, parce qu'il est bienveillant, et pense qu'il plaît au sort comme à ses amis. Il jouit de la vie comme Horace, mais il l'expose comme s'il ne mettait aucun prix à en jouir; sa valeur a ce caractère brillant et impétueux qu'on attribue à la valeur française.....

Préface d'un *Recueil de lettres et de pensées du prince de Ligne.*

Du préjugé contre la femme lettrée et contre la femme auteur.

...La culture des lettres m'a valu plus de jouissances que de chagrins. Il faut avoir une grande véhémence d'amour-propre pour que les critiques fassent plus de peine que les éloges ne donnent de plaisir; et d'ailleurs on trouve dans le développement et le perfectionnement de son esprit une activité continuelle, un espoir toujours renaissant, que ne saurait offrir le cours ordinaire de la vie. Tout marche vers le déclin dans la destinée des femmes, excepté la pensée, dont la nature immortelle est de s'élever toujours.

On n'a presque jamais nié que les goûts et les études littéraires ne fussent un grand avantage pour les hommes, mais on n'est pas d'accord sur l'influence que ces mêmes études peuvent avoir sur la destinée des femmes. S'il s'agissait de leur imposer un esclavage domestique, il faudrait craindre d'accroître leur intelligence, de peur qu'elles ne fussent tentées de se révolter contre un tel sort; mais la société chrétienne n'exigeant rien que

---

1. Bruxelles.

de juste dans les relations de famille, plus la raison est éclairée, plus elle porte à se soumettre aux lois de la morale. On aperçoit clairement, en réfléchissant sur ces lois, qu'elles gouvernent le monde tôt ou tard avec non moins d'infaillibilité que les forces physiques.

Les sentiments, il est vrai, peuvent entraîner malgré les lumières, mais ce n'est pas à cause d'elles. Il arrive souvent que les femmes d'un esprit supérieur sont en même temps des personnes d'un caractère très passionné; toutefois la culture des lettres diminue les dangers de ce caractère, au lieu de les augmenter; les jouissances de l'esprit sont faites pour calmer les orages du cœur.

La société, telle qu'elle est organisée de nos jours, nous menace bien plus des défauts négatifs, la froideur et l'égoïsme, que de l'exaltation en quelque genre que ce puisse être. Les hommes et les femmes du peuple peuvent avoir de très belles et de très grandes qualités, sans que leur esprit ait été cultivé; mais dans la classe élégante et oisive, les habitudes qu'on prend dessèchent le cœur, si l'on n'y supplée point par des études vivifiantes; l'usage du monde, quand il n'est pas réuni à une instruction littéraire étendue, n'enseigne qu'à répéter facilement des choses communes, à mettre ses opinions en formules et son caractère en révérences. Si vous n'avez pas dans une éducation distinguée une compensation à tous ces sacrifices; si vous ne trouvez pas le naturel dans l'élévation de l'âme, et la candeur dans la connaissance de la vérité; si vous ne respirez pas enfin l'air dans une région plus vaste, vous risquez de n'être qu'une poupée bien apprise, qui chante toujours sur le même ton, lors même qu'elle change de paroles; et quand il serait vrai, ce qui ne l'est pas, qu'une femme ainsi disciplinée se soumet plus facilement à l'autorité conjugale, que devient la communication des âmes, si les esprits n'ont pas une sorte d'analogie? et que devrait-on penser d'un époux assez orgueilleusement modeste pour aimer mieux rencontrer dans sa femme

une obéissance aveugle qu'une sympathie éclairée? Les plus touchants exemples d'amour conjugal ont été donnés par des femmes dignes de comprendre leurs maris et de partager leur sort, et le mariage n'est dans toute sa beauté que lorsqu'il peut être fondé sur une admiration réciproque.

Néanmoins beaucoup d'hommes préfèrent les femmes uniquement consacrées aux soins de leur ménage; et pour plus de sûreté à cet égard, ils ne seraient pas fâchés qu'elles fussent incapables de comprendre autre chose : cela dépend des goûts; d'ailleurs, comme le nombre des personnes distinguées est très petit, ceux qui n'en veulent pas auront toujours assez d'autres choix à faire.

Nous n'excluons point, dira-t-on, la culture d'esprit dans les femmes; mais nous voulons que cet esprit ne leur inspire pas le désir d'être auteurs, de se distraire ainsi de leurs devoirs naturels, et d'entrer en rivalité avec les hommes, tandis qu'elles sont faites seulement pour les encourager et les consoler.

Je me sentirais, je l'avoue, une considération plus respectueuse encore pour une femme d'un génie élevé qui n'aurait point ambitionné les succès de l'amour-propre, que pour celle qui les rechercherait avec ardeur; mais il ne faut dédaigner que ce qu'on pourrait obtenir. Un homme à Paris se baissait toujours en passant sous la porte Saint-Denis, bien qu'elle fût haute de cent pieds; il en est de même des femmes qui se vantent de craindre la célébrité, sans avoir jamais eu les talents nécessaires pour l'acquérir.

Ces talents ont sans doute leurs inconvénients, comme toutes les plus belles choses du monde[1]; mais ces inconvénients même

---

1. Mme de Staël écrivait ceci en 1814, dans la pleine maturité du talent et dans tout l'éclat d'une gloire incontestée. A une époque plus rapprochée de ses débuts, discutée et souvent maltraitée par la critique, elle se résignait moins fièrement aux inconvénients de la célébrité, ou même se plaignait ouvertement des disgrâces et des amertumes qui, pour les femmes surtout, y sont attachées. V. dans

me semblent préférables aux langueurs d'un esprit borné, qui tantôt dénigre ce qu'il ne peut atteindre, ou bien affecte ce qu'il ne saurait sentir. Enfin, en ne considérant que nos rapports avec nous-mêmes, une grande intensité de vie est toujours une augmentation de bonheur : la douleur, il est vrai, entre plus avant dans les âmes d'une certaine énergie; mais, à tout prendre, il n'est personne qui ne doive remercier Dieu de lui avoir donné une faculté de plus.

Préface des *Lettres sur les écrits de J.-J. Rousseau* (1814).

Destinées nouvelles ouvertes aux hommes de lettres dans les États libres.

L'existence subalterne qu'on accordait aux gens de lettres dans la monarchie française ne leur donnait aucune autorité dans les questions importantes qui tiennent à la destinée des

---

le ch. IV *De la Littérature* (IIe partie) ce qu'elle dit du sort que se préparent, dans le monde, celles qui, par des dons éminents d'esprit, franchement révélés, se mettent hors de pair. C'est toute une suite de chagrines réflexions et d'aveux indirects, qui se termine par ces paroles émues : « Un homme peut, même dans ses ouvrages, répondre à l'envie ou à la haine, réfuter les calomnies dont il est devenu l'objet : mais pour les femmes, se défendre est un désavantage de plus; se justifier, un bruit nouveau. Les femmes sentent qu'il y a dans leur nature quelque chose de pur et de délicat, bientôt flétri par les regards mêmes du public : l'esprit, les talents, une âme passionnée peuvent les faire sortir du nuage qui devrait toujours les environner; mais, sans cesse, elles le regrettent comme leur véritable asile.

» L'esprit de la malveillance fait trembler les femmes, quelque distinguées qu'elles soient. Courageuses dans le malheur, elles sont timides contre l'inimitié : la pensée les exalte, mais leur caractère reste faible et sensible. La plupart des femmes auxquelles des facultés supérieures ont inspiré le désir de la renommée, ressemblent à Herminie revêtue des armes du combat : les guerriers voient le casque, la lance, le panache étincelant : ils croient rencontrer la force, ils attaquent avec violence, et, dès les premiers coups, ils atteignent au cœur... » V. les confidences plus explicites, les regrets d'obscurité et de bonheur paisible par lesquels s'achève l'ouvrage.

hommes. Comment pouvaient-ils acquérir quelque dignité[1] dans un tel ordre social, si ce n'est en s'en montrant les adversaires? Et quel misérable mélange n'ont-ils pas fait des flatteries et des vérités, ces philosophes incrédules et soumis, hardis et protégés!

Rousseau s'est affranchi dans ce siècle de la plupart des préjugés et des égards monarchiques. Montesquieu, quoique avec plus de ménagement, sut montrer, quand il le fallait, la hardiesse de la raison. Mais Voltaire, qui voulait souvent réunir les faveurs de la cour avec l'indépendance philosophique, fait sentir le contraste et la difficulté d'un tel dessein de la manière la plus frappante.

Encourager les hommes de lettres[2], c'est les placer au-dessous du pouvoir quelconque qui les récompense; c'est considérer le génie littéraire à part du monde social et des intérêts politiques; c'est le traiter comme le talent de la musique et de la peinture, d'un art enfin qui ne serait pas la pensée même, c'est-à-dire le tout de l'homme.

L'encouragement de la haute littérature, et c'est d'elle uniquement que je parle dans ce chapitre, son encouragement, c'est la gloire, la gloire de Cicéron, de César même et de Brutus. L'un sauva sa patrie par son éloquence oratoire et ses talents consulaires; l'autre, dans ses *Commentaires*, écrivit ce qu'il avait fait; l'autre enfin, par le charme de son style, l'élévation philosophique dont ses lettres portent le caractère, se fit aimer comme un homme rempli de l'humanité la plus douce[3], malgré l'énergique horreur de l'assassinat qu'il commit.

---

1. Il s'agit ici, pour les hommes de lettres, d'une sorte de *dignité* nouvelle, autre que celle qu'un Corneille, un Racine, un Boileau, un La Bruyère, etc., avaient due à leur génie et à leur caractère dans un monde charmé par leurs talents.

2. Mme de Staël veut dire : Se borner à encourager les hommes de lettres, s'en tenir avec eux aux récompenses par lesquelles le pouvoir, sous l'ancien régime, croyait payer sa dette au talent ou au génie, c'est les placer...

3. Cicéron dit à Brutus dans l'*Orator :* « Qui jamais fut plus respecté que vous

Ce n'est que dans les États libres qu'on peut réunir le génie de l'action à celui de la pensée. Dans l'ancien régime, on voulait que les talents littéraires supposassent presque toujours l'absence des talents politiques. L'esprit d'affaires ne peut se faire connaître par des signes certains, avant qu'on ait occupé de grandes places; les hommes médiocres sont intéressés à persuader qu'ils possèdent seuls ce genre d'esprit; et pour se l'attribuer, ils se fondent uniquement sur les qualités qui leur manquent; la chaleur qu'ils n'ont pas, les idées qu'ils ne comprennent pas, les succès qu'ils dédaignent; voilà les garants de leur capacité politique.

On veut, dans les monarchies absolues, qu'une sorte de mystère soit répandue sur les qualités qui rendent propres au gouvernement, afin que l'importante et froide médiocrité puisse écarter un esprit supérieur, et le déclarer incapable de combinaisons beaucoup plus simples que celles dont il s'est toujours occupé.

Dans la langue adoptée par la coalition de certains hommes, connaître le cœur humain, c'est ne se laisser jamais guider dans son aversion ni dans ses choix par l'indignation du vice, ni par l'enthousiasme de la vertu; posséder la science des affaires, c'est ne jamais faire entrer dans ses décisions aucun motif généreux ou philosophique. La république, discutant en commun un grand nombre de ses intérêts, soumettant tous les choix par l'élection à la volonté générale, la république doit nous affranchir de cette foi aveugle qu'on exigeait jadis pour les secrets de l'art du gouvernement.

Sans doute il faut de grands talents pour bien administrer; mais c'est pour écarter le talent qu'on s'attachait à persuader que les pensées qui servent à former le philosophe profond, le grand écrivain, l'orateur éloquent, n'ont aucun rapport avec les

---

et plus chéri? » *Quis unquam te aut sanctior est habitus, aut dulcior?* V. le commentaire de cette parole dans le livre *Cicéron et ses amis*, de M. G. Boissier

principes qui doivent diriger les chefs des nations. Le chancelier Bacon [1], le chevalier Temple, L'Hôpital, etc., étaient des philosophes, des littérateurs, et se sont montrés les premiers des hommes d'État. Frédéric II, Marc Aurèle, la plupart des rois ou des héros qui ont répandu leur éclat sur les nations, étaient en même temps des esprits très éclairés en philosophie. Ce sont leurs lumières et leurs talents dans la carrière civile qui les ont rendus chers à la postérité, et leur ont fait obtenir, pendant leur vie, l'obéissance de l'admiration, cette obéissance qui donne au pouvoir absolu le plus bel attribut des gouvernements libres, l'assentiment volontaire de l'opinion publique.

Certainement il est peu de carrières plus resserrées, plus étroites, que celle de la littérature, si on la considère, comme on le fait quelquefois, à part de toute philosophie, n'ayant pour but que d'amuser les loisirs de la vie et de remplir le vide de l'esprit. Une telle occupation rend incapable du moindre emploi qui exige des connaissances positives, ou qui force à rendre les idées applicables. Une vanité démesurée est le partage de ces littérateurs médiocres et bornés : leur raison est faussée par le prix qu'ils attachent à des mots sans idées, à des idées sans résultats; ce sont, de tous les hommes, les plus occupés d'eux-mêmes, et les plus ignorants de ce qui intéresse les autres. Les lettres doivent souvent prendre un tel caractère, lorsque les hommes qui les cultivent sont éloignés de toutes les affaires sérieuses.

Ce qui dégradait les lettres, c'était leur inutilité; ce qui rendait les maximes du gouvernement si peu libérales, c'était la séparation absolue de la politique et de la philosophie; séparation telle, qu'on était jugé incapable de diriger les hommes, dès qu'on avait consacré ses talents à les instruire et à les éclairer. Il reste encore des traces de cette absurde opinion;

---

1. La gloire du philosophe mise à part, le chancelier Bacon, avec les incohérences, les faiblesses et l'équivoque dénouement de sa carrière politique, peut-il être placé au rang des *premiers hommes d'État?*

mais elles doivent s'effacer chaque jour[1]. La philosophie ne rend impropre qu'à gouverner arbitrairement, despotiquement, et d'une manière méprisante pour l'espèce humaine. Il ne faut pas prétendre, en apportant le vieil esprit des cours dans la république nouvelle, qu'il y ait en administration quelque chose de plus nécessaire que la pensée, de plus sûr que la raison, de plus énergique que la vertu[2].

L'on est un grand écrivain dans un gouvernement libre, non comme sous l'empire des monarques, pour mener une existence sans but, mais parce qu'il importe de donner à la vérité son expression persuasive, lorsqu'une résolution importante peut dépendre d'une vérité reconnue. On se livre à l'étude de de la philosophie, non pour se consoler des préjugés de la naissance, qui, dans l'ancien régime, déshéritaient la vie de tout avenir, mais pour se rendre propre aux magistratures d'un pays qui n'accorde sa puissance qu'à la raison.

De la Littérature (1800).

De la pensée, protectrice de la liberté.

Parmi les divers développements de l'esprit humain, c'est la littérature philosophique, c'est l'éloquence et le raisonnement

---

1. Cf., dans nos *Extraits* de Chateaubriand, les pages intitulées, *D'une incapacité prétendue des hommes de lettres.*

2. Avec beaucoup d'intelligence, de raison, un grand éclat de talent et un grand fonds de droiture, on peut encore n'être pas du tout un homme politique. Mme de Staël fait bien de protester hautement contre l'antique et injuste préjugé qui excluait systématiquement l'homme de lettres des grands emplois publics. Mais il n'y aurait pas une erreur moindre à croire que le talent, ou même le génie, dans les lettres, est une garantie d'habileté et de succès dans les charges d'État. L'aptitude à celles-ci se compose de *caractère* au moins autant que d'intelligence et de dons d'esprit. Il entre dans cette particulière vocation un mélange de volonté, de sang-froid, d'autorité et de tact, beaucoup plus rare qu'on ne croit, et qui peut fort bien manquer à l'écrivain illustre, au philosophe généreux, au grand poète. Par excès de confiance en des talents admirés, on a parfois, dans ce siècle, appelé au gouvernail, non sans inconvénient pour la chose publique, de tristes pilotes.

que je considère comme la véritable garantie de la liberté. Les sciences et les arts sont une partie très importante des travaux intellectuels; mais leurs découvertes, mais leurs succès n'exercent point une influence immédiate sur cette opinion publique qui décide de la destinée des nations. Les géomètres, les physiciens, les peintres et les poètes recevraient des encouragements sous le règne de rois tout-puissants, tandis que la philosophie politique et religieuse paraîtrait à de tels maîtres la plus redoutable des insurrections.

Ceux qui se livrent à l'étude des sciences positives, ne rencontrant point dans leur route les passions des hommes, s'accoutument à ne compter que ce qui est susceptible d'une démonstration mathématique. Les savants classent presque toujours parmi les illusions ce qui ne peut être soumis à la logique du calcul. Ils évaluent d'abord la force du gouvernement quel qu'il soit; et comme ils ne forment d'autre désir que de se livrer en paix à l'activité de leurs travaux, ils sont portés à l'obéissance envers l'autorité qui domine.

La méditation profonde qu'exigent les combinaisons des sciences exactes, détourne les savants de s'intéresser aux événements de la vie; et rien ne convient mieux aux monarques absolus, que des hommes si profondément occupés des lois physiques du monde, qu'ils en abandonnent l'ordre moral à qui voudra s'en saisir[1]. Sans doute les découvertes des sciences doivent à la longue donner une nouvelle force à cette haute philosophie qui juge les peuples et les rois; mais cet avenir éloigné n'effraie point les tyrans : l'on en a vu plusieurs protéger les sciences et les arts; tous ont redouté les ennemis naturels de la protection même, les penseurs et les philosophes.

La poésie est de tous les arts celui qui appartient de plus

---

1. On peut accorder ceci, mais en tenant compte des exceptions illustres. Condorcet était secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences; Bailly, astronome et historien de l'astronomie; Arago, astronome.

près à la raison. Cependant la poésie n'admet ni l'analyse, ni l'examen qui sert à découvrir et à propager les idées philosophiques. Celui qui voudrait énoncer une vérité nouvelle et hardie, écrirait de préférence dans la langue qui rend exactement et précisément la pensée ; il chercherait plutôt à convaincre par le raisonnement qu'à entraîner par l'imagination. La poésie a été plus souvent consacrée à louer qu'à censurer le pouvoir despotique. Les beaux-arts, en général, peuvent quelquefois contribuer, par leurs jouissances mêmes, à former des sujets tels que les tyrans les désirent. Les arts peuvent distraire l'esprit, par les plaisirs de chaque jour, de toute pensée dominante ; ils ramènent les hommes vers les sensations ; et ils inspirent à l'âme une philosophie voluptueuse, une insouciance raisonnée, un amour du présent, un oubli de l'avenir, très favorable à la tyrannie.

Par un singulier contraste, les arts qui font goûter la vie, rendent assez indifférent à la mort. Les passions seules attachent fortement à l'existence, par l'ardente volonté d'atteindre leur but ; mais une vie consacrée aux plaisirs amuse sans captiver ; elle prépare à l'ivresse, au sommeil, à la mort[1]. Dans les temps devenus fameux par des proscriptions sanguinaires, les Romains et les Français se livraient aux amusements publics avec le plus vif empressement ; tandis que dans les républiques heureuses, les affections domestiques, les occupations sérieuses, l'amour de la gloire détournent souvent l'esprit des jouissances mêmes des beaux-arts. La seule puissance littéraire qui fasse trembler toutes les autorités injustes, c'est l'éloquence généreuse, c'est la philosophie indépendante, qui juge au tribunal de

---

1. Une vie consacrée à de semblables plaisirs, à ceux de l'esprit, et aux jouissances des beaux-arts *amuse* et *captive* à la fois, et ne prépare nullement *à l'ivresse, au sommeil, à la mort*. Pourquoi cette sorte de décri jetée en passant sur les lettres pures, la poésie, les beaux-arts ? Peut-on nier que de telles joies nous excitent à vivre, au contraire, en nous donnant plus intime conscience du prix de la vie ?

la pensée toutes les institutions et toutes les opinions humaines.

... L'influence trop grande de l'esprit militaire est aussi un imminent danger pour les États libres; et l'on ne peut prévenir un tel péril que par les progrès des lumières et de l'esprit philosophique. Ce qui permet aux guerriers de jeter quelque dédain sur les hommes de lettres, c'est que les talents de ceux-ci ne sont pas toujours réunis à la force et à la vérité du caractère. Mais l'art d'écrire serait aussi une arme, la parole serait aussi une action, si l'énergie de l'âme s'y peignait tout entière, si les sentiments s'élevaient à la hauteur des idées, et si la tyrannie se voyait ainsi attaquée par tout ce qui la condamne, l'indignation généreuse et la raison inflexible. La considération alors ne serait pas exclusivement attachée aux exploits militaires; ce qui met nécessairement la liberté en péril.

La discipline bannit toute espèce d'opinion parmi les troupes. A cet égard, leur esprit de corps a quelques rapports avec celui des prêtres; il exclut de même le raisonnement, en admettant pour unique règle la volonté des supérieurs. L'exercice continuel de la toute-puissance des armes finit par inspirer du mépris pour les progrès lents de la persuasion. L'enthousiasme qu'inspirent des généraux vainqueurs est tout à fait indépendant de la justice de la cause qu'ils soutiennent. Ce qui frappe l'imagination, c'est la décision de la fortune, c'est le succès de la valeur. En gagnant des batailles, on peut soumettre les ennemis de la liberté; mais pour faire adopter dans l'intérieur les principes de cette liberté même, il faut que l'esprit militaire s'efface; il faut que la pensée, réunie à des qualités guerrières, au courage, à l'ardeur, à la décision, fasse naître dans l'âme des hommes quelque chose de spontané, de volontaire, qui s'éteint en eux lorsqu'ils ont vu pendant longtemps le triomphe de la force.

L'esprit militaire est le même dans tous les siècles et dans tous les pays; il ne caractérise point la nation, il ne lie point le peuple à telle ou telle institution ; il est également propre à les défendre toutes. L'éloquence, l'amour des lettres et des beaux-

arts, la philosophie, peuvent seuls faire d'un territoire une patrie, en donnant à la nation qui l'habite les mêmes goûts, les mêmes habitudes et les mêmes sentiments. La force se passe du temps, et brise la volonté; mais par cela même elle ne peut rien fonder parmi les hommes[1]. L'on a souvent répété dans la révolution de France, qu'il fallait du despotisme pour établir la liberté. On a lié par des mots un contre-sens, dont on a fait une phrase; mais cette phrase ne change rien à la vérité des choses. Les institutions établies par la force imiteraient tout de la liberté, excepté son mouvement naturel; les formes y seraient comme dans ces modèles qui vous effraient par leur ressemblance : vous y retrouverez tout, hors la vie.

Préface du livre *De la Littérature*.

De l'étude des langues, base de l'instruction.

..... L'étude des langues est beaucoup plus favorable aux progrès des facultés dans l'enfance, que celle des mathématiques ou des sciences physiques. Pascal, ce grand géomètre, dont la pensée profonde planait sur la science dont il s'occupait spécialement, comme sur toutes les autres, a reconnu lui-même les défauts inséparables des esprits formés d'abord par les mathématiques[2]. Cette étude, dans le premier âge, n'exerce que le mécanisme de l'intelligence; les enfants que l'on occupe de si bonne heure à calculer perdent toute cette sève de l'imagination, alors si belle et si féconde, et n'acquièrent point à la place une justesse d'esprit transcendante : car l'arithmétique et

---

1. On voit avec quelle intention d'avertissement, avec quelle espérance d'action sur l'opinion, Mme de Staël écrivait ces lignes en 1800, et quel déplaisir elles devaient causer au personnage qu'elles visaient, et aux complices de son ambition croissante à la dictature.

2. V. la dernière et célèbre page du petit traité *De l'esprit géométrique*, sur *la différence entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse.*

l'algèbre se bornent à nous apprendre de mille manières des propositions toujours identiques. Les problèmes de la vie sont plus compliqués; aucun n'est positif, aucun n'est absolu : il faut deviner, il faut choisir, à l'aide d'aperçus et de suppositions qui n'ont aucun rapport avec la marche infaillible du calcul.

Les vérités démontrées ne conduisent point aux vérités probables, les seules qui servent de guide dans les affaires, comme dans les arts, comme dans la société. Il y a sans doute un point où les mathématiques elles-mêmes exigent cette puissance lumineuse de l'invention, sans laquelle on ne peut pénétrer dans les secrets de la nature : au sommet de la pensée, l'imagination d'Homère et celle de Newton semblent se réunir; mais combien d'enfants sans génie pour les mathématiques ne consacrent-ils pas tout leur temps à cette science[1]! On n'exerce chez eux qu'une seule faculté, tandis qu'il faut développer tout l'être moral, dans une époque où l'on peut si facilement déranger l'âme comme le corps, en ne fortifiant qu'une partie.

Rien n'est moins applicable à la vie qu'un raisonnement mathématique. Une proposition, en fait de chiffres, est décidément fausse ou vraie; sous tous les autres rapports, le vrai se mêle avec le faux d'une telle manière, que souvent l'instinct peut seul nous décider entre des motifs divers, quelquefois aussi puissants d'un côté que de l'autre. L'étude des mathématiques, habituant à la certitude, irrite contre toutes les opinions opposées à la nôtre; tandis que ce qu'il y a de plus important pour la conduite de ce monde, c'est d'apprendre les autres, c'est-à-dire de concevoir tout ce qui les porte à penser et à sentir autrement que nous. Les mathématiques induisent à ne

1. Mme de Staël écrivait ceci sous l'impression des réformes de l'instruction publique, qui avaient suivi la Révolution. La part des *sciences* (mathématiques et physiques) s'était élargie, étendue, hors de proportion avec l'enseignement par les lettres, dans les *Écoles centrales*, que venait à peine de remplacer le régime des *Lycées*.

tenir compte que de ce qui est prouvé ; tandis que les vérités primitives, celles que le sentiment et le génie saisissent, ne sont pas susceptibles de démonstration.

Enfin les mathématiques, soumettant tout au calcul, inspirent trop de respect pour la force ; et cette énergie sublime, qui ne compte pour rien les obstacles et se plaît dans les sacrifices, s'accorde difficilement avec le genre de raison que développent les combinaisons algébriques.

Il me semble donc que, pour l'avantage de la morale, aussi bien que pour celui de l'esprit, il vaut mieux placer l'étude des mathématiques dans son temps, et comme une portion de l'instruction totale, mais non en faire la base de l'éducation, et par conséquent le principe déterminant du caractère et de l'âme.....

Ce n'est pas sans raison que l'étude des langues anciennes et modernes a été la base de tous les établissements d'éducation qui ont formé les hommes les plus capables en Europe. Le sens d'une phrase dans une langue étrangère est à la fois un problème grammatical et intellectuel ; ce problème est tout à fait proportionné à l'intelligence de l'enfant : d'abord il n'entend que les mots, puis il s'élève jusqu'à la conception de la phrase ; et bientôt après le charme de l'expression, sa force, son harmonie, tout ce qui se trouve enfin dans le langage de l'homme, se fait sentir par degrés à l'enfant qui traduit. Il s'essaie tout seul avec les difficultés que lui présentent deux langues à la fois ; il s'introduit dans les idées successivement, compare et combine divers genres d'analogies et de vraisemblances ; et l'activité spontanée de l'esprit, la seule qui développe vraiment la faculté de penser, est vivement excitée par cette étude. Le nombre des facultés qu'elle fait mouvoir à la fois lui donne l'avantage sur tout autre travail, et l'on est trop heureux d'employer la mémoire de l'enfant à retenir un genre de connaissance, sans lequel il serait borné toute sa vie au cercle de sa propre nation, cercle étroit comme tout ce qui est exclusif.

L'étude de la grammaire exige la même suite et la même force d'attention que les mathématiques, mais elle tient de beaucoup plus près à la pensée. La grammaire lie les idées l'une à l'autre, comme le calcul enchaîne les chiffres ; la logique grammaticale est aussi précise que celle de l'algèbre, et cependant elle s'applique à tout ce qu'il y a de vivant dans notre esprit. Les mots sont en même temps des chiffres et des images ; ils sont esclaves et libres, soumis à la discipline de la syntaxe, et tout-puissants par leur signification naturelle ; ainsi l'on trouve dans la métaphysique de la grammaire l'exactitude du raisonnement et l'indépendance de la pensée réunies ensemble ; tout a passé par les mots et tout s'y retrouve quand on sait les examiner : les langues sont inépuisables pour l'enfant comme pour l'homme, et chacun en peut tirer tout ce dont il a besoin.

De l'Allemagne.

Des sujets qui conviennent à la peinture.

..... Les chefs-d'œuvre de la peinture étaient alors réunis à Rome, et sa richesse, sous ce rapport, surpassait toutes celles du reste du monde.

La nature des sujets que les grands artistes d'Italie ont choisis se prête-t-elle à toute la variété, à toute l'originalité de passions et de caractères que la peinture peut exprimer? Oswald et Corinne différaient d'opinion à cet égard.

Corinne affirmait que les sujets les plus favorables à la peinture, c'étaient les sujets religieux. Elle disait que la sculpture était l'art du paganisme, comme la peinture était celui du christianisme, et que l'on retrouvait dans ces arts, comme dans la poésie, les qualités qui distinguent la littérature ancienne et moderne. Les tableaux de Michel-Ange, ce peintre de la Bible, de Raphaël, ce peintre de l'Évangile, supposent autant

de profondeur et de sensibilité qu'on en peut trouver dans Shakspeare et Racine. La sculpture ne saurait présenter aux regards qu'une existence énergique et simple, tandis que la peinture indique les mystères du recueillement et de la résignation, et fait parler l'âme immortelle à travers de passagères couleurs.

Corinne soutenait aussi que les faits historiques, ou tirés des poèmes, étaient rarement pittoresques. Il faudrait souvent, pour comprendre de tels tableaux, que l'on eût conservé l'usage des peintres du vieux temps, d'écrire les paroles que doivent dire les personnages sur un ruban qui sort de leur bouche. Mais les sujets religieux sont à l'instant entendus par tout le monde, et l'attention n'est point détournée de l'art, pour deviner ce qu'il représente.

Corinne pensait que l'expression des peintres modernes, en général, était souvent théâtrale, qu'elle avait l'empreinte de leur siècle, où l'on ne connaissait plus, comme André Mantegna, Pérugin et Léonard de Vinci, cette unité d'existence, ce naturel dans la manière d'être, qui tient encore du repos antique ; mais à ce repos est unie la profondeur de sentiments qui caractérise le christianisme. Elle admirait la composition sans artifice des tableaux de Raphaël, surtout dans sa première manière. Toutes les figures sont dirigées vers un objet principal, sans que l'artiste ait songé à les grouper en attitude, à travailler l'effet qu'elles peuvent produire. Corinne disait que cette bonne foi dans les arts d'imagination, comme dans tout le reste, est le caractère du génie, et que le calcul du succès est presque toujours destructeur de l'enthousiasme. Elle prétendait qu'il y avait de la rhétorique en peinture comme dans la poésie, et que tous ceux qui ne savaient pas caractériser, cherchaient les ornements accessoires, réunissaient tout le prestige d'un sujet brillant aux costumes riches, aux attitudes remarquables; tandis qu'une simple Vierge tenant son enfant dans ses bras, un vieillard attentif dans la Messe de

Bolsène[1], un homme appuyé sur son bâton dans l'École d'Athènes, sainte Cécile levant les yeux au ciel[2], produisaient, par l'expression seule du regard et de la physionomie, des impressions bien plus profondes. Ces beautés naturelles se découvrent chaque jour davantage; mais, au contraire, dans les tableaux d'effet, le premier coup d'œil est toujours le plus frappant.....

La galerie de Corinne était composée de tableaux d'histoire, de tableaux sur des objets poétiques et religieux, et de paysages[3].

Le premier des tableaux historiques représentait Brutus dans une méditation profonde, assis au pied de la statue de Rome. Dans le fond, des esclaves portent ses deux fils sans vie, qu'il a lui-même condamnés à mort, et, de l'autre côté du tableau, la mère et les sœurs s'abandonnent au désespoir; les femmes sont heureusement dispensées du courage qui fait sacrifier les affections du cœur. La statue de Rome, placée près de Brutus, est une belle idée : c'est elle qui dit tout[4]. Cependant, disait Corinne, comment pourrait-on savoir, sans une explication, que c'est Brutus l'ancien, qui vient d'envoyer ses fils au supplice? et néanmoins il est impossible de caractériser cet événement plus qu'il ne l'est dans ce tableau. L'on aperçoit dans l'éloignement Rome simple encore, sans édifices, sans ornements, mais bien grande comme patrie, puisqu'elle inspire un tel sacrifice. — Sans doute, quand je vous ai nommé Brutus, toute votre âme s'est attachée à ce tableau; mais vous auriez pu le voir, sans en deviner le sujet. Et cette incertitude, qui existe presque toujours

---

1. *La Messe de Bolsène* est, ainsi que *l'École d'Athènes*, de Raphaël; c'est une des *Stanze* du peintre, au Vatican.

2. Il s'agit sans doute ici de la *sainte Cécile* du Dominiquin.

3. Ces vues sur la peinture sont reprises quelque temps après par Corinne en conversant non plus dans un des musées de Rome, mais chez elle, à Tivoli, dans sa riche galerie de peinture, qu'elle a voulu montrer à Oswald.

4. On reconnaît, à cette description, une des plus célèbres compositions du peintre Louis David (grande toile, dont Corinne ne pouvait avoir qu'une réduction dans sa galerie).

dans les tableaux historiques, ne mêle-t-elle pas le tourment d'une énigme aux jouissances des beaux-arts, qui doivent être si faciles et si claires[1] ?

J'ai choisi ce sujet, parce qu'il rappelle la plus terrible action que l'amour de la patrie ait inspirée. Le pendant de ce tableau, c'est Marius épargné par le Cimbre, qui ne peut se résoudre à tuer ce grand homme[2] : la figure de Marius est imposante; le costume du Cimbre, l'expression de sa physionomie, sont très pittoresques. C'est la deuxième époque de Rome, lorsque les lois n'existaient plus, mais quand le génie exerçait encore un grand empire sur les circonstances. Vient ensuite celle où les talents et la gloire n'attiraient que le malheur et l'insulte. Le troisième tableau, que voici, représente Bélisaire portant sur ses épaules son jeune guide, mort en demandant l'aumône pour lui. Bélisaire, aveugle et mendiant[3], est ainsi récompensé par son maître; et dans l'univers qu'il a conquis, il n'a plus d'autre emploi que de porter dans la tombe les tristes restes du pauvre enfant qui seul ne l'avait point abandonné. Cette figure de Bélisaire est admirable, et, depuis les peintres anciens, on n'en a guère fait d'aussi belles. L'imagination du peintre, comme celle

---

1. Il y a du vrai, sans doute, dans ces distinctions. On peut accorder à Mme de Staël que devant les chefs-d'œuvre de la peinture à sujets simples, reposés, faciles à saisir, et s'expliquant d'eux-mêmes (comme la plupart des sujets religieux), l'émotion *esthétique* naît plus pure et pénètre plus avant, dégagée qu'elle est d'impressions étrangères à celle que l'art doit produire. En présence d'une scène d'histoire plus ou moins fameuse, reproduite sur la toile par la main d'un maître, un certain intérêt de curiosité, un besoin d'éclaircissement, le travail d'esprit excité par une évocation du passé, sur la fidélité de laquelle on s'interroge, se mêlent à la jouissance du beau, qui par là, peut-être, sera moins pleinement ressentie. Mais aussi que d'objets inspirateurs les annales des temps passés offrent au génie du peintre! Toutes les manifestations de la vie, les plus animées comme les plus paisibles, toutes celles qui parlent à l'âme et aux yeux, sont du domaine de cet art. L'*Attila arrêté par le pape Léon le Grand* et les débris du carton de *la bataille d'Anghiari* n'attestent pas moins la puissance du pinceau de Raphaël et de celui de Léonard de Vinci, que les *saintes Familles* de l'un, et *la Cène* de l'autre.

2. C'est le *Marius à Minturnes* du peintre Drouais, élève de David.

3. Ce Bélisaire mendiant est un des tableaux les plus connus du peintre François Gérard, dont il commença la réputation.

d'un poète, a réuni tous les genres de malheur, et peut-être même y en a-t-il trop pour la pitié ; mais qui nous dit que c'est Bélisaire? Ne faut-il pas être fidèle à l'histoire pour la rappeler; et quand on y est fidèle, est-elle assez pittoresque?

Après ces tableaux, qui représentent, dans Brutus, les vertus qui ressemblent au crime; dans Marius, la gloire, cause des malheurs; dans Bélisaire, les services payés par les persécutions les plus noires ; enfin toutes les misères de la destinée humaine, que les événements de l'histoire racontent chacun à sa manière, j'ai placé deux tableaux de l'ancienne école, qui soulagent un peu l'âme oppressée, en rappelant la religion qui a consolé tout l'univers asservi et déchiré, la religion qui donnait une vie au fond du cœur, quand tout au dehors n'était qu'oppression et silence. Le premier est de l'Albane; il a peint le Christ enfant endormi sur la croix. Voyez quelle douceur, quel calme dans ce visage! quelles idées pures il rappelle! comme il fait sentir que l'amour divin n'a rien à craindre de la douleur ni de la mort! Le Titien est l'auteur du second tableau ; c'est Jésus-Christ succombant sous le fardeau de la croix. Sa mère vient au-devant de lui; elle se jette à genoux, en l'apercevant. Admirable respect d'une mère pour les malheurs et les vertus célestes de son fils! Quel regard que celui du Christ! quelle divine résignation, et cependant quelle souffrance, et quelle sympathie, par cette souffrance, avec le cœur de l'homme! Voilà sans doute le plus beau de mes tableaux. C'est celui vers lequel je reporte sans cesse mes regards, sans pouvoir jamais épuiser l'émotion qu'il me cause. Viennent ensuite, continua Corinne, des tableaux dramatiques tirés de quatre grands poètes. Jugez avec moi, Mylord, de l'effet qu'ils produisent.

Le premier représente Énée dans les Champs Elysées, lorsqu'il veut s'approcher de Didon[1]. L'ombre indignée s'éloigne,

---

1. « Parmi ces infortunées, la Phénicienne Didon, pâle de sa blessure récente, errait sous la forêt profonde; à cette vue, le héros troyen s'arrête, et, l'ayant

et s'applaudit de ne plus porter dans son sein le cœur qui battrait encore d'amour à l'aspect du coupable. La couleur vaporeuse des ombres, et la pâle nature qui les environne, font contraste avec l'air de vie d'Énée et de la Sibylle qui le conduit. Mais c'est un jeu de l'artiste[1] que ce genre d'effet, et la description du poète est nécessairement bien supérieure à ce que l'on peut en peindre. J'en dirai autant du tableau que voici : Clorinde mourante et Tancrède. Le plus grand attendrissement qu'il puisse causer, c'est de rappeler les beaux vers du Tasse, lorsque Clorinde pardonne à son ennemi qui l'adore et vient de lui percer le sein. C'est nécessairement subordonner la peinture à la poésie, que de la consacrer à des sujets traités par les grands poètes; car il reste de leurs paroles une impression qui efface tout, et presque toujours les situations qu'ils ont choisies tirent leur plus grande force du développement des passions et de leur éloquence, tandis que la plupart des effets pittoresques naissent d'une beauté calme, d'une expression simple, d'une attitude noble, d'un moment de repos, enfin, digne d'être infiniment prolongé, sans que le regard s'en lasse jamais[2].

Votre terrible Shakspeare, Mylord, continua Corinne, a fourni le sujet du troisième tableau dramatique. C'est Macbeth, l'invincible Macbeth, qui, prêt à combattre Macduff, dont il a

---

reconnue dans l'ombre obscure. etc. » (VIRGILE, *Énéide*, liv. VI, v. 450.) — Ce n'est pas aux Champs Élysées que Virgile a placé cette rencontre d'Énée avec l'ombre de Didon, c'est dans cette région des Enfers qu'il appelle « le champ des larmes » (*lugentes campi*).

1. Ce tableau est du peintre allemand Rehberg.

2. Voudra-t-on opposer à cette opinion le succès de certaines toiles fameuses, telles que *les Funérailles d'Atala*, par Girodet; *Virgile et Dante sur le fleuve des Enfers*, d'Eugène Delacroix; *Françoise de Rimini et Paolo*, par Ary Scheffer, etc.? — On ne saurait nier que, dans ce genre de concurrence entre deux arts si différents, il ne se livre entre le poète et le peintre une lutte inégale et plus ou moins désavantageuse pour le dernier. La poésie, par tout ce qu'elle dit à l'imagination et à l'âme dans ses plus émouvants tableaux, nous laisse un ensemble d'impressions variées et très présentes, un souvenir profond et multiple, dont le pinceau le plus habile ne peut ressaisir et rendre qu'une partie.

fait périr la femme et les enfants, apprend que l'oracle des sorcières s'est accompli, que la forêt de Birman paraît s'avancer vers Dunsinane, et qu'il se bat avec un homme né depuis la mort de sa mère. Macbeth est vaincu par le sort, mais non par son adversaire. Il tient le glaive d'une main désespérée; il sait qu'il va mourir; mais il veut essayer si la force humaine ne pourrait pas triompler du destin. Certainement il y a dans cette tête une belle expression de désordre et de fureur, de trouble et d'énergie; mais à combien de beautés du poète cependant ne faut-il pas renoncer! Peut-on peindre Macbeth précipité dans le crime par les prestiges de l'ambition, qui s'offrent à lui sous la forme de la sorcellerie? Comment exprimer la terreur qu'il éprouve? cette terreur qui se concilie cependant avec une bravoure intrépide. Peut-on caractériser le genre de superstition qui l'opprime? cette croyance sans dignité, cette fatalité de l'enfer qui pèse sur lui, son mépris de la vie, son horreur de la mort? Sans doute la physionomie de l'homme est le plus grand des mystères; mais cette physionomie, fixée dans un tableau, ne peut guère exprimer que les profondeurs d'un sentiment unique. Les contrastes, les luttes, les événements enfin appartiennent à l'art dramatique. La peinture peut difficilement rendre ce qui est successif : le temps ni le mouvement n'existent pas pour elle.

La *Phèdre* de Racine a fourni le sujet du quatrième tableau[1], dit Corinne, en le montrant à lord Nelvil. Hippolyte, dans toute la beauté de la jeunesse et de l'innocence, repousse les accusations perfides de sa belle-mère; le héros Thésée protège encore son épouse coupable, qu'il entoure de son bras vainqueur. Phèdre porte sur son visage un trouble qui glace d'effroi; et sa nourrice, sans remords, l'encourage dans son crime. Hippolyte,

---

1. Pas précisément. Cette composition du peintre Pierre Guérin, qui est au Louvre, ne reproduit aucune des scènes de la tragédie de Racine. Thésée assis, ayant Phèdre toute pâle à ses côtés, interroge, en juge irrité, son fils debout devant eux. La vieille nourrice, placée derrière le siège de Phèdre, se penche vers l'oreille de sa maîtresse.

dans ce tableau, est peut-être plus beau que dans Racine même; il y ressemble davantage au Méléagre antique, parce que nul amour pour Aricie ne dérange l'impression de sa noble et sauvage vertu; mais est-il possible de supposer que Phèdre, en présence d'Hippolyte, pût soutenir son mensonge, qu'elle le vît innocent et persécuté, et ne tombât point à ses pieds? Une femme offensée peut outrager ce qu'elle aime, en son absence; mais, quand elle le voit, il n'y a plus dans son cœur que de l'amour. Le poète n'a jamais mis en scène Hippolyte avec Phèdre, depuis que Phèdre l'a calomnié; le peintre devait les réunir pour rassembler, comme il l'a fait, toutes les beautés des contrastes; mais n'est-ce pas une preuve qu'il y a toujours une telle différence entre les sujets poétiques et les sujets pittoresques, qu'il vaut mieux que les poètes fassent des vers d'après les tableaux, que les peintres des tableaux d'après les poètes [1]? L'imagination doit toujours précéder la pensée; l'histoire de l'esprit humain nous le prouve.

Corinne.

---

1. Est-ce ainsi qu'il fallait conclure? Si, comme le prétend Mme de Staël, il est hasardeux pour le peintre de marcher sur les brisées du poète, est-ce pour le poète entreprise féconde de *faire des vers d'après des tableaux?* Chacun des deux arts a-t-il donc besoin d'emprunter des sujets à l'autre? Ils en ont tant à choisir!

Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.

RÉCITS

SOUVENIRS DE VOYAGES

RÉCITS ; SOUVENIRS DE VOYAGES

Lord Nelvil à Ancône.

.....Lord Nelvil avait fixé son départ pour Rome au lendemain, lorsqu'il entendit pendant la nuit des cris affreux dans la ville ; il se hâta de sortir de son auberge pour en savoir la cause, et vit un incendie qui partait du port et remontait de maison en maison jusqu'au haut de la ville ; les flammes se répétaient au loin dans la mer, le vent, qui augmentait leur vivacité, agitait aussi leur image dans les flots, et les vagues soulevées réfléchissaient de mille manières les traits sanglants d'un feu sombre.

Les habitants d'Ancône, n'ayant point chez eux de pompes en bon état, se hâtaient de porter avec leurs bras quelques secours. On entendait, à travers les cris, le bruit des chaînes des galériens, employés à sauver la ville qui leur servait de prison. Les diverses nations du Levant, que le commerce attire à Ancône, exprimaient leur effroi par la stupeur de leurs regards. Les marchands, à l'aspect de leurs magasins en flammes, perdaient entièrement la présence d'esprit.....

Oswald se souvint qu'il y avait deux bâtiments anglais dans le port, et ces bâtiments ont à bord des pompes parfaitement bien faites : il courut chez le capitaine, et monta avec lui sur le bateau, pour aller chercher ces pompes. Les habitants qui le virent entrer dans la chaloupe lui criaient : *Ah! vous faites bien, vous autres étrangers, de quitter notre malheureuse ville.* — Nous allons revenir, dit Oswald. — Ils ne le crurent pas ; il revint pourtant, établit l'une de ses pompes en face de la première maison qui brûlait sur le port, et l'autre vis-à-vis de celle qui

brûlait au milieu de la rue. Le comte d'Erfeuil[1] exposait sa vie avec insouciance, courage et gaieté; les matelots anglais et les domestiques de lord Nelvil vinrent tous à son aide; car les habitants d'Ancône restaient immobiles, comprenant à peine ce que ces étrangers voulaient faire, et ne croyant pas du tout à leur succès.

Les cloches sonnaient de toutes parts, les prêtres faisaient des processions, les femmes pleuraient, en se prosternant devant quelques images de saints au coin des rues; mais personne ne pensait aux secours naturels que Dieu a donnés à l'homme pour se défendre. Cependant, quand les habitants aperçurent les heureux effets de l'activité d'Oswald; quand ils virent que les flammes s'éteignaient, et que leurs maisons seraient conservées, ils passèrent de l'étonnement à l'enthousiasme; ils se pressaient autour de lord Nelvil, et lui baisaient les mains avec un empressement si vif, qu'il était obligé d'avoir recours à la colère, pour écarter de lui tout ce qui pouvait retarder la succession rapide des ordres et des mouvements nécessaires pour sauver la ville. Tout le monde s'était rangé sous son commandement, parce que dans les plus petites comme dans les plus grandes circonstances, dès qu'il y a du danger, le courage prend sa place; dès que les hommes ont peur, ils cessent d'être jaloux.

Oswald, à travers la rumeur générale, distingua cependant des cris plus horribles que tous les autres, qui se faisaient entendre à l'autre extrémité de la ville. Il demanda d'où venaient ces cris; on lui dit qu'ils partaient du quartier des Juifs : l'officier de police avait coutume de fermer les barrières de ce quartier le soir, et, l'incendie gagnant de ce côté, les Juifs ne pouvaient s'échapper. Oswald frémit à cette idée, et demanda

---

1. Un émigré, type du Français mondain, gentilhomme léger, spirituel et brave, dont lord Nelvil a fait la connaissance en route vers l'Italie, et qui s'est attaché à lui, malgré le parfait contraste de leurs caractères.

qu'à l'instant le quartier fût ouvert ; mais quelques femmes du peuple qui l'entendirent se jetèrent à ses pieds, pour le conjurer de n'en rien faire : *Vous voyez bien*, disaient-elles, *ô notre bon ange! que c'est sûrement à cause des Juifs qui sont ici que nous avons souffert cet incendie; ce sont eux qui nous portent malheur, et, si vous les mettez en liberté, toute l'eau de la mer n'éteindra pas les flammes;* et elles suppliaient Oswald de laisser brûler les Juifs, avec autant d'éloquence et de douceur que si elles avaient demandé un acte de clémence. Ce n'étaient point de méchantes femmes, mais des imaginations superstitieuses, vivement frappées par un grand malheur. Oswald contenait à peine son indignation en entendant ces étranges prières.

Il envoya quatre matelots anglais avec des haches, pour briser les barrières qui retenaient ces malheureux; et ils se répandirent à l'instant dans la ville, courant à leurs marchandises, au milieu des flammes, avec cette avidité de fortune qui a quelque chose de bien sombre, quand elle fait braver la mort.....

Il ne restait plus qu'une maison au haut de la ville que les flammes entouraient tellement qu'il était impossible de les éteindre, et plus impossible encore d'y pénétrer. Les habitants d'Ancône avaient montré si peu d'intérêt pour cette maison, que les matelots anglais, ne la croyant point habitée, avaient ramené leurs pompes vers le port. Oswald lui-même, étourdi par les cris de ceux qui l'entouraient et l'appelaient à leur secours, n'y avait pas fait attention. L'incendie s'était communiqué plus tard de ce côté, mais y avait fait de grands progrès. Lord Nelvil demanda si vivement quelle était cette maison, qu'un homme enfin lui répondit que c'était l'hôpital des fous. A cette idée, toute son âme fut bouleversée; il se retourna, et ne vit plus aucun de ses matelots autour de lui; le comte d'Erfeuil n'y était pas non plus; et c'était en vain qu'il se serait adressé aux habitants d'Ancône : ils étaient presque tous occupés à sauver ou à faire sauver leurs marchandises, et trouvaient absurde de s'exposer pour des hommes dont il n'y

avait pas un qui ne fût fou sans remède : *C'est une bénédiction du ciel*, disaient-ils, *pour eux et pour leurs parents, s'ils meurent ainsi sans que ce soit la faute de personne.*

Pendant que l'on tenait de semblables discours autour d'Oswald, il marchait à grands pas vers l'hôpital, et la foule qui le blâmait le suivait avec un sentiment d'enthousiasme involontaire et confus. Oswald, arrivé près de la maison, vit, à la fenêtre qui n'était pas entourée par les flammes, des insensés qui regardaient les progrès de l'incendie, et souriaient de ce rire déchirant qui suppose ou l'ignorance de tous les maux de la vie, ou tant de douleur au fond de l'âme, qu'aucune forme de la mort ne peut plus épouvanter. Un frissonnement inexprimable s'empara d'Oswald à ce spectacle ; il avait senti, dans le moment le plus affreux de son désespoir [1], que sa raison était prête à se troubler; et, depuis cette époque, l'aspect de la folie lui inspirait toujours la pitié la plus douloureuse. Il saisit une échelle qui se trouvait près de là, il l'appuie contre le mur, monte au milieu des flammes, et entre par la fenêtre dans une chambre où les malheureux qui restaient à l'hôpital étaient tous réunis.

Leur folie était assez douce pour que, dans l'intérieur de la maison tous fussent libres, excepté un seul qui était enchaîné dans cette même chambre où les flammes se faisaient jour à travers la porte, mais n'avaient pas encore consumé le plancher. Oswald, apparaissant au milieu de ces misérables créatures, toutes dégradées par la maladie et la souffrance, produisit sur elles un si grand effet de surprise et d'enchantement, qu'il s'en fit obéir sans résistance. Il leur ordonna de descendre devant lui, l'un après l'autre, par l'échelle, que les flammes pouvaient dévorer dans un moment. Le premier de ces malheu-

---

1. Ce noble Anglais voyage en Italie pour se distraire d'une grande douleur (la mort d'un père tendrement aimé, dont il a, par des torts involontaires, désolé les derniers jours).

reux obéit sans proférer une parole : l'accent et la physionomie de lord Nelvil l'avaient entièrement subjugué. Un troisième voulut résister, sans se douter du danger que lui faisait courir chaque moment de retard, et sans penser au péril auquel il exposait Oswald, en le retenant plus longtemps. Le peuple, qui sentait toute l'horreur de cette situation, criait à lord Nelvil de revenir, de laisser ces insensés s'en retirer comme ils le pourraient; mais le libérateur n'écoutait rien avant d'avoir achevé sa généreuse entreprise.

Sur les six malheureux qui étaient dans l'hôpital, cinq étaient déjà sauvés; il ne restait plus que le sixième, qui était enchaîné. Oswald détache ses fers, et veut lui faire prendre, pour échapper, les mêmes moyens qu'à ses compagnons; mais c'était un pauvre jeune homme privé tout à fait de la raison, et, se trouvant en liberté après deux ans de chaîne, il s'élançait dans la chambre avec une joie désordonnée. Cette joie devint de la fureur, lorsque Oswald voulut le faire sortir par la fenêtre. Lord Nelvil, voyant alors que les flammes gagnaient toujours de plus en plus la maison, et qu'il était impossible de décider cet insensé à se sauver lui-même, le saisit dans ses bras, malgré les efforts du malheureux qui luttait contre son bienfaiteur. Il l'emporta sans savoir où il mettait les pieds, tant la fumée obscurcissait sa vue; il sauta les derniers échelons au hasard, et remit l'infortuné, qui l'injuriait encore, à quelques personnes, en leur faisant promettre d'avoir soin de lui.

Oswald, animé par le danger qu'il venait de courir, les cheveux épars, le regard fier et doux, frappa d'admiration et presque de fanatisme la foule qui le considérait; les femmes surtout s'exprimaient avec cette imagination qui est le don presque universel en Italie, et prête souvent de la noblesse aux discours des gens du peuple. Elles se jetaient à genoux devant lui.....

Tirez-moi d'ici, dit Oswald au comte d'Erfeuil. — Un moment d'obscurité favorisa leur fuite, et tous les deux en hâte allèrent prendre des chevaux à la poste.

Lord Nelvil éprouva d'abord quelque douceur par le sentiment de la bonne action qu'il venait de faire; mais avec qui pouvait-il en jouir, maintenant que son meilleur ami n'existait plus?

Corinne.

Corinne.

Lord Nelvil et le comte d'Erfeuil arrivèrent chez Corinne; sa maison était placée dans le quartier des Transtévérins, un peu au delà du château Saint-Ange. La vue du Tibre embellissait cette maison, ornée dans l'intérieur avec l'élégance la plus parfaite. Le salon était décoré des copies, en plâtre, des meilleures statues de l'Italie, la Niobé, le Laocoon, la Vénus de Médicis, le Gladiateur mourant; et, dans le cabinet où se tenait Corinne, l'on voyait des instruments de musique, des livres, un ameublement simple, mais commode, et seulement arrangé pour rendre la conversation plus facile, et le cercle resserré. Corinne n'était point encore dans son cabinet, lorsque Oswald arriva; en l'attendant, il se promenait avec anxiété dans son appartement; il y remarquait, dans chaque détail, un mélange heureux de tout ce qu'il y a de plus agréable dans les trois nations française, anglaise et italienne; le goût de la société, l'amour des lettres, et le sentiment des beaux-arts.

Corinne enfin parut; elle était vêtue sans aucune recherche, mais toujours pittoresquement. Elle avait dans ses cheveux des camées antiques, et portait à son cou un collier de corail. Sa politesse était noble et facile; en la voyant ainsi familièrement au milieu du cercle de ses amis, on retrouvait en elle la divinité du Capitole[1], bien qu'elle fût parfaitement simple et naturelle en tout.....

---

1. Cette expression répond aux enthousiasmes qui ont éclaté autour de Corinne le jour de son couronnement poétique au Capitole.

Corinne avait beaucoup de gaîté dans l'esprit. Elle apercevait le ridicule avec la sagacité d'une Française, et le peignait avec l'imagination d'une Italienne; mais elle mêlait à tout un sentiment de bonté : on ne voyait jamais rien en elle de calculé ni d'hostile; car, en toute chose, c'est la froideur qui offense, et l'imagination, au contraire, a presque toujours de la bonhomie.

Oswald trouvait Corinne pleine de grâce, et d'une grâce qui lui était toute nouvelle. Une grande et terrible circonstance de sa vie était attachée au souvenir d'une femme française très aimable et très spirituelle; mais Corinne ne lui ressemblait en rien : sa conversation était un mélange de tous les genres d'esprit; l'enthousiasme des beaux-arts et la connaissance du monde, la finesse des idées et la profondeur des sentiments; enfin tous les charmes de la vivacité et de la rapidité s'y faisaient remarquer, sans que pour cela ses pensées fussent jamais incomplètes, ni ses réflexions légères. Oswald était tout à la fois surpris et charmé, inquiet et entraîné; il ne comprenait pas comment une seule personne pouvait réunir tout ce que possédait Corinne; il se demandait si le lien de tant de qualités presque opposées était l'inconséquence ou la supériorité; si c'était à force de tout sentir, ou parce qu'elle oubliait tout successivement, qu'elle passait ainsi, presque dans un même instant, de la mélancolie à la gaîté, de la profondeur à la grâce, de la conversation la plus étonnante, et par les connaissances et par les idées, à la coquetterie d'une femme qui cherche à plaire et veut captiver; mais il y avait dans cette coquetterie une noblesse si parfaite, qu'elle imposait autant de respect que la réserve la plus sévère[1].

Corinne.

---

1. Quoi qu'on ait pu dire, rien n'autorise à croire que l'auteur ait tracé son portrait sous le nom de Corinne; ce n'est pas *elle-même*, sans doute, que Mme de Staël a pris plaisir à peindre, mais c'est *l'idéal* rêvé, le sien, celui dont elle se sentait rapprochée par ses dons naturels, et qu'elle aspirait à réaliser en elle de plus près encore.

Corinne dans une petite ville d'Angleterre.

..... Élevée en Italie, je perdis ma mère lorsque je n'avais encore que dix ans; mais, comme en mourant elle avait témoigné un extrême désir que mon éducation fût terminée avant que j'allasse en Angleterre, mon père me laissa chez une tante de ma mère, à Florence, jusqu'à l'âge de quinze ans. Mes talents, mes goûts, mon caractère même étaient formés, quand la mort de ma tante décida mon père à me rappeler près de lui. Il vivait dans une petite ville de Northumberland, qui ne peut, je crois, donner aucune idée de l'Angleterre; mais c'est tout ce que j'en ai connu, pendant les six années que j'y ai passées. Ma mère, dès mon enfance, ne m'avait entretenue que du malheur de ne plus vivre en Italie[1]; et ma tante m'avait souvent répété que c'était la crainte de quitter son pays, qui avait fait mourir ma mère de chagrin. Ma bonne tante se persuadait aussi qu'une catholique était damnée, quand elle vivait dans un pays protestant; et, bien que je ne partageasse pas cette crainte, cependant l'idée d'aller en Angleterre me causait beaucoup d'effroi.

Je partis avec un sentiment de tristesse inexprimable. La femme qui était venue me chercher ne savait pas l'italien : j'en disais bien quelques mots à la dérobée avec ma pauvre Thérésine, qui avait consenti à me suivre, quoiqu'elle ne cessât de pleurer en s'éloignant de sa patrie; mais il fallut me déshabituer de ces sons harmonieux qui plaisent tant, même aux étrangers, et dont le charme était uni pour moi à tous les souvenirs de l'enfance; je m'avançais vers le Nord; sensation triste et sombre que j'éprouvais, sans en concevoir bien clairement la cause.

Il y avait cinq ans que je n'avais vu mon père quand j'arrivai chez lui. Je pus à peine le reconnaître : il me sembla que sa

---

1. La mère de Corinne, première femme de lord Edgermond, était Romaine.

figure avait pris un caractère plus grave; cependant il me reçut avec un tendre intérêt, et me dit beaucoup que je ressemblais à ma mère. Ma petite sœur, qui avait alors trois ans, me fut amenée[1]; c'était la figure la plus blanche, les cheveux de soie les plus blonds que j'eusse jamais vus. Je la regardai avec étonnement, car nous n'avons presque pas de ces figures en Italie; mais dès ce moment elle m'intéressa beaucoup..... Enfin ma belle-mère parut, et l'impression qu'elle me fit, la première fois que je la vis, s'est constamment accrue et renouvelée pendant les six années que j'ai passées avec elle.

Lady Edgermond aimait exclusivement la province où elle était née, et mon père, qu'elle dominait, lui avait fait le sacrifice du séjour de Londres ou d'Édimbourg. C'était une personne froide, digne, silencieuse, dont les yeux étaient sensibles quand elle regardait sa fille, mais qui avait d'ailleurs quelque chose de si positif dans l'expression de sa physionomie, et dans ses discours, qu'il paraissait impossible de lui faire entendre, ni une idée nouvelle, ni seulement une parole à laquelle son esprit ne fût pas accoutumé. Elle me reçut bien, mais j'aperçus facilement que toute ma manière la surprenait, et qu'elle se proposait de la changer, si elle le pouvait. L'on ne dit mot pendant le dîner, bien qu'on eût invité quelques personnes du voisinage. Je m'ennuyai tellement de ce silence, qu'au milieu du repas, j'essayai de parler un peu à un homme âgé qui était assis à côté de moi; et je citai dans la conversation des vers italiens très purs, très délicats, mais dans lesquels il était question d'amour : ma belle-mère, qui savait un peu l'italien, me regarda, rougit, et donna le signal aux femmes, plus tôt qu'à l'ordinaire encore, de se retirer pour aller préparer le thé, et laisser les hommes seuls à table pendant le dessert. Je n'entendais rien à cet usage, qui surprend beaucoup en Italie, où l'on

1. Lucile Edgermond est la sœur de Corinne du côté paternel.

ne peut concevoir aucun agrément dans la société sans les femmes; et je crus, un moment, que ma belle-mère était si indignée contre moi, qu'elle ne voulait pas rester dans la chambre où j'étais. Cependant je me rassurai, parce qu'elle me fit signe de la suivre, et ne m'adressa aucun reproche pendant les trois heures que nous passâmes dans le salon, attendant que les hommes vinssent nous rejoindre.

Ma belle-mère, à souper, me dit assez doucement qu'il n'était pas d'usage que les jeunes personnes parlassent, et que, surtout, elles ne devaient jamais se permettre de citer des vers où le mot d'amour était prononcé. — Miss Edgermond, ajouta-t-elle, vous devez tâcher d'oublier tout ce qui tient à l'Italie; c'est un pays qu'il serait à désirer que vous n'eussiez jamais connu. — Je passai la nuit à pleurer, mon cœur était oppressé de tristesse; le matin j'allai me promener; il faisait un brouillard affreux; je n'aperçus pas le soleil, qui du moins m'aurait rappelé ma patrie; je rencontrai mon père, il vint à moi, et me dit : — Ma chère enfant, ce n'est pas ici comme en Italie, les femmes n'ont d'autre vocation parmi nous que les devoirs domestiques; les talents que vous avez vous désennuieront dans la solitude; peut-être aurez-vous un mari qui s'en fera plaisir : mais dans une petite ville comme celle-ci, tout ce qui attire l'attention excite l'envie, et vous ne trouveriez pas du tout à vous marier, si l'on croyait que vous avez des goûts étrangers à nos mœurs; ici la manière d'exister doit être soumise aux anciennes habitudes d'une province éloignée. J'ai passé avec votre mère douze ans en Italie, et le souvenir m'en est très doux; j'étais jeune alors, et la nouveauté me plaisait; à présent je suis rentré dans ma case, et je m'en trouve bien; une vie régulière, même un peu monotone, fait passer le temps sans qu'on s'en aperçoive. Mais il ne faut pas lutter contre les usages du pays où l'on est établi, l'on en souffre toujours; car dans une ville aussi petite que celle où nous sommes, tout se sait, tout se répète : il n'y a pas lieu à l'émulation, mais bien

à la jalousie, il vaut mieux supporter un peu d'ennui, que de rencontrer toujours des visages surpris et malveillants, qui vous demanderaient, à chaque instant, raison de ce que vous faites.

Vous ne pouvez vous faire une idée de la peine que j'éprouvai pendant que mon père parlait ainsi. Je me le rappelais plein de grâce et de vivacité, tel que je l'avais vu dans mon enfance, et je le voyais courbé maintenant sous ce manteau de plomb, que le Dante décrit dans l'enfer[1], et que la médiocrité jette sur les épaules de ceux qui passent sous son joug; tout s'éloignait à mes regards, l'enthousiasme de la nature, des beaux-arts, des sentiments; et mon âme me tourmentait comme une flamme inutile, qui me dévorait moi-même, n'ayant plus d'aliments au dehors. Comme je suis naturellement douce, ma belle-mère n'avait point à se plaindre dans mes rapports avec elle; mon père encore moins, car je l'aimais tendrement, et c'était dans mes entretiens avec lui que je trouvais encore quelque plaisir. Il était résigné, mais il savait qu'il l'était; tandis que la plupart de nos gentilshommes campagnards, buvant, chassant et dormant, croyaient mener la plus sage et la plus belle vie du monde.

Leur contentement me troublait à un tel point, que je me demandais si ce n'était pas moi dont la manière de penser était une folie; et si cette existence toute solide, qui échappe à la douleur comme à la pensée, au sentiment comme à la rêverie, ne valait pas beaucoup mieux que ma manière d'être; mais à quoi m'aurait servi cette triste conviction? à m'affliger de mes facultés comme d'un malheur, tandis qu'elles passaient en Italie pour un bienfait du ciel.

Parmi les personnes que nous voyions, il y en avait qui ne manquaient pas d'esprit, mais elles l'étouffaient comme une

---

1. Ces *châsses de plomb* sont mises, dans l'*Enfer* de Dante, sur les épaules des orgueilleux.

lueur importune; et pour l'ordinaire, vers quarante ans, ce petit mouvement de leur tête s'était engourdi avec tout le reste. Mon père, vers la fin de l'automne, allait beaucoup à la chasse, et nous l'attendions quelquefois jusqu'à minuit. Pendant son absence, je restais dans ma chambre la plus grande partie de la journée, pour cultiver mes talents, et ma belle-mère en avait de l'humeur. — A quoi bon tout cela, me disait-elle, en serez-vous plus heureuse? — et ce mot me mettait au désespoir. Qu'est-ce donc que le bonheur, me disais-je, si ce n'est pas le développement de nos facultés! Ne vaut-il pas autant se tuer physiquement que moralement? Et s'il faut étouffer mon esprit et mon âme, que sert de conserver le misérable reste de vie qui m'agite en vain? Mais je me gardais bien de parler ainsi à ma belle-mère. Je l'avais essayé une ou deux fois : elle m'avait répondu qu'une femme était faite pour soigner le ménage de son mari et la santé de ses enfants; que toutes les autres prétentions ne faisaient que du mal, et que le meilleur conseil qu'elle avait à me donner, c'était de les cacher si je les avais; et ce discours, tout commun qu'il était, me laissait absolument sans réponse : car l'émulation, l'enthousiasme, tous ces moteurs de l'âme et du génie, ont singulièrement besoin d'être encouragés, et se flétrissent comme les fleurs sous un ciel triste et glacé.

Il n'y a rien de si facile que de se donner l'air très moral, en condamnant tout ce qui tient à une âme élevée. Le devoir, la plus noble destination de l'homme, peut être dénaturé comme toute autre idée, et devenir une arme offensive, dont les esprits étroits, les gens médiocres, et contents de l'être, se servent pour imposer silence au talent, et se débarrasser de l'enthousiasme, du génie, enfin de tous leurs ennemis. On dirait, à les entendre, que le devoir consiste dans le sacrifice des facultés distinguées que l'on possède, et que l'esprit est un tort qu'il faut expier, en menant précisément la même vie que ceux qui en manquent; mais est-il vrai que le devoir prescrive à tous les caractères des règles semblables? Les grandes pensées, les sentiments géné-

reux ne sont-ils pas dans ce monde la dette des êtres capables de l'acquitter? Chaque femme, comme chaque homme, ne doit-elle pas se frayer une route d'après son caractère et ses talents? et faut-il imiter l'instinct des abeilles, dont les essaims se succèdent sans progrès et sans diversité[1]?

Je me croyais faite pour une autre destinée[2]; je me sens aussi soumise à ce que j'aime que ces femmes dont j'étais entourée, et qui ne permettaient ni un jugement à leur esprit, ni un désir à leur cœur : s'il vous plaisait, Oswald, de passer vos jours au fond de l'Écosse, je serais heureuse d'y vivre et d'y mourir auprès de vous : mais, loin d'abdiquer mon imagi-

---

1. De telles pages (et il y en a beaucoup de non moins belles dans *Corinne*) ne sont-elles pas achevées, marquées au sceau d'une éloquence qui dure et ne se flétrit point par le temps?

2. Le personnage imaginaire qui fait ce récit des années d'exil infligées à sa jeunesse, Corinne, revenue à vingt-deux ans en Italie, y a déployé bientôt ses grands dons naturels; ce génie, qui se trouvait à l'étroit et opprimé dans un triste coin de l'Angleterre, s'est épanoui au grand air de la liberté, s'est révélé avec éclat; elle est devenue, par ses inspirations de poète, une des gloires de son pays d'adoption; les Romains ont renouvelé en son honneur une cérémonie consacrée par les noms de Pétrarque et du Tasse, et la jeune muse a été couronnée solennellement au Capitole. (Liv. II, ch. I et II.) On conçoit qu'une nature aussi privilégiée, et de bonne heure pleinement avertie de sa vocation, n'ait pu, transportée dans le morne séjour qu'elle nous décrit, s'accommoder d'un genre de vie aussi contraire à tous ses instincts, qu'elle n'ait pas eu la force de s'y soumettre, qu'elle ait même cru devoir s'y dérober. Est-il besoin de dire qu'à moins d'avoir reçu le même appel de la destinée, on ne serait ni autorisé à s'irriter comme elle de la médiocrité d'une vie tristement régulière et monotone, et à prendre en tel mépris le vulgaire qui s'en arrange, ni dispensé de la résignation ou du courage qui subit, sans renoncer à en sortir, les insipidités comme les adversités de l'existence? L'héroïne de Mme de Staël est, sinon un être d'exception, du moins un brillant et touchant idéal; elle n'est pas un exemple; et il y aurait une bien confiante illusion à se poser en victime à la Corinne pour quelques mérites ou quelques talents nullement extraordinaires, mal reconnus des hommes et peu favorisés du sort. — Il faut convenir, d'ailleurs, que l'épreuve dont la belle et poétique Italienne nous fait le récit, était particulièrement cruelle. Le *cant* anglais, s'ajoutant aux petitesses de la vie provinciale la plus morose et aux tristesses du climat, faisait, pour une telle femme, un véritable enfer de cette bourgade du nord de l'Angleterre où elle se trouvait confinée. Et l'auteur, pour marquer fortement le contraste, a chargé les couleurs du tableau, tout en y mettant beaucoup d'observation piquante et de vérité. — Nos jeunes et spirituelles Françaises, exilées d'un milieu vivant dans quelque petite ville obscure de leur heureuse et aimable patrie, y trouveraient-elles un pareil lieu de pénitence? Il est permis d'en douter.

nation, elle me servirait à mieux jouir de la nature; et plus l'empire de mon esprit serait étendu, plus je trouverais de gloire et de bonheur à vous en déclarer le maître.

Ma belle-mère était presque aussi importunée de mes idées que de mes actions; il ne lui suffisait pas que je menasse la même vie qu'elle, il fallait encore que ce fût par les mêmes motifs, car elle voulait que les facultés qu'elle n'avait pas fussent considérées seulement comme une maladie. Nous vivions assez près du bord de la mer, et le vent du nord se faisait sentir souvent dans notre château : je l'entendais siffler la nuit à travers les longs corridors de notre demeure, et le jour il favorisait merveilleusement notre silence quand nous étions réunies. Le temps était humide et froid; je ne pouvais presque jamais sortir sans éprouver une sensation douloureuse : il y avait dans la nature quelque chose d'hostile, qui me faisait regretter amèrement sa bienfaisance et sa douceur en Italie.

Nous rentrions l'hiver dans la ville, si c'est une ville, toutefois, qu'un lieu où il n'y a ni spectacle, ni édifices, ni musique, ni tableaux; c'était un rassemblement de commérages, une collection d'ennuis tout à la fois divers et monotones.

La naissance, le mariage et la mort composaient toute l'histoire de notre société, et ces trois événements différaient là moins qu'ailleurs. Représentez-vous ce que c'était pour une Italienne comme moi, que d'être assise autour d'une table à thé plusieurs heures par jour après dîner, avec la société de ma belle-mère. Elle était composée de sept femmes, les plus graves de la province; deux d'entre elles étaient des demoiselles de cinquante ans, timides comme à quinze, mais beaucoup moins gaies qu'à cet âge. Une femme disait à l'autre : *Ma chère, croyez-vous que l'eau soit assez bouillante pour la jeter sur le thé.* — *Ma chère*, répondait l'autre, *je crois que ce serait trop tôt, car ces Messieurs ne sont pas encore prêts à venir.* — *Resteront-ils longtemps à table aujourd'hui?* disait la troisième; *qu'en croyez-vous, ma chère?* — *Je ne sais pas*, répondait la qua-

trième; *il me semble que l'élection du parlement doit avoir lieu la semaine prochaine, et il se pourrait qu'ils restassent pour s'en entretenir.* — *Non*, reprenait la cinquième; *je crois plutôt qu'ils parlent de cette chasse au renard qui les a tant occupés la semaine passée, et qui doit recommencer lundi prochain; je crois cependant que le dîner sera bientôt fini.* — *Ah! je ne l'espère guère*, disait la sixième en soupirant, et le silence recommençait. — J'avais été dans les couvents d'Italie, ils me paraissaient pleins de vie à côté de ce cercle, et je ne savais qu'y devenir.

Tous les quarts d'heure il s'élevait une voix qui faisait la question la plus insipide, pour obtenir la réponse la plus froide; et l'ennui soulevé retombait avec un nouveau poids sur ces femmes, que l'on aurait pu croire malheureuses, si l'habitude prise dès l'enfance n'apprenait pas à tout supporter. Enfin, les *Messieurs* revenaient, et ce moment si attendu n'apportait pas un grand changement dans la manière d'être des femmes : les hommes continuaient leur conversation auprès de la cheminée, les femmes restaient dans le fond de la chambre, distribuant les tasses de thé; et, quand l'heure du départ arrivait, elles s'en allaient avec leurs époux, prêtes à recommencer le lendemain une vie qui ne différait de celle de la veille que par la date de l'almanach, et par la trace des années qui venait enfin s'imprimer sur le visage de ces femmes, comme si elles eussent vécu pendant ce temps.

Je ne puis concevoir encore comment mon talent a pu échapper au froid mortel dont j'étais entourée; car, il ne faut pas se le cacher, il y a deux côtés à toutes les manières de voir : on peut vanter l'enthousiasme, on peut le blâmer; le mouvement et le repos, la variété et la monotonie, sont susceptibles d'être attaqués et défendus par divers arguments; on peut plaider pour la vie, et il y a cependant assez de bien à dire de la mort, ou de ce qui lui ressemble. Il n'est donc pas vrai qu'on puisse tout simplement mépriser ce que disent les gens médiocres; ils pénètrent malgré vous dans le fond de votre

pensée, ils vous attendent dans les moments où la supériorité vous a causé des chagrins, pour vous dire un *Eh bien?* tout tranquille, tout modéré en apparence, et qui est cependant le mot le plus dur qu'il soit possible d'entendre; car on ne peut supporter l'envie que dans les pays où cette envie même est excitée par l'admiration qu'inspirent les talents; mais quel plus grand malheur que de vivre là où la supériorité ferait naître la jalousie, et point l'enthousiasme; là où l'on serait haï comme une puissance, en étant moins fort qu'un être obscur? Telle était ma situation dans cet étroit séjour; je n'y faisais qu'un bruit importun à presque tout le monde, et je ne pouvais, comme à Londres ou à Édimbourg, rencontrer ces hommes supérieurs qui savent tout juger et tout connaître, et qui, sentant le besoin des plaisirs inépuisables de l'esprit et de la conversation, auraient trouvé quelque charme dans l'entretien d'une étrangère, quand même elle ne se serait pas, en tout, conformée aux sévères usages du pays.

Je passais quelquefois des jours entiers dans les sociétés de ma belle-mère, sans entendre dire un mot qui répondît ni à une idée, ni à un sentiment; l'on ne se permettait pas même des gestes en parlant; on voyait sur le visage des jeunes filles la plus belle fraîcheur, les couleurs les plus vives, et la plus parfaite immobilité : singulier contraste entre la nature et la société! Tous les âges avaient des plaisirs semblables : l'on prenait le thé, l'on jouait au whist, et les femmes vieillissaient en faisant toujours la même chose, en restant toujours à la même place : le temps était bien sûr de ne pas les manquer, il savait où les prendre[1]!

---

1. Ici, comme plus d'une fois ailleurs, Mme de Staël met beaucoup d'elle-même dans sa Corinne. Plus d'une impression personnelle s'est glissée dans ce tableau de mœurs mêlé d'observation vraie et de fine satire. Dans ces provinces françaises où elle essaya plusieurs fois de s'acclimater, à la distance de Paris que son exil lui imposait, elle ne put jamais se faire au train de vie des sociétés locales, à la routine des habitudes, à la monotonie des conversations. Elle regagnait au plus vite son Coppet où, du moins, un petit cercle d'élite se reformait

Il y a dans les plus petites villes d'Italie un théâtre, de la musique, des improvisateurs, beaucoup d'enthousiasme pour la poésie et les arts, un beau soleil; enfin, on y sent qu'on vit; mais je l'oubliais tout à fait dans la province que j'habitais, et j'aurais pu, ce me semble, envoyer à ma place une poupée légèrement perfectionnée par la mécanique, elle aurait très bien rempli mon emploi dans la société. Comme il y a partout, en Angleterre, des intérêts de divers genres qui honorent l'humanité, les hommes, dans quelque retraite qu'ils vivent, ont toujours les moyens d'occuper dignement leur loisir; mais l'existence des femmes, dans le coin isolé de la terre que j'habitais, était bien insipide. Il y en avait quelques-unes qui, par la nature et la réflexion, avaient développé leur esprit, et j'avais découvert quelques accents, quelques regards, quelques mots dits à voix basse, qui sortaient de la ligne commune; mais la petite opinion du petit pays, toute-puissante dans son petit cercle, étouffait entièrement ces germes : on aurait eu l'air d'une mauvaise tête, d'une femme de vertu douteuse, si l'on s'était livré à parler, à se montrer de quelque manière; et, ce qui était pis que tous les inconvénients, il n'y avait aucun avantage.

D'abord j'essayai de ranimer cette société endormie : je leur proposai de lire des vers, de faire de la musique. Une fois, le jour était pris pour cela; mais tout à coup une femme se rappela qu'il y avait trois semaines qu'elle avait été invitée à souper chez sa tante; une autre qu'elle était en deuil d'une vieille cousine qu'elle n'avait jamais vue, et qui était morte

---

bien vite autour d'elle. « Ces villes de province, dit Sainte-Beuve, offraient trop peu de ressources à un esprit si actif, si jaloux de l'accent et des paroles de la pure Athènes. Le mépris des petitesses et du médiocre en tout genre la prenait à la gorge, la suffoquait; elle vérifiait et commentait à satiété la jolie comédie de Picard (*La petite ville*). L'étonnante conversation de Benjamin Constant conjurait à grand'peine cette vapeur. « Le pauvre Schlegel, disait-elle dans un de ces » séjours, se meurt d'ennui; Benjamin Constant se tire mieux d'affaire avec les » bêtes. » (*Portraits de femmes.*)

depuis plus de trois mois; une autre, enfin, que dans son ménage il y avait des arrangements domestiques à prendre : tout cela était très raisonnable; mais ce qui était toujours sacrifié, c'étaient les plaisirs de l'imagination et l'esprit, et j'entendais si souvent dire : *Cela ne se peut pas*, que, parmi tant de négations, ne pas vivre m'eût encore semblé la meilleure de toutes.

Moi-même, après m'être débattue quelque temps, j'avais renoncé à mes vaines tentatives; non que mon père me les interdît, il avait même engagé ma belle-mère à ne pas me tourmenter à cet égard ; mais les insinuations, mais les regards à la dérobée, pendant que je parlais, mille petites peines, semblables aux liens dont les pygmées entouraient Gulliver, me rendaient tous les mouvements impossibles, et je finissais par faire comme les autres, en apparence, mais avec cette différence, que je mourais d'ennui, d'impatience et de dégoûts, au fond du cœur. J'avais déjà passé ainsi quatre années les plus fastidieuses du monde; et, ce qui m'affligeait davantage encore, je sentais mon talent se refroidir ; mon esprit se remplissait, malgré moi, de petitesses : car, dans une société où l'on manque tout à la fois d'intérêt pour les sciences, la littérature, les tableaux et la musique, où l'imagination enfin n'occupe personne, ce sont les petits faits, les critiques minutieuses qui font nécessairement le sujet des entretiens; et les esprits étrangers à l'activité comme à la méditation ont quelque chose d'étroit, de susceptible et de contraint, qui rend les rapports de la société tout à la fois pénibles et fades.

Il n'y a là de jouissance que dans une certaine régularité méthodique, qui convient à ceux dont le désir est d'effacer toutes les supériorités, pour mettre le monde à leur niveau; mais cette uniformité est une douleur habituelle pour les caractères appelés à une destinée qui leur soit propre; le sentiment amer de la malveillance, que j'excitais malgré moi, se joignait à l'oppression causée par le vide qui m'empêchait de respirer.

C'est en vain qu'on se dit : tel homme n'est pas digne de me juger, telle femme n'est pas capable de me comprendre; le visage humain exerce un grand pouvoir sur le cœur humain; et, quand vous lisez sur ce visage une désapprobation secrète, elle vous inquiète toujours, en dépit de vous-même. Enfin, le cercle qui vous environne finit toujours par vous cacher le reste du monde; le plus petit objet placé devant votre œil vous intercepte le soleil; il en est de même aussi de la société dans laquelle on vit : ni l'Europe, ni la postérité ne pourraient rendre insensible aux tracasseries de la maison voisine; et qui veut être heureux et développer son génie, doit, avant tout, bien choisir l'atmosphère dont il s'entoure immédiatement.

Corinne.

Le mal du pays.

(SUITE DU PRÉCÉDENT RÉCIT)

..... Chaque jour ma situation devenait plus odieuse; je me sentais saisie par la maladie du pays, la plus inquiète douleur qui puisse s'emparer de l'âme. L'exil est quelquefois, pour les caractères vifs et sensibles, un supplice beaucoup plus cruel que la mort; l'imagination prend en déplaisance tous les objets qui vous entourent, le climat, le pays, la langue, les usages, la vie en masse, la vie en détail; il y a une peine pour chaque moment, comme pour chaque situation : car la patrie nous donne mille plaisirs habituels que nous ne connaissons pas nous-mêmes, avant de les avoir perdus :

..... La favella, i costumi,
L'aria, i tronchi, il terren, le mura, i sassi[1] !

C'est déjà un vif chagrin que de ne plus voir les lieux où l'on a

---

1. La langue, les mœurs, l'air, les arbres, la terre, les murs, les pierres !
MÉTASTASE.

passé son enfance : les souvenirs de cet âge, par un charme particulier, rajeunissent le cœur, et cependant adoucissent l'idée de la mort. La tombe rapprochée du berceau semble placer sous le même ombrage toute une vie; tandis que les années passées sur un sol étranger sont comme des branches sans racines. La génération qui vous précède ne vous a pas vu naître; elle n'est pas pour vous la génération des pères, la génération protectrice; mille intérêts qui vous sont communs avec vos compatriotes, ne sont plus entendus par les étrangers; il faut tout expliquer, tout commenter, tout dire, au lieu de cette communication facile, de cette effusion de pensées, qui commence à l'instant où l'on retrouve ses concitoyens. Je ne pouvais me rappeler sans émotion les expressions bienveillantes de mon pays. *Cara*, *Carissima*, disais-je quelquefois en me promenant toute seule, pour m'imiter à moi-même l'accueil si amical des Italiens et des Italiennes; je comparais cet accueil à celui que je recevais.

Chaque jour j'errais dans la campagne, où j'avais coutume d'entendre le soir, en Italie, des airs harmonieux chantés avec des voix si justes; et les cris des corbeaux retentissaient seuls dans les nuages. Le soleil si beau, l'air si suave de mon pays était remplacé par les brouillards; les fruits mûrissaient à peine; je ne voyais point de vignes, les fleurs croissaient languissamment, à long intervalle l'une de l'autre; les sapins couvraient les montagnes toute l'année, comme un noir vêtement ! Un édifice antique, un tableau seulement, un beau tableau aurait relevé mon âme; mais je l'aurais vainement cherché à trente milles à la ronde. Tout était terne, tout était morne autour de moi, et ce qu'il y avait d'habitations et d'habitants servait seulement à priver la solitude de cette horreur poétique qui cause à l'âme un frissonnement assez doux. Il y avait de l'aisance, un peu de commerce et de la culture autour de nous; enfin, ce qu'il faut pour qu'on vous dise : *Vous devez être contente, il ne vous manque rien.* Stupide jugement, porté sur l'ex-

térieur de la vie, quand tout le foyer du bonheur et de la souffrance est dans le sanctuaire le plus intime et le plus secret de nous-mêmes!

Corinne.

Les salons de Paris.
Impressions de lord N...

Mon père avait conservé quelques préventions contre Paris, qu'il avait vu vers la fin du règne de Louis XV, et ne concevait guère comment des coteries pouvaient se changer en nation, des prétentions en vertus et des vanités en enthousiasme. Néanmoins il consentit au voyage que je désirais. Il m'accorda, au commencement de 1791, lorsque j'avais vingt et un ans accomplis, six mois de séjour en France, et je partis pour connaître cette nation si voisine de nous, et toutefois si différente par ses institutions et les habitudes qui en sont résultées.

Je croyais ne jamais aimer ce pays; j'avais contre lui les préjugés que nous inspirent la fierté et la gravité anglaises. Je craignais les moqueries contre tous les cultes du cœur et de la pensée; je détestais cet art de rabattre tous les élans, et de désenchanter tous les amours. Le fond de cette gaîté tant vantée me paraissait bien triste, puisqu'il frappait de mort mes sentiments les plus chers. Je ne connaissais pas alors les Français vraiment distingués; et ceux-là réunissent aux qualités les plus nobles des manières pleines de charme. Je fus étonné de la simplicité, de la liberté qui régnait dans les sociétés de Paris. Les plus grands intérêts y étaient traités sans frivolité comme sans pédanterie; il semblait que les idées les plus profondes fussent devenues le patrimoine de la conversation, et que la révolution du monde entier ne se fît que pour rendre la société

de Paris plus aimable[1]. Je rencontrais des hommes d'une instruction sérieuse, d'un talent supérieur, animés par le désir de plaire, plus encore que par le besoin d'être utiles; recherchant les suffrages d'un salon, même après ceux d'une tribune, et vivant dans la société des femmes pour être applaudis, plutôt que pour être aimés.

Tout, à Paris, était parfaitement bien combiné, par rapport au bonheur extérieur. Il n'y avait aucune gêne dans les détails de la vie; de l'égoïsme au fond, mais jamais dans les formes; un mouvement, un intérêt qui prenait chacun de vos jours, sans vous en laisser beaucoup de fruit[2], mais aussi sans que jamais vous en sentissiez le poids; une promptitude de conception qui permettait d'indiquer et de comprendre par un mot ce qui aurait exigé ailleurs un long développement; un esprit d'imitation qui pourrait bien s'opposer à toute indépendance véritable, mais qui introduit dans la conversation cette sorte de bon accord et de complaisance qu'on ne trouve nulle autre part; enfin, une manière facile de conduire la vie, de la diversifier, de la soustraire à la réflexion, sans en écarter le charme de l'esprit. A tous ces moyens de s'étourdir, il faut ajouter les spectacles, les étrangers, les nouvelles, et vous aurez l'idée de la ville la plus sociable qui soit au monde. Je m'étonne presque de prononcer son nom dans cet ermitage, au milieu d'un désert[3], à l'autre extrême des impressions que fait naître la plus active population du monde; mais je devais vous peindre ce séjour, et son effet sur moi.

---

1. V. plus loin, dans la IVe partie de ce recueil, l'extrait intitulé : *Ce que c'était que la société de Paris pendant l'Assemblée constituante.*

2. C'est un Anglais qui parle; c'est aussi un peu Mme de Staël, avec les sévérités ou les réserves que, dans ses jugements sur l'esprit français, elle mêle habituellement aux plus flatteuses louanges.

3. Le récit d'où cette page est extraite est fait dans la contrée où s'élève l'ermitage de San-Salvador, lieu de repos pour les voyageurs, à moitié chemin du Vésuve.

Retour de lord N... d'Italie en Angleterre.

..... En approchant de l'Angleterre, tous les souvenirs de la patrie rentrèrent dans l'âme d'Oswald; l'année qu'il venait de passer en Italie n'était en relation avec aucune autre époque de sa vie. C'était comme une apparition brillante qui avait frappé son imagination, mais n'avait pu changer entièrement les opinions, ni les goûts dont son existence s'était composée jusqu'alors. Il se retrouvait lui-même; et, bien que le regret d'être séparé de Corinne l'empêchât d'éprouver aucune impression de bonheur, il reprenait pourtant une sorte de fixité dans les idées, que le vague enivrant des beaux-arts et de l'Italie avait fait disparaître[1].

Dès qu'il eut mis le pied sur la terre d'Angleterre, il fut frappé de l'ordre et de l'aisance, de la richesse et de l'industrie qui s'offraient à ses regards; les penchants, les habitudes, les goûts nés avec lui se réveillèrent avec plus de force que jamais. Dans ce pays où les hommes ont tant de dignité, et les femmes tant de modestie, où le bonheur domestique est le lien du bonheur public, Oswald pensait à l'Italie pour la plaindre. Il lui semblait que dans sa patrie la raison humaine était partout noblement empreinte, tandis qu'en Italie les institutions et l'état social ne rappelaient, à beaucoup d'égards, que la confusion, la faiblesse et l'ignorance[2]. Les tableaux séduisants, les impressions poétiques faisaient place dans son cœur au profond sentiment de la liberté et de la morale; et, bien qu'il chérît

---

1. Oswald a pris en tremblant une résolution qui doit décider de sa destinée. Un impérieux devoir l'a ramené pour un temps dans le Nord. Déjà partagé entre les plus nobles enchantements de l'imagination et du cœur et les froids conseils de la raison pratique, ses doutes, ses luttes intérieures vont s'aggraver, ses serments faiblir, sous les influences qui le ressaisissent à son retour, parmi les souvenirs et les exemples de la patrie anglaise.

2. C'est dans l'Italie des dernières années du dix-huitième siècle, avant 1796, avant la conquête française, que se déroule la plus grande partie du roman de *Corinne*.

toujours Corinne, il la blâmait doucement de s'être ennuyée de vivre dans une contrée qu'il trouvait si noble et si sage. Enfin, s'il avait passé d'un pays où l'imagination est divinisée dans un pays aride ou frivole, tous ses souvenirs, toute son âme, l'auraient vivement ramené vers l'Italie ; mais il échangeait le désir indéfini d'un bonheur romanesque contre l'orgueil des vrais biens de la vie, l'indépendance et la sécurité. Il rentrait dans l'existence qui convient aux hommes, l'action avec un but. La rêverie est plutôt le partage des femmes, de ces êtres faibles et résignés dès leur naissance : l'homme veut obtenir ce qu'il souhaite, et l'habitude du courage, le sentiment de la force, l'irritent contre sa destinée, s'il ne parvient pas à la diriger selon son gré.

Oswald, en arrivant à Londres, retrouva ses amis d'enfance. Il entendit parler cette langue forte et serrée, qui semble indiquer bien plus de sentiments encore qu'elle n'en exprime ; il revit ces physionomies sérieuses qui se développent tout à coup, quand des affections profondes triomphent de leur réserve habituelle ; il retrouva le plaisir de faire des découvertes dans les cœurs qui se révèlent par degrés aux regards observateurs ; enfin, il se sentit dans sa patrie, et ceux qui n'en sont jamais sortis ignorent par combien de liens elle nous est chère.

Corinne.

Le plus beau jour de M. Necker[1].

..... M. Necker ne cessa pas, sur sa route de Bâle à Paris, de rendre service aux personnes de l'opinion aristocratique, qui s'échappaient en grand nombre de cette ville : plusieurs lui

---

1. Déchu du ministère et parti de France (en secret, sur l'ordre de Louis XVI) le 11 juillet 1789, Necker fut rejoint en Suisse, à Bâle, par sa femme et sa fille, le 20, et, en même temps, reçut les lettres du roi et de l'Assemblée nationale qui le rappelaient à son poste ; il était ministre pour la troisième fois. De Bâle à Versailles, son voyage fut un triomphe. (V. notre Notice, p. XXVIII.)

demandèrent des lettres de sa main pour traverser les frontières sans danger. Il en donna à tous ceux qui étaient exposés ; il savait cependant combien, en agissant ainsi, il se compromettait ; car il faut remarquer, pour sentir tout le prix d'une telle conduite, que mon père, par réflexion et par nature, possédait une rare prudence, et qu'il ne faisait presque jamais rien par l'impulsion du moment. Son esprit avait un défaut pour l'action, c'était d'être susceptible d'incertitude ; il combinait toutes les chances, et ne s'étourdissait jamais sur la possibilité d'un inconvénient : mais lorsque l'idée d'un devoir lui était présentée, toutes les puissances calculatrices de sa raison se courbaient devant cette loi suprême, et, quelles que pussent être les suites d'une résolution que la vertu lui commandait, c'était la seule circonstance dans laquelle il se décidait sans hésiter.

Dans presque tous les endroits où mon père s'arrêtait pendant son voyage, il parlait au peuple qui l'environnait sur la nécessité de respecter les propriétés et les personnes ; il demandait à ceux qui lui montraient tant d'amour de lui en donner pour preuve l'accomplissement de leurs devoirs : il acceptait son triomphe avec un sentiment religieux pour la vertu, religieux pour l'humanité, religieux pour le bien public. Qu'est-ce donc que les hommes, si ce n'est pas ainsi qu'on mérite leur estime et leur respect? qu'est-ce donc que la vie, si ce n'est pas sur une telle conduite que repose la protection divine?

A dix lieues de Paris, on vint nous dire que le baron de Bezenval[1], l'un des hommes les plus menacés par la fureur populaire, était ramené prisonnier à Paris, ce qui l'aurait infail-

---

1. Le baron de Bezenval (né à Soleure), lieutenant général, colonel des Suisses et Grisons, commandait, le 12 juillet 1789, les troupes, appelées par le roi, qui campaient aux Champs-Élysées. Devant l'insurrection qui éclatait, peu sûr de ses troupes, et n'ayant pas reçu d'ordres pour agir, il se replia sur Versailles, et laissa prendre la Bastille (14 juillet), quoiqu'il eût, par un message, invité le gouverneur de Launay à tenir bon. Menacé de la vindicte populaire, il prit la fuite, fut reconnu, arrêté à Villenaux dans l'Aube, et reconduit vers Paris. Tout ce que raconte Mme de Staël de la généreuse intervention de Necker en sa faveur est exact.

liblement fait massacrer dans les rues. On arrêta notre voiture au milieu de la route, pour demander à mon père d'écrire aux autorités qui conduisaient à Paris le baron de Bezenval, qu'il prenait sur lui de les engager à suspendre l'exécution de l'ordre qu'elles avaient reçu de la commune de Paris, et à garder le baron de Bezenval où il était. C'était beaucoup hasarder que de faire une telle demande, et mon père n'ignorait pas à quel point la faveur qu'on tient de la popularité est aisément détruite; c'est une sorte de puissance dont il faut jouir sans en user. Il écrivit cependant à l'instant même sur ses genoux, dans sa voiture; le moindre délai pouvait coûter la vie au baron de Bezenval, et jamais mon père ne se serait pardonné de n'avoir pas empêché la mort d'un homme, quand il le pouvait. Je ne sais ce qu'on peut dire politiquement de ce profond respect pour la vie des hommes; mais il me semble cependant que l'espèce humaine n'est pas intéressée à le dénigrer.

Arrivé à Versailles, il fallait que mon père allât à la commune de Paris, pour lui exposer sa conduite dans l'affaire de M. de Bezenval; il s'y rendit, et ma mère et moi nous le suivîmes. Tous les habitants de Paris étaient dans les rues, aux fenêtres et sur les toits : tous criaient : *Vive M. Necker!* Mon père entra à l'Hôtel de Ville au milieu de ces acclamations ; il y prononça un discours qui avait pour unique but de demander la grâce de M. de Bezenval, et que l'amnistie fût étendue à toutes les personnes de son opinion. Ce discours entraîna les nombreux auditeurs qui l'écoutaient; un sentiment de pur enthousiasme pour la vertu et la bonté, un sentiment qui n'était excité par aucun intérêt ni par aucune opinion politique, s'empara de près de deux cent mille Français qui se trouvaient rassemblés, soit dans l'Hôtel de Ville, soit sur la place qui

---

Toutefois, Bezenval, amnistié par la Commune. ne fut pas encore hors d'affaire. Les districts de Paris réclamèrent contre le droit de grâce que cette assemblée s'était attribué, et demandèrent l'arrestation du coupable. L'Assemblée nationale mit fin au débat en renvoyant l'accusé devant le Châtelet, qui l'acquitta.

l'environne. Ah! qui n'aurait pas en ce moment aimé la nation française avec passion? Jamais elle ne se montra plus grande que ce jour où elle ne songea qu'à être généreuse; jamais elle ne se montra plus aimable que ce jour où son impétuosité naturelle prenait un libre essor vers le bien. Quinze ans se sont passés depuis ce jour, et rien n'a pu affaiblir cette impression, la plus vive de ma vie.

Il existe un bien petit nombre de femmes qui aient eu le bonheur d'entendre répéter à tout un peuple le nom de l'objet de leur tendresse; mais celles-là ne me démentiront pas, quand je dirai que rien ne peut égaler l'émotion que font alors éprouver les acclamations de la multitude. Tous ces regards qui semblent un moment animés par le même sentiment que vous, ces voix sans nombre, qui retentissent toutes à votre cœur, ce nom qui s'élève dans les airs, et semble vous revenir du ciel, après avoir passé par les hommages de la terre; cette électricité tout à fait inconcevable, que les hommes se communiquent les uns aux autres par les sentiments vrais qu'ils éprouvent ensemble; tous ces mystères de la nature et de la société viennent ajouter encore au plus grand de tous les mystères, à l'amour, à l'amour filial et maternel, mais enfin à l'amour; et notre âme succombe à des émotions plus puissantes qu'elle. Quand je revins à moi, je sentis que j'avais touché aux bornes du bonheur possible. Je ne croyais pas cependant que ce moment de bonheur serait le dernier de ma vie; je ne croyais pas que le déclin de ma destinée tînt de si près à son commencement. Mon père était au comble de la gloire; il la faisait servir, cette gloire, aux plus chéries de ses espérances, à l'humanité, à la réconciliation, à l'indulgence; mais depuis ce jour d'éternel souvenir pour les siens et pour la nation elle-même, depuis ce jour, dis-je, commencèrent les revers de sa destinée[1].

Du caractère de M. Necker et de sa vie privée.

---

1. Revenu aux affaires dans les circonstances les plus critiques, Necker perdit

Une visite domiciliaire.

Pendant l'intervalle du 10 août au 2 septembre, de nouvelles arrestations avaient lieu à chaque instant; les prisons étaient combles... Plusieurs de mes amis, MM. de Narbonne, Montmorency, Baumets, étaient personnellement menacés, et chacun d'eux se tenait caché dans la maison de quelque bourgeois. Mais il fallait chaque jour changer de demeure, parce que la peur prenait à ceux qui donnaient asile. On ne voulut pas d'abord se servir de ma maison, parce qu'on craignait qu'elle n'attirât l'attention; mais, d'un autre côté, il me semblait qu'étant celle d'un ambassadeur et portant sur la porte le nom d'hôtel de Suède, elle pourrait être respectée, quoique M. de Staël fût absent. Enfin, il n'y eut plus à délibérer, quand on ne trouva plus personne qui osât recevoir les proscrits. Deux d'entre eux vinrent chez moi[1]; je ne mis dans ma confidence qu'un de mes gens dont j'étais sûre. J'enfermai mes amis dans la chambre la plus reculée, et je passai la nuit dans les appartements qui donnaient sur la rue, redoutant à chaque instant ce qu'on appelait les visites domiciliaires.

Un matin, un de mes domestiques, dont je me défiais, vint me dire que l'on avait affiché, au coin de ma rue, le signalement et la dénonciation de M. de Narbonne : c'était l'une des personnes cachées chez moi. Je crus que cet homme voulait pénétrer mon secret en m'effrayant; mais il me racontait le fait tout simplement. Peu de temps après, la redoutable visite domiciliaire se fit dans ma maison. M. de Narbonne, étant mis hors la loi, périssait le même jour, s'il était découvert; et, quelques précautions que j'eusse prises, je savais bien que, si

---

rapidement cette extraordinaire faveur populaire qui l'y avait rappelé. Après quinze mois d'une administration de plus en plus difficile, l'honnête ministre, débordé de toutes parts, se retira en septembre 1790.

1. Le comte Mathieu de Montmorency et M. de Narbonne.

la recherche était exactement faite, il ne pouvait y échapper [1]. Il fallait donc, à tout prix, empêcher cette recherche; je rassemblai mes forces, et j'ai senti, dans cette circonstance, qu'on peut toujours dominer son émotion, quelque violente qu'elle soit, quand on sait qu'elle expose la vie d'un autre.

On avait envoyé, pour s'emparer des proscrits, dans toutes les maisons de Paris, des commissaires de la classe la plus subalterne; et, pendant qu'ils faisaient leurs visites, des postes militaires gardaient les deux extrémités de la rue pour empêcher que personne ne s'échappât. Je commençai par effrayer, autant que je pus, ces hommes, sur la violation du droit des gens qu'ils commettaient en visitant la maison d'un ambassadeur; et, comme ils ne savaient pas trop bien la géographie, je leur persuadai que la Suède était une puissance qui pouvait les menacer d'une attaque immédiate, parce qu'elle était frontière de la France. Vingt ans après, chose inouïe, cela s'est trouvé vrai; car Lubeck et la Poméranie suédoise étaient au pouvoir des Français.

Les gens du peuple sont prenables tout de suite ou jamais : il n'y a presque point de gradations ni dans leurs sentiments, ni dans leurs idées. Je m'aperçus donc que mes raisonnements leur faisaient impression, et j'eus le courage, avec la mort dans le cœur, de leur faire des plaisanteries sur l'injustice de leurs soupçons. Rien n'est plus agréable aux hommes de cette classe que des plaisanteries; car, dans l'excès de leur fureur contre

---

1. Ministre de la guerre sous l'Assemblée législative, M. de Narbonne avait énergiquement travaillé à la réorganisation de l'armée; mais tandis que ses opinions libérales lui attiraient les défiances de la cour, les clubs l'accusèrent de préparer une réaction militaire en faveur du trône : « Remplacé au ministère le 10 mars, il était aussitôt reparti pour l'armée du Nord, où il donna, dans son commandement, l'exemple de la plus active discipline. Rappelé, après quelques mois par un ordre secret du roi, il arriva à Paris seul, et sans parti formé, pour assister avec désespoir à l'insurrection du 10 août, et le lendemain il fut décrété d'accusation et mis hors la loi, « très justement, disait-il, aussi justement que s'il fût resté au feu, car il l'avait quitté malgré lui. » VILLEMAIN, *Souvenirs d'histoire et de littérature*. — Rappelé au service par l'empereur en 1809, M. de Narbonne s'illustra en divers emplois de guerre et de diplomatie. — Mort à Torgau en 1813.

les nobles, ils ont du plaisir à être traités par eux comme des égaux. Je les reconduisis ainsi jusqu'à la porte, et je bénis Dieu de la force extraordinaire qu'il m'avait prêtée dans cet instant; néanmoins cette situation ne pouvait se prolonger, et le moindre hasard suffisait pour perdre un proscrit qui était très connu par son ministère récent.

Un Hanovrien généreux et spirituel, le docteur Bollmann, qui, depuis, s'est exposé pour délivrer M. de La Fayette des prisons d'Autriche, apprit mon anxiété, et m'offrit, sans autre motif que l'enthousiasme de la bonté, de conduire M. de Narbonne en Angleterre, en lui donnant le passe-port d'un de ses amis. Rien n'était plus hardi que cette action; car, si un étranger, quel qu'il fût, avait été pris emmenant un proscrit sous un nom supposé, il eût été condamné à mort. Le courage du docteur Bollmann ne se démentit ni dans la volonté ni dans l'exécution, et, quatre jours après son départ, M. de Narbonne était à Londres.

Un proscrit.

La proscription s'étendit de toutes parts après le 18 Fructidor : tous les jours on tremblait pour quelques nouvelles victimes... Le marquis d'Ambert, qui avait été le colonel du général Bernadotte avant la Révolution, fut pris et traduit devant une commission militaire : terrible tribunal, dont l'existence, hors de l'armée, suffit pour constater qu'il y a tyrannie. Le général Bernadotte alla trouver le Directoire, et lui demanda, pour seul prix de tous ses services, la grâce de son colonel ; les directeurs furent inflexibles : ils appelaient justice une égale répartition de malheur.

Deux jours après le supplice de M. d'Ambert, je vis entrer dans ma chambre, à dix heures du matin, le frère de M. de Norvins de Monbreton, que j'avais connu en Suisse pendant son

émigration. Il me dit, avec une grande émotion, que l'on avait arrêté son frère, et que la commission militaire était assemblée pour le juger à mort[1] ; il me demanda si je pouvais trouver un moyen quelconque de le sauver. Comment se flatter de rien obtenir du Directoire, quand les prières du général Bernadotte avaient été infructueuses ? et comment se résoudre cependant à ne rien tenter pour un homme qu'on connaît, et qui sera fusillé dans deux heures, si personne ne vient à son secours ? Je me rappelai tout à coup que j'avais vu, chez Barras, un général Lemoine, celui que j'ai cité à l'occasion de l'expédition de Quiberon, et qu'il m'avait paru causer volontiers avec moi. Ce général commandait la division de Paris, et il avait le droit de suspendre les jugements de la commission militaire établie dans cette ville. Je remerciai Dieu de cette idée, et je partis à l'instant même avec le frère du malheureux Norvins.

Nous entrâmes tous les deux dans la chambre du général, qui fut bien étonné de me voir. Il commença par me faire des excuses sur sa toilette du matin, sur son appartement ; enfin, je ne pouvais l'empêcher de revenir continuellement à la politesse, quoique je le suppliasse de n'y pas donner un instant, car cet instant pouvait être irréparable. Je me hâtai de lui dire le sujet de ma venue, et d'abord il me refusa nettement. Mon cœur tressaillait à l'aspect de ce frère qui pouvait penser que je ne trouvais pas les paroles faites pour obtenir ce que je demandais. Je recommençai mes sollicitations, en me recueillant pour rassembler toutes mes forces : je craignais d'en dire trop, ou trop peu ; de perdre l'heure fatale après laquelle c'en était fait,

---

1. M. de Norvins (Jacques), revenu de l'émigration, s'était engagé dans le mouvement royaliste que réprima si durement le coup d'État directorial du 18 fructidor 1798. Sauvé par Mme de Staël, il se rallia plus tard au gouvernement impérial, fut appelé à d'importantes fonctions administratives auprès du roi de Westphalie Jérôme, puis dans les États romains, et, rentré dans la vie privée en 1814, se voua exclusivement aux lettres. Auteur d'ouvrages historiques (*le Portefeuille de* 1813 ; une *Histoire de Napoléon*, et d'un poème en quatre chants : *l'Immortalité de l'âme, ou les quatre âges religieux*.

ou de négliger un argument qui pouvait frapper au but. Je regardais tour à tour la pendule et le général, pour voir laquelle des deux puissances, son âme ou le temps, approchait le plus vite du terme. Deux fois le général prit la plume pour signer le sursis, et deux fois la crainte de se compromettre l'arrêta; enfin, il ne put nous refuser[1], et grâces lui soient encore rendues. Il donna le papier sauveur, et M. de Monbreton courut au tribunal, où il apprit que son frère avait déjà tout avoué; mais le sursis rompit la séance, et l'homme innocent a vécu.

C'est notre devoir, à nous autres femmes, de secourir dans tous les temps les individus accusés pour des opinions politiques, quelles qu'elles puissent être; car, qu'est-ce que des opinions dans les temps de partis?

Considérations sur la Révolution française.

Douleur filiale.

Au printemps de cette terrible année[2], j'étais heureuse en Allemagne; j'avais retrouvé de l'émulation par le séjour que j'avais fait dans un pays sincère, éclairé, enthousiaste, et qui avait daigné recevoir la fille de M. Necker, comme si c'était à l'Allemagne qu'il eût consacré sa fortune, ses vertus et son génie. Dans les lettres de recommandation que mon père m'avait données, il m'avait appelée sa *fille unique et chérie*, et

---

1. On raconte qu'au moment où elle se désespérait de ne rien obtenir, apprenant que M. Lemoine avait, ce jour même, un enfant malade assez gravement pour l'inquiéter, elle s'écria : « Votre enfant est malade! eh bien, si vous me refusez, si vous avez cette cruauté, il mourra! » et que ce mouvement acheva la défaite du général. — Sainte-Beuve, après avoir rapporté ce trait dans son étude sur Mme de Staël, nous apprend qu'elle a mis à profit, dans une des dernières pages du roman de *Delphine*, le souvenir qu'elle gardait de cette scène. C'est avec un cri semblable que Delphine arrache à un président de tribunal la mise en liberté de l'infortuné Léonce.

2. 1804.

de nobles âmes avaient bien pensé de celle qu'un tel homme avait honorée de ce nom. Je ne sais si la Providence voulait que que ce fût au milieu du bonheur que m'atteignît la foudre; mais mon âme froissée par d'amères ingratitudes[1] s'était relevée en recevant un accueil généreux. Je formais des plans d'ouvrages pour faire connaître l'Allemagne littéraire à la France; j'avais rassemblé une foule de notes pour causer avec mon père, pour lui demander son avis sur des objets de tout genre; je m'étais amusée à calculer minutieusement sur l'almanach le jour précis de mon départ; et mon père, en se moquant de mes manies pour les dates, m'avait écrit que le même jour, à la même heure, il quitterait Genève pour revenir m'attendre à Coppet. Enfin, et c'est là, ce me semble, ce qui doit faire peur, mon père, dans la dernière de ses lettres qui a précédé sa maladie, m'écrivait : « *Mon enfant, jouis sans inquiétude du* » *plaisir que tu trouves dans la société de Berlin; car, depuis* » *longtemps, je ne me suis senti dans un aussi bon état de santé.* » Ces paroles m'avaient pénétrée d'une sécurité tout à fait étrangère à mon caractère habituel. Jamais je n'avais porté si légèrement la vie; jamais je ne m'étais plus complètement distraite de toutes les pensées qui préparent à la douleur. Le matin du 18 avril, un homme de mes amis posa sur ma table, à Berlin, deux lettres qui m'annonçaient la maladie de mon père. Le courrier qui les apportait, la terrible nouvelle dont il était chargé, tout me fut caché. Je partis à l'instant même; mais jusqu'à Weimar l'idée qu'on m'avait trompée, l'idée qu'il n'existait plus, n'approcha pas de mon âme.

On ne sait pas ce qu'il y a d'inconcevable dans la mort de l'ami le plus intime, de celui avec lequel on a passé toute sa vie, de celui qui est tellement la moitié de vous-même, qu'il vous semble impossible que rien dans votre propre existence ne vous ait averti de sa fin. On ne sent vivement la différence

---

1. V. notre Notice, p. XXXIII et suiv.

des âges qu'en voyant les forces baisser, ou l'âme s'affaiblir. Mais passer d'une lettre pleine de projets pour l'avenir, pleine des sentiments les plus tendres et les plus vifs à l'éternel silence; c'est ce que l'âme ne prévoit pas d'elle-même, c'est une douleur au-devant de laquelle la pensée ne s'avance pas.

Ah! si l'on pouvait, pendant la vie de ce qu'on aime, se faire une idée de l'état où vous jettera sa perte, comme on saurait mieux rendre heureux, comme on sentirait plus le prix de chaque heure, de chaque minute! C'est en vain qu'on se rappelle avoir passionnément aimé; il semble qu'on est bien loin d'avoir joui autant qu'on souffre, il semble qu'on a vécu si superficiellement que l'on n'a jamais su la moitié de ce que l'on découvre, alors qu'il n'est plus temps. On est poursuivi par tout ce qu'on aurait pu faire; un jour d'humeur, un jour d'amertume, quoiqu'il ait été mille fois pardonné, s'attache à vous comme un ennemi mortel. Enfin le trouble se met dans toutes les pensées; et qui sait si jamais on pourra dissiper tous les fantômes que produit le désespoir...?

C'est une des plus étonnantes merveilles du monde moral que cet oubli de la mort dans lequel nous existons tous; que cette frivolité de sensations qui nous fait voguer si légèrement sur les flots. Je ne m'étonne pas que les âmes sensibles, saisies tout à coup de cette idée, se soient retirées dans la solitude des monastères, et s'entourent des objets les plus sombres pour mettre plus d'harmonie entre les premiers et les derniers jours. Hélas! on ne sait pas dans la jeunesse, on ne sait pas, avant un grand malheur, ce que c'est que de ne plus se fier à la destinée. Je ne me sépare pas un jour des objets[1] qui me restent, sans que tous les bruits subits me semblent celui de ce messager de Berlin, qui changea pour jamais toute ma destinée; la poésie, la musique, ces inépuisables sources d'une douce mélancolie, me saisissent péniblement le cœur par un attendrissement

1. *Des objets*, c'est-à-dire des personnes chères...

amer; je ne puis me persuader qu'il ne soit pas là, qu'à force de larmes je ne puisse pas lui rendre la vie; et ces émotions profondes, autrefois délicieuses, ces émotions auxquelles je devais et le talent et l'enthousiasme, ne font que rallumer en moi la douleur assoupie pendant les occupations communes de la journée.....

De la vie et du caractère de M. Necker.

Les trappistes du canton de Fribourg.

Nous arrivâmes au couvent par une grande pluie, après avoir été obligés de faire un quart de lieue à pied. Comme nous nous flattions d'entrer, le procureur de la Trappe, qui a la direction du couvent des femmes, nous dit que personne ne pouvait y être reçu. J'essayai pourtant de sonner à la porte du cloître; une religieuse arriva derrière l'ouverture grillée à travers laquelle la tourière peut parler aux étrangers. Que voulez-vous? me dit-elle avec une voix sans modulation, comme serait celle des ombres. — Je désirerais, lui dis-je, voir l'intérieur de votre couvent. — Cela ne se peut pas, me répondit-elle. — Mais je suis bien mouillée, lui dis-je, et j'ai besoin de me sécher. Elle fit partir alors je ne sais quel ressort qui ouvrit la porte d'une chambre extérieure, dans laquelle il m'était permis de me reposer; mais aucun être vivant ne parut. A peine me fus-je assise quelques instants, que je m'impatientai de ne pouvoir pénétrer dans l'intérieur de la maison, et je sonnai de nouveau; la même tourière revint : je lui demandai encore si aucune femme n'avait été reçue dans le couvent; elle me répondit qu'on pouvait y entrer quand on avait l'intention de se faire religieuse. Mais, lui dis-je, comment puis-je savoir si je veux rester dans votre maison, puisqu'il ne m'est pas permis de la connaître? — Oh! me répondit-elle alors, c'est inutile; je suis bien sûre que vous n'avez pas de vocation pour notre état,

et, en achevant ces mots, elle referma sa lucarne. Je ne sais pas à quels signes cette religieuse s'était aperçue de mes dispositions mondaines; il se peut qu'une manière vive de parler, si différente de la leur, suffise pour leur faire reconnaître les voyageurs qui ne sont que des curieux. L'heure de vêpres étant arrivée, je pus aller dans l'église entendre chanter les religieuses; elles étaient derrière une grille noire et serrée, à travers laquelle on ne pouvait rien apercevoir. Seulement on entendait le bruit des sabots qu'elles portaient, et celui des banquettes de bois qu'elles levaient pour s'asseoir. Leurs chants n'avaient rien de sensible, et je crus remarquer, soit dans leur manière de prier, soit dans l'entretien que j'eus après avec le père trappiste qui les dirigeait, que ce n'était pas l'enthousiasme religieux, tel que nous le concevons, mais des habitudes sévères et graves qui pouvaient faire supporter un tel genre de vie. L'attendrissement de la piété même épuiserait les forces : une sorte d'âpreté d'âme est nécessaire à une existence aussi rude.

Le nouveau père abbé des trappistes établis dans les vallées du canton de Fribourg a encore ajouté aux austérités de l'ordre. On ne peut se faire une idée des souffrances de détail que l'on impose aux religieux; on va jusqu'à leur défendre, quand ils sont debout plusieurs heures de suite, de s'appuyer contre la muraille, d'essuyer la sueur de leur front; enfin on remplit chaque instant de leurs jours par la douleur, comme les gens du monde le font par la jouissance. Rarement ils deviennent vieux, et les religieux à qui ce lot écheoit en partage, le considèrent comme une punition du ciel. Un pareil établissement serait une barbarie, si l'on forçait d'y entrer, ou si l'on dissimulait en rien tout ce qu'on y souffre. Mais on distribue à qui veut le lire un écrit imprimé dans lequel on exagère plutôt qu'on n'adoucit les rigueurs de l'ordre; et cependant il se trouve des novices qui veulent s'y vouer, et ceux qui sont reçus ne s'échappent point, bien qu'ils le puissent sans la moindre

difficulté. Tout repose, à ce qu'il m'a paru, sur la puissante idée de la mort; les institutions et les amusements de la société sont destinés dans le monde à tourner notre pensée uniquement vers la vie; mais quand la contemplation de la mort s'empare à un certain degré du cœur de l'homme, et qu'il s'y joint une ferme croyance à l'immortalité de l'âme, il n'y a pas de bornes au dégoût qu'il peut prendre pour tout ce qui compose les intérêts de la terre; et, les souffrances paraissant le chemin de la vie future, on est avide d'en avoir, comme un voyageur qui se fatigue volontiers pour parcourir plus vite la route qui conduit au but de ses désirs. Mais ce qui m'étonnait et m'attristait en même temps, c'était de voir des enfants élevés avec cette rigueur; leurs pauvres cheveux rasés, leurs jeunes visages déjà sillonnés, cet habit mortuaire dont ils étaient revêtus avant de connaître la vie, avant de l'avoir abdiquée volontairement, tout me révoltait contre les parents qui les avaient placés là. Dès qu'un pareil état n'est pas adopté par le choix libre et constant de celui qui le professe, il inspire autant d'horreur qu'il faisait naître de respect. Le religieux avec qui je m'entretenais ne parlait que de la mort; toutes ses idées venaient d'elle ou s'y rapportaient : la mort est le monarque souverain de ce séjour. Comme nous nous entretenions des tentations du monde, je dis au père trappiste combien je l'admirais d'avoir ainsi tout sacrifié pour s'y dérober. « Nous sommes des poltrons, me dit-il, qui nous sommes retirés dans une forteresse, parce que nous ne nous sentions pas le courage de nous battre en plaine. » Cette réponse était aussi spirituelle que modeste.

Dix années d'exil.

La fête d'Interlaken[1].

Nous arrivâmes à Unterseen[2]. Le bruit de l'Aar, qui tombe en cascades autour de cette petite ville, disposait l'âme à des impressions rêveuses. Les étrangers, en grand nombre, étaient logés dans des maisons de paysans fort propres, mais rustiques. Il était assez piquant de voir se promener dans la rue d'Unterseen de jeunes Parisiens tout à coup transportés dans les vallées de la Suisse ; ils n'entendaient plus que le bruit des torrents ; ils ne voyaient plus que des montagnes, et cherchaient si dans ces lieux solitaires ils pourraient s'ennuyer assez pour retourner avec plus de plaisir encore dans le monde.

On a beaucoup parlé d'un air joué par les cors des Alpes, et dont les Suisses reçoivent une impression si vive qu'ils quittaient leurs régiments, quand ils l'entendaient, pour retourner dans leur patrie. On conçoit l'effet que peut produire cet air quand l'écho des montagnes le répète ; mais il est fait pour retentir dans l'éloignement ; de près il ne cause pas une sensation très agréable. S'il était chanté par des voix italiennes, l'imagination en serait tout à fait enivrée ; mais peut-être que ce plaisir ferait naître des idées étrangères à la simplicité du pays. On y souhaiterait les arts, la poésie, l'amour, tandis qu'il faut pouvoir s'y contenter du repos et de la vie champêtre.

Le soir qui précéda la fête, on alluma des feux sur les montagnes ; c'est ainsi que jadis les libérateurs de la Suisse se donnèrent le signal de leur sainte conspiration. Ces feux, placés sur les sommets, ressemblaient à la lune, lorsqu'elle se lève derrière les montagnes, et qu'elle se montre à la fois ardente et paisible. On eût dit que des astres nouveaux venaient assister au plus touchant spectacle que notre monde puisse encore offrir.

---

1. Interlaken, c'est-à-dire *entre les lacs*, petite ville de Suisse, près de la rive gauche de l'Aar, entre les lacs de Thun et de Brienz.
2. Village voisin d'Interlaken.

L'un de ces signaux enflammés semblait placé dans le ciel, d'où il éclairait les ruines du château d'Unspunnen, autrefois possédé par Berthold, le fondateur de Berne[1], en mémoire de qui se donnait la fête. Des ténèbres profondes environnaient ce point lumineux, et les montagnes, qui pendant la nuit ressemblent à de grands fantômes, apparaissaient comme l'ombre gigantesque des morts qu'on voulait célébrer.

Le jour de la fête, le temps était doux, mais nébuleux; il fallait que la nature répondît à l'attendrissement de tous les cœurs. L'enceinte choisie pour les jeux est entourée de collines parsemées d'arbres, et des montagnes à perte de vue sont derrière ces collines. Tous les spectateurs, au nombre de près de six mille, s'assirent sur les hauteurs inclinées, et les couleurs variées des habillements ressemblaient dans l'éloignement à des fleurs répandues sur les vertes pentes. Jamais un aspect plus riant ne put annoncer une fête; mais quand les regards s'élevaient, des rochers suspendus semblaient, comme la destinée, menacer les humains au milieu de leurs plaisirs.

Lorsque la foule des spectateurs fut réunie, on entendit venir de loin la procession de la fête, procession solennelle en effet, puisqu'elle était consacrée au culte du passé. Une musique agréable l'accompagnait; les magistrats paraissaient à la tête des paysans; les jeunes paysannes étaient vêtues selon le costume ancien et pittoresque de chaque canton; les hallebardes et les bannières de chaque vallée étaient portées en avant de la marche par des hommes à cheveux blancs, habillés précisément comme on l'était il y a cinq siècles, lors de la conjuration du Rutli[2]. Une émotion profonde s'emparait de l'âme, en voyant

---

1. La fondation de cette ville par le duc Berthold V de Zœringen, dont on célébrait ce jour-là (au mois d'août 1808) le centenaire, remonte à l'an 1191.

2. Le Rutli, ou Grutli, est le champ voisin du lac des Quatre-Cantons, dans le canton d'Uri, où Stauffacher, Furst et Melchtal, chacun avec dix amis de son choix, s'assemblèrent dans la nuit du 27 novembre 1307, et jurèrent de s'armer pour les libertés de l'Helvétie.

ces drapeaux si pacifiques qui avaient pour gardiens des vieillards. Le vieux temps était représenté par ces hommes âgés pour nous, mais si jeunes en présence des siècles! Je ne sais quel air de confiance dans tous ces êtres faibles touchait profondément, parce que cette confiance ne leur était inspirée que par la loyauté de leur âme.....

Enfin les jeux commencèrent, et les hommes de la vallée et les hommes de la montagne montrèrent, en soulevant d'énormes poids, en luttant les uns contre les autres, une agilité et une force de corps très remarquables. Cette force rendait autrefois les nations plus militaires; aujourd'hui que la tactique et l'artillerie disposent du sort des armées, on ne voit dans ces exercices que des jeux agricoles. La terre est mieux cultivée par des hommes si robustes.

Après que les jeux furent terminés, et que le bon bailli du lieu eut distribué les prix aux vainqueurs, on dîna sous des tentes, et l'on chanta des vers à l'honneur de la tranquille félicité des Suisses. On faisait passer à la ronde pendant le repas des coupes en bois, sur lesquelles étaient sculptés Guillaume Tell et les trois fondateurs de la liberté helvétique. On buvait avec transport au repos, à l'ordre, à l'indépendance; et le patriotisme du bonheur s'exprimait avec une cordialité qui pénétrait toutes les âmes.

« Les prairies sont aussi fleuries que jadis, les montagnes » aussi verdoyantes : quand toute la nature sourit, le cœur seul » de l'homme pourrait-il n'être qu'un désert[1] ? »

Non, sans doute, il ne l'était pas; il s'épanouissait avec confiance au milieu de cette belle contrée, en présence de ces hommes respectables, animés tous par les sentiments les plus purs. Un pays pauvre, d'une étendue très bornée, sans luxe,

---

1. Ces paroles étaient le refrain d'un chant plein de grâce et de talent, composé pour cette fête. L'auteur de ce chant est Mme Harmès, très connue en Allemagne par ses écrits, sous le nom de Mme de Berlepsch. (*Note de l'auteur.*)

sans éclat, sans puissance, est chéri par ses habitants comme un ami qui cache ses vertus dans l'ombre, et les consacre toutes au bonheur de ceux qui l'aiment. Depuis cinq siècles que dure la prospérité de la Suisse, on compte plutôt de sages générations que de grands hommes. Il n'y a point de place pour l'exception quand l'ensemble est si heureux. On dirait que les ancêtres de cette nation règnent encore au milieu d'elle : toujours elle les respecte, les imite, et les recommence. La simplicité des mœurs et l'attachement aux anciennes coutumes, la sagesse et l'uniformité dans la manière de vivre, rapprochent de nous le passé, et nous rendent l'avenir présent. Une histoire, toujours la même, ne semble qu'un seul moment dont la durée est de plusieurs siècles.

De l'Allemagne.

De l'Allemagne du Nord.

Les premières impressions qu'on reçoit en arrivant dans le nord de l'Allemagne, surtout au milieu de l'hiver, sont extrêmement tristes; et je ne suis pas étonnée que ces impressions aient empêché la plupart des Français que l'exil a conduits dans dans ce pays, de l'observer sans prévention. Cette frontière du Rhin est solennelle; on craint, en la passant, de s'entendre prononcer ce mot terrible : *Vous êtes hors de France.*

C'est en vain que l'esprit juge avec impartialité le pays qui nous a vus naître, nos affections ne s'en détachent jamais; et, quand on est contraint à le quitter, l'existence semble déracinée, on se devient comme étranger à soi-même. Les plus simples usages, comme les relations les plus intimes; les intérêts les plus graves, comme les moindres plaisirs, tout était de la patrie; tout n'en est plus. On ne rencontre personne qui puisse vous parler d'autrefois, personne qui vous atteste l'identité des jours passés avec les jours actuels; la destinée recommence,

sans que la confiance des premières années se renouvelle; l'on change de monde, sans avoir changé de cœur. Ainsi l'exil condamne à se survivre; les adieux, les séparations, tout est comme à l'instant de la mort, et l'on y assiste cependant avec les forces entières de la vie.

J'étais, il y a six ans, sur les bords du Rhin[1], attendant la barque qui devait me conduire à l'autre rive; le temps était froid, le ciel obscur, et tout me semblait un présage funeste. Quand la douleur agite violemment notre âme, on ne peut se persuader que la nature y soit indifférente; il est permis à l'homme d'attribuer quelque puissance à ses peines; ce n'est pas de l'orgueil, c'est de la confiance dans la céleste pitié. Je m'inquiétais pour mes enfants, quoiqu'ils ne fussent pas encore dans l'âge de sentir ces émotions de l'âme qui répandent l'effroi sur tous les objets extérieurs.

Mes domestiques français s'impatientaient de la lenteur allemande, et s'étonnaient de n'être pas compris quand ils parlaient la seule langue qu'ils crussent admise dans les pays civilisés. Il y avait dans notre bac une vieille femme allemande, assise sur une charrette; elle ne voulait pas en descendre, même pour traverser le fleuve. — Vous êtes bien tranquille! lui dis-je. — Oui, me répondit-elle, pourquoi faire du bruit? — Ces simples mots me frappèrent; en effet, *Pourquoi faire du bruit?* Mais quand des générations entières traverseraient la vie en silence, le malheur et la mort ne les observeraient pas moins, et sauraient de même les atteindre.

En arrivant sur le rivage opposé, j'entendis le cor des postillons, dont les sons aigus et faux semblaient annoncer un triste séjour. La terre était couverte de neige; des petites fenêtres, dont les maisons sont percées, sortaient les têtes de quelques habitants, que le bruit d'une voiture arrachait à leurs mono-

---

1. Mme de Staël partait pour l'Allemagne au mois de décembre 1803. (V. notre Notice, p. XXXIV.)

tones occupations; une espèce de bascule, qui fait mouvoir la poutre avec laquelle on ferme la barrière, dispense celui qui demande le péage[1] aux voyageurs de sortir de sa maison pour recevoir l'argent qu'on doit lui payer. Tout est calculé pour être immobile; et l'homme qui pense, comme celui dont l'existence n'est que matérielle, dédaignent tous les deux également la distraction du dehors.

Les campagnes désertes, les maisons noircies par la fumée, les églises gothiques, semblent préparées pour les contes de sorcières ou de revenants. Les villes de commerce, en Allemagne, sont grandes et bien bâties; mais elles ne donnent aucune idée de ce qui fait la gloire et l'intérêt de ce pays, l'esprit littéraire et philosophique. Les intérêts mercantiles suffisent pour développer l'intelligence des Français, et l'on peut trouver encore quelque amusement de société, en France, dans une ville purement commerçante; mais les Allemands, éminemment capables des études abstraites, traitent les affaires, quand ils s'en occupent, avec tant de méthode et de pesanteur, qu'ils n'en tirent presque jamais aucune idée générale. Ils portent dans le commerce la loyauté qui les distingue; mais ils se donnent tellement tout entiers à ce qu'ils font, qu'ils ne cherchent plus alors dans la société qu'un loisir jovial, et disent de temps en temps quelques grosses plaisanteries, seulement pour se divertir eux-mêmes. De telles plaisanteries accablent les Français de tristesse; car on se résigne bien plutôt à l'ennui sous des formes graves et monotones, qu'à cet ennui badin qui vient poser lourdement et familièrement *la patte* sur l'épaule.

De l'Allemagne.

---

1. Le péage, soit à l'entrée des ponts, soit aux portes des villes.

Weimar (1804).

De toutes les principautés de l'Allemagne, il n'en est point qui fasse mieux sentir que Weimar les avantages d'un petit pays, quand son chef est un homme de beaucoup d'esprit, et qu'au milieu de ses sujets, il peut chercher à plaire sans cesser d'être obéi. C'est une société particulière qu'un tel État, et l'on y tient tous les uns aux autres par des rapports intimes. La duchesse Louise de Saxe-Weimar est le véritable modèle d'une femme destinée par la nature au rang le plus illustre : sans prétention, comme sans faiblesse, elle inspire au même degré la confiance et le respect ; et l'héroïsme des temps chevaleresques est entré dans son âme, sans rien lui ôter de la douceur de son sexe[1]. Les talents militaires du duc sont universellement estimés, et sa conversation piquante et réfléchie rappelle sans cesse qu'il a été formé par le grand Frédéric ; c'est son esprit et celui de sa mère qui ont attiré les hommes de lettres les plus distingués à Weimar. L'Allemagne, pour la première fois, eut une capitale littéraire ; mais, comme cette capitale était en même temps une très petite ville, elle n'avait d'ascendant que par ses lumières.

---

1. Après avoir détruit à Iéna l'armée prussienne, dans les rangs de laquelle le grand-duc Charles-Auguste avait combattu, « Napoléon partit pour Weimar. Une population épouvantée se pressait aux abords du palais où la duchesse Louise, seule de tous les membres de la famille souveraine, était demeurée. Napoléon y tomba comme la foudre. Au sommet du grand escalier, une femme s'offrit aux regards du vainqueur irrité et fatigué.

« Qui êtes-vous, Madame? » lui demanda-t-il. La duchesse Louise se nomma. « En ce cas, je vous plains, lui répliqua Napoléon, car j'écraserai votre mari. »

« Malgré la dureté de ces paroles, la duchesse revit le lendemain l'empereur ; elle gardait sa tranquille dignité, et ne lui parla que des intérêts de ses sujets. A la fin de l'entrevue, l'empereur lui dit avec une certaine emphase :

« Croyez-moi, Madame, il y a une Providence qui mène tout, et je ne suis que » son instrument. »

« Lorsque la duchesse se fut retirée, Napoléon, frappé de son sang-froid et de la noblesse de l'attitude qu'elle avait gardée, dit aux officiers qui l'entouraient : « Voilà pourtant une femme à laquelle nos deux cents canons n'ont pas fait » peur. » (Mme Lenormant, *Coppet et Weimar*.)

Herder venait de mourir quand je suis arrivée à Weimar; mais Wieland, Goethe et Schiller y étaient encore[1]. J'essaierai de peindre chacun de ces hommes; je les peindrai surtout par leurs ouvrages, car leurs livres ressemblent parfaitement à leur caractère et à leur entretien. Cet accord, très rare, est une preuve de sincérité: quand on a pour premier but, en écrivant, de faire effet sur les autres, on ne se montre jamais à eux tel qu'on est réellement; mais, quand on écrit pour satisfaire à l'inspiration intérieure dont l'âme est saisie, on fait connaître par ses écrits, même sans le vouloir, jusqu'aux moindres nuances de sa manière d'être et de penser.

Le séjour des petites villes m'a toujours paru très ennuyeux. L'esprit des hommes s'y rétrécit, le cœur des femmes s'y glace; on y vit tellement en présence les uns des autres, qu'on est oppressé par ses semblables; ce n'est plus cette opinion à distance, qui vous anime et retentit de loin comme le bruit de la gloire; c'est un examen minutieux de toutes les actions de votre vie, une observation de chaque détail, qui rend incapable de comprendre votre caractère; et plus on a d'indépendance et d'élévation, moins on peut respirer à travers tous ces petits barreaux. Cette pénible gêne n'existait point à Weimar; ce n'était point une petite ville, mais un grand château; un cercle choisi s'entretenait avec intérêt de chaque production nouvelle des arts. Des femmes, disciples aimables de quelques hommes supérieurs, s'occupaient sans cesse des ouvrages littéraires, comme des événements publics les plus importants. On appelait l'univers à soi par la lecture et l'étude; on échappait pa. l'étendue de la pensée aux bornes des circonstances; en réflé-

1. Herder était mort à cinquante-neuf ans, peu de jours avant l'arrivée de Mme de Staël à Weimar. Elle eût aimé à connaître de près ce penseur qui, par ses théories fécondes et sa large initiative, avait émancipé le génie poétique de l'Allemagne en lui ouvrant des sources neuves d'inspiration. La conversation de Herder eût été pour elle d'un tout autre intérêt que celle de Wieland, le poète ingénieux, le brillant disciple de la littérature française, alors fort éclipsé par la nouvelle école dont Gœthe était le chef. V. notre Notice, p. XXXIX et XL.

chissant souvent ensemble sur les grandes questions que fait naître la destinée commune à tous, on oubliait les anecdotes particulières de chacun. On ne rencontrait aucun de ces merveilleux de province, qui prennent si facilement le dédain pour de la grâce, et l'affectation pour de l'élégance.

Dans la même principauté, à côté de la première réunion littéraire de l'Allemagne, se trouvait Iéna[1], l'un des foyers de science les plus remarquables. Un espace bien resserré rassemblait ainsi d'étonnantes lumières en tout genre.

L'imagination, constamment excitée à Weimar par l'entretien des poètes, éprouvait moins le besoin des distractions extérieures; ces distractions soulagent du fardeau de l'existence, mais elles en dissipent souvent les forces. On menait dans cette campagne, appelée ville, une vie régulière, occupée et sérieuse; on pouvait s'en fatiguer quelquefois, mais on n'y dégradait pas son esprit par des intérêts futiles et vulgaires; et, si l'on manquait de plaisirs, on ne sentait pas du moins déchoir ses facultés.

Le seul luxe du prince, c'est un jardin ravissant, et on lui sait gré de cette jouissance populaire, qu'il partage avec tous les habitants de la ville. Le théâtre est dirigé par le plus grand poète de l'Allemagne, Goethe; et ce spectacle intéresse assez tout le monde pour préserver de ces assemblées qui mettent en évidence les ennuis cachés. On appelait Weimar l'Athènes de l'Allemagne, et c'était, en effet, le seul lieu dans lequel l'intérêt des beaux-arts fût pour ainsi dire national, et servît de lien fraternel entre les rangs divers. Une cour libérale recherchait habituellement la société des hommes de lettres; et la littérature gagnait singulièrement à l'influence du bon goût qui régnai dans cette cour.

De l'Allemagne.

---

1. Siège d'une grande université fondée en 1568 par l'électeur de Saxe, Jean-Frédéric. — Schiller y fut professeur d'histoire, de 1789 à 1799.

La musique en Allemagne.

Dès que l'on s'élève un peu au-dessus de la dernière classe du peuple en Allemagne, on s'aperçoit aisément de cette vie intime, de cette poésie de l'âme qui caractérise les Allemands. Les habitants des villes et des campagnes, les soldats et les laboureurs, savent presque tous la musique ; il m'est arrivé d'entrer dans de pauvres maisons noircies par la fumée du tabac, et d'entendre tout à coup, non seulement la maîtresse, mais le maître du logis, improviser sur le clavecin, comme les Italiens improvisent en vers. L'on a soin, presque partout, que, les jours de marché, il y ait des joueurs d'instruments à vent sur le balcon de l'hôtel de ville qui domine la place publique : les paysans des environs participent ainsi à la douce jouissance du premier des arts. Les écoliers se promènent dans les rues, le dimanche, en chantant les psaumes en chœur. On raconte que Luther fit souvent partie de ce chœur, dans sa première jeunesse. J'étais à Eisenach, petite ville de Saxe, un jour d'hiver si froid, que les rues mêmes étaient encombrées de neige ; je vis une longue suite de jeunes gens en manteau noir, qui traversaient la ville en célébrant les louanges de Dieu. Il n'y avait qu'eux dans la rue, car la rigueur des frimas en écartait tout le monde ; et ces voix, presque aussi harmonieuses que celles du Midi, en se faisant entendre au milieu d'une nature si sévère, causaient d'autant plus d'attendrissement. Les habitants de la ville n'osaient, par ce froid terrible, ouvrir leurs fenêtres ; mais on apercevait, derrière les vitraux, des visages tristes ou sereins, jeunes ou vieux, qui recevaient avec joie les consolations religieuses que leur offrait cette douce mélodie.

Les pauvres Bohêmes, alors qu'ils voyagent, suivis de leurs femmes et de leurs enfants, portent sur leur dos une mauvaise harpe, d'un bois grossier, dont ils tirent des sons harmonieux. Ils en jouent quand ils se reposent au pied d'un arbre, sur les

grands chemins, ou lorsque, auprès des maisons de poste, ils tâchent d'intéresser les voyageurs par le concert ambulant de leur famille errante. Les troupeaux, en Autriche, sont gardés par des bergers qui jouent des airs charmants sur des instruments simples et sonores. Ces airs s'accordent parfaitement avec l'impression douce et rêveuse que produit la campagne.

La musique instrumentale est aussi généralement cultivée en Allemagne que la musique vocale en Italie; la nature a plus fait à cet égard, comme à tant d'autres, pour l'Italie que pour l'Allemagne; il faut du travail pour la musique instrumentale, tandis que le ciel du Midi suffit pour rendre les voix belles : mais néanmoins les hommes de la classe laborieuse ne pourraient jamais donner à la musique le temps qu'il faut pour l'apprendre, s'ils n'étaient organisés pour la savoir. Heureux les peuples naturellement musiciens! Ils reçoivent par l'harmonie des sensations et des idées que leur situation rétrécie et leurs occupations vulgaires ne leur permettraient pas de connaître autrement.

De l'Allemagne[1].

Fragment d'une improvisation sur l'Italie[2].

» ..... Connaissez-vous cette terre, où les orangers fleurissent[3], que les rayons des cieux fécondent avec amour? Avez-

---

1. V. dans le même ouvrage (IIe partie, ch. XXXII) une rapide revue de plusieurs grands musiciens allemands (Haydn, Mozart, Glück). Tout en les admirant beaucoup, Mme de Staël avoue ses préférences pour une musique moins réfléchie, moins savante, plus facile. On s'étonne du reproche qu'elle adresse à Mozart d'avoir *trop d'esprit*, dans son *Don Juan*. Son amie, Mme Necker de Saussure, nous apprend qu'elle mettait au-dessus de tout la mélodie italienne. Elle n'a pas dit un mot de Beethoven, pourtant déjà célèbre dans le monde allemand, en 1804.

2. On a donné à Corinne pour sujet de l'improvisation qu'elle doit faire entendre au Capitole, dans la cérémonie de son couronnement : *la Gloire et le bonheur de l'Italie*. Nous détachons quelques strophes de la seconde partie de ce chant, « dont la traduction en prose, dit l'auteur qui en est censé l'interprète, ne peut donner qu'une bien imparfaite idée. »

3. Souvenir ou réminiscence, ces premiers mots rappellent le début de la chan-

vous entendu les sons mélodieux qui célèbrent la douceur des nuits? avez-vous respiré ces parfums, luxe de l'air déjà si pur et si doux? Répondez, étrangers, la nature est-elle chez vous belle et bienfaisante?

» Ailleurs, quand des calamités sociales affligent un pays, les peuples doivent s'y croire abandonnés par la divinité; mais ici nous sentons toujours la protection du ciel, nous voyons qu'il s'intéresse à l'homme, et qu'il a daigné le traiter comme une noble créature.

» Ce n'est pas seulement de pampres et d'épis que notre nature est parée, mais elle prodigue sous les pas de l'homme, comme à la fête d'un souverain, une abondance de fleurs et de plantes inutiles qui, destinées à plaire, ne s'abaissent point à servir.

» Les plaisirs délicats, soignés par la nature, sont goûtés par une nation digne de les sentir; les mets les plus simples lui suffisent; elle ne s'enivre point aux fontaines de vin que l'abondance lui prépare : elle aime son soleil, ses beaux-arts, ses monuments, sa contrée tout à la fois antique et printanière; les plaisirs raffinés d'une société brillante, les plaisirs grossiers d'un peuple avide ne sont pas faits pour elle.

» Ici, les sensations se confondent avec les idées, la vie se puise tout entière à la même source, et l'âme, comme l'air, occupe les confins de la terre et du ciel. Ici le génie se sent à l'aise, parce que la rêverie y est douce; s'il s'agite, elle calme; s'il regrette un but, elle lui fait don de mille chimères; si les hommes l'oppriment, la nature est là pour l'accueillir.

» Ainsi, toujours elle répare, sa main secourable guérit toutes les blessures. Ici l'on se console des peines même du cœur, en admirant un Dieu de bonté, en pénétrant le secret de

---

son rêveuse que Gœthe a mise dans la bouche de sa Mignon : « Connais-tu la contrée où les citronniers fleurissent? Dans le sombre feuillage brillent les fruits d'or; un doux vent souffle du ciel bleu; le myrte discret s'élève au-dessus du superbe laurier... la connais-tu?... » (Roman de *Withem Meister*.)

son amour; les revers passagers de notre vie éphémère se perdent dans le sein fécond et majestueux de l'immortel univers. »

Corinne.

Venise.

On s'embarque sur la Brenta pour arriver à Venise, et des deux côtés du canal on voit les palais des Vénitiens, grands et un peu délabrés, comme la magnificence italienne. Ils sont ornés d'une manière bizarre, et qui ne rappelle en rien le goût antique. L'architecture vénitienne se ressent du commerce avec l'Orient; c'est un mélange singulier de mauresque et de gothique, qui attire la curiosité sans plaire à l'imagination.

Le peuplier, cet arbre régulier comme l'architecture, borde le canal presque partout. Le ciel est d'un bleu vif qui contraste avec le vert éclatant de la campagne; ce vert est entretenu par l'abondance excessive des eaux : le ciel et la terre sont ainsi de deux couleurs si fortement tranchées, que cette nature elle-même a l'air d'être arrangée avec une sorte d'apprêt; et l'on n'y trouve point le vague mystérieux qui fait aimer le midi de l'Italie.

L'aspect de Venise est plus étonnant qu'agréable; on croit d'abord voir une ville submergée; et la réflexion est nécessaire pour admirer le génie des mortels qui ont conquis cette demeure sur les eaux. Naples est bâtie en amphithéâtre au bord de la mer; mais Venise étant sur un terrain tout à fait plat, les clochers ressemblent aux mâts d'un vaisseau qui resterait immobile au milieu des ondes.

Un sentiment de tristesse s'empare de l'imagination en entrant dans Venise. On prend congé de la végétation : on ne voit pas même une mouche en ce séjour; tous les animaux en sont bannis; et l'homme seul est là pour lutter contre la mer.

Le silence est profond dans cette ville, dont les rues sont

des canaux; le bruit des rames est l'unique interruption à ce silence ; ce n'est pas la campagne, puisqu'on n'y voit pas un arbre ; ce n'est pas la ville, puisqu'on n'y entend pas le moindre mouvement; ce n'est pas même un vaisseau, puisqu'on n'avance pas : c'est une demeure dont l'orage fait une prison ; car il y a des moments où l'on ne peut sortir ni de la ville ni de chez soi. On trouve des hommes du peuple, à Venise, qui n'ont jamais été d'un quartier à l'autre, qui n'ont pas vu la place Saint-Marc, et pour qui la vue d'un cheval ou d'un arbre serait une véritable merveille. Ces gondoles noires, qui glissent sur les canaux, ressemblent à des cercueils ou à des berceaux, à la dernière et à la première demeure de l'homme. Le soir on ne voit passer que le reflet des lanternes qui éclairent les gondoles; car, alors, leur couleur noire empêche de les distinguer. On dirait que ce sont des ombres qui glissent sur l'eau, guidées par une petite étoile.....

Le dialecte vénitien est doux et léger comme un souffle agréable : on ne conçoit pas comment ceux qui ont résisté à la ligue de Cambrai[1] parlaient une langue si flexible. Ce dialecte est charmant, quand on le consacre à la grâce ou à la plaisanterie; mais quand on s'en sert pour des objets plus graves, quand on entend des vers sur la mort, avec ces sons délicats et presque enfantins, on croirait que cet événement, ainsi chanté, n'est qu'une fiction poétique.....

Les hommes en général ont plus d'esprit à Venise que dans le reste de l'Italie, parce que le gouvernement, tel qu'il était, leur a plus souvent offert des occasions de penser; mais leur imagination n'est pas naturellement aussi ardente que dans le midi de l'Italie; et la plupart des femmes, quoique très

---

1. En 1508, les Vénitiens se trouvèrent seuls aux prises avec quatre redoutables puissances coalisées contre la trop ambitieuse République : Louis XII, Ferdinand le Catholique, Maximilien d'Autriche, le Pape Jules II, âme de la ligue. Ecrasés par Louis XII à Aignadel, les Vénitiens ne cédèrent pas, et furent sauvés par la division qui ne tarda pas à se mettre parmi les alliés.

aimables, ont pris, par l'habitude de vivre dans le monde, un langage de *sentimentalité* qui, ne gênant en rien la liberté des mœurs, ne fait que mettre de l'affectation dans la galanterie. Le grand mérite des Italiennes, à travers tous leurs torts, c'est de n'avoir aucune vanité; ce mérite est un peu perdu à Venise, où il y a plus de société que dans aucune autre ville d'Italie.

Néanmoins on trouve encore beaucoup de traces de l'originalité et de la facilité des manières italiennes. Les plus grandes dames reçoivent leurs visites dans les cafés de la place Saint-Marc, et cette confusion bizarre empêche que les salons ne deviennent trop sérieusement une arène pour les prétentions de l'amour-propre.

Il reste encore à Venise quelques traces des mœurs populaires et des usages antiques. Or, ces usages supposent toujours du respect pour les ancêtres, et une certaine jeunesse de cœur qui ne se lasse point du passé, ni de l'attendrissement qu'il cause. L'aspect de la ville est d'ailleurs à lui seul singulièrement propre à réveiller une foule de souvenirs et d'idées. La place de Saint-Marc, tout environnée de tentes bleues, sous lesquelles se reposent une foule de Turcs, de Grecs et d'Arméniens, est terminée, à l'extrémité, par l'église[1], dont l'intérieur ressemble plutôt à une mosquée qu'à un temple chrétien : ce lieu donne une idée de la vie indolente des Orientaux, qui s'oublient dans les cafés à boire du sorbet et à fumer des parfums. On voit quelquefois à Venise des Turcs et des Arméniens passer nonchalamment couchés dans des barques découvertes, et des pots de fleurs à leurs pieds.

Les hommes et les femmes de la première qualité ne sortent jamais que revêtus d'un domino noir; souvent aussi des gondoles toujours noires, car le système de l'égalité porte à Venise principalement sur les objets extérieurs, sont conduites par des

---

1. C'est la cathédrale de Saint-Marc. Les coupoles de ce magnifique monument lui donnent, en effet, une certaine apparence de mosquée.

bateliers vêtus de blanc, avec des ceintures roses; ce contraste a quelque chose de frappant : on dirait que l'habit de fête est abandonné au peuple, tandis que les grands de l'État sont toujours voués au deuil. Dans la plupart des villes européennes, il faut que l'imagination des écrivains écarte soigneusement ce qui se passe tous les jours, parce que nos usages, et même notre luxe, ne sont pas poétiques. Mais à Venise rien n'est vulgaire en ce genre; les canaux et les barques font un tableau pittoresque des plus simples événements de la vie.

Sur le quai des Esclavons, l'on rencontre habituellement des marionnettes, des charlatans ou des conteurs, qui s'adressent de toutes les manières à l'imagination du peuple : les conteurs surtout sont dignes d'attention ; ce sont ordinairement des épisodes du Tasse et de l'Arioste qu'ils récitent en prose, à la grande admiration de ceux qui les écoutent. Les auditeurs, assis en rond autour de celui qui parle, sont, pour la plupart, à demi vêtus, immobiles par excès d'attention ; on leur apporte de temps en temps des verres d'eau, qu'ils paient comme du vin ailleurs; et ce simple rafraîchissement est tout ce qu'il faut à ce peuple pendant des heures entières, tant son esprit est occupé. Le conteur fait des gestes les plus animés du monde ; sa voix est haute, il se fâche, il se passionne; et cependant on voit qu'il est, au fond, parfaitement tranquille; et l'on pourrait lui dire, comme Sapho à la bacchante qui s'agitait de sang-froid : *Bacchante, qui n'es pas ivre, que me veux-tu?* Néanmoins la pantomime animée de ces Italiens ne donne pas l'idée de l'affectation : c'est une habitude singulière qui leur a été transmise par les Romains, aussi grands gesticulateurs; elle tient à leur disposition vive, brillante et poétique.....

L'air de Venise, la vie qu'on y mène est singulièrement propre à bercer l'âme; le tranquille balancement des barques porte à la rêverie et à la paresse. On entend quelquefois un gondolier qui, placé sur le pont du Rialto, se met à chanter une stance du Tasse, tandis qu'un autre gondolier lui répond

par la stance suivante, à l'autre extrémité du canal. La musique très ancienne de ces stances ressemble au chant d'église, et de près on s'aperçoit de sa monotonie; mais en plein air, le soir, lorsque les sons se prolongent sur le canal comme les reflets du soleil couchant, et que les vers du Tasse prêtent aussi leurs beautés de sentiment à tout cet ensemble d'images et d'harmonies, il est impossible que ces chants n'inspirent pas une douce mélancolie.....

Corinne

Au Vatican

Musée des antiques.

... Ils allèrent d'abord au musée du Vatican, ce palais des statues, où l'on voit la figure humaine divinisée par le paganisme, comme les sentiments de l'âme le sont maintenant par le christianisme. Corinne fit remarquer à lord Nelvil ces salles silencieuses, où sont rassemblées les images des dieux et des héros, où la plus parfaite beauté, dans un repos éternel, semble jouir d'elle-même. En contemplant ces traits et ces formes admirables, il se révèle je ne sais quel dessein de la Divinité sur l'homme, exprimé par la noble figure dont elle a daigné lui faire don. L'âme s'élève par cette contemplation à des espérances pleines d'enthousiasme et de vertu; car la beauté est une dans l'uivers, et, sous quelque forme quelle se présente, elle excite toujours une émotion religieuse dans le cœur de l'homme. Quelle poésie que ces visages, où la plus sublime expression est pour jamais fixée, où les plus grandes pensées sont revêtues d'une image si digne d'elles!

Quelquefois un sculpteur ancien ne faisait qu'une statue dans sa vie; elle était toute son histoire. Il la perfectionnait chaque jour : s'il aimait, s'il était aimé, s'il recevait, par la nature ou par les beaux-arts, une impression nouvelle, il embellissait les

traits de son héros par ses souvenirs et par ses affections. Il savait ainsi traduire aux regards tous les sentiments de son âme.

La douleur de nos temps modernes, au milieu de notre état social si froid et si oppressif, est ce qu'il a de plus noble dans l'homme; et, de nos jours, qui n'aurait pas souffert n'aurait jamais senti ni pensé. Mais il y avait dans l'antiquité quelque chose de plus noble que la douleur; c'était le calme héroïque, c'était le sentiment de sa force, qui pouvait se développer au milieu d'institutions franches et libres. Les plus belles statues des Grecs n'ont presque jamais indiqué que le repos. Le Laocoon et la Niobé sont les seules qui peignent les douleurs très violentes; mais c'est la vengeance du ciel qu'elles rappellent toutes les deux, et non les passions nées dans le cœur humain. L'être moral avait une organisation si saine chez les anciens, l'air circulait si librement dans leur large poitrine, et l'ordre politique était si bien en harmonie avec les facultés, qu'il n'existait presque jamais, comme de notre temps, des âmes mal à l'aise : cet état fait découvrir beaucoup d'idées fines, mais ne fournit point aux arts, et particulièrement à la sculpture, les simples affections, les éléments primitifs des sentiments, qui peuvent seuls s'exprimer par le marbre éternel.

A peine trouve-t-on dans leurs statues quelques traces de mélancolie. Une tête d'Apollon, au palais Justiniani, une autre d'Alexandre mourant, sont les seules où les dispositions de l'âme rêveuse et souffrante soient indiquées, mais elles appartiennent l'une et l'autre, selon toute apparence, au temps où la Grèce était asservie. Dès lors, il n'y avait plus cette fierté, ni cette tranquillité d'âme qui ont produit chez les anciens les chefs-d'œuvre de la sculpture, et de la poésie composée dans le même esprit[1].

---

1. Mme de Staël, en présence des trésors du Vatican, a très bien compris la sérénité de l'art antique, la beauté calme des œuvres du ciseau grec; mais elle portait dans cette visite une intelligence préparée à l'école de Winckelmann, un

La pensée qui n'a plus d'aliments au dehors se replie sur elle-même, analyse, travaille, creuse les sentiments intérieurs; mais elle n'a plus cette force de création qui suppose et le bonheur et la plénitude de forces que le bonheur seul peut donner. Les sarcophages, même chez les anciens, ne rappellent que des idées guerrières ou riantes : dans la multitude de ceux qui se trouvent au musée du Vatican, on voit des batailles, des jeux représentés en bas-reliefs sur les tombeaux. Le souvenir de l'activité de la vie était le plus bel hommage que l'on crût devoir rendre aux morts.

La religion grecque n'était point, comme le christianisme, la consolation du malheur, la richesse de la misère, l'avenir des mourants; elle voulait la gloire, le triomphe; elle faisait, pour ainsi dire, l'apothéose de l'homme. Dans ce culte périssable, la beauté même était un dogme religieux. Si les artistes étaient appelés à peindre les passions basses ou féroces, ils en sauvaient la honte à la figure humaine, en y joignant, comme dans les faunes et les centaures, quelques traits des animaux; et, pour donner à la beauté son plus sublime caractère, ils unissaient tour à tour dans les statues des hommes et des femmes, dans la Minerve guerrière et dans l'Apollon Musagète[1], les charmes des deux sexes, la force à la douceur, la douceur à la force; mélange heureux de deux qualités opposées, sans lequel aucune des deux ne serait parfaite.

Corinne.

Le carnaval à Rome.

C'était le jour de la fête la plus bruyante de l'année, à la fin du carnaval, lorsqu'il prend au peuple romain comme une fièvre

---

des auteurs allemands qu'elle goûtait le mieux. — V. dans le livre *De l'Allemagne* l'étude qu'elle a consacrée à cet historien de *l'Art chez les Romains.*

1. L'Apollon conducteur des Muses.

de joie, comme une fureur d'amusement, dont on ne trouve point d'exemple ailleurs. Toute la ville se déguise ; à peine reste-t-il aux fenêtres des spectateurs sans masque, pour regarder ceux qui en ont ; et cette gaîté commence tel jour à point nommé, sans que les événements publics ou particuliers de l'année empêchent presque jamais personne de se divertir à cette époque.

C'est là qu'on peut juger de toute l'imagination des gens du peuple. L'italien est plein de charme, même dans leur bouche. Alfieri disait qu'il allait à Florence, sur le marché public, pour apprendre le bon italien. Rome a le même avantage ; et ces deux villes sont peut-être les seules du monde où le peuple parle si bien, que l'amusement de l'esprit peut se rencontrer à tous les coins des rues.

Le genre de gaîté qui brille dans les auteurs des arlequinades et de l'opéra-bouffe, se trouve très communément même parmi les hommes sans éducation. Dans ces jours de carnaval, où l'exagération et la caricature sont admises, il se passe entre les masques les scènes les plus comiques.

Souvent une gravité grotesque contraste avec la vivacité des Italiens, et l'on dirait que leurs vêtements bizarres leur inspirent une dignité qui ne leur est pas naturelle. D'autres fois ils font voir une connaissance si singulière de la mythologie, dans les déguisements qu'ils arrangent, qu'on croirait les anciennes fables encore populaires à Rome. Plus souvent ils se moquent des divers états de la société, avec une plaisanterie pleine de force et d'originalité.....

Le plus grand plaisir de cette fête, c'est la foule et la confusion : c'est comme un souvenir des Saturnales ; toutes les classes de Rome sont mêlées ensemble ; les plus graves magistrats se promènent assidûment, et presque officiellement, dans leur carrosse, au milieu des masques ; toutes les fenêtres sont décorées ; toute la ville est dans les rues : c'est véritablement une fête populaire. Le plaisir du peuple ne consiste ni dans les spec-

tacles, ni dans les festins qu'on lui donne, ni dans la magnificence dont il est témoin. Il ne fait aucun excès de vin ni de nourriture; il s'amuse seulement d'être mis en liberté, et de se trouver au milieu des grands seigneurs, qui se divertissent à leur tour de se trouver au milieu du peuple. C'est surtout le raffinement et la délicatesse des plaisirs qui mettent une barrière entre les différentes classes; c'est aussi la recherche et la perfection de l'éducation. Mais, en Italie, les rangs en ce genre ne sont pas marqués d'une manière très sensible : et le pays est plus distingué par le talent naturel et l'imagination de tous, que par la culture d'esprit des premières classes. Il y a donc, pendant le carnaval, un mélange complet de rangs, de manières et d'esprits; et la foule, et les cris, et les bons mots, et les dragées dont on inonde indistinctement les voitures qui passent, confondent tous les êtres mortels ensemble, remettent la nation pêle-mêle, comme s'il n'y avait plus d'ordre social.

Corinne.

La course des chevaux à Rome.

La course de chevaux se préparait. Lord Nelvil s'attendait à voir une course semblable à celles d'Angleterre; mais il fut étonné d'apprendre que de petits chevaux barbes devaient courir seuls, sans cavaliers, les uns contre les autres. Ce spectacle attire singulièrement l'attention des Romains. Au moment où il va commencer, la foule se range des deux côtés de la rue. La place du Peuple, qui était couverte de monde, est vide en un moment. Chacun monte sur les amphithéâtres qui entourent les obélisques, et des multitudes innombrables de têtes et d'yeux noirs sont tournés vers la barrière d'où les chevaux doivent s'élancer.

Ils arrivent sans bride et sans selle, seulement le dos couvert d'une étoffe brillante, et conduits par des palefreniers très bien

vêtus, qui mettent à leurs succès un intérêt passionné. On place les chevaux derrière la barrière, et leur ardeur pour la franchir est excessive. A chaque instant on les retient : ils se cabrent, ils hennissent, ils trépignent, comme s'ils étaient impatients d'une gloire qu'ils vont obtenir à eux seuls, sans que l'homme les dirige. Cette impatience des chevaux, ces cris des palefreniers font du moment où la barrière tombe un vrai coup de théâtre. Les chevaux partent, les palefreniers crient *place*, *place*, avec un transport inexprimable. Ils accompagnent leurs chevaux du geste et de la voix, aussi longtemps qu'ils peuvent les apercevoir. Les chevaux sont jaloux l'un de l'autre comme des hommes. Le pavé étincelle sous leurs pas, leur crinière vole, et leur désir de gagner le prix, ainsi abandonnés à eux-mêmes, est tel, qu'il en est qui, en arrivant, sont morts de la rapidité de leur course. On s'étonne de voir ces chevaux libres ainsi animés par des passions personnelles; cela fait peur, comme si c'était de la pensée sous cette forme d'animal. La foule rompt ses rangs quand les chevaux sont passés, et les suit en tumulte. Ils arrivent au palais de Venise, où est le but; et il faut entendre les exclamations des palefreniers dont les chevaux sont vainqueurs! Celui qui avait gagné le premier prix se jeta à genoux devant son cheval, et le remercia, et le recommanda à saint Antoine, patron des animaux, avec un enthousiasme aussi sérieux en lui que comique pour les spectateurs[1].

C'est à la fin du jour, ordinairement, que les courses finissent. Alors commence un autre genre d'amusement beaucoup moins pittoresque, mais aussi très bruyant. Les fenêtres sont illuminées. Les gardes abandonnent leur poste, pour se mêler eux-mêmes à la joie générale. Chacun prend alors un petit flambeau appelé *moccolo*, et l'on cherche mutuellement à se l'éteindre, en

---

1. Un postillon italien qui voyait mourir son cheval, priait pour lui et s'écriait : « *O sant' Antonio, abbiate pietà dell' anima sua!* O saint Antoine, ayez pitié de son âme! » (Notes du premier volume de *Corinne*.)

répétant le mot *ammazzare* (tuer), avec une vivacité redoutable. (CHE LA BELLA PRINCIPESSA SIA AMMAZZATA ! CHE IL SIGNORE ABBATE SIA AMMAZZATO !) *Que la belle princesse soit tuée! que le seigneur abbé soit tué!* crie-t-on d'un bout de la rue à l'autre. La foule rassurée, parce qu'à cette heure on interdit les chevaux et les voitures, se précipite de tous les côtés; enfin, il n'y a plus d'autre plaisir que le tumulte et l'étourdissement. Cependant la nuit s'avance; le bruit cesse par degrés; le plus profond silence lui succède, et il ne reste plus de cette soirée que l'idée d'un songe confus, qui, changeant l'existence de chacun en un rêve, a fait oublier pour un moment, au peuple ses travaux, aux savants leurs études, aux grands seigneurs leur oisiveté.

Corinne.

Un concert.

Le concert commença; qui n'a pas entendu le chant italien ne peut avoir l'idée de la musique. Les voix, en Italie, ont cette mollesse et cette douceur qui rappelle et le parfum des fleurs et la pureté du ciel. La nature a destiné cette musique pour ce climat : l'une est comme un reflet de l'autre. Le monde est l'œuvre d'une seule pensée, qui s'exprime sous mille formes différentes.

Les Italiens, depuis des siècles, aiment la musique avec transport. Le Dante, dans le poème du *Purgatoire*[1], rencontre un des meilleurs chanteurs de son temps; il lui demande un de ces airs délicieux, et les âmes ravies s'oublient en l'écoutant, jusqu'à ce que leur gardien les rappelle.

De tous les beaux-arts, la musique est celui qui agit le plus immédiatement sur l'âme. Les autres la dirigent sur telle ou

---

1. Dans ce poème, Dante montre les âmes attentives au doux chant du musicien Casella.

telle idée; celui-là seul s'adresse à la source intime de l'existence, et change en entier la disposition intérieure. Ce qu'on a dit de la grâce divine, qui tout à coup transforme les cœurs, peut, humainement parlant, s'appliquer à la puissance de la mélodie; et parmi les pressentiments de la vie à venir, ceux qui naissent de la musique ne sont point à dédaigner.

La gaîté même que la musique *bouffe* sait si bien exciter, n'est point une gaîté vulgaire qui ne dise rien à l'imagination. Au fond de la joie qu'elle donne, il y a des sensations poétiques, une rêverie agréable, que les plaisanteries parlées ne sauraient jamais inspirer. La musique est un plaisir si passager, on le sent tellement s'échapper à mesure qu'on l'éprouve, qu'une impression mélancolique se mêle à la gaîté qu'elle cause; mais aussi, quand elle exprime la douleur, elle fait encore connaître un sentiment doux. Le cœur bat plus vite en l'écoutant : la satisfaction que cause la régularité de la mesure, en rappelant la brièveté du temps, donne le besoin d'en jouir. Il n'y a plus de vide, il n'y a plus de silence autour de vous, la vie est remplie, le sang coule rapidement, vous sentez en vous-même le mouvement que donne une existence active, et vous n'avez point à craindre, au dehors de vous, les obstacles qu'elle rencontre.

La musique double l'idée que nous avons des facultés de notre âme; quand on l'entend, on se sent capable des plus nobles efforts. C'est par elle qu'on marche à la mort avec enthousiasme; elle a l'heureuse impuissance d'exprimer aucun sentiment bas, aucun artifice, aucun mensonge. Le malheur même, dans le langage de la musique, est sans amertume, sans déchirement, sans irritation. La musique soulève doucement le poids qu'on a presque toujours sur le cœur, quand on est capable d'affections sérieuses et profondes; ce poids qui se confond quelquefois avec le sentiment même de l'existence, tant la douleur qu'il cause est habituelle. Il semble qu'en écoutant des sons purs et délicieux on est prêt à saisir le secret

du Créateur, à pénétrer le mystère de la vie. Aucune parole ne peut exprimer cette impression; car les paroles se traînent après les impressions primitives, comme les traducteurs en prose sur les pas des poètes[1]. Il n'y a que le regard qui puisse en donner quelque idée; le regard de ce qu'on aime, longtemps attaché sur vous, et pénétrant par degrés tellement dans votre cœur, qu'il faut à la fin baisser les yeux pour se dérober à un bonheur si grand.

La justesse admirable de deux voix parfaitement d'accord produit, dans les duos des grands maîtres d'Italie, un attendrissement délicieux, mais qui ne pourrait se prolonger sans une sorte de douleur : c'est un bien-être trop grand pour la nature humaine; et l'âme vibre alors comme un instrument à l'unisson, que briserait une harmonie trop parfaite.

Corinne.

A Terracine.

..... Après le passage inquiétant des marais Pontins, ils arrivèrent enfin à Terracine, sur le bord de la mer, aux confins du royaume de Naples. C'est là que commence véri-

---

1. « De tous les arts, la musique fut certainement celui dont Mme de Staël était le plus touchée, et le seul qu'elle ait pratiqué. Elle jouait du piano, elle avait la voix forte et juste, et chantait agréablement. La musique était pour elle une puissante distraction et presque un besoin; pendant plusieurs années, un musicien italien, Pertosa, fut attaché à sa maison; il donnait des leçons à sa fille, et, à toute heure, faisait de la musique à commandement. » (Mme Lenormant, *Coppet et Weimar.*) — « Tous les genres de musique ne lui plaisaient pas. Les airs dont le rythme et la mélodie sont marqués faisaient seuls impression sur elle; la musique savante, la musique spirituelle ne lui disaient rien... Elle s'impatientait, comme d'une espérance trompée, de ce qui ne l'attendrissait pas; mais elle éprouvait aussi quelquefois d'inconcevables ravissements. Je l'ai vue fondre en larmes en écoutant la romance de Marie Stuart exécutée par des instruments à vent; et comme les impressions vives étaient créatrices chez elle, c'est pendant qu'elle entendait certains airs touchants ou sublimes que lui est venue, comme d'en haut, l'idée de ses morceaux les plus poétiques. » (Mme Necker de Saussure, *Notice.*)

tablement le Midi : c'est là qu'il accueille les voyageurs avec toute sa magnificence. Cette terre de Naples, *cette campagne heureuse*, est comme séparée du reste de l'Europe, et par la mer qui l'entoure, et par cette contrée dangereuse qu'il faut traverser pour y arriver[1]. On dirait que la nature s'est réservé le secret de ce séjour de délices, et qu'elle a voulu que les abords en fussent périlleux. Rome n'est point encore le Midi : on en pressent les douceurs, mais son enchantement ne commence véritablement que sur le territoire de Naples.

Non loin de Terracine est le promontoire choisi par les poètes comme la demeure de Circé[2], et derrière Terracine s'élève le mont Anxur, où Théodoric, roi des Goths, avait placé l'un des châteaux forts dont les guerriers du Nord couvrirent la terre. Il y a très peu de traces de l'invasion des barbares en Italie; ou, du moins, là où ces traces consistent en destructions, elles se confondent avec l'effet du temps. Les nations septentrionales n'ont point donné à l'Italie cet aspect guerrier que l'Allemagne a conservé. Il semble que la molle terre de l'Ausonie n'ait pu garder les fortifications et les citadelles dont les pays du Nord sont hérissés. Rarement un édifice gothique, un château féodal s'y rencontre encore; et les souvenirs des antiques Romains règnent seuls à travers les siècles, malgré les peuples qui les ont vaincus.

Toute la montagne qui domine Terracine est couverte d'orangers et de citronniers qui embaument l'air d'une manière délicieuse. Rien ne ressemble, dans nos climats, au parfum méridional des citronniers en pleine terre : il produit sur l'ima-

---

1. L'auteur de *Corinne* a dit plus haut de cette contrée où s'étendent les marais Pontins : « Campagne fertile et pestilentielle tout à la fois, où l'on ne voit pas une seule habitation, quoique la nature y semble féconde. Quelques hommes malades attellent les chevaux des voyageurs, et leur recommandent de ne pas s'endormir en passant les marais; car le sommeil est là le véritable avant-coureur de la mort. »

2. Ce promontoire s'appelle encore du nom de la magicienne antique : *Monte Circello*.

gination presque le même effet qu'une musique mélodieuse ; il donne une disposition poétique, excite le talent, et l'enivre de la nature. Les aloès, les cactus à larges feuilles, que vous rencontrez à chaque pas, ont une physionomie particulière, qui rappelle ce que l'on sait des redoutables productions de l'Afrique. Ces plantes causent une sorte d'effroi : elles ont l'air d'appartenir à une nature violente et dominatrice. Tout l'aspect du pays est étranger : on se sent dans un autre monde, dans un monde qu'on n'a connu que par les descriptions des poètes de l'antiquité, qui ont tout à la fois, dans leurs peintures, tant d'imagination et d'exactitude.

En entrant à Terracine, les enfants jetèrent dans la voiture de Corinne une immense quantité de fleurs qu'ils cueillaient au bord du chemin, qu'ils allaient chercher sur la montagne, et qu'ils répandaient au hasard ; tant ils se confiaient dans la prodigalité de la nature! Les chariots qui rapportaient la moisson des champs étaient ornés tous les jours avec des guirlandes de roses, et quelquefois les enfants entouraient leur coupe de fleurs : car l'imagination du peuple même devient poétique sous un beau ciel.

On voyait, on entendait à côté de ces riants tableaux, la mer dont les vagues se brisaient avec fureur. Ce n'était point l'orage qui l'agitait, mais les rochers, obstacle habituel qui s'opposait à ses flots, et dont sa grandeur était irritée.

E non udite ancor come risuona
Il roco ed alto fremito marino[1] ?

.....Vers le soir, tout se calma. Corinne et lord Nelvil se promenèrent lentement et avec délices dans la campagne. Chaque pas, en pressant les fleurs, faisait sortir des parfums de leur sein. Les rossignols venaient se reposer plus volontiers sur les

1. Et n'entendez-vous pas comme retentit le frémissement rauque et profond de la mer.

arbustes qui portaient les roses. Ainsi les chants les plus purs se réunissaient aux odeurs les plus suaves; tous les charmes de la nature s'attiraient mutuellement; mais ce qui est surtout ravissant et inexprimable, c'est la douceur de l'air qu'on respire. Quand on contemple un beau site dans le Nord, le climat, qui se fait sentir, trouble toujours un peu le plaisir qu'on pourrait goûter. C'est comme un son faux dans un concert, que ces petites sensations de froid et d'humidité qui détournent plus ou moins votre attention de ce que vous voyez; mais en approchant de Naples, vous éprouvez un bien-être si parfait, une si grande amitié de la nature pour vous, que rien n'altère les sensations agréables qu'elle vous cause..... La nature, dans les pays chauds, met en relation plus intime avec les objets extérieurs, et les sentiments s'y répandent doucement au dehors. Ce n'est pas que le Midi n'ait aussi sa mélancolie; dans quels lieux la destinée de l'homme ne produit-elle pas cette impression! Mais il n'y a dans cette mélancolie ni mécontentement, ni anxiété, ni regret. Ailleurs, c'est la vie qui, telle qu'elle est, ne suffit pas aux facultés de l'âme; ici, ce sont les facultés de l'âme qui ne suffisent pas à la vie, et la surabondance des sensations inspire une rêveuse indolence, dont on se rend à peine compte en l'éprouvant.

Corinne.

Les rues de Naples.

Nos voyageurs arrivèrent à Naples, de jour, au milieu de cette immense population qui est si animée et si oisive tout à la fois. Ils traversèrent d'abord la rue de Tolède, et virent les lazzaroni couchés sur les pavés, ou retirés dans un panier d'osier, qui leur sert d'habitation jour et nuit. Cet état sauvage qui se voit là, mêlé avec la civilisation, a quelque chose de très original.....

Le peuple napolitain, à quelques égards, n'est point du tout civilisé; mais il n'est point vulgaire à la manière des autres peuples. Sa grossièreté même frappe l'imagination. La rive africaine, qui borde la mer de l'autre côté, se fait presque déjà sentir, et il y a je ne sais quoi de Numide dans les cris sauvages qu'on entend de toutes parts. Ces visages brunis, ces vêtements formés de quelques morceaux d'étoffe rouge ou violette, dont la couleur foncée attire les regards; ces lambeaux d'habillements, que ce peuple artiste drape encore avec art, donnent quelque chose de pittoresque à la populace, tandis qu'ailleurs l'on ne peut voir en elle que les misères de la civilisation. Un certain goût pour la parure et les décorations se trouve souvent, à Naples, à côté du manque absolu des choses nécessaires ou commodes. Les boutiques sont ornées agréablement avec des fleurs et des fruits. Quelques-unes ont un air de fête qui ne tient ni à l'abondance ni à la félicité publique, mais seulement à la vivacité de l'imagination ; on veut réjouir les yeux avant tout. La douceur du climat permet aux ouvriers, en tout genre, de travailler dans la rue. Les tailleurs y font des habits, les traiteurs, leurs repas ; et les occupations de la maison, se passant ainsi au dehors, multiplient le mouvement de mille manières. Les chants, les danses, des jeux bruyants accompagnent assez bien tout ce spectacle, et il n'y a point de pays où l'on sente plus clairement la différence de l'amusement au bonheur; enfin, l'on sort de l'intérieur de la ville pour arriver sur les quais, d'où l'on voit et la mer et le Vésuve..., et l'on oublie alors tout ce que l'on sait des hommes[1].

Corinne.

---

1. « Naples. Entrée grandiose..... Cela est bien autrement frappant que cette bonbonnière si vantée, qu'on appelle à Rome la porte du Peuple. — Nous voici au palais *dei studi;* on tourne à gauche, c'est la rue de Tolède. Voilà un des grands buts de mon voyage, la rue la plus peuplée et la plus gaie de l'univers. Le croira-t-on? Nous avons couru les auberges pendant cinq heures; il faut qu'il

Pompéia.

..... Ils virent ensemble Pompéia, la ruine la plus curieuse de l'antiquité. A Rome, l'on ne trouve guère que les débris des monuments publics, et ces monuments ne retracent que l'histoire politique des siècles écoulés; mais à Pompéia, c'est la vie privée des anciens qui s'offre à vous telle qu'elle était. Le volcan qui a couvert cette ville de cendres l'a préservée des outrages du temps. Jamais des édifices exposés à l'air ne se seraient ainsi maintenus, et ce souvenir enfoui s'est retrouvé tout entier. Les peintures, les bronzes étaient encore dans leur beauté première; tout ce qui peut servir aux usages domestiques est conservé d'une manière effrayante. Les amphores sont encore préparées pour le festin du jour suivant; la farine qui allait être pétrie est encore là. Les restes d'une femme sont encore ornés des parures qu'elle portait dans le jour de fête que le volcan a troublé, et ses bras desséchés ne remplissent plus le bracelet de pierreries qui les entoure encore. On ne peut voir nulle part une image aussi frappante de l'interruption subite de la vie. Le sillon des roues est visiblement marqué sur les pavés dans les rues, et les pierres qui bordent les puits portent la trace des cordes qui les ont creusées peu à peu. On voit encore sur les murs d'un corps de garde les caractères mal formés, les figures grossièrement esquissées que les soldats traçaient pour passer le temps, tandis que ce temps avançait pour les engloutir.

Quand on se place au milieu du carrefour des rues, d'où l'on voit de tous les côtés la ville qui subsiste encore presque en entier, il semble qu'on attende quelqu'un, que le maître soit

---

y ait deux ou trois mille Anglais; je me niche enfin au septième étage, mais c'est vis-à-vis Saint-Charles (le théâtre de San-Carlo), — et *je vois le Vésuve et la mer !* » (STENDHAL, *Rome, Naples et Florence.*)

prêt à venir; et l'apparence même de vie qu'offre ce séjour fait sentir plus tristement son éternel silence. C'est avec des morceaux de lave pétrifiée que sont bâties la plupart de ces maisons qui ont été ensevelies par d'autres laves. Ainsi, ruines sur ruines, et tombeaux sur tombeaux!

Corinne.

Les prédicateurs italiens.

C'est le soir, et avec les lumières presque éteintes, que les prédicateurs à Rome se font entendre, pendant la semaine sainte, dans les églises. Toutes les femmes alors sont vêtues de noir, en souvenir de la mort de Jésus-Christ; il y a quelque chose de bien touchant dans ce deuil anniversaire, renouvelé tant de fois depuis tant de siècles. C'est avec une émotion véritable que l'on arrive au milieu de ces belles églises, où les tombeaux préparent si bien à la prière; mais le prédicateur dissipe presque toujours cette émotion en peu d'instants.

Sa chaire est une assez longue tribune, qu'il parcourt d'un bout à l'autre avec autant d'agitation que de régularité. Il ne manque jamais de partir au commencement d'une phrase, et de revenir à la fin, comme le balancier d'une pendule; et cependant il fait tant de gestes, il a l'air si passionné, qu'on le croirait capable de tout oublier. Mais c'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, une fureur systématique, telle qu'on en voit beaucoup en Italie, où la vivacité des mouvements extérieurs n'indique souvent qu'une émotion superficielle. Un crucifix est suspendu à l'extrémité de la chaire; le prédicateur le détache, le baise, le presse sur son cœur, et puis le remet à sa place avec un très grand sang-froid, quand la période pathétique est achevée. Il y a aussi un moyen de faire effet dont les prédicateurs ordinaires se servent assez souvent, c'est le bonnet carré qu'ils portent sur la tête; ils l'ôtent et le remettent avec

une rapidité inconcevable. L'un d'eux s'en prenait à Voltaire, et surtout à Rousseau, de l'irréligion du siècle. Il jetait son bonnet au milieu de la chaire, le chargeait de représenter Jean-Jacques; et en cette qualité il le haranguait, et lui disait : *Eh bien, philosophe génevois, qu'avez-vous à objecter à mes arguments?* — Il se taisait alors quelques moments, comme pour attendre la réponse; et, le bonnet ne répondant rien, il le remettait sur sa tête, et terminait l'entretien par ces mots : *A présent que vous êtes convaincu, n'en parlons plus.*

Ces scènes bizarres se renouvellent souvent parmi les prédicateurs, à Rome; car le véritable talent en ce genre y est très rare. La religion est respectée en Italie comme une loi toute-puissante; elle captive l'imagination par les pratiques et les cérémonies; mais on s'y occupe beaucoup moins en chaire de la morale que du dogme; et l'on n'y pénètre point, par les idées religieuses, dans le fond du cœur humain. L'éloquence de la chaire, ainsi que beaucoup d'autres branches de la littérature, est donc absolument livrée aux idées communes qui ne peignent rien, qui n'expriment rien. Une pensée nouvelle causerait presque une sorte de rumeur dans ces esprits tellement ardents et paresseux tout à la fois, qu'ils ont besoin de l'uniformité pour se calmer, et qu'ils l'aiment parce qu'elle les repose. Il y a dans les sermons une sorte d'étiquette pour les idées et les phrases. Les unes viennent presque toujours à la suite des autres; et cet ordre serait dérangé si l'orateur, parlant d'après lui-même, cherchait dans son âme ce qu'il faut dire. La philosophie chrétienne, celle qui cherche l'analogie de la religion avec la nature humaine, est aussi peu connue des Italiens que toute autre philosophie[1]. Penser sur la religion les scandaliserait presque autant que de penser contre, tant ils sont accoutumés à la routine dans ce genre.

---

1. *Que toute autre philosophie.* En parlant ainsi, l'auteur vise sans doute le gros de la nation. Mme de Staël, écrivant ceci au lendemain du dix-huitième siècle, ne pouvait oublier les grands penseurs italiens, Vico, Beccaria, Filangieri,

Le culte de la Vierge est particulièrement cher aux Italiens et à toutes les nations du Midi; il semble s'allier de quelque manière à ce qu'il y a de plus pur et de plus sensible dans l'affection pour les femmes. Mais les mêmes formes de rhétorique exagérées se retrouvent encore dans tout ce que les prédicateurs disent à ce sujet; et l'on ne conçoit pas comment leurs gestes et leurs discours ne changent pas constamment en plaisanteries ce qu'il y a de plus sérieux. On ne rencontre presque jamais en Italie, dans l'auguste fonction de la chaire, un accent vrai ni une parole naturelle.

Corinne.

Au couvent des Chartreux, à Rome.

Le couvent des Chartreux est bâti sur les débris des thermes de Dioclétien, et l'église qui est à côté du couvent est décorée avec les colonnes de granit qu'on y a trouvées debout. Les moines qui habitent ce couvent les montrent avec empressement; ils ne tiennent plus au monde que par l'intérêt qu'ils prennent aux ruines.

La manière de vivre des Chartreux suppose dans les hommes qui sont capables de la mener, ou un esprit extrêmement borné, ou la plus noble et la plus continuelle exaltation des sentiments religieux; cette succession de jours sans variété d'événements rappelle ce vers fameux :

Sur les mondes détruits le Temps dort immobile[1].

Il semble que la vie ne serve là qu'à contempler la mort. La mobilité des idées, avec une telle uniformité d'existence, serait le plus cruel des supplices.

---

1. Ce vers, dont Mme de Staël ne cite pas l'auteur, est le dernier d'une ode du poète Gilbert sur le Jugement dernier.

Au milieu du cloître s'élèvent quatre cyprès. Cet arbre noir et silencieux, que le vent même agite difficilement, n'introduit pas le mouvement dans ce séjour. Entre les cyprès, il y a une fontaine d'où sort un peu d'eau que l'on entend à peine, tant le jet en est faible et lent; on dirait que c'est la clepsydre qui convient à cette solitude, où le temps fait si peu de bruit.

Ces hommes qui existent ainsi sont pourtant les mêmes à qui la guerre et toute son activité suffirait à peine, s'ils s'y étaient accoutumés. C'est un sujet inépuisable de réflexion, que les différentes combinaisons de la destinée humaine sur la terre. Il se passe dans l'intérieur de l'âme mille accidents, il se forme mille habitudes qui font de chaque individu un monde et son histoire. Connaître un autre parfaitement, serait l'étude d'une vie entière; qu'est-ce donc qu'on entend par connaître les hommes? les gouverner, cela se peut, mais les comprendre? Dieu seul le fait.

Corinne.

A Saint-Pétersbourg, chez un grand seigneur russe.

J'allai passer un jour à la campagne de M. Narischkin, grand chambellan de la cour, homme aimable, facile et poli, mais qui ne sait pas exister sans une fête : c'est chez lui qu'on a vraiment l'idée de cette vivacité dans les goûts, qui explique les défauts et les qualités des Russes. La maison de M. Narischkin est toujours ouverte, et, quand il n'a que vingt personnes à sa campagne, il s'ennuie de cette retraite philosophique. Obligeant pour les étrangers, toujours en mouvement, et néanmoins très capable de la réflexion qu'il faut pour bien se conduire dans une cour; avide des jouissances d'imagination, et ne trouvant ces jouissances que dans les choses, et non dans les livres; impatient partout ailleurs qu'à la cour, spirituel

quand il lui est avantageux de l'être, magnifique plutôt qu'ambitieux, et cherchant en tout une certaine grandeur asiatique dans laquelle la fortune et le rang se signalent plus que les avantages particuliers à la personne. Sa campagne est aussi agréable que peut l'être une nature créée de main d'homme : tout le pays environnant est aride et marécageux; c'est une oasis que cette demeure.

En montant sur la terrasse, on voit le golfe de Finlande, et l'on aperçoit dans le lointain le palais que Pierre Ier avait fait bâtir sur les bords; mais l'espace qui sépare de la mer et du palais est presque inculte, et le parc de M. Narischkin charme seul les regards. Nous allâmes dîner dans la maison des Moldaves, c'est-à-dire dans une salle construite selon le goût de ces peuples ; elle était arrangée pour se garantir de l'ardeur du soleil, précaution assez inutile en Russie.....

La table était couverte de fruits de tous les pays, suivant la coutume tirée de l'Orient, de ne faire paraître que les fruits, tandis qu'une foule de serviteurs apportent à chaque convive les viandes et les légumes qu'il faut pour les nourrir.

On nous fit entendre cette musique de cors particulière à la Russie, et dont on a souvent parlé. Sur vingt musiciens, chacun fait entendre une seule et même note, toutes les fois qu'elle revient; ainsi, chacun de ces hommes porte le nom de la note qu'il est chargé d'exécuter. On dit, en les voyant passer : Voilà le *sol*, le *mi* ou le *ré* de M. Narischkin. Les cors vont en grossissant de rang en rang, et quelqu'un appelait, avec raison, cette musique un *orgue vivant*. De loin l'effet en est très beau ; la justesse et la pureté de l'harmonie font naître les plus nobles pensées; mais quand on approche de ces pauvres musiciens, qui sont là comme des tuyaux ne rendant qu'un son, et ne pouvant participer par leur propre émotion à celle qu'ils produisent, le plaisir se refroidit : on n'aime pas à voir les beaux-arts transformés en arts mécaniques, et pouvant s'apprendre de force comme l'exercice.

Des habitants de l'Ukraine, vêtus de rouge, vinrent ensuite nous chanter des airs de leur pays, singulièrement agréables, tantôt gais, tantôt mélancoliques, tantôt l'un et l'autre tout ensemble. Ces airs cessent quelquefois brusquement au milieu de la mélodie, comme si l'imagination de ces peuples se fatiguait à terminer ce qui lui plaisait d'abord, ou trouvait plus piquant de suspendre le charme au moment où il agit avec le plus de puissance. C'est ainsi que la sultane des Mille et une Nuits interrompt toujours son récit, lorsque l'intérêt est plus vif.....

Des Calmouks aux traits aplatis sont élevés chez les seigneurs russes, comme pour conserver un échantillon de ces Tartares, que les Esclavons ont vaincus. Dans ce palais Narischkin couraient deux ou trois de ces Calmouks à demi sauvages. Ils sont assez agréables dans l'enfance, mais ils perdent, dès l'âge de vingt ans, tout le charme de la jeunesse; opiniâtres, quoique esclaves, ils amusent leurs maîtres par leur résistance, comme un écureuil qui se débat contre les barreaux de sa cage. Cet échantillon de l'espèce humaine avilie était pénible à regarder; il me semblait voir, au milieu de toutes les pompes du luxe, une image de ce que l'homme peut devenir quand il n'a de dignité ni par la religion ni par les lois, et ce spectacle rabaissait l'orgueil que peuvent inspirer les jouissances de la splendeur.

De longues voitures de promenade, attelées des plus beaux chevaux, nous conduisirent, après dîner, dans le parc. C'était à la fin d'août; cependant le ciel était pâle, les gazons d'un vert presque artificiel, parce qu'ils n'étaient entretenus qu'à force de soins. Les fleurs mêmes semblaient une jouissance aristocratique, tant il fallait de frais pour en avoir. On n'entendait point le ramage des oiseaux dans les bois; ils ne se fiaient point à cet été d'un moment; on ne voyait pas non plus de bestiaux dans les prairies; on n'aurait pas osé leur livrer des plantes qui avaient coûté tant de peines à cultiver. L'eau coulait à peine, et seulement à l'aide des machines qui la dirigeaient dans le jar-

din, où toute cette nature avait l'air d'une décoration de fête qui disparaîtrait quand les spectateurs n'y seraient plus.

Nos calèches s'arrêtèrent devant une fabrique du jardin qui représentait un camp tartare; là, tous les musiciens réunis commencèrent à se faire entendre de nouveau; le bruit des cors et des cymbales enivrait la pensée. Pour mieux achever de s'étourdir, on imitait, pendant l'été, ces traîneaux dont la rapidité console les Russes de l'hiver; on roulait sur des planches, du haut d'une montagne en bois, avec la vitesse de l'éclair. Ce jeu charmait les femmes aussi bien que les hommes, et leur faisait partager un peu ces plaisirs de la guerre, qui consistent dans l'émotion du danger et dans la promptitude animée de tous les mouvements. Ainsi se passait le temps; car on renouvelait presque tous les jours ce qui me paraissait une fête. A quelques différences près, la plupart des grandes maisons de Pétersbourg ont la même manière d'être; il ne peut y être question, comme on voit, d'aucun genre d'entretien suivi, et l'instruction n'est d'aucune utilité dans ce genre de société [1]; mais, quand on a fait tant que de vouloir réunir chez soi un grand nombre de personnes, les fêtes sont, après tout, la seule façon de prévenir l'ennui que la foule dans les salons fait toujours naître.

Dix ans d'exil.

---

1. On voit que dans ce monde, tout occupé de passe-temps frivoles, Mme de Staël trouvait peu à qui parler. Elle fut plus heureuse dans plusieurs autres grandes maisons de Saint-Pétersbourg. (V. notre *Notice*, p. XLIV.) Toutefois, à cette époque, la haute société russe ne mêlait pas au luxe oriental de ses fêtes les plaisirs de l'esprit autant qu'elle s'est habituée de plus en plus à le faire. En littérature, le talent indigène n'annonçait pas encore le brillant essor qu'il allait prendre. Pouchkine, en 1812, était encore enfant; Nicolas Gogol, Dostoiewsky, Tourguénef allaient venir au monde.

HISTOIRE ET POLITIQUE

HISTOIRE ET POLITIQUE

Thomas Morus.

..... Si les anciens s'enorgueillissent de Socrate, les chrétiens, sans compter même les martyrs, peuvent présenter un grand nombre d'exemples de cette force généreuse de l'âme auprès de laquelle l'irritation ou l'abattement qui portent à se tuer ne sont dignes que de pitié.

Thomas Morus, chancelier de Henri VIII, pendant une année entière enfermé dans la tour de Londres, refusa tous les jours les offres qu'un roi tout-puissant lui faisait faire pour rentrer à son service, en étouffant le scrupule de conscience qui l'en tenait éloigné. Thomas Morus sut mourir pendant une année, et mourir en aimant la vie, ce qui redouble encore la grandeur du sacrifice[1]. Écrivain célèbre, il aimait ces occupations intellectuelles qui remplissent toutes les heures d'un intérêt toujours croissant. Une fille chérie, une fille qui pouvait comprendre le génie de son père, répandait sur l'intérieur de sa maison un charme habituel. Il était dans un donjon, derrière ces grilles qui ne laissent pénétrer qu'une lueur brisée par des barreaux funèbres : et non loin de cet horrible séjour une

1. Le grand chancelier Thomas Morus fut mis à la tour de Londres en 1535, pour ne s'être point prêté aux réformes que le roi Henri VIII introduisait dans l'Église. Il eût obtenu sa liberté en consentant à prêter le *serment de suprématie* par lequel le clergé anglican reconnaissait le prince pour son chef. C'eût été passer outre à sa conscience. Il persista héroïquement dans son refus. Bossuet a dit du grand chancelier et de l'évêque de Rochester : « Ils furent les deux plus illustres victimes de la *primauté ecclésiastique*. Morus, pressé de la reconnaitre, fit cette belle réponse : « qu'il se défierait de lui-même s'il était seul contre tout le Parlement; mais que, s'il avait contre lui « le grand conseil d'Angleterre, » il avait pour lui toute l'Église. *ce grand conseil des chrétiens*. — La fin de Fischer ne fut pas moins belle ni moins chrétienne. » (*Histoire des variations.*)

campagne délicieuse, sur les bords verdoyants de la Tamise, lui offrait la réunion de tous les plaisirs que les affections de famille et les études philosophiques peuvent donner. Cependant il fut inébranlable, l'échafaud ne put l'intimider; sa santé cruellement altérée n'affaiblit point sa résolution; il trouva des forces dans ce foyer de l'âme qui est inépuisable, parce qu'il doit être éternel. Il mourut, parce qu'il le voulait, immolant à sa conscience le bonheur avec la vie; sacrifiant toutes les jouissances à ce sentiment du devoir, la plus grande merveille de la nature morale, celle qui féconde le cœur, comme dans l'ordre physique le soleil éclaire le monde.

Réflexions sur le suicide.

Lady Russel.

Lady Russel, la femme de l'illustre lord Russel qui périt sous Charles II, pour s'être opposé aux empiétements du pouvoir royal, me paraît le vrai modèle d'une femme anglaise dans toute sa perfection [1]. Le tribunal qui jugeait lord Russel lui demanda quelle personne il voulait désigner pour lui servir de secrétaire pendant son procès; il choisit lady Russel, *parce que*, dit-il, *elle réunit les lumières d'un homme à la tendre affection d'une épouse.* Lady Russel, qui adorait son mari, soutint néanmoins la présence de ses juges iniques et le barbare sophisme de leurs interrogations avec toute la présence d'esprit que lui commandait l'espoir d'être utile : ce fut en vain. La sentence de mort étant prononcée, lady Russel alla se jeter aux pieds de Charles II, en l'implorant au nom de lord Southampton, dont elle était la fille, et qui s'était dévoué pour la

---

1. Lord Russel, membre de l'opposition sous Charles II, fut impliqué, sans preuves, dans la conspiration de Monmouth, et, après un procès hâté, où l'on viola toutes les formes de la justice, périt sur l'échafaud en 1683.

cause de Charles Ier. Mais le souvenir des services rendus au père ne put rien sur le fils; car sa frivolité ne l'empêchait pas d'être cruel.

Lord Russel, en se séparant de sa femme pour marcher à l'échafaud, prononça ces paroles remarquables : « A présent, la douleur de la mort est passée. » En effet, il y a telle affection dont on peut se composer toute l'existence.

On a publié des lettres de lady Russel, écrites après la mort de son époux, dans lesquelles on trouve l'empreinte de la plus profonde douleur, contenue par la résignation religieuse. Elle vécut pour élever ses enfants; elle vécut, parce qu'elle ne se serait pas permis de se donner la mort. A force de pleurer, elle devint aveugle, et toujours le souvenir de celui qu'elle avait tant aimé fut vivant dans son cœur. Elle eut un moment de joie, quand la liberté s'établit en 1688, la sentence portée contre lord Russel fut révoquée, et ses opinions triomphèrent. Les partisans de Guillaume III, et la reine Anne elle-même, consultaient souvent lady Russel sur les affaires publiques, comme ayant conservé quelques étincelles des lumières de lord Russel. C'est à ce titre aussi qu'elle répondait, et qu'à travers le profond deuil de son âme, elle s'intéressait à la noble cause pour laquelle le sang de son époux avait été répandu. Toujours elle fut la veuve de lord Russel, et c'est par l'unité de ce sentiment qu'elle mérite d'être admirée.

Considérations sur la Révolution française.

Frédéric II.

Il faut étudier le caractère de ce prince, quand on veut connaître la Prusse. Un homme a créé cet empire que la nature n'avait point favorisé, et qui n'est devenu une puissance que parce qu'un guerrier en a été le maître.....

Frédéric II était formé par la philosophie française du dix-huitième siècle; cette philosophie fait du mal aux nations, lorsqu'elle tarit en elles la source de l'enthousiasme; mais là où règne un monarque absolu, il est à souhaiter que des principes libéraux tempèrent en lui l'action du despotisme. Frédéric introduisit la liberté de penser dans le nord de l'Allemagne; la réformation y avait amené l'examen, mais non pas la tolérance; et, par un contraste singulier, on ne permettait d'examiner qu'en prescrivant impérieusement d'avance le résultat de cet examen. Frédéric mit en honneur la liberté de parler et d'écrire, soit par ces plaisanteries piquantes et spirituelles qui ont tant de pouvoir sur les hommes quand elles viennent d'un roi, soit par son exemple, plus puissant encore; car il ne punit jamais ceux qui disaient ou imprimaient du mal de lui, et il montra dans presque toutes ses actions la philosophie dont il professait les principes.

Il établit dans l'administration un ordre et une économie qui ont fait la force intérieure de la Prusse, malgré tous ses désavantages naturels. Il n'est point de roi qui se soit montré aussi simple que lui dans sa vie privée, et même dans sa cour : il se croyait chargé de ménager, autant qu'il était possible, l'argent de ses sujets. Il avait en toutes choses un sentiment de justice que les malheurs de sa jeunesse et la dureté de son père avaient gravé dans son cœur. Ce sentiment est peut-être le plus rare de tous dans les conquérants, car ils aiment mieux être généreux que justes, parce que la justice suppose un rapport quelconque d'égalité avec les autres.

Frédéric avait rendu les tribunaux si indépendants, que, pendant sa vie, et sous le règne de ses successeurs, on les a vus souvent décider en faveur des sujets contre le roi, dans des procès qui tenaient à des intérêts politiques[1].....

---

1. Si Mme de Staël a montré parfois quelque partialité pour l'Allemagne. elle n'est que juste dans tout le bien qu'elle dit ici du plus grand des souverains

Frédéric n'était point sensible, mais il avait de la bonté ; or, les qualités universelles sont celles qui conviennent le mieux aux souverains. Néanmoins, cette bonté de Frédéric était inquiétante comme celle du lion, et l'on sentait la griffe du pouvoir, même au milieu de la grâce et de la coquetterie de l'esprit le plus aimable. Les hommes d'un caractère indépendant ont eu de la peine à se soumettre à la liberté que ce maître croyait donner, à la familiarité qu'il croyait permettre; et, tout en l'admirant, ils sentaient qu'ils respiraient mieux loin de lui.

Le grand malheur de Frédéric fut de n'avoir point assez de respect pour la religion ni pour les mœurs. Ses goûts étaient cyniques. Bien que l'amour de la gloire ait donné de l'élévation à ses pensées, sa manière licencieuse de s'exprimer sur les objets les plus sacrés était cause que ses vertus mêmes n'inspiraient pas de confiance : on en jouissait, on les approuvait, mais on les croyait un calcul. Tout semblait devoir être de la politique dans Frédéric; ainsi, ce qu'il faisait de bien rendait l'état du pays meilleur, mais ne perfectionnait pas la moralité

---

allemands. Dans une de ses belles études historiques, après avoir annoncé la magnifique édition des œuvres complètes de Frédéric, qui se commençait à Berlin (1850), Sainte-Beuve entrait ainsi en matière : « J'en viens au grand homme qu'on est heureux de pouvoir enfin étudier de près et avec certitude dans la suite de ses actes et de ses écrits. Frédéric, malgre le tort qu'il s'est fait par certaines de ses rapsodies et de ses paroles, par le cynisme affiché de ses impiétés et de ses goguenarderies, et par cette manie de versifier qui fait toujours sourire, est un vrai grand homme, un de ces rares génies qui sont nés pour être manifestement les chefs et les conducteurs des peuples. Quand on dépouille sa personne de toutes ces drôleries anecdotiques qui sont le régal des esprits légers, et qu'on va droit à l'homme et au caractère, on s'arrête avec admiration et avec respect; on reconnait dès le premier instant, et à chaque pas que l'on fait avec lui, un supérieur et un maître, ferme, sensé, pratique, actif et infatigable, inventif au fur et à mesure des besoins, pénétrant, jamais dupe, trompant le moins possible, constant dans toutes les fortunes, dominant ses affections particulières et ses passions par le sentiment patriotique et par le zèle pour la grandeur et l'utilité de sa nation; amoureux de la gloire, en la jugeant; soigneux avec vigilance, et jaloux de l'amélioration, de l'honneur et du bien-être des populations qui lui sont confiées, alors même qu'il estime peu les hommes, etc. » (*Causeries du lundi*, t. III, *Frédéric le Grand.*)

de la nation. Il affichait l'incrédulité, et se moquait de la vertu des femmes; et rien ne s'accordait moins avec le caractère allemand que cette manière de penser. Frédéric, en affranchissant ses sujets de ce qu'il appelait les préjugés, éteignait en eux le patriotisme; car, pour s'attacher aux pays naturellement sombres et stériles, il faut qu'il y règne des opinions et des principes d'une grande sévérité. Dans ces contrées sablonneuses, où la terre ne produit que des sapins et des bruyères, la force de l'homme consiste dans son âme; et si vous lui ôtez ce qui fait la vie de cette âme, les sentiments religieux, il n'aura plus que du dégoût pour sa triste patrie.

Le penchant de Frédéric pour la guerre peut être excusé par de grands motifs politiques. Son royaume, tel qu'il le reçut de son père, ne pouvait subsister, et c'est presque pour le conserver qu'il l'agrandit. Il avait deux millions et demi de sujets en arrivant au trône, il en laissa six à sa mort.

Le besoin qu'il avait de l'armée l'empêcha d'encourager dans la nation un esprit public dont l'énergie et l'unité fussent imposantes. Le gouvernement de Frédéric était fondé sur la force militaire et la justice civile : il les conciliait l'une et l'autre par sa sagesse; mais il était difficile de mêler ensemble deux esprits d'une nature si opposée. Frédéric voulait que ses soldats fussent des machines militaires, aveuglément soumises, et que ses sujets fussent des citoyens éclairés capables de patriotisme. Il n'établit point dans les villes de Prusse des autorités secondaires, des municipalités telles qu'il en existait dans le reste de l'Allemagne, de peur que l'action immédiate du service militaire ne pût être arrêtée par elles : et cependant il souhaitait qu'il y eût assez d'esprit de liberté dans son empire pour que l'obéissance y parût volontaire. Il voulait que l'état militaire fût le premier de tous, puisque c'était celui qui lui était le plus nécessaire; mais il aurait désiré que l'état civil se maintînt indépendant à côté de la force. Frédéric, enfin, voulait rencontrer partout des appuis, mais nulle part des obstacles.

L'amalgame merveilleux de toutes les classes de la société ne s'obtient que par l'empire de la loi, la même pour tous. Un homme peut faire marcher ensemble des éléments opposés, mais à sa mort ils se séparent. L'ascendant de Frédéric, entretenu par la sagesse de ses successeurs, s'est manifesté quelque temps encore; cependant on sentait toujours en Prusse les deux nations, qui en composaient mal une seule; l'armée, et l'état civil. Les préjugés nobiliaires subsistaient à côté des principes libéraux les plus prononcés. Enfin, l'image de la Prusse offrait un double aspect, comme celle de Janus; l'un, militaire, et l'autre, philosophe.

Un des plus grands torts de Frédéric fut de se prêter au partage de la Pologne. La Silésie avait été acquise par les armes, la Pologne fut une conquête machiavélique, et l'on ne pouvait jamais espérer que des sujets ainsi dérobés fussent fidèles à l'escamoteur qui se disait leur souverain. D'ailleurs, les Allemands et les Esclavons ne sauraient s'unir entre eux par des liens indissolubles; et quand une nation admet dans son sein, pour sujets, des étrangers ennemis, elle se fait presque autant de mal que quand elle les reçoit pour maîtres; car il n'y a plus dans le corps politique cet ensemble qui personnifie l'État, et constitue le patriotisme.....

Frédéric II aurait voulu que la littérature française fût la seule de ses États. Il ne faisait aucun cas de la littérature allemande. Sans doute elle n'était pas de son temps à beaucoup près aussi remarquable qu'à présent; mais il faut qu'un prince allemand encourage tout ce qui est allemand. Frédéric avait le projet de rendre Berlin un peu semblable à Paris, et se flattait de trouver dans les réfugiés français quelques écrivains assez distingués pour avoir une littérature française. Une telle espérance devait nécessairement être trompée; les cultures factices ne prospèrent jamais.

Plusieurs écrivains allemands, justement célèbres, se firent connaître vers la fin du règne de Frédéric; mais l'opinion défa-

vorable, que ce grand monarque avait conçue dans sa jeunesse contre la littérature de son pays, ne s'effaça point, et il composa peu d'années avant sa mort un petit écrit, dans lequel il propose, entre autres changements, d'ajouter une voyelle à la fin de chaque verbe pour adoucir la langue tudesque[1]. Cet allemand masqué en italien produirait le plus comique effet du monde; mais nul monarque, même en Orient, n'aurait assez de puissance pour influer ainsi, non sur le sens, mais sur le son de chaque mot qui se prononcerait dans son empire.

Klopstock a noblement reproché à Frédéric de négliger les muses allemandes, qui, à son insu, s'essayaient à proclamer sa gloire. Frédéric n'a pas du tout deviné ce que sont les Allemands en littérature et en philosophie; il ne les croyait pas inventeurs. Il voulait discipliner les hommes de lettres comme ses armées. « Il faut, écrivait-il en mauvais allemand, dans » ses instructions à l'Académie, se conformer à la méthode » de Boerhaave dans la médecine, à celle de Locke dans la » métaphysique, et à celle de Thomasius pour l'histoire natu- » relle. » Ses conseils n'ont pas été suivis. Il ne se doutait guère que de tous les hommes les Allemands étaient ceux qu'on pouvait le moins assujettir à la routine littéraire et philosophique : rien n'annonçait en eux l'audace qu'ils ont montrée depuis dans le champ de l'abstraction.

Frédéric considérait ses sujets comme des étrangers, et les hommes d'esprit français comme ses compatriotes. Rien n'était plus naturel, il faut en convenir, que de se laisser séduire par tout ce qu'il y avait de brillant et de solide dans les écrivains français à cette époque; néanmoins Frédéric aurait contribué plus efficacement encore à la gloire de son pays, s'il avait compris et développé les facultés particulières à la nation qu'il gouvernait. Mais comment résister à l'influence de son temps, et

---

1. Réforme singulière. Lui avait-elle été suggérée par Voltaire, qui souhaitait aux Allemands « plus d'esprit et *moins de consonnes ?* »

quel est l'homme dont le génie même n'est pas à beaucoup d'égards l'ouvrage de son siècle?

De l'Allemagne.

Le général La Fayette.

..... M. de La Fayette, jeune, riche, noble, aimé dans sa patrie, quitta tous ces avantages à l'âge de dix-neuf ans, pour aller servir au delà des mers cette liberté dont l'amour a décidé de toute sa vie. S'il avait eu le bonheur de naître aux États-Unis, sa conduite eût été celle de Washington : le même désintéressement, le même enthousiasme, la même persévérance dans les opinions, distinguent l'un et l'autre de ces généreux amis de l'humanité. Si le général Washington avait été, comme le marquis de La Fayette, chef de la garde nationale de Paris, peut-être aussi n'aurait-il pu triompher des circonstances; peut-être aurait-il aussi échoué contre la difficulté d'être fidèle à ses serments envers le roi et d'établir cependant la liberté de la nation.

M. de La Fayette, il faut le dire, doit être considéré comme un véritable républicain; aucune des vanités de sa classe n'est jamais entrée dans sa tête; la puissance, dont l'effet est si grand en France, n'a point d'ascendant sur lui; le désir de plaire dans les salons ne modifie pas la moindre de ses paroles; il a sacrifié toute sa fortune à ses opinions avec la plus généreuse indifférence. Dans les prisons d'Olmutz, comme au pinacle du crédit, il a été également inébranlable dans son attachement aux mêmes principes[1]. C'est un homme dont la façon de voir et de se conduire est parfaitement directe. Qui l'a observé peut

---

1. A l'heure où ceci était écrit, La Fayette reparaissait sur la scène, après longues années d'absence ou de silence. Prisonnier de l'Autriche de 1792 à 1797, exilé jusqu'en 1800, rentré en France et retiré dans ses terres jusqu'en 1814, il

savoir d'avance avec certitude ce qu'il fera dans toute occasion. Son esprit politique est pareil à celui des Américains des États-Unis, et sa figure même est plus anglaise que française. Les haines dont M. de La Fayette est l'objet n'ont jamais aigri son caractère, et sa douceur d'âme est parfaite; mais aussi rien n'a jamais modifié ses opinions, et sa confiance dans le triomphe de la liberté est la même que celle d'un homme pieux dans la vie à venir. Ces sentiments, si contraires aux calculs égoïstes de la plupart des hommes qui ont joué un rôle en France, pourraient bien paraître à quelques-uns assez dignes de pitié : il est si niais, pensent-ils, de préférer son pays à soi; de ne pas changer de parti, quand le parti qu'on servait est battu; enfin, de considérer la race humaine, non comme des cartes à jouer qu'il faut faire servir à son profit, mais comme l'objet sacré d'un dévouement absolu! Néanmoins, si c'est ainsi qu'on peut encourir le reproche de niaiserie, puissent nos hommes d'esprit le mériter une fois!

C'est un phénomène singulier, qu'un caractère pareil à celui de M. de La Fayette se soit développé dans le premier rang des gentilshommes français; mais on ne peut l'accuser ni le juger impartialement, sans le reconnaître pour tel que je viens de le peindre. Il est alors facile de comprendre les divers contrastes qui devaient naître entre sa situation et sa manière d'être. Soutenant la monarchie par devoir plus que par goût, il se rapprochait involontairement des principes des démocrates qu'il était obligé de combattre; et l'on pouvait apercevoir en lui quelque faible pour les amis de la république, quoique sa raison lui défendît d'admettre leur système en France. Depuis le départ de M. de La Fayette pour l'Amérique, il y a quarante ans, on ne peut citer ni une action, ni une parole de lui qui

---

venait d'être rendu à la vie publique par les électeurs de Seine-et-Marne, d'abord comme membre de la Chambre des représentants pendant les Cent jours, puis à celle des députés, où il siégeait à l'extrême gauche.

n'ait été dans la même ligne, sans qu'aucun intérêt personnel se soit jamais mêlé à sa conduite. Le succès aurait mis cette manière d'être en relief; mais elle mérite toute l'attention de l'historien, malgré les circonstances et même les fautes qui peuvent servir d'armes à ses ennemis.

Considérations sur la Révolution française.

De l'opinion publique en France, à l'avènement de Louis XVI.

Il existe une lettre de Louis XV, adressée à la duchesse de Choiseul, dans laquelle il lui dit : « J'ai eu bien de la peine à » me tirer d'affaire avec les parlements, pendant mon règne; » mais que mon petit-fils y prenne garde; ils pourraient » bien mettre sa couronne en danger. » En effet, il est aisé de voir, en suivant l'histoire du dix-huitième siècle, que ce sont les corps aristocratiques de France qui ont attaqué les premiers le pouvoir royal; non qu'ils voulussent renverser le trône, mais ils étaient poussés par l'opinion publique; or elle agit sur les hommes à leur insu, et souvent même contre leur intérêt.

Louis XV laissa en France, pour héritage à son successeur, un esprit frondeur nécessairement excité par les fautes sans nombre qu'il avait commises. Les finances n'avaient marché qu'à l'aide de la banqueroute. Les querelles des jésuites et des jansénistes avaient déconsidéré le clergé. Des exils, des emprisonnements, sans cesse renouvelés, n'avaient pu vaincre l'opposition du parlement, et l'on avait été forcé de substituer à ce corps, dont la résistance était soutenue par l'opinion, une magistrature sans considération, présidée par un chancelier mésestimé, M. de Maupeou. Les nobles, si soumis sous Louis XV, prenaient part au mécontentement général. Les grands seigneurs, et les princes du sang eux-mêmes, allèrent rendre

hommage à un ministre, M. de Choiseul, exilé parce qu'il avait résisté au méprisable ascendant de l'une des maîtresses du roi. Des modifications dans l'organisation politique étaient souhaitées par tous les ordres de l'État, et jamais les inconvénients de l'arbitraire ne s'étaient fait sentir avec plus de force que sous un règne qui, sans être tyrannique, avait été d'une inconséquence perpétuelle. Cet exemple démontrait, plus qu'aucun raisonnement, le malheur de dépendre d'un gouvernement qui tombait entre les mains des maîtresses, puis des favoris et des parents des maîtresses, jusqu'au plus bas étage de la société. Le procès de l'ordre de choses qui régissait la France s'était instruit sous Louis XV, de la façon la plus authentique, aux yeux de la nation; et de quelque vertu que le successeur de Louis XV fût doué, il était difficile qu'il ôtât de l'esprit des hommes sérieux l'idée que des institutions fixes devaient mettre la France à l'abri des hasards de l'hérédité du trône. Plus cette hérédité même est nécessaire au bien-être général, plus il faut que la stabilité des lois, sous un gouvernement représentatif, préserve une nation des changements dans le système politique, inséparables du caractère de chaque roi, et encore plus de celui de chaque ministre.

Certainement, s'il fallait dépendre sans restriction des volontés d'un souverain, Louis XVI méritait mieux que tout autre ce que personne ne peut mériter. Mais l'on pouvait espérer qu'un monarque d'une conscience aussi scrupuleuse, serait heureux d'associer de quelque manière la nation à la responsabilité des affaires publiques. Telle aurait été, sans doute, sa manière constante de penser, si, d'une part, l'opposition s'était montrée, dès l'origine, avec plus d'égards; et si, de l'autre, certains publicistes n'avaient pas voulu, de tout temps, faire envisager au roi leur autorité comme une espèce d'article de foi. Les ennemis de la philosophie tâchent de représenter le despotisme royal comme un dogme religieux, afin de mettre ainsi leurs opinions politiques hors de l'atteinte du rai-

sonnement. En effet, elles sont plus en sûreté de cette manière.

La reine de France, Marie-Antoinette, était une des personnes les plus aimables et les plus gracieuses qu'on eût vues sur le trône, et rien ne s'opposait à ce qu'elle conservât l'amour des Français, car elle n'avait rien fait pour le perdre[1]. Le caractère personnel de la reine et du roi était donc tout à fait digne d'attachement ; mais l'arbitraire du gouvernement français, tel que les siècles l'avaient fait, s'accordait si mal avec l'esprit du temps, que les vertus mêmes des princes disparaissaient dans le vaste ensemble des abus dont ils étaient environnés. Quand les peuples sentent le besoin d'une réforme politique, les qualités privées du monarque ne suffisent point pour arrêter la force de cette impulsion. Une fatalité malheureuse plaça le règne de Louis XVI dans une époque où de grands talents et de hautes lumières étaient nécessaires pour lutter avec l'esprit du siècle, ou pour faire, ce qui valait mieux, un pacte raisonnable avec cet esprit.

Le parti des aristocrates, c'est-à-dire les privilégiés, sont persuadés qu'un roi d'un caractère plus ferme aurait pu prévenir la Révolution. Ils oublient qu'ils ont eux-mêmes commencé les premiers, et avec courage et raison, l'attaque contre le pouvoir royal ; et quelle résistance ce pouvoir pouvait-il leur opposer, puisque la nation était alors avec eux? Doivent-ils se plaindre d'avoir été les plus forts contre le roi, et les plus faibles contre le peuple?

A moins qu'un roi militaire n'eût dirigé l'imagination des Français vers les conquêtes, rien ne pouvait détourner les différentes classes de l'État des réclamations importantes que

---

1. L'histoire est plus sévère pour cette mémoire. — Restée sous l'impression de la plus tragique des infortunes, encore tout émue de l'atroce jugement qu'elle s'était efforcée de conjurer (V. plus loin, p. 278), Mme de Staël, faut-il s'en étonner? est partiale pour la reine ; elle oublie, ou perd de vue, les fautes de légèreté ou d'imprudence commises dans les plus heureuses années du règne, et cette politique de résistance aux vœux de la nation, où, dès les premiers jours de la Révolution, cette princesse eut le tort de s'engager.

toutes se croyaient en droit de faire valoir. Les nobles étaient fatigués de n'être que courtisans; le haut clergé désirait plus d'influence encore dans les affaires; les parlements avaient trop et trop peu de force politique pour se contenter de n'être que juges; et la nation, qui renfermait les écrivains, les capitalistes, les négociants, un grand nombre de propriétaires, et une foule d'individus employés dans l'administration; la nation comparait impatiemment le gouvernement d'Angleterre, où le talent conduisait à tout, avec celui de France, où l'on n'était rien que par la faveur ou par la naissance. Ainsi donc, toutes les paroles et toutes les actions, toutes les vertus et toutes les passions, tous les sentiments et toutes les vanités, l'esprit public et la mode, tendaient également au même but.

Considérations sur la Révolution.

Ouverture des Etats généraux.

Je n'oublierai jamais le moment où l'on vit passer les douze cents députés de la France, se rendant en procession à l'église[1] pour entendre la messe, la veille de l'ouverture des États généraux. C'était un spectacle bien imposant et bien nouveau pour des Français; tout ce qu'il y avait d'habitants dans la ville de Versailles, ou de curieux arrivés de Paris, se rassemblait pour le contempler. Cette nouvelle sorte d'autorité dans l'État, dont on ne connaissait encore ni la nature, ni la force, étonnait la plupart de ceux qui n'avaient pas réfléchi sur les droits des nations.

Le haut clergé avait perdu une partie de sa considération, parce que beaucoup de prélats ne s'étaient pas montrés assez réguliers dans leur conduite, et qu'un plus grand nombre

1. A l'église de Saint-Louis, à Versailles.

encore n'étaient occupés que des affaires politiques. Le peuple est sévère pour les prêtres comme pour les femmes : il veut, dans les uns et dans les autres, du dévouement à leurs devoirs. La gloire militaire, qui constitue la considération de la noblesse, comme la piété celle du clergé, ne pouvait plus apparaître que dans le passé. Une longue paix n'avait donné à aucun des nobles qui en auraient été les plus avides, l'occasion de recommencer leurs aïeux, et c'étaient d'illustres obscurs que tous les grands seigneurs de France. La noblesse du second ordre n'avait pas eu plus d'occasions de se distinguer, puisque la nature du gouvernement ne permettait aux gentilshommes que la carrière des armes. Les anoblis, qu'on voyait marcher en grand nombre dans les rangs des nobles, portaient d'assez mauvaise grâce le panache et l'épée; et l'on se demandait pourquoi ils se plaçaient dans le premier ordre de l'État, seulement parce qu'ils avaient obtenu de ne pas payer leur part des impôts publics; car, en effet, c'était à cet injuste privilège que se bornaient leurs droits politiques.

La noblesse se trouvait déchue de sa splendeur par l'esprit de courtisan, par l'alliage des anoblis, et par une longue paix; le clergé ne possédant plus l'ascendant des lumières qu'il avait eu dans les temps barbares [1], l'importance des députés du tiers état en était augmentée. Leurs habits et leurs manteaux noirs, leurs regards assurés, leur nombre imposant, attiraient l'attention sur eux : des hommes de lettres, des négociants, un grand nombre d'avocats composaient ce troisième ordre. Quelques nobles s'étaient fait nommer députés du tiers, et parmi ces nobles on remarquait surtout le comte de Mirabeau : l'opinion qu'on avait de son esprit était singulièrement augmentée par

1. Cette expression peu réfléchie, jetée trop vite, semble n'accorder au clergé français ce genre d'honneur et d'influence que dans les âges barbares. — Mme de Staël savait très bien tout ce qui, en des temps beaucoup plus rapprochés, s'était conservé de lumières et de haute culture dans cette grande Église gallicane si justement célébrée par Bossuet.

la peur qu'inspirait son immoralité; et cependant, c'est cette immoralité même qui a diminué l'influence que ses étonnantes facultés devaient lui valoir. Il était difficile de ne pas le regarder longtemps, quand on l'avait une fois aperçu : son immense chevelure le distinguait entre tous; on eût dit que sa force en dépendait comme celle de Samson; son visage empruntait de l'expression de sa laideur même, et toute sa personne donnait l'idée d'une puissance irrégulière, mais enfin, d'une puissance telle qu'on se la représenterait dans un tribun du peuple.

Aucun nom, excepté le sien, n'était encore célèbre dans les six cents députés du tiers; mais il y avait beaucoup d'hommes honorables, et beaucoup d'hommes à craindre. L'esprit de faction commençait à planer sur la France, et l'on ne pouvait l'abattre que par la sagesse ou par le pouvoir. Or, si l'opinion avait déjà miné le pouvoir, que pouvait-on faire sans sagesse?

J'étais placée à une fenêtre près de Mme de Montmorin, femme du ministre des affaires étrangères, et je me livrais, je l'avoue, à la plus vive espérance, en voyant pour la première fois en France des représentants de la nation.....

L'ouverture des États généraux eut lieu le lendemain : on avait construit à la hâte une grande salle dans l'avenue de Versailles pour y recevoir les députés. Beaucoup de spectateurs furent admis à cette cérémonie. Une estrade était élevée pour y placer le trône du roi, le fauteuil de la reine, et des chaises pour le reste de la famille royale.

Le chancelier, M. de Barentin, s'assit sur l'avant-scène de cette espèce de théâtre. Les trois ordres étaient, pour ainsi dire, dans le parterre, le clergé et la noblesse à droite et à gauche, les députés du tiers état en face. Ils avaient déclaré d'avance qu'ils ne se mettraient pas à genoux au moment de l'arrivée du roi, suivant l'ancien usage, encore pratiqué la dernière fois que les États généraux s'étaient rassemblés. Si les députés du tiers état s'étaient mis à genoux en 1789, tout le monde, y compris

les aristocrates les plus purs, aurait trouvé cette action ridicule, c'est-à-dire en désaccord avec les idées du temps...

Quand le roi vint se placer sur le trône, au milieu de cette assemblée, j'éprouvai pour la première fois un sentiment de crainte. D'abord je remarquai que la reine était très émue; elle arriva plus tard que l'heure assignée, et les couleurs de son teint étaient altérées. Le roi prononça son discours avec sa simplicité accoutumée; mais les physionomies des députés exprimaient plus d'énergie que celle du monarque, et ce contraste devait inquiéter, dans des circonstances où, rien n'étant encore établi, il fallait de la force des deux côtés.

Les discours du roi, du chancelier et de M. Necker, avaient tous les trois pour but le rétablissement des finances. Celui de M. Necker présentait toutes les améliorations dont l'administration était susceptible, mais il touchait à peine aux questions constitutionnelles; et, se bornant à prévenir l'assemblée contre la précipitation dont elle n'était que trop susceptible, il lui dit ce mot qui est devenu proverbe : « Ne soyez pas envieux du temps. » En sortant de la séance, le parti populaire, c'est-à-dire, la majorité du tiers, la minorité de la noblesse et plusieurs membres du clergé, se plaignirent de ce que M. Necker avait traité les États généraux comme une administration provinciale, en ne leur parlant que des mesures à prendre pour garantir la dette de l'État, et pour perfectionner le système des impôts. Le principal objet des États généraux, sans doute, était de faire une constitution : pouvaient-ils exiger que le ministre du roi entamât le premier des questions qui ne devaient être mises en avant que par les représentants de la nation?

Considérations sur la Révolution.

Souvenirs des 5 et 6 octobre.
(1789.)

..... Le 6 octobre, de grand matin, une femme très âgée, la mère du comte de Choiseul-Gouffier, auteur du charmant *Voyage en Grèce*, entra dans ma chambre; elle venait, dans son effroi, se réfugier chez nous, quoique nous n'eussions jamais eu l'honneur de la voir. Elle m'apprit que des assassins avaient pénétré jusqu'à l'antichambre de la reine, qu'ils avaient massacré quelques-uns de ses gardes à sa porte, et que, réveillée par leurs cris, elle n'avait pu sauver sa propre vie qu'en fuyant dans l'appartement du roi par une issue dérobée. Je sus en même temps que mon père était déjà parti pour le château, et que ma mère se disposait à le suivre; je me hâtai de l'accompagner.

Un long corridor conduisait du contrôle général, où nous demeurions, jusqu'au château : en approchant, nous entendîmes des coups de fusil dans les cours; et, comme nous traversions la galerie, nous vîmes sur le plancher des traces récentes de sang. Dans la salle suivante, les gardes du corps embrassaient les gardes nationaux avec cette effusion qu'inspire toujours le trouble des grandes circonstances; ils échangeaient leurs marques distinctives; les gardes nationaux portaient la bandoulière des gardes du corps, et les gardes du corps la cocarde tricolore; tous criaient alors avec transport : Vive La Fayette! parce qu'il avait sauvé la vie des gardes du corps, menacés par la populace. Nous passâmes au milieu de ces braves gens, qui venaient de voir périr leurs camarades, et s'attendaient au même sort. Leur émotion contenue, mais visible, arrachait des larmes aux assistants. Mais, plus loin, quelle scène!

Le peuple exigeait, avec de grandes clameurs, que le roi et sa famille se transportassent à Paris; on annonça de leur part qu'ils y consentaient, et les cris et les coups de fusil que nous

entendions étaient des signes de réjouissance de la troupe parisienne. La reine parut alors dans le salon; ses cheveux étaient en désordre, sa figure était pâle, mais digne, et tout, dans sa personne, frappait l'imagination : le peuple demanda qu'elle se montrât sur le balcon; et, comme toute la cour, appelée la cour de marbre, était remplie d'hommes qui tenaient en main des armes à feu, on put apercevoir dans la physionomie de la reine ce qu'elle redoutait. Néanmoins elle s'avança, sans hésiter, avec ses deux enfants qui lui servaient de sauvegarde.

La multitude parut attendrie en voyant la reine comme mère, et les fureurs politiques s'apaisèrent à cet aspect; ceux qui, la nuit même, avaient peut-être voulu l'assassiner, portèrent son nom jusqu'aux nues.

Le peuple en insurrection est inaccessible d'ordinaire au raisonnement, et l'on n'agit sur lui que par des sensations aussi rapides que les coups de l'électricité, et qui se communiquent de même. Les masses sont, suivant les circonstances, meilleures ou plus mauvaises que les individus qui les composent; mais, dans quelque disposition qu'elles soient, on ne peut les porter au crime comme à la vertu, qu'en faisant usage d'une impulsion naturelle.

La reine, en sortant du balcon, s'approcha de ma mère, et lui dit, avec des sanglots étouffés : *Ils vont nous forcer, le roi et moi, à nous rendre à Paris, avec les tetes de nos gardes du corps portées devant nous au bout de leurs piques.* Sa prédiction faillit s'accomplir[1]. Ainsi la reine et le roi furent amenés dans leur capitale. Nous revînmes à Paris par une autre route, qui nous éloignait de cet affreux spectacle : c'était à travers le bois de Boulogne que nous passâmes; le temps était d'une rare beauté,

---

1. Ces têtes de gardes du corps, plantées sur des piques, furent, en effet, portées par une avant-garde populaire qui revenait de Versailles, précédant, à longue distance, il est vrai, la foule au milieu de laquelle Louis XVI et la reine étaient ramenés à Paris.

l'air agitait à peine les arbres, et le soleil avait assez d'éclat pour ne laisser rien de sombre dans la campagne : aucun objet extérieur ne répondait à notre tristesse. Combien de fois ce contraste, entre la beauté de la nature et les souffrances imposées par les hommes, ne se renouvelle-t-il pas dans le cours de la vie?

Le roi se rendit à l'Hôtel de Ville, et la reine y montra la présence d'esprit la plus remarquable. Le roi dit au maire : *Je viens avec plaisir au milieu de ma bonne ville de Paris*; la reine ajouta : *Et avec confiance.* Ce mot était heureux, bien qu'hélas l'événement ne l'ait pas justifié[1]. Le lendemain, la reine reçut le corps diplomatique et les personnes de sa cour; elle ne pouvait prononcer une parole sans que les sanglots la suffoquassent, et nous étions de même dans l'impossibilité de lui répondre.

Quel spectacle, en effet, que cet ancien palais des Tuileries, abandonné depuis plus d'un siècle par ses augustes hôtes[2]! La vétusté des objets extérieurs agissait sur l'imagination, et la faisait errer dans les temps passés. Comme on était loin de prévoir l'arrivée de la famille royale, très peu d'appartements étaient habitables, et la reine avait été obligée de faire dresser des lits de camp pour ses enfants, dans la chambre même où elle recevait; elle nous en fit des excuses, en ajoutant : *Vous savez que je ne m'attendais pas à venir ici.* Sa physionomie était belle et irritée; on ne peut l'oublier quand on l'a vue.

Mme Élisabeth, sœur du roi, semblait tout à la fois calme sur son propre sort, et agitée pour celui de son frère et de sa belle-sœur. Le courage se manifestait en elle par la résignation

---

1. Mme de Staël veut dire : bien que l'événement n'ait pas donné raison à cette confiance.

2. Il y avait plus d'un siècle que ce palais était désert. Louis XV, établi aux Tuileries par le Régent en 1715, les avaient quittées pour Versailles au moment de sa majorité (1723). Au reste, avant ce prince, les Tuileries n'avaient jamais été, qu'en passant, résidence royale ou princière. Louis XIV avait constamment préféré le Louvre ou Saint-Germain, avant de se fixer à Versailles.

religieuse; et cette vertu, qui ne suffit pas toujours aux hommes, est de l'héroïsme dans une femme.

Considérations sur la Révolution française.

Ce que c'était que la société de Paris pendant l'Assemblée constituante.

Les étrangers ne sauraient concevoir le charme et l'éclat tant vanté de la société de Paris, s'ils n'ont vu la France que depuis vingt ans; mais on peut dire avec vérité que jamais cette société n'a été aussi brillante et aussi sérieuse tout ensemble, que pendant les trois ou quatre premières années de la Révolution, à compter de 1788 jusqu'à la fin de 1791[1]. Comme les affaires politiques étaient encore entre les mains de la première classe, toute la vigueur de la liberté et toute la grâce de la politesse ancienne se réunissaient dans les mêmes personnes. Les hommes du tiers état, distingués par leurs lumières et leurs talents, se joignaient à ces gentilshommes plus fiers de leur propre mérite que des privilèges de leur corps; et les plus hautes questions que l'ordre social ait jamais fait naître étaient traitées par les esprits les plus capables de les entendre et de les discuter.

Ce qui nuit aux agréments de la société en Angleterre, ce sont les occupations et les intérêts d'un État depuis longtemps

---

1. Mme de Staël revoit ces années, déjà si troublées et pleines de menaces, à travers le mouvement et la vie des salons, de certains salons parisiens, où jamais, en effet, la conversation ne s'était déployée avec autant de sérieux et d'éclat. En aucun temps, une telle variété et un tel intérêt de sujets ne s'étaient offerts dans les réunions de chaque jour, à la parole éloquente. Mais c'est trop d'étendre, comme le fait Mme de Staël, jusqu'à la fin de l'année 1791 la période dont elle trace ici les limites. Dès le milieu de cette année, le progrès de l'émigration et plus d'un tragique événement (l'arrestation de Louis XVI à Varennes, l'affaire sanglante du 17 juillet au Champ de Mars) avaient singulièrement aggravé l'état des choses et celui des âmes, et déjà la révolution violente s'inaugurait.

représentatif. Ce qui rendait au contraire la société française un peu superficielle, c'étaient les loisirs de la monarchie. Mais tout à coup la force de la liberté vint se mêler à l'élégance de l'aristocratie : dans aucun pays ni dans aucun temps, l'art de parler, sous toutes ses formes, n'a été aussi remarquable que dans les premières années de la Révolution.

Les femmes, en Angleterre, sont accoutumées à se taire devant les hommes, quand il est question de la politique; les femmes, en France, dirigeaient chez elles presque toutes les conversations, et leur esprit s'était formé de bonne heure à la facilité que ce talent exige. Les discussions sur les affaires publiques étaient donc adoucies par elles, et souvent entremêlées de plaisanteries aimables et piquantes. L'esprit de parti, il est vrai, divisait la société; mais chacun vivait avec les siens.

A la cour, les deux bataillons de la bonne compagnie, l'un fidèle à l'ancien régime, et l'autre partisan de la liberté, se rangeaient en présence, et ne s'approchaient guère. Il m'arrivait quelquefois, par esprit d'entreprise, d'essayer quelques mélanges des deux partis[1], en faisant dîner ensemble les hommes les plus spirituels des bancs opposés; car on s'entend presque toujours à une certaine hauteur; mais les choses devenaient trop graves pour que cet accord, même momentané, pût se renouveler facilement.

L'Assemblée constituante, comme je l'ai déjà dit, ne suspendit pas un seul jour la liberté de la presse. Ainsi, ceux qui souffraient de se trouver constamment en minorité dans l'Assemblée avaient au moins la satisfaction de se moquer de tout le parti contraire. Leurs journaux faisaient de spirituels calembours sur les circonstances les plus importantes : c'était l'histoire du monde changée en commérage. Tel est partout le carac-

---

1. Sur l'habileté conciliante avec laquelle Mme de Staël, à sa table ou dans son salon, hasardait de tels *mélanges*, et la bonne grâce victorieuse qu'elle y déployait, V. notre *Notice*, p. XLVIII et LI.

tère de l'aristocratie des cours. Néanmoins, comme les violences qui avaient signalé les commencements de la Révolution s'étaient promptement apaisées, et qu'aucune confiscation, aucun jugement révolutionnaire n'avaient eu lieu, chacun conservait encore assez de bien-être pour se livrer au développement entier de son esprit; les crimes, dont on a souillé depuis la cause des patriotes, n'oppressaient pas alors leur âme; et les aristocrates n'avaient point encore assez souffert pour qu'on n'osât plus même avoir raison contre eux.

Tout était en opposition dans les intérêts, dans les sentiments, dans la manière de penser; mais, tant que les échafauds n'avaient point été dressés, la parole était encore un médiateur acceptable entre les deux partis. C'est la dernière fois, hélas! que l'esprit français se soit montré dans tout son éclat; c'est la dernière fois, et à quelques égards aussi la première, que la société de Paris ait pu donner l'idée de cette communication des esprits supérieurs entre eux, la plus noble jouissance dont la nature humaine soit capable. Ceux qui ont vécu dans ce temps ne sauraient s'empêcher d'avouer qu'on n'a jamais vu ni tant de vie ni tant d'esprit nulle part; l'on peut juger, par la foule d'hommes de talent que les circonstances développèrent alors, ce que seraient les Français, s'ils étaient appelés à se mêler des affaires publiques, dans la route tracée par une constitution sage et sincère.

On peut mettre, en effet, dans les institutions politiques une sorte d'hypocrisie qui condamne, dès qu'on se trouve en société, à se taire ou à tromper. La conversation en France est aussi gâtée depuis quinze ans par les sophismes de l'esprit de parti et par la prudence de la bassesse, qu'elle était franche et spirituelle, lorsqu'on abordait hardiment toutes les questions les plus importantes; on n'éprouvait alors qu'une crainte, celle de ne pas mériter assez l'estime publique; et cette crainte agrandit les facultés, au lieu de les comprimer.

Considérations sur la Révolution française.

Fin d'un écrit pour la reine.
(1793.)

... Pourquoi, me diront les philosophes de ce temps, pourquoi votre cœur est-il plus ému pour la reine que pour tant d'autres infortunées que le cours de la Révolution a fait périr? Seriez-vous du nombre de ceux *qui plaignent un roi plus qu'un autre homme?* — Oui, je suis de ce nombre; mais ce n'est point par la superstition de la royauté, c'est par le culte sacré du malheur. Je sais que la douleur est une sensation relative, qu'elle se compose des habitudes, des souvenirs, des contrastes, du caractère enfin, résultat des diverses circonstances; et quand la plus heureuse des femmes tombe dans l'infortune, quand une princesse illustre est livrée à l'outrage, je mesure la chute, et je souffre de chaque degré. Enfin la reine serait coupable, l'univers entier ne s'intéresserait pas à sa destinée, qu'après l'année qu'elle vient de souffrir, nul homme, nulle association d'hommes n'a le droit de lui donner la mort. Cette longue suite de souffrances pénètre d'un sombre respect; la reine devait périr mille fois sous tant de coups redoublés : la nature, le ciel, en la sauvant, l'ont déclarée sacrée.

Depuis un an que le secret le plus impénétrable entoure sa prison, on a dérobé tous les détails de ses douleurs; mille précautions ont été prises pour en étouffer le bruit : un tel mystère honore le peuple français. On a craint son indignation, on peut donc encore espérer sa justice.

Il aurait su, ce peuple, qu'on apporta devant la fenêtre de Marie-Antoinette la tête de son amie. Ignorant les fatales nouvelles de ce jour épouvantable, on la força, par un barbare silence, à contempler longtemps des traits ensanglantés qu'elle reconnaissait à peine à travers l'horreur et l'effroi. Elle se convainquit enfin qu'on lui présentait les restes défigurés de celle qui mourut victime de son attachement pour elle. Cruels

ordonnateurs de cette scène! vous qui vîtes devant vous votre malheureuse reine prête à mourir de désespoir, saviez-vous alors tout ce qu'elle devait souffrir? Et les mouvements d'un cœur sensible, ces mouvements qui devaient vous être inconnus, les aviez-vous appris pour être plus certains de vos coups?

Pendant le procès du roi, chaque jour abreuvait sa famille d'une nouvelle amertume; il est sorti deux fois avant la dernière, et la reine, retenue captive, ne pouvant parvenir à savoir ni la disposition des esprits ni celle de l'assemblée, lui dit trois fois adieu dans les angoisses de la mort; enfin le jour sans espérance arriva. Celui que les liens du malheur lui rendaient encore plus cher, le protecteur, le garant de son sort et de celui de ses enfants, cet homme, dont le courage et la bonté semblaient avoir doublé de forces et de charmes à l'approche de la mort, dit à son épouse, à sa céleste sœur, à ses enfants, un éternel adieu; cette malheureuse famille voulut s'attacher à ses pas, leurs cris furent entendus des voisins de leur demeure, et ce fut le père, l'époux infortuné qui se contraignit à les repousser. C'est après ce dernier effort qu'il marcha tranquillement au supplice, dont sa constance a fait la gloire de la religion et l'exemple de l'univers. Le soir, les portes de la prison ne s'ouvrirent plus, et cet événement, dont le bruit remplissait alors le monde, retomba tout entier sur deux femmes solitaires et malheureuses, et qui n'étaient soutenues que par l'attente du même sort que leur frère et leur époux. Nul respect, nulle pitié ne consola leur misère; mais, rassemblant tous leurs sentiments au fond de leur cœur, elles surent y nourrir la douleur et la fierté; cependant, douces et calmes au milieu des outrages, leurs gardiens se virent obligés de changer sans cesse les soldats apostés pour les garder; on choisissait avec soin, pour cette fonction, les caractères les plus endurcis, de peur qu'individuellement la reine et sa famille ne reconquissent la nation qu'on voulait aliéner d'elles. Depuis l'affreuse époque de la mort du roi, la reine a donné, s'il était

possible, de nouvelles preuves d'amour à ses enfants : pendant la maladie de sa fille, il n'est aucun genre de services que sa tendresse inquiète n'ait voulu lui prodiguer ; il semblait qu'elle eût besoin de contempler sans cesse les objets qui lui restaient encore pour retrouver la force de vivre, et cependant un jour on est venu lui ôter son fils ; l'enfant, pendant deux fois vingt-quatre heures, a refusé de prendre aucune nourriture ; jugez quelle est sa mère par le sentiment énergique et profond qu'à cet âge déjà elle a su lui inspirer ! Malgré ses pleurs, au péril de sa jeune vie, on a persisté à les séparer...

Voilà le tableau de l'année que cette femme infortunée vient de parcourir. Et cependant elle existe encore ; elle existe parce qu'elle aime, parce qu'elle est mère ; ah ! sans ce lien sacré, pardonnerait-elle à ceux qui voudraient prolonger sa vie ! Mais lorsque malgré tant de maux il vous reste encore du bien à faire, traînerez-vous du cachot au supplice cette intéressante victime ?

Je reviens à vous, femmes immolées toutes dans une mère si tendre [1], immolées toutes par l'attentat qui serait commis sur la faiblesse, par l'anéantissement de la pitié ; c'en est fait de votre empire, si la férocité règne, c'en est fait de votre destinée, si vos pleurs coulent en vain. Défendez la reine par toutes les armes de la nature ; allez chercher cet enfant, qui périra s'il faut qu'il perde celle qui l'a tant aimé ; il sera bientôt aussi lui-même un objet importun, par l'inexprimable intérêt que tant de malheurs feront retomber sur sa tête : mais qu'il demande à genoux la grâce de sa mère ; l'enfance peut prier, l'enfance s'ignore encore.

Malheur au peuple qui aurait entendu ses cris en vain ! malheur au peuple qui ne serait ni juste ni généreux ! ce n'est pas à lui que la liberté serait réservée. L'espérance des nations, si

---

1. Au début de cet écrit, Mme de Staël, dans un éloquent appel à l'opinion, s'adressait en particulier aux femmes, aux femmes françaises, solidaires d'une si grande infortune par la pitié et par le sentiment de leurs droits.

longtemps attachée au destin de la France, ne pourrait plus entrevoir dans l'avenir aucun événement réparateur de cette génération désolée.

Réflexions sur le procès de la reine[1].

D'une crainte mal entendue dans les républiques.

... On nous dit : Ce qu'on doit craindre le plus dans une république, c'est l'enthousiasme pour un homme; et loin d'appeler ces supériorités, faites de grands talents divers et de gloires différentes, que vous croyez nécessaires, nous recherchons, au contraire, ces hommes, bons instruments de succès, qui font des discours, des décrets ou des conquêtes, comme on exercerait une profession exclusive, sans avoir une idée de plus que celles de leur métier.

Rien n'est moins philosophique, c'est-à-dire, rien ne conduirait moins au bonheur que ce système jaloux qui voudrait ôter aux nations leur rang dans l'histoire, en nivelant la réputation des hommes. On doit propager de tous ses efforts l'instruction générale; mais, à côté du grand intérêt de l'avancement des lumières, il faut laisser le but de la gloire individuelle. La république doit donner beaucoup plus d'essor que tout autre gouvernement à ce mobile d'émulation; elle s'enrichit des travaux multipliés qu'il inspire. Un petit nombre d'hommes arrivent au terme; mais tous l'espèrent, et, si la renommée ne couronne que le succès, les essais même ont souvent une obscure utilité.

Il ne faut pas ôter aux grandes âmes leur dévotion à la gloire; il ne faut pas ôter aux peuples le sentiment de l'admiration. De

---

1. Aucun nom d'auteur n'accompagnait ce titre; mais, « à l'époque où cet écrit fut publié (au mois d'août 1793), tout le monde sut que Mme de Staël en était l'auteur. » (Note de l'éditeur des Œuvres complètes.)

ce sentiment dérivent tous les degrés d'affection entre les magistrats et les gouvernés. Qu'est-ce qu'un jugement appréciateur et calme dans nos nombreuses associations modernes? Des milliers d'hommes peuvent-ils se décider d'après leurs propres lumières? N'est-il pas nécessaire qu'une impulsion plus animée se communique à cette multitude qu'il est si difficile de réunir dans une même opinion? Si vous laissez la nation froide sur l'estime, vous brisez en elle aussi le ressort du mépris; et si quelques détracteurs libellistes confondent dans leurs écrits l'homme vertueux et le criminel, vous n'aurez point inspiré à tous les citoyens ce mouvement d'un saint amour pour leur bienfaiteur, ce mouvement qui repousse la calomnie comme un sacrilège.

Vous ne pouvez attacher le peuple à l'idée même de la vertu, qu'en la lui faisant comprendre par les actions généreuses et le caractère moral de quelques hommes. On croit assurer davantage l'indépendance d'un peuple, en s'efforçant de l'intéresser uniquement à des principes abstraits; mais la multitude ne sait les idées que par les événements; elle exerce sa justice par des haines et des affections; il faut la dépraver pour l'empêcher d'aimer, et c'est par l'estime de ses magistrats qu'elle arrive à l'amour de son gouvernement.

La gloire des grands hommes est le patrimoine d'un pays libre; après leur mort, le peuple entier en hérite. L'amour de la patrie ne se compose que de souvenirs. Combien n'admire-t-on pas, dans l'éloquence antique, les sentiments respectueux que faisaient naître les regrets consacrés aux morts illustres, les hommages rendus à leur mémoire, les exemples offerts en leur nom à leurs successeurs! La nature a tout animé; l'homme voudrait-il tout changer en abstraction?

Le principe d'une république où l'égalité politique est consacrée doit être d'établir les distinctions les plus marquées entre les hommes, selon leurs talents et leurs vertus. Les nations libres doivent avoir dans leurs tribunaux des juges inébran-

lables, qui rendent la justice à tous, sans aucun mélange d'indignation ou d'enthousiasme. Mais lorsqu'elles ont chargé leurs magistrats de la puissance impassible des lois, elles peuvent se livrer, sans danger, au libre essor de l'approbation et du blâme; elles peuvent offrir aux grands hommes le seul prix pour lequel ils veulent se dévouer : l'opinion du temps présent et de l'avenir, l'opinion, seule récompense, seule illusion dont la vertu même n'ait jamais la force de se détacher[1].

Et César, et Cromwell, pensez-vous, dira-t-on, que l'enthousiasme qu'ils ont inspiré ne soit pas devenu fatal à la liberté de leur patrie?

L'enthousiasme qu'inspire la gloire des armes est le seul qui puisse devenir dangereux à la liberté; mais cet enthousiasme même n'a de suites funestes que dans les pays où diverses causes ont détruit l'admiration méritée par les qualités morales ou les talents civils. C'est parce qu'à Rome, c'est parce qu'en Angleterre, de longs crimes, de longs malheurs avaient dégoûté la nation d'accorder son estime, que la république fut renversée.

Et, cependant, quelle puissance lutta seule contre César? Ce ne furent ni les institutions politiques des Romains, ni leur sénat, ni leurs armées; ce fut la considération d'un seul homme, ce fut le respect qu'on avait encore pour Caton. Ce respect balança les destinées, et César ne put se croire le maître que quand cet homme n'exista plus.

Caton représentait sur la terre la puissance de la vertu. Rome l'admirait, de cette admiration libre qui honore la nation qui l'éprouve, et présente à la tyrannie mille fois plus d'obstacles que la confusion des noms, des actions et des caractères[2]. On voudrait appeler cette confusion une république philosophique.

---

1. V., dans la première partie de ce recueil, les pages intitulées *De l'amour de la gloire*.

2. C'est-à-dire, mille fois plus d'obstacles qu'un État nivelé, où se confondent les noms, les actions et les caractères.

Il n'y aurait là, en réalité, que des combats sans victoire, des bouleversements sans but, des malheurs sans terme.

La réputation, les suffrages constamment attachés aux hommes qui ont honorablement rempli la carrière des affaires publiques, sont, au contraire, l'un des premiers moyens de conserver la liberté.

De la Littérature.

De la politesse des mœurs dans une république.

Si l'on appelle politesse les formes de galanterie du siècle de Louis XIV, certes, les premiers hommes de l'antiquité n'en avaient pas la moindre idée, et ils n'en sont pas moins les modèles les plus imposants que l'histoire et l'imagination même puissent offrir à l'admiration des siècles. Mais si la politesse est la juste mesure des relations des hommes entre eux, si elle indique ce qu'on croit être et ce qu'on est, si elle apprend aux autres ce qu'ils sont ou ce qu'on les suppose, un grand nombre de sentiments et de pensées se rallient à la politesse.

Les formes varient sans doute suivant les caractères, et la même bienveillance peut s'exprimer avec douceur ou avec brusquerie; mais pour discuter philosophiquement l'importance de la politesse, c'est dans son acception la plus étendue qu'il faut considérer le sens général de ce mot, sans vouloir s'arrêter à toutes les diversités que peut faire naître chaque caractère.

La politesse est le lien que la société a établi entre les hommes étrangers les uns aux autres. Il y a des vertus qui vous attachent à votre famille, à vos amis, aux malheureux; mais dans tous les rapports qui n'ont point pris encore le caractère d'un devoir, l'urbanité des mœurs prépare les affections, rend la conviction plus facile, et conserve à chaque homme le rang que son mérite doit lui obtenir dans le monde. Elle marque le degré de considération auquel chaque individu s'est élevé; et,

sous ce rapport, elle dispense le prix, objet des travaux de toute la vie. Examinons maintenant sous combien de formes diverses doivent se présenter les funestes effets de la grossièreté dans les manières, et quel doit être le caractère de la politesse qui convient à l'esprit républicain.

Les femmes et les grands hommes, l'amour et la gloire, sont les seules pensées, les seuls sentiments qui retentissent vivement à l'âme. Mais comment retrouverait-on l'image pure et fière d'une femme, dans un pays où les relations de société ne seraient pas surveillées par la plus rigoureuse décence? Où prendrait-on le type des vertus, lorsque les femmes elles-mêmes, ces juges indépendants des combats de la vie, auraient laissé flétrir en elles le noble instinct des sentiments élevés? Une femme perd de son charme non seulement par les paroles sans délicatesse qu'elle pourrait se permettre, mais par ce qu'elle entend, par ce qu'on ose dire devant elle. Au sein de sa famille, la modestie et la simplicité suffisent pour maintenir les égards qu'une femme doit exiger; mais, au milieu du monde, il faut plus encore; l'élégance de son langage, la noblesse de ses manières, font partie de sa dignité même, et commandent seules efficacement le respect.

Sous la monarchie, l'esprit chevaleresque, la pompe des rangs, la magnificence de la fortune, tout ce qui frappe l'imagination, suppléait, à quelques égards, au véritable mérite; mais, dans une république, les femmes ne sont plus rien, si elles n'en imposent pas par tout ce qui peut caractériser leur élévation naturelle. Dès qu'on écarte une illusion, il faut y substituer une qualité réelle; dès qu'on détruit un ancien préjugé, l'on a besoin d'une nouvelle vertu : loin que la république doive donner plus de liberté dans les rapports habituels de la société, comme toutes les distinctions sont uniquement fondées sur les qualités personnelles, il faut se préserver avec bien plus de scrupule de tous les genres de fautes. Si l'on porte la moindre atteinte à sa réputation, on ne peut plus, comme dans la monarchie, relever

son existence par son rang, par sa naissance, par tous les avantages étrangers à sa propre valeur.

Ce que j'ai dit pour les femmes peut s'appliquer presque également aux hommes qui jouent un rôle éclatant. Il leur sera nécessaire de veiller sur leur considération bien plus attentivement que dans un temps où les dignités aristocratiques suffisaient pour garantir à ceux qui en étaient revêtus les égards et les respects de la multitude. Ces existences d'opinion, qui, chaque jour, dans la république, seront attaquées ou défendues, doivent donner une grande importance à tout ce qui peut agir sur l'esprit ou l'imagination des hommes.

Si des faveurs de l'opinion nous passons au maintien du pouvoir légal, nous verrons que l'autorité est, en elle-même, un poids que les gouvernés ont peine à supporter; les esprits qui ne sont pas créés pour la servitude éprouvent d'abord une sorte de prévention contre la puissance. Si les formes grossières de celui qui commande aigrissent cette prévention, elle devient une véritable haine. Tout homme de goût et d'une certaine élévation d'âme doit avoir le besoin de demander presque pardon du pouvoir qu'il possède. L'autorité politique est l'inconvénient nécessaire d'un très grand bien, de l'ordre et de la sécurité; mais le dépositaire de cette autorité doit toujours s'en justifier, en quelque sorte, par ses manières comme par ses actions.

Nous avons vu souvent, dans le cours de ces dix années, les hommes éclairés gouvernés par les hommes ignorants : l'arrogance de leur ton, la vulgarité de leurs formes, révoltaient plus encore que les bornes de leur esprit. Les opinions républicaines se confondaient dans quelques têtes avec les paroles rudes et les plaisanteries rebutantes de quelques républicains, et les affections non raisonnées s'éloignaient naturellement de la république.

Les manières rapprochent ou séparent les hommes par une force plus invincible que celle des opinions, j'oserai presque dire que celle des sentiments. Avec une certaine libéralité d'esprit, l'on peut vivre agréablement au milieu d'une société qui

appartient à un parti différent du sien. Il se peut même que l'on oublie des torts graves, des craintes inspirées peut-être à juste titre par l'immoralité d'un homme, si la noblesse de son langage fait illusion sur la pureté de son âme. Mais ce qu'il est impossible de supporter, c'est une éducation grossière que trahit chaque expression, chaque geste, le ton de la voix, l'attitude du corps, tous les signes involontaires des habitudes de la vie.

Je ne parle pas ici de l'estime réfléchie, mais de cette impression involontaire qui se renouvelle à tous les instants. L'on se reconnaît, dans les grandes circonstances, aux sentiments du cœur; mais, dans les rapports détaillés de la société, on ne s'entend que par les manières; et la vulgarité, portée à un certain degré, fait éprouver à celui qui en est le témoin ou l'objet un sentiment d'embarras, de honte même, tout à fait insupportable[1].

Heureusement on n'est presque jamais appelé dans la vie à supporter la vulgarité des manières en faveur de l'élévation des sentiments. Une probité sévère inspire une confiance si noble, un calme si pur, qu'il est bien rare qu'elle ne fasse pas deviner, dans quelque état que l'on soit, tout ce qu'une bonne éducation aurait appris. La grossièreté, dont nous avons été si souvent les victimes, se composait presque toujours de sentiments vicieux; c'était l'audace, la cruauté, l'insolence, qui se montraient sous les formes les plus odieuses.

Les convenances sont l'image de la morale; elles la supposent dans toutes les circonstances qui ne donnent pas encore l'occasion de la prouver; elles entretiennent les hommes dans l'habitude de respecter l'opinion des hommes. Si les chefs de

---

1. Il y avait sagesse et patriotisme à combattre, comme le fait ici Mme de Staël, ce qui était entré de rudesse et souvent à la fois de vulgarité dans les mœurs pendant la Révolution, et y persistait après les dernières crises. Ces conseils d'urbanité, de savoir-vivre, comme aussi de simplicité et de dignité, adresses en particulier aux gens en place, étaient alors d'un parfait à-propos. La leçon, au reste, porte plus loin, et demeure applicable, plus ou moins, à toute démocratie largement, ouverte au mouvement ascendant de ce qu'on a récemment appelé *les nouvelles couches*.

l'État blessent ou méprisent les convenances, ils n'inspireront plus eux-mêmes la considération dont ils ont dispersé tous les éléments.

Un autre genre d'impolitesse peut caractériser encore les hommes en pouvoir : ce n'est pas la grossièreté, c'est, si je puis m'exprimer ainsi, la fatuité politique, l'importance qu'on met à sa place, l'effet que cette place produit sur soi-même, et qu'on veut faire partager aux autres; on a dû nécessairement en voir beaucoup d'exemples depuis la Révolution. L'on n'appelait aux grandes places, dans l'ancien régime, que les individus accoutumés dès leur enfance aux privilèges et aux avantages d'un rang supérieur; le pouvoir ne changeait presque rien à leurs habitudes : mais, dans la Révolution, des magistratures éminentes ont été remplies par des hommes d'un état inférieur, et dont le caractère n'était pas naturellement élevé[1] : humbles alors sur leur mérite personnel, et vains de leur pouvoir, ils se sont crus obligés d'adopter de nouvelles manières, parce qu'ils occupaient un nouvel emploi. Cet effet de la vanité est le plus contraire de tous à l'affection et au respect que doivent inspirer des magistrats républicains. L'affection et le respect s'attachent au caractère individuel, et l'homme qui se croit un autre lorsqu'il a été nommé à une grande place, vous indique lui-même

---

1. « Une révolution avait eu lieu dans l'intérieur du Directoire en prairial 1799; les nouveaux choix étaient tombés sur des hommes tellement vulgaires, que la France, tout à fait lassée d'eux, appelait à grands cris un chef militaire... Les avocats qu'on avait appelés à la place des directeurs n'y développaient que les ridicules de l'autorité, sans les talents et les vertus qui la rendent utile et respectable. C'était en effet une chose singulière que la facilité avec laquelle un directeur se donnait des airs de cour, du soir au lendemain; il faut que ce ne soit pas bien difficile. Gohier, Moulin, que sais-je? les plus inconnus des mortels étaient-ils nommés directeurs, le jour d'après, ils ne s'occupaient plus que d'eux-mêmes; ils vous parlaient de leur santé, de leurs intérêts de famille, comme s'ils étaient devenus des personnages chers à tout le monde. Ils étaient entretenus dans cette illusion par des flatteurs de bonne ou de mauvaise compagnie, mais qui faisaient enfin leur métier de courtisans, en montrant à leur prince une sollicitude touchante pour tout ce qui pouvait les regarder, à condition d'en obtenir une petite audience pour une requête particulière. » (*Considérations sur la Révolution*, IIIe Partie, ch. XIX.)

que, s'il la perd, votre intérêt et votre considération doivent passer à son successeur.

Comment l'homme peut-il se faire mieux connaître à l'homme que par cette dignité de manières, cette simplicité d'expressions, qui, transportées sur le théâtre ou racontées dans l'histoire, inspirent presque autant d'enthousiasme que les grandes actions? Je dirai plus, une suite de hasards peuvent conduire un homme à se faire remarquer par quelques faits illustres, sans qu'il soit doué cependant ou d'un génie supérieur, ou d'un caractère héroïque; mais il est impossible que les paroles, les accents, les formes qu'on emploie envers ceux qui nous environnent, ne caractérisent pas la vraie grandeur de la seule manière inimitable.

Quelques-uns ont pensé qu'il fallait substituer à l'accueil jadis bienveillant des Français la froideur et la dignité. Sans doute les premiers citoyens d'un État libre doivent avoir, dans le maintien, plus de gravité que les flatteurs d'un monarque; mais l'exagération de la froideur serait un moyen d'arrêter l'essor de tous les mouvements généreux. L'homme froid dans ses manières impose nécessairement, parce qu'il vous donne l'idée qu'il n'attache aucune importance à vous. Mais ce sentiment pénible qu'il vous inspire ne produit rien d'utile ni rien de fécond. Ce n'est pas l'insolence familière, c'est la bonté, c'est l'élévation de l'âme, c'est la supériorité véritable que cette froideur met à la gêne. Les manières ne sont parfaites que lorsqu'elles encouragent tout ce que chaque homme a de distingué, et n'intimident que les défauts.

Il ne faut pas se tromper sur les signes extérieurs du respect : étouffer de nobles sentiments, tarir la source des pensées, c'est produire l'effet de la crainte; mais élever les âmes jusqu'à soi, donner à l'esprit toute sa valeur, faire naître cette confiance qu'éprouvent les uns pour les autres tous les caractères généreux, tel est l'art d'inspirer un respect durable.

De la Littérature.

De la littérature républicaine.

L'on est assez généralement convaincu que l'esprit républicain exige un changement dans le caractère de la littérature[1]. Je crois cette idée vraie, mais dans une acception différente de celle qu'on lui donne. L'esprit républicain exige plus de sévérité dans le bon goût, qui est inséparable des bonnes mœurs. Il permet aussi, sans doute, de transporter dans la littérature des beautés plus énergiques, un tableau plus philosophique et plus déchirant des grands événements de la vie. Montesquieu, Rousseau, Condillac[2], appartenaient d'avance à l'esprit républicain, et ils avaient commencé la révolution désirable dans le caractère des ouvrages français : il faut achever cette révolution. La république développant nécessairement des passions plus fortes, l'art de peindre doit s'accroître en même temps que les sujets s'agrandissent; mais, par un bizarre contraste, c'est surtout dans

---

1. « Mme de Staël qui, à cette époque de sa carrière, était très liée avec les hommes de la Constitution de l'an III, et qui leur prêta le concours de son talent, se préoccupait vivement des destinées nouvelles de la littérature sous le régime républicain dont elle désirait le maintien et le triomphe. En abordant ce sujet, et en y jetant les regards, elle ouvrit de toutes parts les aperçus, elle agrandit aussitôt les horizons. Mais le livre qu'elle composa à cet effet, et qui contenait toute la théorie de ce qu'aurait pu être une littérature républicaine et libre en France, ne vint au jour qu'en 1800, c'est-à-dire, après le 18 brumaire. Quelle que parût la vitesse d'esprit de Mme de Staël, et quoiqu'elle fût (comme on l'a dit avec bonheur) de ces esprits prompts qui sont habitués à *tirer au vol*, elle arriva trop tard sur ce sujet, et quand cette littérature était déjà frappée au cœur par le renversement des institutions qui, seules, auraient pu la favoriser et la garantir. — Quelques discours de Garat, surtout de Daunou (l'Éloge du général Hoche, le Discours d'inauguration de l'Institut), ces pages de Mme de Staël, une élégie (*la Promenade*) de Marie-Joseph Chénier, ce sont là les seuls témoignages, les inspirations les plus honorables et les plus mémorables qu'ait laissées cette littérature, ou ce projet de littérature qui ne s'est point réalisé. » (Sainte Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, 2e leçon.)

2. Condillac, cité, à ce point de vue, à côté de Montesquieu et de Rousseau, n'est guère à sa place; à moins que, de son sérieux d'esprit, de son indépendance de pensée comme philosophe, et de son commerce avec les principaux auteurs de l'*Encyclopédie*, on ne lui fasse un titre à l'appréciation dont il est ici l'objet.

le genre licencieux et frivole qu'on a voulu profiter de la liberté que l'on croyait avoir acquise en littérature[1].

On se rappelait la réputation que la gaîté française avait méritée dans toute l'Europe, et l'on croyait la conserver en s'abandonnant à tout ce que réprouvent et la délicatesse et le bon goût. J'ai dit précédemment toutes les causes qui ont donné naissance à la grâce française; il n'en est aucune qui subsiste maintenant, il n'en est aucune qui puisse se renouveler, si la combinaison que l'on suppose admet la liberté et l'égalité politique.

Les modèles pleins de grâce que nous avons dans la langue, pourront servir de guide aux Français, mais comme ils en servent aux nations étrangères. Ce qui renouvelait en France le même esprit, c'était le ton, les manières de ce qu'on appelait la bonne compagnie. Dans un pays où il y aura de la liberté, l'on s'occupera beaucoup plus souvent, en société, des affaires politiques que de l'agrément des formes et du charme de la plaisanterie. Dans un pays où subsistera l'égalité politique, tous les genres de mérite seront admis, et il n'existera point une société exclusive, consacrée uniquement à la perfection de l'esprit de société, et réunissant en elle tout l'ascendant de la fortune et du pouvoir. Or, sans ce tribunal toujours existant, l'esprit des jeunes gens ne peut se former au tact délicat, à la nuance fine et juste, qui seule donne aux écrits, dans le genre léger, cette grâce de convenance et ce mérite de goût tant admiré dans quelques écrivains français, et particulièrement dans les pièces fugitives de Voltaire.

---

1. « Le genre licencieux! Mme de Staël touche ici à la plaie du Directoire, à ce qui fait que cette littérature aurait eu peine à vivre d'une vie saine et vigoureuse, même quand le régime se serait prolongé. La licence, due à l'absence de tout frein dans l'opinion, et à ce déchaînement d'épicuréisme qui suit un lendemain de terreur, passa toutes les bornes, et fit, à certains égards, de ce temps une orgie dont le renom est devenu proverbial. Les deux dernières années du Directoire sont marquées par des publications dont la liste suffirait pour indiquer l'étendue et la profondeur du mal. » (Sainte-Beuve, *Ibid.*)

La littérature se perdra complètement en France, si l'on multiplie ces essais prétendus gracieux[1] qui ne nous rendent plus que ridicules : on peut encore trouver de la vraie gaîté dans le bon comique; mais quant à cette gaîté badine dont on nous a accablés presque au milieu de tous nos malheurs, si l'on en excepte quelques hommes qui se souviennent encore du temps passé, toutes les tentatives nouvelles en ce genre corrompent le goût littéraire en France, et nous mettent au-dessous de tous les peuples sérieux de l'Europe.

Avant la Révolution, l'on avait souvent remarqué qu'un Français, étranger à la société des premières classes, se faisait reconnaître comme inférieur dès qu'il voulait plaisanter; tandis qu'un Anglais ayant toujours de la gravité et de la simplicité dans les manières, vous pouviez plus difficilement savoir en l'écoutant à quel rang de la société il appartenait. Il faut, malgré les différences qui existeront longtemps encore entre les deux nations, que les écrivains français se hâtent d'apercevoir qu'ils n'ont plus les mêmes moyens de succès dans l'art de la plaisanterie; et, loin de penser que la Révolution leur ait donné plus de latitude à cet égard, ils doivent veiller avec plus de soin sur le bon goût, puisque la société et toutes les sociétés, confondues après une révolution, n'offrent presque plus de bons modèles, et n'inspirent pas ces habitudes de tous les jours, qui font de la grâce et du goût votre propre nature, sans que la réflexion ait besoin de vous les rappeler.

---

1. Ceci vise, et très justement, les Dorat, les Boufflers, toute cette école dégénérée de Voltaire dans la poésie de salon, toute cette littérature affadissante de madrigaux et d'épigrammes, qui, sous le Directoire, continuait à s'épanouir dans l'*Almanach des Muses* et ailleurs. — Peut-être, dans cette guerre légitime aux badinages surannés, et en faveur d'une simplicité et d'une gravité nouvelles, Mme de Staël fait-elle un peu trop bon marché des formes légères, de la grâce piquante, du tour d'esprit plaisant, à la française, ou même à la gauloise, qui, en certains écrits, peuvent très bien s'allier au sérieux de la pensée, au fond solide et utile, dans une littérature démocratique. Peut-être entre-t-il un peu d'esprit génevois, et quelque austérité républicaine à la Jean-Jacques, dans les exclusions auxquelles, ici ou là, elle se laisse entraîner, parmi ces judicieux conseils aux écrivains de son temps.

Les préceptes du goût, dans leur application à la littérature républicaine, sont d'une nature plus simple, mais non moins rigoureuse que les préceptes du goût adoptés par les écrivains du siècle de Louis XIV. Sous la monarchie, une foule d'usages substituaient quelquefois le ton de la convenance à celui de la raison, les égards de la société aux sentiments du cœur; mais dans une république, le goût ne devant consister que dans la connaissance parfaite de tous les rapports vrais et durables, manquer aux principes de ce goût, ce serait ignorer la véritable nature des choses.

Il était souvent nécessaire, sous la monarchie, de déguiser une censure hardie, de voiler une opinion nouvelle sous la forme des préjugés reçus; et le goût qu'il fallait apporter dans ces différentes tournures exigeait une finesse d'esprit singulièrement délicate. Mais la parure de la vérité, dans un pays libre, est d'accord avec la vérité même. L'expression et le sentiment doivent dériver de la même source.

L'on n'est point astreint, dans un pays libre, à se renfermer toujours dans le cercle des mêmes opinions, et la variété des formes n'est point nécessaire pour cacher la monotonie des idées. L'intérêt de la progression existe toujours, puisque les préjugés ne mettent point de bornes à la carrière de la pensée; l'esprit donc, n'ayant plus à lutter contre l'ennui, acquiert plus de simplicité, et ne risque point, pour ranimer l'attention, ces grâces maniérées que réprouve le goût naturel.

Un tour de force assez difficile, qu'on se permettait dans l'ancien régime, c'était l'art d'offenser les mœurs sans blesser le goût, et de jouer avec la morale, en mettant autant de délicatesse dans l'expression que d'indécence dans les principes. Rien heureusement ne convient moins que ce talent aux vertus, comme à l'esprit que doivent avoir des républicains. Dès qu'on briserait une barrière, on n'en respecterait plus aucune; les rapports de la société n'auraient pas assez de puissance pour arrêter encore, quand les liens sacrés ne retiendraient plus.

D'ailleurs, il faut, pour réussir dans ce genre dangereux, qui réunit la grâce des formes à la dépravation des sentiments, une finesse d'esprit extraordinaire; et l'exercice un peu fort de ses facultés, auquel on est appelé dans une république, fait perdre cette finesse. Le tact le plus délicat est nécessaire pour donner à l'immoralité cette grâce, sans laquelle les hommes même les plus corrompus repousseraient avec dégoût les tableaux et les principes du vice.

Un homme d'esprit disait : *Le bonheur est un état sérieux.* On peut en affirmer autant de la liberté. La dignité d'un citoyen est plus importante que celle d'un sujet; car, dans une république, il faut que chaque homme de talent soit un obstacle de plus à l'usurpation politique. Cette honorable mission dont on est revêtu par sa propre conscience, c'est la noblesse du caractère qui peut seule lui donner quelque force.

On a vu des hommes autrefois réunir l'élévation des manières à l'usage presque habituel de la plaisanterie; mais cette réunion suppose une perfection de goût et de délicatesse, un sentiment de sa supériorité, de son pouvoir, de son rang même, que ne développe pas l'éducation de l'égalité. Cette grâce, tout à la fois imposante et légère, ne doit pas convenir aux mœurs républicaines; elle caractérise trop distinctement les habitudes d'une grande fortune et d'un état élevé. La pensée est plus démocratique; elle croît au hasard parmi tous les hommes assez indépendants pour avoir quelque loisir. C'est donc elle, avant tout, qu'il faut encourager, en se livrant moins en littérature aux objets qui appartiennent exclusivement à la grâce des formes.

Ce que notre destinée a eu de terrible, force à penser; et si les malheurs des nations grandissent les hommes, c'est en les corrigeant de ce qu'ils avaient de frivole, c'est en concentrant, par la terrible puissance de la douleur, leurs facultés éparses.

Il faut consacrer le goût en littérature à l'ornement des idées;

son utilité n'en sera pas moins grande; car il est prouvé que les idées les plus profondes et les sentiments les plus nobles ne produisent aucun effet, si des défauts de goût remarquables détournent l'attention, brisent l'enchaînement des pensées, ou déconcertent la suite d'émotions qui conduit votre esprit à de grands résultats, et votre âme à des impressions durables.

De la Littérature.

Bonaparte en 1797.

... Le Directoire n'était point enclin à la paix, non qu'il voulût étendre la domination française au delà du Rhin et des Alpes, mais parce qu'il croyait la guerre utile à la propagation du système républicain. Son plan était d'entourer la France d'une ceinture de républiques, telles que celles de Hollande, de Suisse, de Piémont, de Lombardie, de Gênes. Partout il établissait un directoire, deux conseils de députés, enfin une constitution semblable en tout à celle de France. C'est un des grands défauts des Français, résultat de leurs habitudes sociales, que de s'imiter les uns les autres, et de vouloir qu'on les imite. Ils prennent les variétés naturelles dans la manière de penser de chaque homme, ou même de chaque nation, pour un esprit d'hostilité contre eux.

Le général Bonaparte était assurément moins sérieux et moins sincère dans l'amour des idées républicaines que le Directoire, mais il avait beaucoup plus de sagesse dans l'appréciation des circonstances.

Il pressentit que la paix allait devenir populaire en France, parce que les passions s'apaisaient, et qu'on était las des sacrifices; en conséquence il signa le traité de Campo-Formio avec l'Autriche. Mais ce traité contenait la cession de la république de Venise, et l'on ne conçoit pas encore comment il parvint à

déterminer ce Directoire, qui pourtant était, à certains égards, républicain, au plus grand attentat qu'on pût commettre d'après ses propres principes[1]. A dater de cet acte, non moins arbitraire que le partage de la Pologne, il n'a plus existé dans le gouvernement de la France aucun respect pour aucune doctrine politique, et le règne d'un homme a commencé quand celui des principes a fini.

Le général Bonaparte se faisait remarquer alors par son caractère et son esprit autant que par ses victoires, et l'imagination des Français commençait à s'attacher vivement à lui. On citait ses proclamations aux républiques cisalpine et ligurienne. Dans l'une on remarquait cette phrase : *Vous étiez divisés et pliés par la tyrannie; vous n'étiez pas en état de conquérir la liberté.* Dans l'autre : *Les vraies conquêtes, les seules qui ne coûtent point de regrets, ce sont celles que l'on fait sur l'ignorance.* Il régnait un ton de modération et de noblesse dans son style, qui faisait contraste avec l'âpreté révolutionnaire des chefs civils de la France. Le guerrier parlait alors en magistrat, tandis que les magistrats s'exprimaient avec la violence militaire. Le général Bonaparte n'avait point mis à exécution dans son armée les lois contre les émigrés. On disait qu'il aimait beaucoup sa femme, dont le caractère était plein de douceur; on assurait qu'il était sensible aux beautés d'Ossian[2]; on se plaisait à lui croire toutes

---

1. Le mot d'*attentat* n'est sans doute pas trop fort en parlant d'un tel acte, où le droit des nations était si cruellement foulé aux pieds. Il est vrai que le gouvernement de Venise avait gravement compromis la vieille république par l'insurrection et les massacres du commencement de 1797. L'Autriche, par le même traité qui lui abandonnait Venise et la Dalmatie, reconnaissait à la France la *possession de la Belgique et de la rive gauche du Rhin.* La France atteignait enfin ses limites naturelles! Le traité de Campo-Formio, sur le mauvais côté duquel Mme de Staël se plaît à insister, fut publié au milieu des transports de la joie universelle.

2. On disait vrai. — Dans ces années, le vieux barde écossais (inventé par Macpherson) était au nombre des lectures à la mode. Le jeune général s'était laissé prendre aux chants épiques dont Fingal est le héros. Ossian fut mis dans la petite bibliothèque de livres de chevet qu'il emporta en Égypte. On sait aussi qu'il revenait parfois à Ossian dans ses tristes loisirs de Sainte-Hélène.

les qualités généreuses qui donnent un beau relief aux facultés extraordinaires. On était d'ailleurs si fatigué des oppresseurs empruntant le nom de la liberté, et des opprimés regrettant l'arbitraire, que l'admiration ne savait où se prendre; et le général Bonaparte semblait réunir tout ce qui devait la captiver.

C'est avec ce sentiment du moins que je le vis pour la première fois à Paris. Je ne trouvai pas de paroles pour lui répondre, quand il vint à moi me dire qu'il avait cherché mon père à Coppet, et qu'il regrettait d'avoir passé en Suisse sans le voir. Mais lorsque je fus un peu remise du trouble de l'admiration, un sentiment de crainte très prononcé lui succéda. Bonaparte alors n'avait aucune puissance; on le croyait même assez menacé par les soupçons ombrageux du Directoire; ainsi, la crainte qu'il inspirait n'était causée que par le singulier effet de sa personne sur presque tous ceux qui l'approchent. J'avais vu des hommes très dignes de respect, j'avais vu aussi des hommes féroces : il n'y avait rien dans l'impression que Bonaparte produisit sur moi qui pût me rappeler ni les uns ni les autres. J'aperçus assez vite, dans les différentes occasions que j'eus de le rencontrer pendant son séjour à Paris, que son caractère ne pouvait être défini par les mots dont nous avons coutume de nous servir; il n'était ni bon, ni violent, ni doux, ni cruel, à la façon des individus à nous connus. Un tel être, n'ayant point de pareil, ne pouvait ni ressentir, ni faire éprouver aucune sympathie : c'était plus ou moins qu'un homme. Sa tournure, son esprit, son langage sont empreints d'une nature étrangère, avantage de plus pour subjuguer les Français, ainsi que je l'ai dit ailleurs.

Loin de me rassurer, en voyant Bonaparte plus souvent, il m'intimidait toujours davantage. Je sentais confusément qu'aucune émotion du cœur ne pouvait agir sur lui. Il regarde une créature humaine comme un fait ou comme une chose, mais non comme un semblable. Il ne hait pas plus qu'il n'aime; il

n'y a que lui pour lui[1] ; tout le reste des créatures sont des chiffres. La force de sa volonté consiste dans l'imperturbable calcul de son égoïsme ; c'est un habile joueur d'échecs, dont le genre humain est la partie adverse qu'il se propose de faire échec et mat. Ses succès tiennent autant aux qualités qui lui manquent, qu'aux talents qu'il possède. Ni la pitié, ni l'attrait, ni la religion, ni l'attachement à une idée quelconque, ne sauraient le détourner de sa direction principale. Il est pour son intérêt ce que le juste doit être pour la vertu : si le but était bon, sa persévérance serait belle.

Chaque fois que je l'entendais parler, j'étais frappée de sa supériorité ; elle n'avait pourtant aucun rapport avec celle des

---

1. *Il n'y a que lui pour lui.* Et plus loin : ... *Il méprisait la nation dont il voulait les suffrages... Nulle étincelle d'enthousiasme ne se mêlait à son besoin d'étonner l'espèce humaine.* — Est-ce vraiment là le Bonaparte de 1797 ? Quoi ? Au retour de Rivoli et d'Arcole, au lendemain de Campo-Formio, au lendemain de l'entrée du jeune général à l'Institut, aux premiers jours de l'union avec cette Joséphine adorée, dans cette aurore éblouissante de gloire et de bonheur, voilà, en réalité et au fond, l'homme que vous prétendez nous montrer ? L'ambition, dès lors, était immense, si vous voulez ; mais une ambition froide, sans enthousiasme, toute de calcul, exclusive de toute sympathie humaine, un égoïsme absolu avait-il donc tout envahi déjà dans cette extraordinaire nature, tout desséché ? A tel point qu'il était permis aux clairvoyants de dire :

Læva sub parte mamillæ
Nil salit arcadico juveni ?

Une grande voix a dit : « Loin de nous les héros sans humanité ! Ils pourront bien forcer les respects et ravir l'admiration, comme font tous les objets extraordinaires ; *mais ils n'auront pas les cœurs* (*). » Eh bien, il les avait alors, les cœurs, et il les a eus pendant un temps encore ! Par quels secrets ? N'était-ce que fascination trompeuse d'un côté, immense crédulité de l'autre ? — Mme de Staël écrivait ceci en 1816, dominée par ses impressions dernières au point de ne plus retrouver, ressaisir celles d'autrefois, éléments nécessaires, elles aussi, d'un jugement d'ensemble sur le personnage. Elle voyait trop le Bonaparte de 1797 à travers le Napoléon de 1808, le jeune héros populaire, la légitime idole d'un grand peuple, à travers l'insatiable conquérant, le despote enivré de sa fortune, et pesant sur le monde. — Une autre femme d'esprit et de talent rare, très partiale aussi contre Napoléon, Mme de Rémusat, est cependant plus équitable à son égard : en le jugeant, dans ses *Mémoires*, elle tient plus compte de la différence des temps et des moments, et suit pas à pas, dans le progrès de sa trop rapide métamorphose en despote, le grand homme qu'elle observe.

(*) Bossuet, Oraison funèbre de Condé.

hommes instruits et cultivés par l'étude ou la société, tels que l'Angleterre et la France peuvent en offrir des exemples. Mais ses discours indiquaient le tact des circonstances, comme le chasseur a celui de sa proie. Quelquefois il racontait les faits politiques et militaires de sa vie d'une façon très intéressante; il avait même, dans les récits qui permettaient de la gaîté, un peu de l'imagination italienne. Cependant rien ne pouvait triompher de mon invincible éloignement pour ce que j'apercevais en lui. Je sentais dans son âme une épée froide et tranchante qui glaçait en blessant; je sentais dans son esprit une ironie profonde à laquelle rien de grand ni de beau, pas même sa propre gloire, ne pouvait échapper; car il méprisait la nation dont il voulait les suffrages, et nulle étincelle d'enthousiasme ne se mêlait à son besoin d'étonner l'espèce humaine.

Ce fut dans l'intervalle entre le retour de Bonaparte et son départ pour l'Égypte, c'est-à-dire, vers la fin de 1797, que je le vis plusieurs fois à Paris; et jamais la difficulté de respirer que j'éprouvais en sa présence ne put se dissiper. J'étais un jour à table entre lui et l'abbé Sieyès : singulière situation, si j'avais pu prévoir l'avenir! J'examinais avec attention la figure de Bonaparte; mais, chaque fois qu'il découvrait en moi des regards observateurs, il avait l'art d'ôter à ses yeux toute expression, comme s'ils fussent devenus de marbre. Son visage était alors immobile, excepté un sourire vague qu'il plaçait sur ses lèvres à tout hasard, pour dérouter quiconque voudrait observer les signes extérieurs de sa pensée[1].

Considérations sur la Révolution française.

---

1. Les mémoires du temps ne s'accordent nullement à représenter le jeune général avec ce masque dédaigneux, ces airs de sphinx impénétrable et ces manières glaçantes dont elle était, dit-elle, oppressée. Il se peut bien que, dans leurs premières entrevues, elle se soit heurtée à des froideurs dont elle était involontairement la cause, qu'elle s'attirait elle-même en sollicitant trop vivement l'attention du grand homme naissant, en faisant auprès de lui, comme on dit, trop de frais de pensée et de parole. Il n'aimait pas les femmes qui parlaient

De la constitution consulaire de l'an VIII.

Une commission, composée de cinquante membres des Cinq cents et des Anciens, fut chargée de discuter avec le général Bonaparte la constitution qu'on allait proclamer. Quelques-uns de ses membres, qui avaient sauté la veille par la fenêtre pour échapper aux baïonnettes[1], traitaient sérieusement les questions abstraites des lois nouvelles, comme si l'on avait pu supposer encore que l'autorité de ces lois serait respectée.

On nous racontait tous les soirs les séances de Bonaparte avec son comité, et ces récits auraient pu nous amuser, s'ils ne nous avaient pas profondément attristés sur le sort de la France. La servilité de l'esprit de courtisan commençait à se développer dans les hommes qui avaient montré le plus d'âpreté révolutionnaire. Ces féroces jacobins préludaient aux rôles de barons et de comtes qui leur étaient destinés par la suite, et tout annonçait que leur intérêt personnel serait le vrai Protée qui prendrait à volonté les formes les plus diverses.

Pendant cette discussion, je rencontrai un conventionnel que je ne nommerai point; car pourquoi nommer, quand la vérité du tableau ne l'exige pas? Je lui exprimai mes alarmes sur la liberté. « Oh! me répondit-il, Madame, nous en sommes arrivés » au point de ne plus songer à sauver les principes de la Révo-

---

de tout, même supérieurement, les femmes éloquentes, les femmes influentes. Une anecdote qu'on a racontée souvent, et qui paraît authentique, permet de croire qu'il y eut dans leurs premières rencontres trop de brillantes avances d'un côté, et de l'autre, par contre-coup, trop peu d'accueil, une réserve sèche, traversée de franchises déconcertantes. Un jour, dans un certain courant de conversation, elle lui aurait demandé quel était, selon lui, le plus éminent mérite de femme, quelle était la femme supérieure et la première de son sexe, et il aurait répondu, en homme agacé et peu courtois : « Celle qui a eu beaucoup d'enfants. » De telles répliques la laissaient aussi froissée que désenchantée. Leur brouille politique de 1800, ou d'un peu plus tôt, ne fit donc que s'ajouter à un état antérieur d'antipathie réciproque.

1. Journée du 19 brumaire, à Saint-Cloud.

» lution, mais seulement les hommes qui l'ont faite. » Certes, ce vœu n'était pas celui de la France.

On croyait que Sieyès présenterait toute rédigée cette fameuse constitution dont on parlait depuis dix ans comme de l'arche d'alliance qui devait réunir tous les partis; mais, par une bizarrerie singulière, il n'avait rien d'écrit sur ce sujet. La supériorité de l'esprit de Sieyès ne saurait l'emporter sur la misanthropie de son caractère; la race humaine lui déplaît, et il ne sait pas traiter avec elle : on dirait qu'il voudrait avoir affaire à autre chose qu'à des hommes, et qu'il renonce à tout, faute de pouvoir trouver sur la terre une espèce plus selon son goût[1]. Bonaparte, qui ne perdait son temps ni dans la contemplation des idées abstraites, ni dans le découragement de l'humeur, aperçut très vite en quoi le système de Sieyès pouvait lui être utile; c'était parce qu'il anéantissait très artistement les élections populaires : Sieyès y substituait des listes de candidats sur lesquelles le Sénat devait choisir les membres du Corps législatif et du Tribunat[2]; car on mettait, je ne sais pourquoi,

---

1. Dans une revue des membres les plus célèbres de l'Assemblée constituante, Mme de Staël a dit de Sieyès : « Au premier rang du côté populaire, on remarquait l'abbé Sieyès, isolé par son caractère, bien qu'entouré des admirateurs de son esprit. Il avait mené jusqu'à quarante ans une vie solitaire, réfléchissant sur les questions politiques, et portant une grande force d'abstraction dans cette étude; mais il était peu fait pour communiquer avec les autres hommes, tant il s'irritait aisément de leurs travers, et tant il les blessait par les siens. Toutefois, comme il avait un esprit supérieur et des façons de s'exprimer laconiques et tranchantes, c'était la mode, dans l'Assemblée, de lui montrer un respect presque superstitieux. Mirabeau ne demandait pas mieux que d'accorder au silence de l'abbé Sieyès le pas sur sa propre éloquence, car ce genre de rivalité n'est pas redoutable. On croyait à Sieyès, à cet homme mystérieux, des secrets sur les constitutions, dont on espérait toujours des effets étonnants, quand il les révélerait. Quelques jeunes gens, et même des esprits d'une grande force, professaient la plus haute admiration pour lui, et on s'accordait à le louer aux dépens de tout autre, parce qu'il ne se faisait jamais juger en entier dans aucune circonstance. » (*Considérations sur la Révolution*, IIe Partie, ch. VI.)

2. Selon cette constitution de l'an VIII, le Sénat, corps suprême, élisait les consuls, les législateurs, les tribuns sur une liste *nationale* renfermant cinq mille noms, et formée par les votes de cinquante mille individus, eux-mêmes désignés par cinq cent mille autres, lesquels, enfin, étaient nommés par tous les citoyens. Les assemblées à qui il appartenait de discuter et de voter les lois, étaient ainsi

trois corps dans cette constitution, et même quatre, si l'on y comprend le conseil d'État, dont Bonaparte s'est si bien servi depuis. Quand le choix des députés n'est pas purement ou directement fait par le peuple, il n'y a plus de gouvernement représentatif; des institutions héréditaires peuvent acccompagner celle de l'élection, mais c'est en elle que consiste la liberté. Aussi l'important pour Bonaparte était-il de paralyser l'élection populaire, parce qu'il savait bien qu'elle est inconciliable avec le despotisme.

Dans cette constitution, le Tribunat, composé de cent personnes, devait parler, et le Corps législatif, composé de deux cent cinquante, devait se taire; mais on ne concevait pas pourquoi l'on donnait à l'un cette permission, en imposant à l'autre cette contrainte. Le Tribunat et le Corps législatif n'étaient point assez nombreux en proportion de la population de la France, et toute l'importance politique devait se concentrer dans le Sénat conservateur qui réunissait tous les pouvoirs hors un seul, celui qui naît de l'indépendance de fortune. Les sénateurs n'existaient que par les appointements qu'ils recevaient du pouvoir exécutif. Le Sénat n'était en effet que le masque de la tyrannie; il donnait aux ordres d'un seul l'apparence d'être discutés par plusieurs.

Quand Bonaparte fut assuré de n'avoir affaire qu'à des hommes payés, divisés en trois corps, et nommés les uns par les autres, il se crut certain d'atteindre son but. Ce beau nom de tribun signifiait des pensions pour cinq ans; ce grand nom de sénateur signifiait des canonicats à vie, et il comprit bien vite que les uns voudraient acquérir ce que les autres désireraient conserver. Bonaparte se faisait dire sa volonté sur divers

---

le produit d'une élection à quatre degrés. — Le Sénat, une fois nommé par les consuls, se recruta lui-même; il devait, à chaque vacance, élire un nouveau membre sur une liste de trois candidats, formée par le premier consul, le Corps législatif et le Tribunat.

tons, tantôt par la voix sage du Sénat, tantôt par les cris commandés des tribuns, tantôt par le scrutin silencieux du Corps législatif; et ce chœur à trois parties était censé l'organe de la nation, quoiqu'un même maître en fût le coryphée.

L'œuvre de Sieyès fut sans doute altérée par Bonaparte. Sa vue longue d'oiseau de proie lui fit découvrir et supprimer tout ce qui, dans les institutions proposées, pouvait un jour amener quelque résistance; mais Sieyès avait perdu la liberté, en substituant quoi que ce fût à l'élection populaire.

Bonaparte lui-même n'aurait peut-être pas été assez fort pour opérer alors un tel changement dans les principes généralement admis; il fallait que le philosophe servît à cet égard les desseins de l'usurpateur. Non assurément que Sieyès voulût établir la tyrannie en France; on doit lui rendre la justice qu'il n'y a jamais pris part : et d'ailleurs, un homme d'autant d'esprit ne peut aimer l'autorité d'un seul, si ce seul n'est pas lui-même. Mais, par sa métaphysique, il embrouilla la question la plus simple, celle de l'élection; et c'est à l'ombre de ces nuages que Bonaparte s'introduisit impunément dans le despotisme.

Considérations sur la Révolution française.

Commencements de l'empire.

La motion pour appeler Bonaparte à l'empire fut faite dans le Tribunat par un conventionnel, autrefois jacobin, appuyée par Jaubert, avocat et député du commerce de Bordeaux, et secondée par Siméon, homme d'esprit et de sens, qui avait été proscrit sous la république comme royaliste. Bonaparte voulait que les partisans de l'ancien régime et ceux des intérêts permanents de la nation fussent réunis pour le choisir. Il fut convenu qu'on ouvrirait des registres dans toute la France pour que chacun exprimât son vœu, relativement à l'élévation de Bonaparte

sur le trône. Mais, sans attendre ce résultat, quelque préparé qu'il fût, il prit le titre d'empereur par un sénatus-consulte, et ce malheureux sénat n'eut pas même la force de mettre des bornes constitutionnelles à cette nouvelle monarchie. Un tribun, dont je voudrais oser dire le nom[1], eut l'honneur d'en faire la motion spéciale. Bonaparte, pour aller habilement au-devant de cette idée, fit venir chez lui quelques sénateurs, et leur dit : « Il m'en coûte beaucoup de me placer ainsi en évidence; » j'aime mieux ma situation actuelle. Toutefois, la continua- » tion de la république n'est plus possible; on est blasé sur ce » genre-là; je crois que les Français veulent la royauté. J'avais » d'abord pensé à rappeler les vieux Bourbons; mais cela n'au- » rait fait que les perdre et moi aussi. Ma conscience me dit » qu'il faut à la fin un homme à la tête de tout ceci; cependant » peut-être vaudrait-il mieux encore attendre... J'ai vieilli la » France d'un siècle depuis quatre ans; la liberté, c'est un bon » code civil, et les nations modernes ne se soucient que de la » propriété. Cependant, si vous m'en croyez, nommez un comité, » organisez la constitution, et, je vous le dis naturellement, » ajouta-t-il en souriant, prenez des précautions contre ma » tyrannie; prenez-en, croyez-moi. » Cette apparente bonhomie séduisit les sénateurs, qui, au reste, ne demandaient pas mieux que d'être séduits. L'un d'eux, homme de lettres assez distingué, mais l'un de ces philosophes qui trouvent toujours des motifs philanthropiques pour être contents du pouvoir, disait à un de ses amis : « C'est admirable! avec quelle simplicité l'em- » pereur se laisse tout dire! L'autre jour, je lui ai démontré » pendant une heure de suite qu'il fallait absolument fonder la » dynastie nouvelle sur une charte qui assurât les droits de la » nation. — Et que vous a-t-il répondu? lui demanda-t-on. — Il » m'a frappé sur l'épaule avec une bonté parfaite, et il m'a dit : » Vous avez tout à fait raison, mon cher sénateur; mais, fiez-

1. M. Gallois.

» vous à moi, ce n'est pas le moment. » Et ce sénateur, comme beaucoup d'autres, se contentait du plaisir d'avoir parlé, lors même que son opinion n'était pas le moins du monde adoptée. Les besoins de l'amour-propre, chez les Français, l'emportent de beaucoup sur ceux du caractère.

Une chose bien bizarre, et que Bonaparte a pénétrée avec une grande sagacité, c'est que les Français, qui saisissent le ridicule avec tant d'esprit, ne demandent pas mieux que de se rendre ridicules eux-mêmes, dès que leur vanité y trouve son compte d'une autre manière. Rien en effet ne prête plus à la plaisanterie que la création d'une noblesse toute nouvelle, telle que Bonaparte l'établit pour le soutien de son nouveau trône. Les princesses et les reines, citoyennes de la veille, ne pouvaient s'empêcher de rire elles-mêmes, en s'entendant appeler Votre Majesté. D'autres, plus sérieux, se faisaient répéter le titre de Monseigneur du matin au soir, comme le Bourgeois gentilhomme. On consultait les vieilles archives, pour retrouver les meilleurs documents sur l'étiquette ; des hommes de mérite s'établissaient gravement à composer des armoiries pour les nouvelles familles : enfin, il n'y avait pas de jour qui ne donnât lieu à quelque situation digne de Molière ; mais la terreur, qui faisait le fond du tableau, empêchait que le grotesque de l'avant-scène ne fût bafoué comme il aurait dû l'être. La gloire des généraux français relevait tout, et les courtisans obséquieux se glissaient à l'ombre des militaires, qui méritaient sans doute les honneurs sévères d'un État libre, mais non les vaines décorations d'une semblable cour. La valeur et le génie descendent du ciel, et ceux qui en sont doués n'ont pas besoin d'autres ancêtres. Les distinctions accordées dans les républiques ou dans les monarchies limitées, doivent être la récompense de services rendus à la patrie, et tout le monde y peut également prétendre ; mais rien ne sent le despotisme tartare comme cette foule d'honneurs émanant d'un seul homme, et dont son caprice est la source.

Des calembours sans fin furent lancés contre la noblesse de la

veille; on citait mille mots des dames nouvelles, qui supposaient peu d'usage des bonnes manières. Et en effet, ce qu'il y a de plus difficile à apprendre, c'est le genre de politesse qui n'est ni cérémonieux ni familier; cela semble peu de chose, mais il faut que cela vienne du fond de nous-mêmes; car personne ne l'acquiert, quand les habitudes de l'enfance ou l'élévation de l'âme ne l'inspirent pas.

Dix années d'exil.

De la conduite de Napoléon envers le continent européen.

Deux plans de conduite très différents s'offraient à Bonaparte, lorsqu'il se fit couronner empereur de France. Il pouvait se borner à la barrière du Rhin et des Alpes, que l'Europe ne lui disputait plus, après la bataille de Marengo, et rendre la France, ainsi agrandie, le plus puissant empire du monde. L'exemple de la liberté constitutionnelle en France aurait agi graduellement, mais avec certitude, sur le reste de l'Europe. On n'aurait plus entendu dire que la liberté ne peut convenir qu'à l'Angleterre, parce qu'elle est une île; qu'à la Hollande, parce qu'elle est une plaine; qu'à la Suisse, parce que c'est un pays de montagnes; et l'on aurait vu une monarchie continentale fleurir à l'ombre de la loi, qui, après la religion dont elle émane, est ce qu'il y a de plus saint sur la terre.

Beaucoup d'hommes de génie ont épuisé tous leurs efforts pour faire un peu de bien, pour laisser quelques traces de leurs institutions après eux. La destinée, prodigue envers Bonaparte, lui remit une nation, de quarante millions d'hommes alors, une nation assez aimable pour influer sur l'esprit et les goûts européens. Un chef habile, à l'ouverture de ce siècle, aurait pu rendre la France heureuse et libre sans aucun effort, seulement avec quelques vertus. Napoléon est plus coupable encore pour le bien qu'il n'a pas fait, que pour les maux dont on l'accuse.

Enfin, si sa dévorante activité se trouvait à l'étroit dans la plus belle des monarchies, si c'était un trop misérable sort pour un Corse, sous-lieutenant en 1790, de n'être qu'empereur de France, il fallait au moins qu'il soulevât l'Europe au nom de quelques avantages pour elle. Le rétablissement de la Pologne, l'indépendance de l'Italie, l'affranchissement de la Grèce, avaient de la grandeur : les peuples pouvaient s'intéresser à la renaissance des peuples. Mais fallait-il inonder la terre de sang pour que le prince Jérôme prît la place de l'électeur de Hesse, et pour que les Allemands fussent gouvernés par des administrateurs français, qui prenaient chez eux des fiefs dont ils savaient à peine prononcer les titres, bien qu'il les portassent, mais dont ils touchaient très facilement les revenus dans toutes les langues? Pourquoi l'Allemagne se serait-elle soumise à l'influence française? Cette influence ne lui apportait aucune lumière nouvelle[1], et n'établissait chez elle d'autres institutions libérales que des contributions et des conscriptions, encore plus fortes que toutes celles qu'avaient jamais imposées ses anciens maîtres. Il y avait sans doute beaucoup de changements raisonnables à faire dans les constitutions de l'Allemagne; tous les hommes éclairés le savaient, et pendant longtemps aussi ils s'étaient montrés favorables à la cause de la France, parce qu'ils en espéraient l'amélioration de leur sort. Mais, sans parler de la juste indignation que tout peuple doit ressentir à l'aspect des soldats étrangers sur son territoire, Bonaparte ne faisait rien en Allemagne que dans le but d'y établir son pouvoir et celui de sa famille : une telle nation était-elle faite pour servir de piédestal à son égoïsme? L'Espagne aussi devait repousser avec horreur les

---

1. *Aucune lumière nouvelle*, est bien sévère. Il n'apportait pas d'institutions libérales aux nations dont il devenait le maître ou le puissant protecteur; mais peut-on méconnaître ce qu'il faisait, dans les moments de paix trop rares, ou tentait de faire, pour l'*ordre*, le bon état des peuples, avec cet instinct organisateur, ce génie d'administration que nul conquérant, peut-être, n'a possédé au même degré?

perfides moyens que Bonaparte employa pour l'asservir. Qu'offrait-il donc aux empires qu'il voulait subjuguer? Était-ce de la liberté? était-ce de la force? était-ce de la richesse? Non; c'était lui, toujours lui, dont il fallait se récréer, en échange de tous les biens de ce monde...

Les biens de détail opérés par Bonaparte chez les nations, les grandes routes nécessaires à ses projets, les monuments consacrés à sa gloire, quelques restes des institutions libérales de l'Assemblée constituante dont il permettait quelquefois l'application hors de France, tels que l'amélioration de la jurisprudence, celle de l'éducation publique, les encouragements donnés aux sciences[1]; tous ces biens, dis-je, quelque désirables qu'ils fussent, ne pouvaient compenser le joug avilissant qu'il faisait peser sur les caractères. Quel homme supérieur a-t-on vu se développer sous son règne? Quel homme verra-t-on, même de longtemps, là où il a dominé? S'il avait voulu le triomphe d'une liberté sage et digne, l'énergie se serait montrée de toutes parts, et une nouvelle impulsion eût animé le monde civilisé. Mais Bonaparte n'a pas concilié à la France l'amitié d'une nation. Il a fait des mariages, des arrondissements, des réunions; il a taillé les cartes de géographie, et compté les âmes à la manière admise depuis pour compléter les domaines des princes; mais où a-t-il implanté ces principes politiques qui sont les remparts, les trésors et la gloire de l'Angleterre? ces institutions invincibles, dès qu'elles ont duré dix ans? car elles ont alors donné tant de bonheur, qu'elles rallient tous les citoyens d'un pays à leur défense[2].

---

1. *L'amélioration de la jurisprudence, celle de l'éducation publique, les encouragements donnés aux sciences*, c'étaient là plus que des *biens de détail*, c'étaient de réels et considérables bienfaits, et, là où ils ont été répandus par Napoléon, l'histoire lui en doit tenir compte.

2. Sans doute, les institutions libres deviennent chères aux peuples qui les possèdent et qui leur doivent tant de biens. Mais s'il s'agit ici, en particulier, comme il semble, de la monarchie représentative, conçue d'après celle des Anglais, l'éloge peut sembler exagéré. Ce régime politique n'a pas eu, partout où

Malgré tout, même en 1811, les Allemands appelaient encore Bonaparte l'homme de la destinée; l'imagination de quelques Anglais même était ébranlée par ses talents extraordinaires. La Pologne et l'Italie espéraient encore de lui leur indépendance, et la fille des Césars était devenue son épouse. Cet insigne honneur lui causa comme un transport de joie, étranger à sa nature; et, pendant quelque temps, on dut croire que cette illustre compagne pourrait changer le caractère de celui que le sort avait rapproché d'elle. Il ne fallait encore, à cette époque, à Bonaparte, qu'un sentiment honnête pour être le plus grand souverain du monde : soit l'amour paternel, qui porte les hommes à soigner l'héritage de leurs enfants; soit la pitié pour ces Français, qui se faisaient tuer pour lui au moindre signe; soit l'équité envers les nations étrangères, qui le regardaient avec étonnement; soit enfin cette espèce de sagesse naturelle à tout homme, au milieu de la vie, quand il voit s'approcher les grandes ombres qui doivent bientôt l'envelopper : une vertu, et c'en était assez pour que toutes les prospérités humaines s'arrêtassent sur la tête de Bonaparte. Mais l'étincelle divine n'existait pas dans son cœur.

Considérations sur la Révolution.

Le czar Alexandre Ier.

... Loin que le mérite de l'empereur Alexandre soit exagéré par la flatterie, je dirais presque qu'on ne lui rend pas encore assez de justice. On ne se lasse point d'attribuer sa manière de voir en politique à des calculs personnels, comme si de nos jours les sentiments désintéressés ne pouvaient plus entrer

---

on l'a essayé, la souveraine et bienfaisante vertu que lui prête Mme de Staël, l'heureuse fortune qu'elle lui prédit, et notre histoire, au dix-neuvième siècle, ne répond que bien imparfaitement aux confiantes espérances qu'elle exprime en cet endroit.

dans le cœur humain. Sans doute, il importe beaucoup à la Russie que la France ne soit pas écrasée; et la France ne peut se relever qu'à l'aide d'un gouvernement constitutionnel soutenu par l'assentiment de la nation. Mais l'empereur Alexandre s'est-il livré à des pensées égoïstes, lorsqu'il a donné à la partie de la Pologne qu'il a acquise dans les derniers traités, les droits que la raison humaine réclame maintenant de toutes parts[1]? On voudrait lui reprocher l'admiration qu'il a témoignée pendant quelque temps à Bonaparte; mais n'était-il pas naturel que de grands talents militaires éblouissent un jeune souverain guerrier? Pouvait-il, à la distance où il était de la France, pénétrer comme nous les ruses dont Bonaparte se servait souvent, de préférence même à tous ses autres moyens? Quand l'empereur Alexandre a bien connu l'ennemi qu'il avait à combattre, quelle résistance ne lui a-t-il pas opposée! L'une de ses capitales étant conquise, il a refusé la paix que Napoléon lui offrait avec une instance extrême. Après que les troupes de Bonaparte furent repoussées de la Russie, il porta toutes les siennes en Allemagne, pour aider à la délivrance de ce pays; et, lorsque le souvenir de la force des Français faisait hésiter encore sur le plan de campagne qu'on devait suivre, l'empereur Alexandre décida qu'il fallait marcher sur Paris; or, c'est à la hardiesse de cette résolution que se rattachent tous les succès de l'Europe. Il m'en coûterait, je l'avoue, de rendre hommage à cet acte de volonté, si l'empereur Alexandre, en 1814, ne s'était pas conduit généreusement pour la France; et si, dans les conseils qu'il a donnés, il n'avait pas constamment respecté l'honneur et la liberté de la nation. Le côté libéral, dans chaque occasion, est toujours celui qu'il a soutenu; et, s'il ne l'a pas fait triompher autant qu'on aurait pu le souhaiter, ne

1. Une constitution venait d'être donnée en effet aux Polonais, empreinte des dispositions libérales de ce prince; mais le bienfait en fut perdu pour ce peuple, en grande partie, par suite de la nomination du grand-duc Constantin comme gouverneur militaire du nouveau royaume.

doit-on pas au moins s'étonner qu'un tel instinct de ce qui est beau, qu'un tel amour pour ce qui est juste, soit né dans son cœur, comme une fleur du ciel, au milieu de tant d'obstacles?

J'ai eu l'honneur de causer plusieurs fois avec l'empereur Alexandre à Saint-Pétersbourg et à Paris, au moment de ses revers, au moment de son triomphe. Également simple, également calme dans l'une et l'autre situation, son esprit fin, juste et sage, ne s'est jamais démenti. Sa conversation n'a point de rapport avec ce qu'on appelle d'ordinaire une conversation officielle; nulle question insignifiante, nul embarras réciproque, ne condamnent ceux qui l'approchent à ces propos chinois, s'il est permis de s'exprimer ainsi, qui ressemblent plutôt à des révérences qu'à des paroles. L'amour de l'humanité inspire à l'empereur Alexandre le besoin de connaître le véritable sentiment des autres, et de traiter avec ceux qu'il en croit dignes les grandes vues qui peuvent tendre aux progrès de l'ordre social. A sa première entrée à Paris, il s'est entretenu avec des Français de diverses opinions, en homme qui peut se mesurer à découvert avec les autres hommes [1].

Sa conduite à la guerre est aussi valeureuse qu'humaine, et de toutes les vies il n'y a que la sienne qu'il expose sans

---

1. Ailleurs, dans ses réflexions sur le vice irrémédiable du pouvoir absolu : « Je citerai, à cette occasion, un mot de l'empereur Alexandre, qui me paraît digne d'être consacré. J'eus l'honneur de le voir à Pétersbourg dans le moment le plus remarquable de sa vie... « Vous n'ignorez pas, me disait-il, que les » paysans russes sont esclaves. Je fais ce que je peux pour améliorer leur sort » graduellement dans mes domaines; mais je rencontre ailleurs des obstacles » que le repos de l'empire m'ordonne de ménager. — Sire, lui répondis-je, je » sais que la Russie est maintenant heureuse, quoiqu'elle n'ait d'autre constitu- » tion que le caractère personnel de Votre Majesté. — Quand le compliment que » vous me faites aurait de la vérité, répondit l'empereur, *je ne serais jamais* » *qu'un accident heureux.* » Je crois difficile que de plus belles paroles puissent être prononcées par un monarque dont la situation pourrait l'aveugler sur le sort des hommes. Non seulement le pouvoir arbitraire livre les nations aux chances de l'hérédité; mais les rois les plus éclairés, s'ils sont absolus, ne sauraient, quand ils le voudraient, encourager dans leur nation, la force et la dignité du caractère. Dieu et la loi peuvent seuls commander à l'homme sans l'avilir. » (*Considérations sur la Révolution*. VIe partie, ch. x.)

réflexion. L'on attend avec raison de lui qu'il se hâtera de faire à son pays tout le bien que les lumières de ce pays permettent. Mais, quoiqu'il maintienne encore une grande force armée, on aurait tort de le considérer en Europe comme un monarque ambitieux. Ses opinions ont plus d'empire sur lui que ses passions; et ce n'est pas, ce me semble, à des conquêtes qu'il aspire; le gouvernement représentatif, la tolérance religieuse, l'amélioration de l'espèce humaine par la liberté et le christianisme, ne sont pas à ses yeux des chimères. S'il accomplit ses desseins, la postérité lui décernera tous les honneurs du génie; mais si les circonstances dont il est entouré, si la difficulté de trouver des instruments pour le seconder, ne lui permettent pas de réaliser ce qu'il souhaite, ceux qui l'auront connu sauront du moins qu'il avait conçu de grandes pensées.

Considérations sur la Révolution.

De la déclaration royale du 4 juin 1814.

Le 4 juin 1814, le roi vint déclarer aux deux chambres la charte constitutionnelle. Son discours était plein de dignité, d'esprit et de convenance; mais son chancelier commença par appeler la charte constitutionnelle *une ordonnance de réformation*. Quelle faute! N'était-ce pas faire sentir que ce qui était donné par le roi pouvait être retiré par ses successeurs? Ce n'est pas tout encore : dans le préambule de la charte, il était dit que l'autorité tout entière résidait dans la personne du roi, mais que souvent l'exercice en avait été modifié par les monarques prédécesseurs de Louis XVIII, tels que Louis le Gros, Philippe le Bel, Louis XI, Henri II, Charles IX et Louis XIV. Certes les exemples étaient mal choisis; car, sans parler de Louis XI et de Charles IX, l'ordonnance de Louis le Gros, en 1127, relevait le tiers état des villes de la servitude, et il y a

un peu longtemps que la nation française a oublié ce bienfait[1] ; et, quant à Louis XIV, ce n'est pas de son nom que l'on peut se servir, lorsqu'il est question de liberté.

A peine entendis-je ces paroles, que les plus grands maux me parurent à craindre pour l'avenir, car de si indiscrètes prétentions exposaient le trône encore plus qu'elles ne menaçaient les droits de la nation. Elle était alors si forte dans l'intérieur, qu'il n'y avait rien à redouter pour elle; mais c'est précisément parce que l'opinion était toute-puissante, qu'on ne pouvait s'empêcher de s'irriter contre des ministres qui compromettaient ainsi l'autorité tutélaire du roi, sans avoir aucun appui réel pour la soutenir. La charte était précédée de l'ancienne formule usitée dans les ordonnances : *Nous accordons*, *Nous faisons concession et octroi*, etc. Mais le nom même de *charte*, consacré par l'histoire d'Angleterre, rappelle les engagements que les barons firent signer au roi Jean, en faveur de la nation et d'eux-mêmes. Or, comment les concessions de la couronne pourraient-elles devenir la loi fondamentale de l'État, si elles n'étaient que le bienfait d'un monarque? A peine la charte constitutionnelle fut-elle lue, que le chancelier se hâta de demander aux membres des deux chambres de jurer d'y être fidèles. Qu'aurait-on dit alors de la réclamation d'un sourd, qui se serait levé pour s'excuser de prêter serment à une constitution dont il n'aurait pas entendu un seul article? Eh bien! ce sourd, c'était le peuple français; et c'est parce que ses représentants avaient pris l'habitude d'être muets sous Bonaparte, qu'ils ne se permirent aucune objection alors. Aussi beaucoup de ceux qui, le 4 juin, jurèrent d'obéir à tout un code de lois qu'ils n'avaient pas seulement eu le temps de comprendre, ne

---

1. Mme de Staël ne s'explique pas ici avec une clarté parfaite. Veut-elle dire que les actes d'affranchissement accomplis par le roi Louis le Gros (et desquels elle ne parait pas avoir une idée précise) ne constituaient pas, en réalité, une modification, une restriction de la puissance royale, et par conséquent n'étaient pas à rappeler en cet endroit des préliminaires de la charte de 1814?

se dégagèrent-ils que trop facilement, dix mois après[1], d'une promesse aussi légèrement donnée.

C'était un spectacle bien singulier, que la réunion, en présence du roi, des deux assemblées, le Sénat et le Corps législatif, qui avaient servi si longtemps Bonaparte[2]. Les sénateurs et les députés portaient encore le même uniforme que l'empereur Napoléon leur avait donné; ils faisaient les mêmes révérences, en se tournant vers l'orient, au lieu de l'occident; mais ils saluaient tout aussi bas que de coutume. La cour de la maison de Bourbon était dans les galeries, arborant des mouchoirs blancs, et criant : *Vive le roi!* de toutes ses forces. Les hommes du régime impérial, sénateurs, maréchaux et députés, se trouvaient cernés par ces transports; et ils avaient tellement l'habitude de la soumission, que tous les sourires habituels de leurs physionomies servaient, comme d'ordinaire, à l'admiration du pouvoir. Mais qui connaissait le cœur humain devait-il se fier à de telles démonstrations? et ne valait-il pas mieux réunir des représentants librement élus par la France, que des hommes qui ne pouvaient alors avoir d'autre mobile que des intérêts, et non des opinions?

Considérations sur la Révolution.

De l'esprit et des principes des émigrés.

..... J'ai parlé de l'émigration, de ses motifs et de ses conséquences. Parmi les gentilshommes qui embrassèrent ce parti, quelques-uns sont restés constamment hors de France, et ont suivi la famille royale avec une fidélité digne d'éloges. Le plus grand nombre est rentré sous Bonaparte, et beaucoup d'entre eux se sont confirmés à son école dans la doctrine de l'obéis-

1. C'est-à-dire, le 20 mars de l'année suivante.

2. On n'avait convoqué, pour recevoir la déclaration du 4 juin, qu'un certain nombre de membres du Sénat et du Corps législatif. Ces deux assemblées allaient disparaître devant la Chambre des pairs et celle des députés.

sance passive, dont ils ont fait l'essai le plus scrupuleux avec celui qu'ils devaient considérer comme un usurpateur. Que les émigrés puissent être justement aigris par la vente de leurs bien, je le conçois; cette confiscation est infiniment moins justifiable que la vente très légale des biens ecclésiastiques. Mais faut-il faire porter ce ressentiment, d'ailleurs fort naturel, sur tout le bon sens dont l'espèce humaine est en possession dans ce monde! On dirait que les progrès du siècle, et l'exemple de l'Angleterre, et la connaissance même de l'état actuel de la France, sont si loin de leur esprit, qu'ils seraient tentés, je crois, de supprimer le mot de nation de la langue, comme un terme révolutionnaire. Ne vaudrait-il pas mieux, même comme calcul, se rapprocher franchement de tous les principes qui sont d'accord avec la dignité de l'homme? Quels prosélytes peuvent-ils gagner avec cette doctrine *ab irato*, sans autre base que l'intérêt personnel! Ils veulent un roi absolu, une religion exclusive et des prêtres intolérants, une noblesse de cour, fondée sur la généalogie, un tiers état affranchi de temps en temps par des lettres de noblesse, un peuple ignorant et sans aucun droit, une armée purement machine, des ministres sans responsabilité, point de liberté de la presse, point de jurés, point de liberté civile; mais des espions de police, et des journaux à gages, pour vanter cette œuvre de ténèbres. Ils veulent un roi dont l'autorité soit sans bornes, pour qu'il puisse leur rendre tous les privilèges qu'ils ont perdus, et que jamais les députés de la nation, quels qu'ils soient, ne consentiraient à leur restituer. Ils veulent que la religion catholique soit seule permise dans l'État : les uns, parce qu'ils se flattent de recouvrer ainsi les biens de l'Église; les autres, parce qu'ils espèrent trouver dans certains ordres religieux des auxiliaires zélés du despotisme. Le clergé a lutté jadis contre les rois de France, pour soutenir l'autorité de Rome; mais maintenant tous les privilégiés font ligue entre eux. Il n'y a que la nation qui n'ait d'autre appui qu'elle-même. Ils veulent un tiers état qui ne puisse occuper aucun emploi

élevé, pour que ces emplois soient tous réservés aux nobles. Ils veulent que le peuple ne reçoive point d'instruction, pour en faire un troupeau d'autant plus facile à conduire. Ils veulent une armée dont les officiers fusillent, arrêtent et dénoncent, et soient plus ennemis de leurs concitoyens que des étrangers. Car, pour refaire l'ancien régime en France, moins la gloire d'une part, et ce qu'il y avait de liberté de l'autre, moins l'habitude du passé qui est rompue, et en opposition avec l'attachement invincible au nouvel ordre de choses, il faut une force étrangère à la nation, pour la comprimer sans cesse. Ils ne veulent point de jurés, parce qu'ils souhaitent le rétablissement des anciens parlements du royaume. Mais, outre que ces parlements n'ont pu prévenir jadis, malgré leurs honorables efforts, ni les jugements arbitraires, ni les lettres de cachet, ni les impôts établis en dépit de leurs remontrances, ils seraient dans le cas des autres privilèges; ils n'auraient plus leur ancien esprit de résistance aux empiétements des ministres. Étant rétablis contre le vœu de la nation, et seulement par la volonté du trône, comment s'opposeraient-ils aux rois, qui pourraient leur dire : Si nous cessons de vous soutenir, la nation, qui ne veut plus de vous, vous renversera? Enfin, pour maintenir le système qui a le vœu public contre lui, il faut pouvoir arrêter qui l'on veut, et accorder aux ministres la faculté d'emprisonner sans jugement, et d'empêcher qu'on n'imprime une ligne pour se plaindre. L'ordre social ainsi conçu serait le fléau du grand nombre, et la proie de quelques-uns. Henri IV en serait aussi révolté que Franklin; et il n'est aucun temps de l'histoire de France assez reculé pour y trouver rien de semblable à cette barbarie. Faut-il qu'à une époque où toute l'Europe semble marcher vers une amélioration graduelle, on prétende se servir de la juste horreur qu'inspirent quelques années de la Révolution, pour constituer l'oppression et l'avilissement chez une nation naguère invincible?

Considérations sur la Révolution.

De la prétendue trahison de l'armée française en 1815.

Les ministres étrangers ont appelé l'armée française une armée parjure, et ce mot ne peut se supporter. L'armée qui abandonna Jacques II pour Guillaume III était donc parjure aussi, et de plus, on se ralliait en Angleterre au gendre et à la fille pour détrôner le père, circonstance plus cruelle encore. Eh bien! dira-t-on, soit : les deux armées ont trahi leur devoir. Je n'accorde pas même la comparaison : les soldats français, pour la plupart au-dessous de quarante ans, ne connaissaient pas les Bourbons, et ils s'étaient battus depuis vingt années sous les ordres de Bonaparte; pouvaient-ils tirer sur leur général? Et, dès qu'ils ne tiraient pas sur lui, ne devaient-ils pas être entraînés à le suivre? Les hommes vraiment coupables sont ceux qui, après s'être approchés de Louis XVIII, après en avoir obtenu des grâces, et lui avoir fait des promesses, ont pu se réunir à Bonaparte; le mot, l'horrible mot de trahison est fait pour ceux-là; mais il est cruellement injuste de l'adresser à l'armée française. Les gouvernements, qui ont mis Bonaparte dans le cas de revenir, doivent s'accuser de son retour. Car de quel sentiment naturel se serait-on servi, pour persuader à des soldats qu'ils devaient tuer le général qui les avait conduits vingt fois à la victoire? le général que les étrangers avaient destitué, qui s'était battu contre eux avec les Français, il y avait à peine une année? Toutes les réflexions qui nous faisaient haïr cet homme et chérir le roi, n'étaient à la portée ni des soldats, ni des officiers du second ordre. Ils avaient été fidèles quinze ans à l'empereur, cet empereur s'avançait vers eux sans défense; il les appelait par leur nom, il leur parlait des batailles qu'ils avaient gagnées avec lui : comment pouvaient-ils résister? Dans quelques années, le nom du roi, les

bienfaits de la liberté, devaient captiver tous les esprits, et les soldats auraient appris de leurs parents à respecter le bonheur public. Mais il y avait à peine dix mois que Bonaparte était éloigné, et son départ datait d'un événement qui devait désespérer les guerriers, l'entrée des étrangers dans la capitale de la France. Mais, diront encore les accusateurs de notre pays, si l'armée est excusable, que penserez-vous des paysans, des habitants des villes qui ont accueilli Bonaparte? Je ferai dans la nation la même distinction que dans l'armée. Les hommes éclairés n'ont pu voir dans Bonaparte qu'un despote; mais, par un concours de circonstances bien funestes, on a présenté ce despote au peuple comme le défenseur de ses droits. Tous les biens acquis par la Révolution, auxquels la France ne renoncera jamais volontairement, étaient menacés par les continuelles imprudences du parti qui veut refaire la conquête des Français, comme s'ils étaient encore des Gaulois; et la partie de la nation qui craignait le plus le retour de l'ancien régime, a cru voir dans Bonaparte un moyen de s'en préserver. La plus fatale combinaison qui pût accabler les amis de la liberté, c'était qu'un despote se mît dans leurs rangs, se placât, pour ainsi dire, à leur tête, et que les ennemis de toute idée libérale eussent un prétexte pour confondre les violences populaires avec les maux du despotisme, et faire ainsi passer la tyrannie sur le compte de la liberté même. Il est résulté de cette fatale combinaison, que les Français ont été haïs par les souverains pour avoir voulu être libres, et par les nations pour n'avoir pas su l'être. Sans donte il a fallu de grandes fautes pour amener un tel résultat; mais les injures que ces fautes ont provoquées plongeraient toutes les idées dans la confusion, si l'on n'essayait pas de montrer que les Français, comme tout autre peuple, ont été victimes des circonstances qu'amènent les grands bouleversements dans l'ordre social.

Si l'on veut toutefois blâmer, n'y aurait-il donc rien à dire sur ces royalistes qui se sont laissé enlever le roi sans qu'une

amorce ait été brûlée pour le défendre[1] ? Certes, ils doivent se rallier aux institutions nouvelles, puisqu'il est si manifeste qu'il ne reste plus rien à l'aristocratie de son ancienne énergie. Ce n'est pas assurément que les gentilshommes ne soient, comme tous les Français, de la plus brillante bravoure, mais ils se perdent par la confiance, dès qu'ils sont les plus forts, et par le découragement dès qu'ils sont les plus faibles : leur confiance aveugle vient de ce qu'ils ont fait un dogme de la politique, et qu'ils se fient comme les Turcs au triomphe de leur foi. La cause de leur découragement, c'est que les trois quarts de la nation française étant à présent pour le gouvernement représentatif, dès que les adversaires de ce système n'ont pas six cent mille baïonnettes étrangères à leur service, ils sont dans une telle minorité, qu'ils perdent tout espoir de se défendre. S'ils voulaient bien traiter avec la raison, ils redeviendraient ce qu'ils doivent être, alternativement l'appui du peuple et celui du trône.

Considérations sur la Révolution.

De l'occupation de la France par les armées alliées (septembre 1815).

... Que dira la postérité de la conduite récente du Ministère anglais envers la France[2] ?... Comment une rivalité de tant de

---

1. On doit se réjouir qu'il n'y ait pas eu, dans ces jours malheureux, une lutte civile de plus. Mais il faut avouer que les Bourbons et leurs partisans firent, à cette heure de l'année 1815, triste figure. Le 16 mars, devant les deux Chambres assemblées, Louis XVIII se montrait tout disposé à résister, et soulevait d'unanimes applaudissements par ces dernières paroles : « J'ai travaillé au bonheur de mon peuple... Pourrais-je, à soixante ans, mieux terminer ma carrière qu'en mourant pour sa défense? » Dans la nuit du 19 au 20 mars, il partait en poste pour Gand, tout le parti rentrait sous terre, et, le 20 au soir, Napoléon venait tranquillement coucher aux Tuileries.

2. L'Angleterre, après Waterloo, avait voix prépondérante dans les conseils de la *Sainte Alliance*, d'où sortit le traité de Paris, réglé à des conditions si dures pour la France vaincue.

siècles n'a-t-elle pas fait au gouvernement anglais un devoir de chevalerie autant que de justice, de ne pas opprimer aujourd'hui cette France qui, luttant avec l'Angleterre pendant tout le cours de leur commune histoire, animait ses efforts par une jalousie généreuse? Le parti de l'opposition[1] a été de tout temps plus libéral et plus instruit sur les affaires du continent que le parti ministériel. Il devait donc naturellement être chargé de la paix. D'ailleurs, il était reçu en Angleterre que la paix ne doit pas être signée par les mêmes ministres qui ont dirigé la guerre. On avait senti que l'irritation contre les ennemis, qui sert à conduire la guerre avec vigueur, fait abuser de la victoire; et cette façon de voir est aussi juste que favorable à la véritable paix, qui ne se signe pas, mais qui s'établit dans les esprits et dans les cœurs. Malheureusement, le parti de l'opposition s'était mépris en soutenant Bonaparte[2]. Il aurait été plus naturel que le système despotique de celui-ci fût défendu par les amis du pouvoir et combattu par les amis de la liberté... L'opposition aurait dû se réunir franchement au gouvernement contre Bonaparte; car en le combattant, comme il l'a fait avec persévérance, le gouvernement accomplissait noblement son devoir. L'opposition s'appuyait sur le désir de la paix, qui est en général très bien accueilli par les peuples; mais, dans cette occasion, le bon sens et l'énergie des Anglais les portaient à la guerre; ils sentaient qu'on ne pouvait traiter avec Bonaparte; et tout ce que le Ministère et lord Wellington ont fait pour le renverser a servi puissamment au repos et à la grandeur de l'Angleterre... Mais à ce moment où elle avait atteint le sommet de la prospérité, où le ministère anglais méritait un vote de reconnaissance

1. Dans le parlement.

2. Plus que jamais, en Angleterre, depuis le retour de l'île d'Elbe, une minorité d'opposition, en faveur de la paix, s'était agitée au sein du parlement. Dans l'importante séance du 23 mai 1815, lord Grey, son interprète, avait soutenu l'inutilité d'une nouvelle coalition contre la France, instruite, disait-il, par ses revers, de l'abus des conquêtes, et n'ayant désormais d'autre souci que de se réorganiser à l'intérieur sous son empereur repris et rétabli d'enthousiasme.

pour la part qu'il avait dans le triomphe de ses héros, la fatalité qui s'empare de tous les hommes parvenus au faîte de la puissance, a marqué le traité de Paris d'un sceau réprobateur.

Déjà le ministère anglais, dans le congrès de Vienne, avait eu le malheur d'être représenté par un homme dont les vertus privées sont très dignes d'estime, mais qui a fait plus de mal à la cause des nations qu'aucun diplomate du continent. Un Anglais qui dénigre la liberté est un faux frère, plus dangereux que les étrangers, car il a l'air de parler de ce qu'il connaît, et de faire les honneurs de ce qu'il possède. Les discours de lord Castlereagh, dans le parlement, sont empreints d'une sorte d'ironie glaciale, singulièrement funeste quand elle s'attache à tout ce qu'il y a de beau dans ce monde; car la plupart de ceux qui défendent les sentiments généreux sont aisément déconcertés, quand un ministre en puissance traite leurs vœux de chimères, quand il se moque de la liberté comme du parfait amour, et qu'il a l'air d'user d'indulgence envers ceux qui la chérissent, en ne leur imputant qu'une innocente folie...

Pendant vingt-cinq ans, dit-on, la France n'a pas cessé de tourmenter l'Europe par ses excès démocratiques et son despotisme militaire. L'Angleterre a souffert cruellement de ses continuelles attaques, et les Anglais ont fait des sacrifices immenses pour défendre l'Europe. Il est bien juste qu'à son tour la France expie le mal qu'elle a causé. Tout est vrai dans ces accusations, excepté la conséquence qu'on en tire. Que signifie la loi du talion en général, et la loi du talion surtout exercée contre une nation? Un peuple est-il aujourd'hui ce qu'il était hier? Une nouvelle génération innocente ne vient-elle pas remplacer celle que l'on a trouvée coupable? Comprendra-t-on dans une même proscription, les femmes, les enfants, les vieillards, les victimes mêmes de la tyrannie qu'on a renversée? Les malheureux conscrits cachés dans les bois pour se soustraire aux guerres de Bonaparte, mais qui, forcés de porter les armes, se sont conduits en intrépides guerriers; les pères de famille, déjà ruinés par

les sacrifices qu'ils ont faits pour racheter leurs enfants; que sais-je! enfin, tant et tant de classes d'hommes sur qui le malheur public pèse également, bien qu'ils n'aient sûrement pas pris une part égale à la faute, méritent-ils de souffrir tous pour quelques-uns? A peine si l'on peut, quand il s'agit d'opinions politiques, juger un homme avec équité : qu'est-ce donc que juger une nation?

La conduite de Bonaparte envers la Prusse a été prise pour modèle dans le second traité de Paris; nos forteresses et nos provinces sont occupées par cent cinquante mille soldats étrangers[1]. Est-ce ainsi qu'on peut persuader aux Français que Bonaparte était injuste, et qu'ils doivent le haïr? Ils en auraient été bien mieux convaincus, si l'on n'avait en rien suivi sa doctrine. Et que promettaient les proclamations des alliés? Paix à la France, dès que Bonaparte ne serait plus son chef. Les promesses des puissances, libres de leurs décisions, ne devaient-elles pas être aussi sacrées que les serments de l'armée française prononcés en présence des étrangers? Et parce que les ministres de l'Europe ont commis la faute de placer dans l'île d'Elbe un général dont la vue devait émouvoir ses soldats, faut-il que pendant cinq années des contributions énormes épuisent le pauvre? Et ce qui est plus douloureux encore, faut-il que des étrangers humilient les Français, comme les Français ont humilié les autres nations; c'est-à-dire, provoquent dans leurs âmes les mêmes sentiments qui ont soulevé l'Europe contre eux? Pense-t-on que maltraiter une nation jadis si forte réussisse aussi bien que les punitions dans les collèges, infligées aux écoliers? Certes, si la France se laisse instruire de cette manière, si elle apprend la bassesse envers

1. Mme de Staël s'était flattée que, Napoléon vaincu, détrôné, captif, les armées alliées, ayant atteint leur but, ne tarderaient pas à repasser le Rhin. — Par le second traité de Paris, l'occupation de la France par cent cinquante mille hommes de troupes étrangères était décidée pour trois ans. Cette charge nouvelle et cette humiliation s'ajoutaient aux deux milliards deux cent cinquante millions exigés à titre d'indemnité de guerre, et à la perte de plusieurs places frontières.

les étrangers, quand ils sont les plus forts, après avoir abusé de la victoire quand elle avait triomphé d'eux, elle aura mérité son sort.

Mais, objectera-t-on encore, que fallait-il donc faire pour contenir une nation toujours conquérante, et qui n'avait repris son ancien chef que dans l'espoir d'asservir de nouveau l'Europe? J'ai dit précédemment ce que je crois incontestable, c'est que la nation française ne sera jamais sincèrement tranquille que quand elle aura assuré le but de ses efforts, la monarchie constitutionnelle. Mais, en laissant de côté pour un moment cette manière de voir, ne suffisait-il pas de dissoudre l'armée, de prendre toute l'artillerie [1], de lever des contributions pour s'assurer que la France, ainsi affaiblie, ne voudrait ni ne pourrait sortir de ses limites? N'est-il pas clair à tous les yeux que les cent cinquante mille hommes qui occupent la France n'ont que deux buts : ou de la partager, ou de lui imposer des lois dans l'intérieur. La partager! Eh! depuis que la politique a commis le sacrifice humain de la Pologne, les restes déchirés de ce malheureux pays agitent encore l'Europe, ces débris se rallument sans cesse pour lui servir de brandons. Est-ce pour affermir le gouvernement actuel que cent cinquante mille soldats occupent notre territoire? Le gouvernement a des moyens plus efficaces de se maintenir; car, destiné pourtant un jour à ne s'appuyer que sur des Français, les troupes étrangères qui restent en France [2], les contributions exorbitantes qu'elles exigent, excitent chaque jour un mécontentement vague dont on ne fait pas toujours le partage avec justice...

La bataille de Waterloo a rempli l'Angleterre d'un juste

---

1. Plus d'armée, tous les canons livrés? C'eût été faire bon marché de conditions essentielles d'indépendance, et de sécurité au dedans. — Au reste, si la main d'une femme se trahit parfois dans ces réclamations et ces conseils, on y sent partout l'âme d'une Française.

2. *Destiné....., les troupes étrangères.* Usage fort irrégulier, mais qui n'altère pas la clarté du sens, de ce qu'on appelle en grammaire *proposition participe.*

orgueil. Les peuples qui ont une patrie partagent avec leur armée les lauriers de la victoire; les citoyens seraient guerriers, les guerriers sont citoyens; et de toutes les joies que Dieu permet à l'homme sur cette terre, la plus vive est peut-être celle du triomphe de son pays. Mais cette noble émotion, loin d'étouffer la générosité, la ranime; et si Fox faisait encore entendre sa voix si longtemps admirée; s'il demandait pourquoi les soldats anglais servent de geôliers à la France, pourquoi l'armée d'un peuple libre traite un autre peuple comme un prisonnier de guerre, qui doit payer sa rançon à ses vainqueurs; la la nation anglaise apprendrait que l'on commet en son nom une injustice, et dès cet instant il naîtrait de toutes parts dans son sein des avocats pour la cause de la France. Un homme au milieu du parlement anglais ne pourrait-il pas demander ce que serait l'Angleterre aujourd'hui, si les troupes de Louis XIV s'étaient emparées d'elle au moment de la restauration de Charles II, si l'on avait vu camper dans Westminster l'armée des Français triomphante sur le Rhin, ou, ce qui aurait fait plus de mal encore, celle qui plus tard combattit les protestants dans les Cévennes?...

De l'amour de la liberté.

La liberté a trois sortes d'adversaires en France : les nobles qui placent l'honneur dans l'obéissance passive, et les nobles plus avisés, mais moins candides, qui croient que leurs intérêts aristocratiques et ceux du pouvoir absolu ne font qu'un; les hommes que la Révolution française a dégoûtés des idées qu'elle a profanées; enfin, les bonapartistes, les jacobins, tous les hommes sans conscience politique[1]. Les nobles qui attachent

1. Qu'est-ce que Mme de Staël entend au juste ici par *conscience politique?*

l'honneur à l'obéissance passive confondent tout à fait l'esprit des anciens chevaliers avec celui des courtisans des derniers siècles. Sans doute, les anciens chevaliers mouraient pour leur roi, et ainsi feraient tous les guerriers pour leurs chefs; mais ces chevaliers, comme nous l'avons dit, n'étaient nullement les partisans du pouvoir absolu : ils cherchaient eux-mêmes à entourer ce pouvoir de barrières, et mettaient leur gloire à défendre une liberté aristocratique, il est vrai, mais enfin une liberté. Quant aux nobles qui sentent que les privilèges de l'aristocratie doivent à présent s'appuyer sur le despotisme que jadis ils servaient à limiter, on peut leur dire comme dans le roman de *Waverley* : « Ce qui vous importe, ce n'est pas tant » que Jacques Stuart soit roi, mais que Fergus Mac-Ivor soit » comte. » L'institution de la pairie accessible au mérite est, pour la noblesse, ce que la constitution anglaise est pour la monarchie. C'est la seule manière de conserver l'une et l'autre; car nous vivons dans un siècle où l'on ne conçoit pas bien comment la minorité, et une si petite minorité, aurait un droit qui ne serait pas pour l'avantage de la majorité. Le sultan de Perse se faisait rendre compte, il y a quelques années, de la constitution anglaise par l'ambassadeur d'Angleterre à sa cour. Après l'avoir écouté, et, comme l'on va voir, assez bien compris : « Je » conçois, lui dit-il, comment l'ordre de choses que vous me » décrivez convient mieux que le gouvernement de Perse à la » durée et au bonheur de votre empire; mais il me semble » beaucoup moins favorable aux jouissances du monarque. » C'était très bien poser la question; excepté que, même pour le monarque, il vaut mieux être guidé par l'opinion dans la direction des affaires publiques, que de courir sans cesse le risque d'être en opposition avec elle. La justice est l'égide de tous et

---

Est-ce le sérieux de la conviction, la sincérité des opinions? Est-ce cela qu'elle refuse aux bonapartistes, aux jacobins? On n'a pas le droit de généraliser de cette façon, même sur les partis politiques dont on se sépare le plus hautement.

de chacun; mais en sa qualité de justice, cependant, c'est le grand nombre qu'elle doit protéger.

Il nous reste à parler de ceux que les malheurs et les crimes de la Révolution de France ont effrayés, et qui fuient d'un extrême à l'autre, comme si le pouvoir arbitraire d'un seul était l'unique préservatif certain contre la démagogie.

Quand, depuis tant de siècles, toutes les âmes généreuses ont aimé la liberté; quand les plus grandes actions ont été inspirées par elle; quand l'antiquité et l'histoire des temps modernes nous offrent tant de prodiges opérés par l'esprit public; quand nous venons de voir ce que peuvent les nations; quand tout ce qu'il y a de penseurs parmi les écrivains a proclamé la liberté; quand on ne peut pas citer un ouvrage politique, d'une réputation durable, qui ne soit animé par ce sentiment; quand les beaux-arts, la poésie, les chefs-d'œuvre du théâtre, destinés à émouvoir le cœur humain, exaltent la liberté : que dire de ces petits hommes à grande fatuité, qui vous déclarent, avec un accent fade et maniéré comme tout leur être, qu'il est de bien mauvais goût de s'ocuper de politique; qu'après les horreurs dont on a été témoin, personne ne se soucie plus de la liberté; que les élections populaires sont une institution tout à fait grossière; que le peuple choisit toujours mal, et que les gens comme il faut ne sont pas faits pour aller, comme en Angleterre, *se mêler avec le peuple! Il est de mauvais goût de s'occuper de politique.* Eh! juste Ciel! à quoi donc penseront-ils, ces jeunes gens élevés sous le régime de Bonaparte, seulement pour aller se battre, sans aucune instruction, sans aucun intérêt pour la littérature et les beaux-arts? Puisqu'ils ne peuvent avoir ni une idée nouvelle, ni un jugement sain sur de tels sujets, au moins ils seraient des hommes, s'ils s'occupaient de leur pays, s'ils se croyaient citoyens, si leur vie était utile de quelque manière. Mais que veulent-ils mettre à la place de la politique, qu'ils se donnent les airs de proscrire? Quelques heures passées dans l'antichambre des ministres, pour obtenir des places qu'ils

ne sont pas en état de remplir; quelques propos dans les salons, au-dessous même de l'esprit des femmes les plus légères auxquelles ils les adressent? Quand ils se faisaient tuer, cela pouvait aller encore, parce qu'il y a toujours de la grandeur dans le courage; mais dans un pays qui, Dieu merci, sera en paix, ne savoir être qu'une seconde fois chambellan, et ne pouvoir prêter ni lumières ni dignités à sa patrie, c'est là ce qui est vraiment de mauvais goût. Le temps est passé où les jeunes Français pouvaient donner le ton à tous égards. Ils ont bien encore, il est vrai, la frivolité de jadis, mais ils n'ont plus la grâce qui faisait pardonner cette frivolité même.

Après les horreurs dont on a été témoin, disent-ils, personne ne veut plus entendre parler de liberté. Si des caractères sensibles se laissaient aller à une haine involontaire et nerveuse, car on pourrait la nommer ainsi, puisqu'elle tient à de certains souvenirs, à de certaines associations de terreur qu'on ne peut vaincre; on leur dirait, ainsi qu'un poète de nos jours : Qu'il ne faut pas forcer la liberté à se poignarder comme Lucrèce, parce qu'elle a été profanée. On leur rappellerait que la Saint-Barthélemy n'a pas fait proscrire le catholicisme. On leur dirait enfin que le sort des vérités ne peut dépendre des hommes qui mettent telle ou telle devise sur leur bannière, et que le bon sens a été donné à chaque individu, pour juger des choses en elles-mêmes, et non d'après des circonstances accidentelles. Les coupables de tout temps ont tâché de se servir d'un généreux prétexte pour excuser de mauvaises actions; il n'existe presque pas de crimes dans le monde que leurs auteurs n'aient attribués à l'honneur, à la religion ou à la liberté. Il ne s'ensuit pas, je pense, qu'il faille, pour cela, proscrire tout ce qu'il y a de beau sur la terre. En politique surtout, comme il y a lieu au fanatisme aussi bien qu'à la mauvaise foi, au dévouement aussi bien qu'à l'intérêt personnel, on est sujet à des erreurs funestes, quand on n'a pas une certaine force d'esprit et d'âme.

Si le lendemain de la mort de Charles Ier, un Anglais, mau-

dissant avec raison ce forfait, eût demandé au Ciel, qu'il n'y eût jamais de liberté en Angleterre, certainement on aurait pu s'intéresser à ce mouvement d'un bon cœur qui, dans son émotion, confondait tous les prétextes d'un grand crime avec le crime lui-même, et aurait proscrit, s'il l'avait pu, jusqu'au soleil qui s'était levé ce jour-là comme de coutume. Mais, si cette prière irréfléchie avait été exaucée, l'Angleterre ne servirait pas d'exemple au monde aujourd'hui, la monarchie universelle de Bonaparte pèserait sur l'Europe; car l'Europe eût été hors d'état de s'affranchir sans le secours de cette nation libre. De tels arguments et bien d'autres pourraient être adressés à des personnes dont les préjugés mêmes méritent des égards, parce qu'ils naissent des affections du cœur. Mais que dire à ceux qui traitent de jacobins les amis de la liberté, quand eux-mêmes ont servi d'instruments au pouvoir impérial? « Nous y étions forcés, » disent-ils. Ah! j'en connais qui pourraient aussi parler de cette contrainte, et qui cependant y ont échappé. Mais, puisque vous vous y êtes laissé forcer, trouvez bon que l'on veuille vous donner une constitution libre, où l'empire de la loi soit tel, qu'on n'exige rien de mal de vous : car vous êtes en danger, ce me semble, de céder beaucoup aux circonstances. Ils pourraient plutôt, ceux que la nature a faits résistants, ne pas redouter le despotisme; mais vous qu'il a si bien courbés, souhaitez donc que, dans aucun temps, sous aucun prince, sous aucune forme, il ne puisse jamais vous atteindre.

Les épicuriens de nos jours voudraient que les lumières améliorassent l'existence physique sans exciter le développement intellectuel ; ils voudraient que le tiers état eût travaillé à rendre la vie sociale plus douce et plus facile sans vouloir profiter des avantages qu'il a conquis pour tous. On savait vivre durement autrefois, et les rapports de la société étaient aussi beaucoup plus simples et plus fixes. Mais aujourd'hui que le commerce a tout multiplié, si vous ne donnez pas des motifs d'émulation au talent, c'est le goût de l'argent qui prendra sa place. Vous ne

relèverez pas les châteaux forts; vous ne ressusciterez pas les princesses qui filaient elles-mêmes les vêtements des guerriers; vous ne recommencerez pas même le règne de Louis XIV. Le temps actuel n'admet plus un genre de gravité et de respect qui donnait alors tant d'ascendant à cette cour. Mais vous aurez de la corruption, et de la corruption sans esprit; ce qui est le dernier degré où l'espèce humaine puisse tomber. Ce n'est donc pas entre les lumières et l'antique féodalité qu'il faut choisir, mais entre le légitime désir de se distinguer et l'avidité de s'enrichir.

Examinez les adversaires de la liberté dans tous les pays, vous trouverez bien parmi eux quelques transfuges du camp des gens d'esprit, mais, en général, vous verrez que les ennemis de la liberté sont ceux des connaissances et des lumières : ils sont fiers de ce qui leur manque en ce genre, et l'on doit convenir que ce triomphe négatif est facile à mériter.....

Il est temps que vingt-cinq années, dont quinze appartiennent au despotisme militaire, ne se placent plus comme un fantôme entre l'histoire et nous, et ne nous privent plus de toutes les leçons et de tous les exemples qu'elle nous offre. N'y aurait-il plus d'Aristide, de Phocion, d'Épaminondas en Grèce; de Régulus, de Caton, de Brutus à Rome; de Tell en Suisse; d'Egmont, de Nassau en Hollande; de Sidney, de Russel en Angleterre, parce qu'un pays, gouverné longtemps par le pouvoir arbitraire, s'est vu livré pendant une révolution aux hommes que l'arbitraire même avait pervertis? Qu'y a-t-il de si extraordinaire dans un tel événement, qu'il doive changer le cours des astres, c'est-à-dire, faire reculer la vérité, qui s'avançait avec l'histoire pour éclairer le genre humain? Et par quel sentiment public serions-nous désormais émus, si nous repoussions l'amour de la liberté.....?

La liberté! répétons son nom avec d'autant plus de force, que les hommes qui devraient au moins le prononcer comme excuse, l'éloignent par flatterie; répétons-le sans crainte de

blesser aucune puissance respectable : car tout ce que nous aimons, tout ce que nous honorons y est compris. Rien que la liberté ne peut remuer l'âme dans les rapports de l'ordre social. Les réunions d'hommes ne seraient que des associations de commerce ou d'agriculture, si la vie du patriotisme n'excitait pas les individus à se sacrifier à leurs semblables. La chevalerie était une confrérie guerrière qui satisfaisait au besoin de dévouement qu'éprouvent tous les cœurs généreux. Les nobles étaient des compagnons d'armes qu'un honneur et un devoir réunissaient ; mais depuis que les progrès de l'esprit humain ont créé les nations, c'est-à-dire depuis que tous les hommes participent de quelque manière aux mêmes avantages, que ferait-on de l'espèce humaine sans le sentiment de la liberté? Pourquoi le patriotisme français commencerait-il à telle frontière et s'arrêterait-il à telle autre, s'il n'y avait pas dans cette enceinte des espérances, des jouissances, une émulation, une sécurité qui font qu'on aime son pays natal par l'âme autant que par l'habitude? Pourquoi le nom de France causerait-il une invincible émotion, s'il n'y avait d'autres liens entre les habitants de cette belle contrée que les privilèges des uns et l'asservissement des autres?.....

L'évidence de ces opinions est telle, que jamais ceux qui les ont admises ne pourront y renoncer, et, d'un bout du monde à l'autre, les amis de la liberté communiquent par les lumières, comme les hommes religieux par les sentiments, ou plutôt les lumières et les sentiments se réunissent dans l'amour de la liberté comme dans celui de l'Être suprême. S'agit-il de l'abolition de la traite des nègres, de la liberté de la presse, de la tolérance religieuse, Jefferson[1] pense comme La Fayette, La Fayette

---

1. Secrétaire d'État sous Washington en 1789; président de l'Union en 1801 et 1805; un des plus généreux esprits de la jeune Amérique, et des plus attachés à notre pays; c'est Jefferson qui a dit ce mot souvent cité : « Tout homme a deux patries : la sienne et la France. »

comme Wilberforce[1]; et ceux qui ne sont plus comptent aussi dans la sainte ligue. Est-ce donc par calcul, est-ce donc par de mauvais motifs que des hommes si supérieurs, dans des situations et des pays si divers, sont tellement en harmonie par leurs opinions publiques? Sans doute il faut des lumières pour s'élever au-dessus des préjugés; mais c'est dans l'âme aussi que les principes de la liberté sont fondés : ils font battre le cœur comme l'amour et l'amitié; ils viennent de la nature, ils ennoblissent le caractère. Tout un ordre de vertus, aussi bien que d'idées, semble former cette chaîne d'or décrite par Homère, qui, en rattachant l'homme au ciel, l'affranchit de tous les fers de la tyrannie[2].

Considérations sur la Révolution.

---

1. L'un des orateurs de la Chambre des communes qui contribuèrent le plus, par leur zèle d'humanité et leur éloquence, à l'abolition de l'esclavage des noirs, prononcée en 1807. (V. VILLEMAIN, *Tableau de la littérature au dix-huitième siècle*, 47e leçon.) Mme de Staël a écrit pour l'ouvrage de Wilberforce sur la traite des nègres, traduit en français, une préface qui a été reproduite dans le XVIIe volume de ses œuvres complètes.

2. Ces nobles pages sur l'amour de la liberté, les dernières que Mme de Staël ait écrites, terminent le livre des *Considérations sur la Révolution*, achevé peu de temps avant sa mort, et dont il ne lui fut pas donné de voir le succès immédiat, éclatant.

Dans une lettre datée de 1818, écrite au sortir d'une lecture de ce livre, et toute pleine des vives impressions qu'elle en recevait, Mme de Rémusat, en parlant pour elle-même, traduisait le sentiment de toute la France libérale. « Vraiment, mon cher fils, je ne vous gronderai pas aujourd'hui. J'ai bien autre chose à faire. Il faut que je vous parle de Mme de Staël, dont j'ai déjà lu deux volumes. Dès l'ouverture du livre, j'avais senti qu'il fallait faire une concession à l'orgueil filial et au protestantisme (*). Ce marché conclu, j'ai continué la lecture, et j'en suis charmée. La France en 89, l'état de la cour, l'abêtissement de la noblesse, les fautes commises, particulièrement tout ce qui regarde l'Assemblée législative, l'armée, enfin Bonaparte, voilà des peintures et des vérites

(*) De ces deux concessions, la première, en effet, s'impose au lecteur bienveillant; dans les éloges exagérés de M. Necker, homme politique, homme de gouvernement auxquels se livre Mme de Staël, il faut faire la part de l'esprit et des tendresses de famille; la seconde paraît beaucoup moins nécessaire; si les origines protestantes de l'auteur se trahissent en quelque chose, ce serait surtout par certaines tendances non moins austères qu'élevées de ses doctrines morales; nulle trace, dans ses écrits, des partialités qu'engendre l'esprit de secte.

achevées ! Qui voudra faire notre histoire pourra partir de ce livre, écrit avec la chaleur d'un témoin et la sincérité d'un esprit qui se dégage des impressions individuelles. Le style est plus simple et aussi fort que de coutume; les opinions sont prises de haut; la morale et le patriotisme sont en honneur. Il n'y a pas une injure contre qui que ce soit, et ceux qu'elle écrase en passant, car il s'en trouve, ne peuvent guère se plaindre. S'ils tombent, c'est qu'ils n'ont pas pu soutenir l'éclat des conditions nobles et morales qu'elle impose aux hommes publics. Sauve qui peut ! » (Lettre à Charles de Rémusat, du 24 mai 1818.)

CORRESPONDANCE

CORRESPONDANCE

La correspondance de Mme de Staël, qui sans doute aurait suffi à remplir plusieurs volumes, n'a pas été publiée. Quelques lettres d'elle seulement ont été recueillies par Chateaubriand dans ses *Mémoires d'outre-tombe;* par Sainte-Beuve, dans son étude sur Camille Jordan (*Nouveaux Lundis*, XIIe vol.); par Mme Lenormant, dans le livre de *Coppet et Weimar;* par M. Saint-René-Taillandier dans son recueil de lettres de Sismondi à Mme d'Albany.

Ces lettres de Mme de Staël, dont on regrette le petit nombre, sont surtout intéressantes par ce qu'elles nous révèlent de son caractère et de ses sentiments, par les jours qu'elles nous ouvrent sur ses goûts et ses habitudes de société et de famille.

« Les lettres de Mme de Staël, dit Mme Necker de Saussure dans l'étude qu'elle lui a consacrée, n'égalaient pas, pour le feu et la verve, sa conversation; elle n'y mettait que l'esprit qu'elle ne pouvait s'empêcher d'avoir, mais cela même était beaucoup sans doute. Il y régnait un grand charme de sensibilité, et une teinte douce de tristesse, qui en faisait tour à tour le mérite et le défaut. Au reste, elle ne regardait les lettres que comme des moyens indispensables de communication, et ne les envisageait jamais sous le rapport littéraire. *Depuis que j'ai visé tout ouvertement à la célébrité par mes livres, je n'ai plus donné aucun soin à mes lettres*, disait-elle; en conséquence, elle prenait souvent pour sa correspondance le temps de la société, et écrivait, tout en soutenant la conversation.

» Après celles qu'elle adressait à son père, les plus remarquables sont celles qu'elle a écrites dans l'intimité. Sa longue correspondance avec moi est un trésor d'amitié, de candeur, une source de larmes, et néanmoins de bonheur, pour le reste de ma vie. »

Il est bien regrettable que ces séries de lettres à un père, à une telle amie, et d'autres encore, d'un prix égal, ou n'aient pas été conservées, ou nous soient encore aujourd'hui trop jalousement dérobées par le pieux scrupule qui appréhende le grand jour de la publicité pour des trésors intimes de cette nature.

Nous ne croyons pouvoir mieux terminer ce volume d'extraits de notre auteur que par un choix de ses lettres tiré du peu de celles que l'on possède.

A madame Récamier.

Coppet, 9 septembre 1801.

Vous souvenez-vous, belle Juliette, d'une personne que vous avez comblée de marques d'intérêt cet hiver, et qui se flatte de vous engager à redoubler l'hiver prochain[1] ? Comment gouvernez-vous l'empire de la beauté? On vous l'accorde avec plaisir, cet empire, parce que vous êtes éminemment bonne, et qu'il semble naturel qu'une âme si douce ait un charmant visage pour l'exprimer. De tous vos adorateurs, vous savez que je préfère Adrien de Montmorency[2]. J'ai reçu de ses lettres,

---

1. Ces deux femmes célèbres s'étaient récemment liées d'une amitié qui allait se resserrer de plus en plus. L'extraordinaire beauté de Mme Récamier l'avait d'abord mise en vue : mais elle devait aussi ses succès au charme des manières, à l'élévation du caractère, à la finesse de l'esprit. Benjamin Constant, qui fut longtemps de leur société, a dit d'elles : « Rien n'était plus attachant que les entretiens de Mme de Staël et de Mme Récamier. La rapidité de l'une à exprimer mille pensées neuves, la rapidité de la seconde à les sentir et à les juger, cet esprit mâle et fort qui dévoilait tout, et cet esprit délicat et fin qui comprenait tout; ces révélations d'un génie exercé communiquées à une jeune intelligence digne de les recevoir, tout cela formait une réunion qu'il est impossible de peindre sans avoir eu le bonheur d'en être témoin soi-même. » (*Souvenirs.*)

2. Les deux Montmorency, Mathieu et Adrien, brillaient parmi les hôtes les plus assidus du salon de Mme de Staël et de celui de Mme Récamier; l'un et l'autre épris d'un culte passionné pour celle-ci; Adrien plus encore que son

remarquables par l'esprit et la grâce, et je crois à la solidité de ses affections, malgré le charme de ses manières. Au reste, ce mot de solidité convient à moi, qui ne prétends qu'à un rôle bien secondaire dans son cœur. Mais vous qui êtes l'héroïne de tous ses sentiments, vous êtes exposée aux grands événements dont on fait les tragédies et les romans[1]. Le mien s'avance au pied des Alpes[2]. J'espère que vous le lirez avec intérêt. Je me plais à cette occupation.....

Au milieu de tous ces succès, ce que vous êtes et ce que vous resterez, c'est un ange de pureté et de beauté, et vous aurez le culte des dévots, comme celui des mondains. Avez-vous revu l'auteur d'*Atala?* Êtes-vous toujours à Clichy[3]? Enfin je vous demande des détails sur vous. J'aime à savoir ce que vous faites, à me représenter les lieux que vous habitez. Tout n'est-il pas tableau dans le souvenir que l'on garde de vous?

A la même.

Coppet, 30 avril 1802.

Savez-vous que mes amis, belle Juliette, m'ont un peu flattée de l'idée que vous viendriez ici? Ne pourriez-vous pas me donner ce grand plaisir? Le bonheur ne m'a pas gâtée depuis quelque temps, et ce serait un retour de fortune que votre arrivée, qui me donnerait de l'espoir pour tout ce que je

---

frère. Ces deux nobles personnages, fidèles à la cause royaliste, restaient à l'écart sous l'Empire; la Restauration fit du premier un ministre des affaires étrangères, et du second un ambassadeur à Rome.

1. Ce péril, que Mme de Staël signale en badinant, était conjuré, et ne cessa jamais de l'être par la sagesse aussi ferme qu'aimable de son amie, par l'art difficile qu'elle possédait, au plus haut degré, de changer en amitiés les passions, même les plus vives, qu'elle inspirait.

2. Elle achevait alors à Coppet son roman de *Delphine*.

3. Mme Récamier n'avait pas encore quitté, à cette date, le château de Clichy, sa somptueuse demeure d'été.

désire. Adrien et Mathieu disent qu'ils viendront. Si vous veniez avec eux, un mois de séjour suffirait pour vous montrer notre éclatante nature. Mon père dit que vous devriez bien choisir Coppet pour domicile, et que de là nous ferions nos courses. Mon père est très vif dans le désir de vous voir. Vous savez ce qu'on a dit d'Homère :

Par la voix des vieillards[1] tu louas la beauté.

Et, indépendamment de la beauté, vous êtes charmante.

A M. Camille Jordan[2].

Coppet, 1802.

Je profite, mon cher Camille, d'une occasion rare pour vous écrire. Je voudrais que vous m'envoyassiez ce numéro du *Défenseur*[3], que je n'ai jamais lu. Je n'imagine pas quel tour on peut prendre pour arriver à dire du mal de vous. Il n'y a pas ici un être pensant qui vous ait lu sans en être enchanté ; il y a des morceaux que je sais par cœur, et que je déclame si bien, qu'il faudra que vous me les entendiez réciter. Je n'ai rien lu qui ait été plus au fond de mon âme[4] ; je ne me suis livrée à rien avec un sentiment aussi complet.

J'avais une bague de mes cheveux, qui a appartenu au

---

1. De ces vieillards troyens qui, dans l'*Iliade*, à la vue d'Hélène, de cette Hélène fatale à ses deux patries, se récrient d'admiration sur sa beauté « semblable à celle d'une déesse. » (Chant III.)

2. Ancien membre du Conseil des Cinq-Cents, alors retiré à Lyon, son pays ; député de l'Ain à la Chambre de 1816 ; un des esprits les plus généreux et les plus sages, une des voix les plus éloquentes de ces deux assemblées. — Né en 1774, mort en 1821.

3. Un des journaux du temps.

4. Il s'agit d'une brochure que Camille Jordan venait de publier, et qui faisait beaucoup de bruit ; elle était intitulée *Vrai sens du vote national sur le consulat a vie*. Sans s'inscrire en faux contre le vœu du pays, l'auteur élevait courageusement la voix pour réclamer plus de garanties et de libertés que n'en laissait à la France la constitution ainsi modifiée.

pauvre M. de St.[1]. Je voulais vous l'envoyer; mais vous me paraissez si engoué des cheveux blonds de Mme de Krüdner, que j'ai été timide sur mes cheveux noirs, et ils restent là jusqu'à ce que nous nous revoyions. Mathieu vous dira qu'on m'a donné des inquiétudes sur mon repos cet hiver. Je suis décidée à n'y pas croire; d'ailleurs, cela fût-il vrai, vous me trouveriez quelque habitation près de Paris, et vous viendrez m'y voir. C'est de mes amis et non de Paris que j'ai besoin. Oh! quel tissu ourdi pour enchaîner tout ce qui pense, que ce S. C.[2]! Mais je ne veux pas commencer à parler; ce sera pour l'heureux jour où je vous reverrai, Camille; c'est avec le respect qu'on doit à la plus noble des actions, que je vous reverrai. Mon amitié me fera reprendre le ton familier; mais il me restera au fond du cœur de l'admiration pour votre caractère et votre talent. Ne le perdez pas, ce talent; c'est, après mon père, la dernière voix de la vertu sur la terre. Qu'avez-vous pensé de l'ouvrage de mon père[3]? Et n'avez-vous pas trouvé que c'étaient vos sentiments appliqués aux institutions? Je ne sais rien qui s'accorde mieux que votre jeunesse et sa vieillesse. Mandez-moi ce que vous en pensez, et ce qu'on en dit.

Adieu, je vous aime à présent bien plus que vous ne m'aimez.

Au même.

Coppet, 23 octobre 1802.

Je savais bien, mon cher Camille, que la raison n'était pas pour mon projet; mais j'avais eu un élan vers quelque chose

---

1. Le baron de Staël était mort le 2 mai de cette année 1802.
2. Sénatus-consulte. Il s'agit du sénatus-consulte du 2 août 1802, qui investissait Bonaparte, consul à vie, de ses nouveaux pouvoirs.
3. Elle veut parler de l'ouvrage de M. Necker, *Dernières vues de politique et de finances*, publié en 1802.

de mieux qu'elle, quand cette idée me vint[1]. N'en parlons plus. Je ne l'aurais pas eue, cette idée, avant ce que j'ai lu[2] : mais j'ai eu l'orgueil de trouver là tant de réponse à mes sentiments les plus intimes, qu'il me semblait que tout pouvait être d'accord. Ma vengeance se borne maintenant à désirer qu'en lisant *Delphine*, vous regrettiez le projet évanoui. J'ai vu assez souvent Mme de Krüdner[3]. Je la trouve toujours distinguée; mais elle raconte une si grande quantité d'histoires de gens qui se sont tués pour elle, que sa conversation a l'air d'une gageure, et que, sans être précisément affectée, on ne se confie pas à son naturel. Il m'est revenu que vous aviez un peu de goût pour sa fille, et je vous avouerai que, si cela est, je ne conçois pas comment tout ce qui a quinze ans ne vous a pas enchaîné. Je l'ai bien observée depuis qu'on a dit cela, et je n'ai jamais pu y voir qu'un très joli visage de Greuze, parlant sans accent de l'âme, mais avec douceur. Elle m'a dit des vers d'une énergie remarquable, comme un bouquet à Iris : c'est gracieux à regarder; mais il me semble que, pour aimer, il faut peut-être ce visage, mais sûrement un autre esprit. — Je range donc cette passion de vous avec celle de Mlle Hulot. Si je me trompe, dites-le-moi; je l'étudierai mieux, car je l'aime d'avance, si elle est digne d'être aimée de vous.....

---

1. Mme de Staël aurait fait, dès cette époque, le voyage d'Italie (qu'elle mit à exécution deux ans plus tard), elle l'aurait fait avec Guillaume de Schlegel et Camille Jordan, pour compagnons, si celui-ci n'avait opposé diverses et raisonnables difficultés à ce projet. Ce fut partie remise, non sans regret et un peu de dépit, comme on voit, de n'avoir pas entraîné cet ami, si digne de s'intéresser avec elle à tout ce que le voyage en question promettait.

2. V. la lettre précédente.

3. Femme de l'ambassadeur de Russie, à Berlin, n'était célèbre, au temps de l'Empire, que par sa beauté, ses succès mondains, et par un talent d'écrivain, qui s'était révélé dans le roman de *Valérie*, publié en 1803. Ce n'est que plus tard, après la guerre de Russie, que cette personne d'imagination devint la mystique exaltée, la « Velléda évangélique, » comme l'appelle Sainte-Beuve, qui, par la mission qu'elle s'attribua auprès de la *Sainte-Alliance*, et l'influence qu'elle prit sur la politique du czar Alexandre, se trouva mêlée aux événements européens de 1814 et de 1815.

Nous allons après-demain, mon père et moi, passer deux jours à Lausanne pour tirer un parti quelconque de nos droits féodaux, qui seront reçus, dans l'achat de quelques terres, à peu près au taux des assignats; mais enfin mon père, qui n'aime point à se déplacer, le fait quand il s'agit de l'intérêt de la famille. Nous serons de retour bien avant que vous pensiez à m'écrire. Je lis l'ouvrage de Gérando pour Berlin[1], qui me frappe de vérité et de clarté. Je lui écrirai quand je serai plus avancée. Villers[2] m'écrit des lettres où son amour de moi et de Kant se manifestent, mais Kant est préféré. Adieu, Camille, adieu.

Au même.

Coppet, 3 juillet 1803.

Comment vous exprimer, mon ami, l'enthousiasme que m'a fait éprouver votre traduction de Klopstock? J'ai tressailli, j'ai pleuré en la lisant, comme si j'avais tout à coup entendu la langue de ma patrie après dix ans d'exil, je vous ai aimé d'un sentiment nouveau qui avait plus de vie, plus de dévouement, plus d'émotion que tout ce que j'avais éprouvé pour vous jusqu'alors. C'est le vrai talent, celui de l'âme.

L'imagination de Chateaubriand, à côté de cela, ne paraît que de la décoration. Le réel, le sincère est dans ces odes. Il y

---

1. Parmi les amitiés de Mme de Staël, la philosophie était représentée par MM. de Gérando et de Villers; celle de Condillac par le premier, celle de Kant par le second. — A la date de cette lettre, M. de Gérando, compatriote et ami de Camille Jordan, venait d'obtenir un prix de l'Académie de Berlin pour un savant mémoire, *De la génération des connaissances humaines*, qui, repris plus tard et développé, devint le plus considérable de ses ouvrages : *Histoire comparée des systèmes de philosophie.* — Conseiller d'État sous l'Empire et la Restauration, pair de France en 1839; membre très distingué de l'Académie des sciences morales.

2. M. de Villers, à l'occasion d'un séjour d'émigré en Allemagne, s'était pris d'une ardente passion pour les études philosophiques de ce pays. Il est l'auteur du premier livre qui ait paru en France sur Kant et son école : *Philosophie de Kant, ou principes fondamentaux de la philosophie transcendante*, couronné par l'Institut en 1803.

a une vie derrière ce style. Il y aura une vie après, et celle-là peut-être, vous en passerez quelques jours avec moi. Je ne puis vous dire tout ce que je voudrais, mais devinez-moi. Un de mes amis, que vous connaissez assez froid, du moins en apparence, m'a égalée dans mes impressions : il a jugé, il a senti de même; je n'ai plus que lui[1], qu'une tendresse pour l'auteur qui sera désormais l'un des trésors de ma vie. Mon père a dit en parlant de cette traduction : « Elle met le traducteur sur la première ligne des écrivains. » Croyez-moi, c'est ainsi que tous les hommes dignes de vous vous jugeront.

A présent, parlons des moyens de faire connaître en Allemagne cette belle imitation de leur premier poète. Les imprimeries d'ici sont trop chères et trop françaises pour rien d'un peu allemand. A vingt lieues d'ici on trouverait mieux ; mais là ce ne peut être moi, et encore moins Pictet[2], qui n'a point de goût pour la littérature. Je pensais que, si vous aviez l'idée de faire un voyage, vous viendriez ici, — premier plan de bonheur, — et que nous songerions ensuite à vous envoyer à l'une des petites Universités, où votre talent pour traduire l'allemand trouverait à se placer[3]. Dans la solitude où nous vivons, vous ne pourriez être connu de personne, mais vous ne seriez pas fâché de passer ainsi quelques jours, et le tout ne vous éloignerait pas plus d'un mois de vos amis. Réfléchissez à mon projet, et n'allez pas le croire mauvais, parce que j'y trouverais du bonheur.

Adieu ; dites-vous bien que vous pouvez disposer de moi comme de votre sœur. Je voudrais avoir droit à ce titre par quelque ressemblance avec vous.

Répondez-moi le plus tôt possible, comme vous m'avez écrit.

---

1. De plus que lui.
2. Pictet (Marc-Auguste), savant naturaliste, professeur à l'Université de Genève.
3. C'est-à-dire, où votre talent de traducteur trouverait plus de facilités pour l'impression.

A M. de Chateaubriand[1].

Francfort, 3 décembre 1803.

Ah! mon Dieu, *my dear Francis*, de quelle douleur je suis saisie en recevant votre lettre! Déjà hier cette affreuse nouvelle était tombée sur moi par les gazettes, et votre déchirant récit vient la graver pour jamais en lettres de sang dans mon cœur. Pouvez-vous, pouvez-vous me parler d'opinions différentes sur la religion, sur les prêtres? Est-ce qu'il y a deux opinions, quand il n'y a qu'un sentiment? Je n'ai lu votre récit qu'à travers les plus douloureuses larmes. *My dear Francis*, rappelez-vous le temps où vous vous sentiez le plus d'amitié pour moi; n'oubliez pas surtout celui où tout mon cœur était attiré vers vous, et dites-vous que ces sentiments plus tendres, plus profonds que jamais, sont au fond de mon âme pour vous. J'aimais, j'admirais le caractère de Mme de Beaumont : je n'en connaissais point de plus généreux, de plus reconnaissant, de plus passionnément sensible. Depuis que je suis entrée dans le monde, je n'avais jamais cessé d'avoir des rapports avec elle, et je sentais toujours qu'au milieu même de quelques diversités, je tenais à elle par toutes les racines. Mon cher Francis, donnez-moi une place dans votre vie. Je vous admire, je vous aime, j'aimais celle que vous regrettez. Je suis une amie dévouée, je serais pour vous une sœur. Plus que jamais, je dois respecter vos opinions : Mathieu[3], qui les a, a été un ange pour

---

1. Sur les relations de l'auteur du *Génie du Christianisme*, avec celui de *Corinne*, V. notre *Notice*, p. XXXIX, n. 2.

2. Mme de Beaumont, célèbre par les malheurs de sa famille, par son esprit charmant, par d'illustres amitiés, par le petit cercle de talents d'élite qui s'était formé autour d'elle, venait de mourir, jeune encore, à Rome. Cette perte, qui était celle d'une amie pour Mme de Staël, fut une des grandes, des plus vraies douleurs de la vie de Chateaubriand.

3. Mathieu de Montmorency. V. plus haut. p. 336, n. 2.

moi dans la dernière peine que je viens d'éprouver[1]. Donnez-moi une nouvelle raison de les ménager; faites que je vous sois utile ou agréable en quelque manière. Vous a-t-on écrit que j'avais été exilée à quarante lieues de Paris? — J'ai pris ce moment pour faire le tour de l'Allemagne; mais, au printemps, je serai revenue à Paris même, si mon exil est fini, ou auprès de Paris, ou à Genève. Faites que, de quelque manière, nous nous réunissions. Est-ce que vous ne sentez pas que mon esprit et mon âme entendent la vôtre, et ne sentez-vous pas en quoi nous nous ressemblons à travers les différences? M. de Humboldt m'avait écrit, il y quelques jours, une lettre où il me parait de votre ouvrage[2] avec une admiration qui doit vous flatter dans un homme de son mérite et de son opinion. Mais que vais-je vous parler de vos succès, dans un tel moment? Cependant, elle les aimait, ces succès, elle y attachait sa gloire. Continuez de rendre illustre celui qu'elle a tant aimé. Adieu, mon cher Francis. Je vous écrirai de Weimar, en Saxe. Que dans votre récit il y a des mots déchirants! Et cette résolution de garder la pauvre Saint-Germain[3]! Vous l'amènerez une fois dans ma maison.

Adieu tendrement; douloureusement adieu.

A M. Gouverneur-Morris[4].

Coppet, 16 août 1804.

Hélas! *my dear Sir*, ce n'est plus à lui, ce n'est plus à mon céleste ami[5] que votre lettre est parvenue. Il m'a fallu lire les

---

1. Elle veut parler du premier exil dont elle vient d'être frappée.
2. *Le Génie du christianisme.*
3. Vieille femme de chambre espagnole, qui avait servi Mme de Beaumont avec l'affection la plus dévouée.
4. Cet Américain, un des fondateurs des États-Unis, avait habité en France de 1789 à 1799; auteur d'un *Mémorial contenant des détails nouveaux sur la Révolution française.*
5. Son père, M. Necker, mort depuis peu.

expressions touchantes de votre amitié pour lui, qui ne s'adressaient plus qu'à son ombre. Je l'aimais, vous le savez, quand vous avez quitté l'Europe ; je l'aimais mille fois plus encore, depuis que nos liens étaient devenus plus intimes. Son esprit, son âme, s'étaient encore élevés, s'il est possible. Au lieu de vieillir, il était devenu céleste. La douleur de sa perte, depuis quatre mois, entre tous les jours plus avant dans mon cœur. Rien ne lui ressemble, rien ne lui ressemblera jamais. Ce n'est pas mon père, c'est mon ami, c'est mon frère, la moitié de moi-même, la plus noble moitié que j'ai perdue.

Ah ! dites-moi, dans votre Amérique, où l'on s'aime, dans votre Amérique, où l'on croit en Dieu, comment fait-on pour supporter la mort? Et quand les âmes ont été si entièrement unies, n'y a-t-il donc aucune communication entre les vivants et les morts? J'ai des amis, des devoirs ; mais il était au fond de mon cœur, là où personne n'a pénétré, où personne ne pénétrera jamais. Pardon de vous parler avec tant d'abandon ; mais, à travers toute la dignité et la force de votre caractère, j'ai cru voir qu'une corde en vous répondait à la sensibilité, et d'un bout du monde à l'autre. Je pleure amèrement en vous écrivant.

J'espère que vous n'abandonnerez pas la surveillance de mes intérêts. C'est à la famille de M. Necker que vous rendrez service. J'ai besoin de conseils. Lorsque mon père m'avait offert plusieurs fois de prendre connaissance de sa fortune, je m'y étais toujours refusée. J'avais horreur de pouvoir me passer de lui, sous quelque rapport que ce soit. Il faut bien à présent soigner l'existence de trois enfants, surtout sous un gouvernement qui peut tout prendre à tout le monde, puisqu'il peut tout prendre par la force, et que dans cette force il n'entre pas un seul élément d'opinion.

Adieu, *my dear Sir*, plaignez-moi : car mon cœur est brisé ; et si vous priez Dieu, pensez à mon père. Rien de si pur que lui n'a existé parmi les hommes. Adieu donc, *my dear Sir ;* je vous embrasse tendrement.

A la duchesse de Saxe-Weimar[1].

Genève, 30 septembre 1804.

Madame,

Je ne puis consentir à être oubliée de votre Altesse; au milieu de toutes les fêtes qu'elle va donner[2], je lui demande un souvenir pour moi.

J'ai été obligée de sortir de la solitude où mon cœur et ma situation me rappellent[3], pour venir recevoir ici la duchesse de Courlande. Elle avait été très polie avec moi à Berlin, et je suis venue lui faire les honneurs de Genève. Je retourne à Coppet dans huit jours, après son départ. Elle devait passer par Weimar en retournant, et je crois que j'aurais redoublé de coquetterie pour elle, si, en revenant, elle avait pu vous parler de moi.

Avec elle ou à cause d'elle arrive une nuée d'Italiens qui préludent pour moi au voyage. Par exemple, hier on m'a présenté un commandeur de Caraccioli, dont la figure a vraiment l'air d'une forêt où l'on assassine; c'est tout le château d'Udolphe[4] que son visage; et cependant c'est un bonhomme, et même assez commun. Je suis curieuse de l'Italie, si toutefois je puis être curieuse de quelque chose en dehors de mes regrets. Mon malheur m'a pénétrée d'une idée de la mort si vive, que, jour et nuit, je ne sens, je ne vois plus qu'elle; mes nerfs sont tout abîmés.

La bonté de votre Altesse m'encourage à lui parler de moi; et que peut-on lui dire d'elle-même? La raison la plus parfaite ne dirige-t-elle pas sa vie, et ne peut-on pas toujours savoir ses

---

1. Mme de Staël avait passé à Weimar trois mois (fin de 1803 et commencement de 1804). V. dans notre *Notice*, p. xxxv, quel accueil elle y avait reçu.

2. On allait célébrer à Weimar le mariage du prince héréditaire avec la sœur du czar Alexandre.

3. Elle avait perdu son père au mois d'avril précédent.

4. Célèbre roman d'Anne Radcliffe.

actions de tous les moments, en connaissant ses devoirs? — Je ne suis pas encore parvenue à me soumettre ainsi, mais le temps fera ce que la force d'âme n'a pas pu faire. J'ai reçu une lettre de Mgr le Duc, et je lui répondrai de Rome; c'est une belle date; il faut convenir pourtant que j'aimerais mieux dater de Paris.

J'ai quelque mérite à ne pas accepter les propositions qu'on me fait[1]; car personne, de tous ceux qui plient, n'aurait plus besoin que moi de la récompense offerte.

Je saurai, au retour de l'empereur, ce qu'il décidera sur ma créance[2], et je me croiserai avec le pape[3]. J'ai quelque envie d'aller m'asseoir sur le Saint-Siège à sa place; il me semble que mon départ est plus catholique que son voyage.

J'ai reçu une lettre de Mlle de Geghausen[4], qui, se plaisant, comme à son ordinaire, à faire du bien, me dit que votre Altesse me conserve sa bienveillance : je la supplie de songer que cette bienveillance m'est devenue plus nécessaire que jamais : n'ai-je pas perdu le trésor où je puisais tout?

Je prie votre Altesse d'agréer mon profond respect.

A Mme Récamier.

Coppet, 17 novembre 1806.

Ah! ma chère Juliette, quelle douleur j'ai éprouvée par l'affreuse nouvelle que je reçois! que je maudis l'exil qui ne

---

1. Des officieux lui faisaient espérer la fin de l'exil qui pesait sur elle, si elle consentait à rendre, dans un écrit public, un hommage au génie de Napoléon et à son règne.

2. Créance de deux millions que M. Necker avait avancés au Trésor public. Mme de Staël ne fut remboursée qu'en 1816.

3. Le pape Pie VII quittait Rome pour venir sacrer à Paris le nouvel empereur des Français.

4. Dame de cour de la grande-duchesse.

me permet pas d'être près de vous et de vous serrer contre mon cœur !

Vous avez perdu tout ce qui tient à la facilité, à l'agrément de la vie[1] ; mais s'il était possible d'être plus aimée, plus intéressante que vous ne l'étiez, c'est ce qui vous serait arrivé. Je vais écrire à M. Récamier, que je plains et que je respecte. Mais, dites-moi, serait-ce un rêve que l'espérance de vous revoir ici cet hiver? Si vous vouliez, trois mois passés dans un cercle étroit où vous seriez passionnément soignée... Mais à Paris aussi, vous inspirez ce sentiment. Enfin, au moins à Lyon, et jusqu'à mes *quarante lieues*[2], j'irai pour vous voir, pour vous embrasser, pour vous dire que je me suis senti pour vous plus de tendresse que pour aucune femme que j'aie jamais connue : je ne sais rien vous dire comme consolation, si ce n'est que vous serez aimée et considérée plus que jamais, et que les admirables traits de votre générosité et de votre bienfaisance seront connus malgré vous par ce malheur, comme ils ne l'auraient jamais été sans lui.

Certainement, en comparant votre situation à ce qu'elle était, vous avez perdu; mais, s'il m'était possible d'envier ce que j'aime, je donnerais bien tout ce que je suis pour être vous. Beauté sans égale en Europe, réputation sans tache, caractère fier et généreux, quelle fortune de bonheur encore dans cette triste vie où l'on marche si dépouillé! Chère Juliette, que notre amitié se resserre, que ce ne soit plus simplement des services généreux, qui sont tous venus de vous, mais une correspondance suivie, un besoin réciproque de se confier ses pensées,

---

1. Mme Récamier venait d'éprouver un douloureux revers de fortune. — « Par suite d'un fatal concours de circonstances politiques, M. Récamier, grand banquier à Paris, était obligé de suspendre ses paiements, faisait à ses créanciers l'abandon de tout ce qu'il possédait, et leur confiante estime le mettait à la tête de la liquidation de ses affaires. Ce revers fut noblement supporté par sa jeune et courageuse femme, qui fit vendre alors jusqu'à son dernier bijou. » (M. DE GÉRANDO, *Souvenirs épistolaires de Mme Récamier et de Mme de Staël*, Metz, 1864.)

2. V. notre *Notice*, p. XXXIV.

une vie ensemble. Chère Juliette, c'est vous qui me ferez revenir à Paris[1] : car vous serez toujours une personne toute-puissante, et nous nous verrons tous les jours, et, comme vous êtes plus jeune que moi, vous me fermerez les yeux, et mes enfants seront vos amis. Ma fille[2] a pleuré ce matin de mes larmes et des vôtres. Chère Juliette, ce luxe qui vous entourait, c'est nous qui en avons joui; votre fortune a été la nôtre, et je me sens ruinée, parce que vous n'êtes plus riche.

Croyez-moi, il reste du bonheur, quand on sait se faire aimer ainsi. Benjamin veut toujours vous écrire, il est bien ému. Mathieu m'écrit sur vous une lettre bien touchante. Chère amie, que votre cœur soit calme au milieu de ces douleurs. Hélas! ni la mort, ni l'indifférence de vos amis ne vous menacent, et voilà les blessures éternelles. Adieu, cher ange, adieu; j'embrasse avec respect votre visage charmant.

A M. de Talleyrand[3].

Vienne, 3 avril 1808.

Vous serez étonné de voir une écriture dont vous avez perdu le souvenir. A la distance où nous sommes, il me semble que je m'adresse à vous comme d'un autre monde, et ma vie a tellement changé, que je puis me faire cette illusion. J'ai dit à mon fils d'aller vous trouver et de vous demander franchement et simplement de vous intéresser à la liquidation des deux millions

---

1. C'est-à-dire, c'est vous qui, par votre crédit, ferez cesser mon exil.

2. Albertine de Staël, auteur de *Fragments sur divers sujets de religion et de morale*, mariée en 1816 au duc de Broglie; mère du prince Albert de Broglie, de l'Académie française.

3. Alors archichancelier de l'Empire; auparavant, ministre des affaires étrangères de 1797 à 1799, et de 1800 à 1807. Mme de Staël, toute-puissante sous le Directoire par ses influences de salon, avait été pour beaucoup dans l'élévation de Talleyrand à ce poste.

qui font plus de la moitié de notre fortune et de l'héritage de mes enfants[1]. C'est une douleur pour moi de penser que je nuis à ma famille, qu'ils seraient payés demain si je n'existais plus; car cette dette a un caractère si sacré, que les préventions de l'empereur contre moi peuvent seules l'empêcher de statuer sur elle, et cependant il me semble qu'aux yeux de l'Europe, si Europe il y a pour moi, l'exil paraîtrait moins cruel si l'on se montrait juste envers la fortune. J'en ai assez dit sur ce sujet à vous qui devinez tout. Vous m'écriviez, il y a treize ans d'Amérique[2] : « Si je reste encore un an ici, j'y meurs. » J'en pourrais dire autant du séjour de l'étranger : j'y succombe; mais le temps de la pitié est passé, la nécessité a pris sa place. Voyez cependant si vous pouvez rendre service à mes enfants. Je le crois; si vous le pouvez, vous le ferez. Je n'ai aucun moyen quelconque de vaincre les préventions de l'empereur contre moi[3]. S'il ne croit pas que six ans d'exil et six ans de plus sont un siècle pour la pensée, s'il ne croit pas que je suis une autre personne, ou du moins que la moitié de ma vie est éteinte et que le repos dans ma patrie me paraîtrait les Champs Élysées, je n'ai aucun moyen, dans ma situation, de le lui prouver; mais vous, qui vous souvenez encore quelquefois de moi, ne pourriez-

---

1. « En se retirant du ministère, en 1791, M. Necker laissa deux millions de sa fortune en dépôt au Trésor royal, précisément parce qu'il avait prédit que le papier-monnaie, avec lequel on paierait les rentes, serait dans peu sans valeur. Il ne voulait pas nuire, comme particulier, à l'opération qu'il blâmait comme ministre. » (*Considérations sur la Révolution française.*)

2. Talleyrand avait émigré en 1792, d'abord en Angleterre, puis en Amérique, aux États-Unis; il n'était revenu en France qu'en 1795. Il était resté vingt mois en Amérique.

3. Mme de Staël aurait eu un moyen sûr d'obtenir à la fois satisfaction pour sa créance sur l'État, et la fin de son exil : c'eût été de suivre un conseil qui lui était officieusement donné; elle n'aurait eu qu'à insérer quelque part, dans un des livres qu'elle projetait, un hommage *public* à l'empereur et à l'empire, au génie de l'homme et à la grandeur du régime fondé par lui. Elle n'avait répondu à ses insinuations que par un énergique *non possumus.* — En 1811, au préfet de Genève, qui l'invitait à rentrer en grâce en faisant « des vœux de bonne Française » pour le roi de Rome, elle répondit « qu'elle ne pouvait souhaiter au nouveau-né qu'une bonne nourrice. »

vous pas lui dire quelle personne je dois être à présent, quelle personne la reconnaissance envers lui me ferait[1]; enfin tout ce que vous savez aussi bien que moi.

Adieu. Ne causerai-je donc pas une fois avec vous avant la Vallée de Josaphat? J'ai le projet d'aller en Amérique; il me faut une patrie pour mes fils; je demanderai à New-York où vous avez logé. Il y a des moments où, malgré mon dégoût profond de la vie, je suis assez aimable; alors je pense que j'ai appris cette langue de vous[2] : mais avec qui la parler? Adieu. Êtes-vous heureux? Avec un esprit si supérieur, n'allez-vous pas quelquefois au fond de tout, c'est-à-dire jusqu'à la peine? moi, je voudrais me distraire, et je ne le puis. Ce qui me fait mal surtout, c'est de ne pouvoir donner à mes enfants ni leur patrie, ni l'héritage de mon père. Si vous me soulagez de cela, je joindrai ce moment-ci à notre dernier entretien, et l'intervalle sera comblé. Adieu, encore une fois; je ne sais finir ainsi qu'avec vous[3].

A Mme Récamier.

Vienne, mai 1808[4].

Chère amie, que cette robe[5] m'a touchée? J'y cherchais l'empreinte de votre beauté, de tous les succès de votre prospérité,

---

1. C'était dire, à mots couverts : En me laissant rentrer, on n'aurait pas à craindre de ma part les mêmes hostilités qu'autrefois. La grâce sollicitée tomberait sur une personne bien calmée et inoffensive.

2. En ces années que Mme de Staël rappelle, le froid et impassible diplomate laissait, dans l'intérieur et l'intimité, tomber son masque; « il était alors charmant, familier, d'une grâce caressante, aux petits soins pour plaire, *se faisant amusant pour être amusé*. Son goût le plus vif semblait être celui de la conversation avec des esprits faits pour s'entendre. » (Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, *Talleyrand*.)

3. On ne sait si Talleyrand se rendit à la prière qui lui était adressée avec une grâce si engageante. En tout cas, rien ne fut fait de ce que souhaitait si justement l'aimable femme, et même son exil fut aggravé en 1810. (V. notre *Notice*, p. XLII.)

4. V. notre *Notice*, p. XXXIX.

5. Une robe de gala, que Mme Récamier avait à peine portée, et que Mme de

qui vous rendaient moins touchante que votre noble courage. Je la porterai mardi, cette robe, en prenant congé de la cour. Je dirai à tout le monde que je la tiens de vous, et je verrai tous les hommes soupirer de ce que ce n'est pas vous qui la portez.

Je ne me suis point amusée cet hiver, mais la bienveillance et la loyauté reposent.

Le prince Auguste de Prusse[1] m'écrit une lettre toute remplie de vous. Il parle avec enthousiasme de vos lettres, de votre esprit, de votre caractère. Quand je vous dis que vous êtes la plus heureuse femme du monde, et que vous ne voulez pas me croire. . . . . .

En quittant cette ville, j'ai voulu vous dire un dernier adieu. Il me semble que, dans un endroit où je suis restée cinq mois, votre souvenir a habité avec moi. Je suis restée à Vienne, huit jours de plus que je ne comptais, pour des motifs bien peu importants : pour voir danser Duport, qui est arrivé déguisé en femme[2], et pour entendre Mlle Georges, qui déclame chez la princesse Bagration, en se rendant à Saint-Pétersbourg[3]; elle a autant envie de quitter Paris, que moi d'y retourner. . . .

Je serai à Coppet le 30 juin, j'espère y trouver Mathieu de Montmorency. Comment peut-il supposer que je resterai en Allemagne en ayant chance de le voir? La Germanie tout entière ne vaut pas, pour moi, deux jours de lui.

Je ne trouve pas Mlle Georges si séduisante ni si aérienne que vous; c'est une beauté sévère; mais elle est aussi très belle.

Staël venait de recevoir en cadeau de son amie, pour s'en parer à la cour impériale de Vienne?

1. V. notre *Notice*, p. XXXVIII, n. 2.

2. Il y avait encore en ce temps-là des applaudissements, et même des enthousiasmes pour les virtuosités masculines de la danse. Mme de Staël restait huit jours de plus à Vienne pour voir danser Duport; il est vrai qu'elle en rougissait un peu.

3. La célèbre tragédienne avait quitté Paris, au mépris de ses engagements avec la Comédie française, pour faire son tour d'Europe, par un de ces coups de tête dont elle était coutumière.

J'aime peu son talent de déclamation; il me semble qu'elle est apprise, et que rien ne vient ni de son esprit ni de son âme.

Adieu, cher ange; le prince Tufflakin ira chez vous dans quinze jours. Mon Dieu! que j'envie tous ceux qui sont là près de vous!

A la même.

Weimar, 13 juin 1808.

Il m'en a coûté cruellement de venir ici; jugez quel souvenir m'y a saisie[1]; mais je croyais devoir ce sacrifice à l'admirable personne qui est souveraine de ce petit pays. Je l'ai trouvée bien malade. Son courage héroïque pendant la bataille d'Iéna a pour jamais, je le crains, abîmé sa santé[2]. Ah! que tout le monde est malheureux!

J'ai été reçue dans cette Saxe d'une manière étonnante. Comme je passais à une porte, le commis de la barrière a arrêté ma voiture, et m'a dit que, depuis plusieurs années, tout ce qu'il souhaitait, c'était de me voir, et qu'il mourrait content, puisqu'il avait eu ce plaisir. Cette scène, sous diverses formes, s'est renouvelée plusieurs fois dans les auberges. Voilà ce que j'ai, chère Juliette, pour dédommagement de tout le bonheur de ma vie[3].

A la duchesse de Saxe-Weimar.

Genève, 20 février 1809.

Madame,

Je vous ai envoyé *Wallenstein*[4], et je suis impatiente d'en savoir votre avis. Mgr le duc a-t-il reçu le prince de Ligne

---

1. C'est à Weimar que Mme de Staël avait appris la mort de son père, en 1804.
2. V. plus haut, p. 222, n. 1.
3. V. ce qu'elle a dit de la gloire, de la gloire pour les femmes, dans une page citée plus haut (*Du bonheur dans le mariage*, p. 42).
4. Benjamin Constant venait de publier une traduction en vers français du

arrangé à ma façon[1]? Je voudrais bien qu'il me dît ce qu'il en pense. Je vais prendre la liberté de vous envoyer une copie du buste que Tieck[2] a fait de moi. Ce n'est pas en pierre que j'aimerais à me sentir auprès de vous; mais, enfin, je me mets ainsi à vos pieds. J'ai vu cet été Werner[3], et je me suis singulièrement attachée à lui. Une telle réunion d'esprit et d'âme, de naturel et d'enthousiasme, de gaieté et de mélancolie est presque unique; et que de finesse à côté de la force! Je voudrais qu'il renonçât à ses systèmes mis en scène, mais je les aime dans la chambre. Enfin, s'il est un homme qui répare la mort de Schiller, c'est celui-là.

J'espère que vous serez contente de mon ouvrage sur l'Allemagne; j'ai eu le bonheur d'y parler de votre Altesse un peu selon mon cœur[4].

J'écris à Mme de Shardt pour savoir des nouvelles de votre santé; vous parlez si peu de vous-même!

Wallenstein fait une grande sensation à Paris; c'est un événement littéraire; on se bat *pour* et *contre* avec acharnement.

Mon fils Auguste partira au mois de mai pour l'Amérique[5].

---

drame de Schiller, une traduction abrégée. Il avait resserré la *trilogie* du poète allemand (*le Camp de Wallenstein*, *les Piccolomini*, *la Mort de Wallenstein*) en une tragédie à peu près conforme aux règles du théâtre français dans son ensemble, mais d'une couleur assez neuve pour soulever bien des critiques parmi les lettrés de l'Empire.

1. Mme de Staël venait de publier, en y mettant une préface, la correspondance et les pensées détachées du prince de Ligne. V. plus haut, page 153.

2. Sculpteur allemand (né à Kœnigsberg en 1776, mort en 1851), le frère du poète de ce nom.

3. Mme de Staël avait rencontré en Suisse Zacharias Werner, dont on applaudissait, sur les théâtres d'Allemagne, le *Martin Luther*, l'*Attila*, *roi des Huns*, *le Vingt-quatre février*. Quelques mois après la date de cette lettre, Werner, un poète original, un rêveur éloquent, un illuminé homme d'esprit, était reçu et fêté à Coppet; le plus sombre de ses drames, *le Vingt-quatre février*, fut représenté sur le théâtre du château; l'auteur et G. de Schlegel en remplissaient les deux rôles principaux. (V. le livre *De l'Allemagne*, IIe Partie, ch. XXVII, et la lettre de Mme de Staël à la grande-duchesse, du 26 novembre 1809.)

4. V. *Weimar*, le chapitre de *l'Allemagne* cité plus haut, p. 222.

5. L'aîné des fils de Mme de Staël devait se rendre en Amérique pour reconnaître l'état des terres qu'elle y possédait, et prendre des arrangements pour un voyage qu'elle songeait à y faire elle-même.

C'est une grande émotion qu'un tel départ; moi, je passerai l'été à Coppet, et, l'hiver suivant, je compte faire imprimer mon livre dans une ville de France. Voilà tout ce que je sais de mon triste avenir. Si vous pensiez, Madame, à passer cet hiver dans les provinces méridionales de France, je changerais tous mes projets avec bonheur.

Je supplie votre Altesse d'agréer l'hommage de mon profond respect.

A Camille Jordan.

Chaumont par Écure, 7 mai 1810.

Il me serait cruel, cher Camille, de partir sans vous dire adieu[1]. J'ai senti à Lyon, plus que jamais, combien vous m'étiez cher; mais toutes mes affections ne sont pour moi que des peines, et je les sens au fond de mon cœur comme un mal. — Mon fils n'a pu voir l'empereur avant son départ[2]. — Il circule autour de lui[3] qu'on pourrait bien m'accorder dix lieues[4], mais je n'en sais rien encore, et je ne sais pas si je le désire. En attendant, je travaille à mon livre[5], qui ne sera pas fini de deux mois. Il y a des négociations de paix, dit-on, mais on n'y croit pas. — J'ai écrit à M. de Lally, pour savoir de lui s'il voulait donner la traduction de Cicéron à votre libraire. — Avez-vous adopté mon idée? Faites-vous quelque chose de votre discours[6]? Il y avait tant de pensées et d'éloquence, que ce

---

1. Elle rêvait ou projetait un départ pour l'Amérique.
2. V. la lettre précédente.
3. Autour de l'empereur.
4. C'est-à-dire, qu'il lui serait accordé de s'établir près de Paris, dans un rayon de dix lieues. — Cette espérance n'avait nul fondement.
5. Elle travaillait à faire paraitre son livre *De l'Allemagne*. Elle était venue s'établir près de Blois, au château de Chaumont-sur-Loire, pour en mieux surveiller l'impression.
6. Le discours, lu à l'Académie de Lyon, qui avait pour sujet l'*Influence de la Révolution sur l'éloquence française*.

serait vraiment dommage qu'une telle chose ne fût connue que de votre Académie. Je ne sais pourquoi vous négligez la gloire. Je ne sais pourquoi vous ne considérez pas comme un devoir de faire usage de vos talents dans le noble sens que votre âme vous inspire. Je crois que c'est une grande erreur de borner les devoirs au cercle des vertus domestiques. Chaque faculté est un devoir de plus, et les vôtres sont en rapport avec le monde. Cette émotion qu'on éprouve quand on exprime ce qu'on a dans l'âme, est une impulsion à laquelle il faut céder, et qui nous vient d'une céleste source. — Je resterai encore trois mois. Du moins, tel est mon projet actuel; mais, après ce terme, je partirai : tout me le persuade; ne vous verrai-je donc pas? Mathieu est ici, et nous nous sommes déjà beaucoup parlé de vous. Il m'a paru bien de santé et, grâce au ciel, dans une assez agréable disposition. Son âme, ses sentiments, toujours les mêmes, se soutiennent et donnent de l'intérêt à sa vie. — Juliette[1] va venir. Vous trouveriez ici trois cœurs bien à vous. Cela ne vaut-il pas quelques jours et quelques lieues?

A Mme Récamier.

Genève, 1810.

. . . . . .

Vos réflexions sur les lettres de Mme du Deffant sont très spirituelles, et je suis parfaitement de votre avis sur son caractère; mais elle est naturelle, et je ne puis pas dire à quel point cette qualité, même seule, suffit pour m'attacher. Cela donne à sa correspondance une vie qui me la fait finir comme je quitterais une personne avec laquelle j'aurais longtemps vécu; et puis, ce qui est parfaitement naturel semble nous retracer quelque chose de notre propre vie.

---

1. Mme Récamier.

Mme du Deffant est une personne dont les défauts ont du rapport avec les miens[1], mais j'espère qu'il n'en est pas ainsi de mes qualités. C'est une chose curieuse, dans ses lettres, que cette lanterne magique de noms dont nous avons connu, moi quelques-uns, vous les fils, nous deux les familles.

J'ai lu le fameux *Conaxa*, et je l'ai mieux aimé que *les Deux gendres*[2], quoique la fin n'en soit pas bonne. Le grand défaut des *Deux gendres*, c'est que le sujet fait mal. Il rappelle le *Roi Lear*[3], et, comme cela se passe dans la bonne compagnie, cela nous touche de trop près. *Conaxa* est plus une farce. L'immoralité comme la tristesse du sujet disparaissent à travers ce vieux style qui fait de tous les personnages des bouffons.

Chère Juliette, vos lettres sont, à présent, le seul intérêt de ma vie. Dans cet ennuyeux pays, mon temps se dissipe avec des gens qui n'ont aucune relation qu'avec le dehors, et me font l'effet de marionnettes qui jouent mal ce qu'autrefois je voyais faire à mes semblables.

---

1. Il eût été intéressant de savoir, et nous ne chercherons pas à deviner par où, par quels défauts, Mme de Staël se trouvait quelque ressemblance avec Mme *du Deffand!* Rien, pour nous, ne rapproche ces deux femmes célèbres, sauf un fonds commun d'inquiétude et de tristesse, mais résultant de causes, soit intimes, soit extérieures, si différentes!

2. Il n'était question, dans les salons du temps, que du procès littéraire soulevé par la découverte, au fond de la bibliothèque impériale, d'une comédie d'un jésuite du seizième siècle intitulée *Conaxa*, qui, par des ressemblances frappantes de sujet, de conduite, et même de traits, çà et là, paraissait bien avoir été mise, sans en rien dire, à profit par M. Étienne, pour sa pièce des *Deux Gendres*, d'abord unanimement applaudie, et dont le succès avait valu à l'auteur un fauteuil à l'Académie française. Les larcins, difficiles à nier, étaient réparés par l'actualité des peintures de mœurs et la vivacité spirituelle du dialogue; mais on prenait plaisir à crier au plagiat sur un lettré bien en cour, un favori de l'empereur, chef de la division des journaux et de la librairie au ministère de la police.

3. Le beau-père mis en scène par M. Étienne est la victime lamentable de ses gendres : l'un, vaniteux, égoïste, ambitieux, sans pudeur; l'autre, fade et faux philanthrope : sujet triste au fond, mais assez égayé par la verve spirituelle de l'auteur pour ne rappeler que de très loin l'infortune du *Roi Lear*.

A l'empereur Napoléon.

Septembre 1810.

Sire,

Je prends la liberté de présenter à votre Majesté mon ouvrage sur l'Allemagne. Si elle daigne le lire, il me semble qu'elle y trouvera la preuve d'un esprit capable de quelque réflexion, et que le temps a mûri.

Sire, il y a dix ans que je n'ai vu votre Majesté, et huit que je suis exilée. Huit ans de malheurs modifient tous les caractères, et le destin enseigne la résignation à ceux qui souffrent.

Prête à m'embarquer[1], je supplie votre Majesté de m'accorder la faveur de lui parler avant mon départ. Je me permettrai une seule chose dans cette lettre, c'est l'explication des motifs qui me forcent à quitter le continent, si je n'obtiens pas de votre Majesté la permission de vivre dans une campagne auprès de Paris, pour que mes enfants y puissent demeurer.

La disgrâce de votre Majesté jette sur les personnes qui en sont l'objet une telle défaveur en Europe, que je ne puis faire un pas sans en rencontrer les effets. Les uns, craignant de se compromettre en me voyant[2], les autres se croyant des Romains en triomphant de cette crainte, les plus simples rapports de la société deviennent des services qu'une âme fière ne peut supporter. Parmi mes amis, il en est qui se sont associés à mon sort avec une admirable générosité, mais j'ai vu les sentiments les plus intimes se briser contre la nécessité de vivre avec moi

---

1. Inconsolable de demeurer exclue, par sa disgrâce, de la société de Paris, attristée de se voir, par la même cause, moins visitée à Coppet, elle avait formé le projet, un projet moins arrêté qu'elle ne le dit ici, d'aller passer un temps en Amérique.

2. M. de Gérando lui-même, un ami, celui qu'elle appelait *le bon Gérando*, ayant accepté de l'empereur de hautes fonctions à Rome, et passant, pour s'y rendre, à Genève, en 1809, n'osa faire visite à Mme de Staël; « Il abandonna son amie comme une pestiférée. » (Lettre de Sismondi à Mme d'Albany, 6 septembre 1809.)

dans la solitude, et j'ai passé ma vie depuis huit ans entre la crainte de ne pas obtenir de sacrifices et la douleur d'en être l'objet.

Il est peut-être ridicule d'entrer ainsi dans le détail de ses impressions avec le souverain du monde, mais ce qui vous a donné le monde, Sire, c'est un souverain génie, et en fait d'observation sur le cœur humain, votre Majesté comprend depuis les plus vastes ressorts jusqu'aux plus délicats. Mes fils n'ont point de carrière ; ma fille a treize ans ; dans peu d'années, il faudra songer à l'établir. Il y aurait de l'égoïsme à la forcer de vivre dans les insipides séjours où je suis condamnée. Il faudrait donc aussi me séparer d'elle! Cette vie n'est pas tolérable, et je n'y vois aucun remède.

Sur le continent, quelle ville puis-je choisir où la disgrâce de votre Majesté ne mette un obstacle invincible à l'établissement de mes enfants, comme à mon repos personnel?

Votre Majesté ne sait peut-être pas elle-même la peur que les exilés font à la plupart des autorités de tous les pays, et j'aurais, dans ce genre, des choses à lui raconter qui dépassent sûrement ce qu'elle aurait ordonné.

On a dit à votre Majesté que je regrettais Paris à cause du musée et de Talma. C'est une agréable plaisanterie sur l'exil, c'est-à-dire, sur le malheur que Cicéron et Bolinbroke ont déclaré le plus insupportable de tous.

Mais quand j'aimerais les chefs-d'œuvre des arts que la France doit aux conquêtes de votre Majesté, quand j'aimerais ces belles tragédies, images de l'héroïsme, serait-ce à vous, Sire, à m'en blâmer? Le bonheur de chaque individu ne se compose-t-il pas de la nature de ses facultés? Et si le ciel m'a donné des talents, n'ai-je pas l'imagination qui rend les jouissances des arts et de l'esprit nécessaires?

Tant de gens demandent à Votre Majesté des avantages réels de toute espèce, pourquoi rougirais-je de lui demander l'amitié, la poésie, la musique, les tableaux, toute cette existence

idéale dont je puis jouir sans m'écarter de la soumission que je dois au monarque de la France[1] ?

Je suis, etc.

A Camille Jordan.

Coppet, 1er novembre 1810.

J'ai beaucoup souffert, mon cher Camille, et vous le croirez aisément. Je n'ai pas voulu passer par Lyon[2], parce que dans ce moment on observe toutes mes démarches, et que je ne voulais pas attirer sur vous l'attention; mais, à présent que je suis retombée dans l'oubli, puisque le but est atteint, que le livre est brûlé, si vous venez me voir cet hiver, ce me sera un moment bien doux, et le dernier; car, vous m'en croyez bien, ou je mourrai, ou je m'en irai.

Quoi, mon livre est censuré par Portalis[3], qui certainement n'est pas facile, et l'on me saisit? Après cette saisie, tous les censeurs de la police sont convoqués, Esménard, Lacretelle, Fiévé[4], etc.; ils sont d'avis que rien ne doit en empêcher la publication, et on le pile tellement que l'édition entière, dix mille exemplaires, ayant rendu 500 francs en carton, on a donné 500 francs à Nicolle[5] comme dédommagement, tandis que moi je viens de lui en envoyer quinze mille. — Le duc

---

1. Cette lettre si mesurée, si insinuante et si digne tout ensemble, si fière dans le respect, si touchante en somme, méritait à coup sûr un autre accueil. C'est une ineffaçable tache sur le grand homme d'être resté insensible à un tel langage.

2. Mme de Staël était revenue depuis peu à Coppet, du château de Touraine où elle s'était rendue pour surveiller de plus près l'impression du livre *De l'Allemagne*, et où elle avait appris la destruction de son ouvrage.

3. Portalis le fils, directeur général de l'imprimerie et de la librairie en 1810.

4. Le poète Esménard (auteur du poème de *la Navigation*), Lacretelle (le jeune), professeur d'histoire à la Sorbonne, Fiévé, le publiciste, secondaient la police impériale dans leurs fonctions de censeurs; leur zèle, au reste, en examinant le livre *De l'Allemagne*, s'était borné à rayer un certain nombre de passages.

5. Libraire-éditeur *De l'Allemagne*.

de Rovigo[1] a dit à mon fils : *Quoi! nous aurons fait la guerre pendant quinze ans pour qu'une femme aussi célèbre que madame votre mère écrive un livre sur l'Allemagne et ne parle pas de nous!* A cela j'ai répondu que louer l'empereur, lorsqu'il me retenait mon bien[2] et m'exilait de ma patrie, me semblait une pétition, et non une louange, et que j'aurais cru manquer de respect en me le permettant. — Il a dit encore, le duc, *que l'État avait besoin de mes talents; qu'il fallait me décider pour ou contre, comme au temps de la Ligue; que j'avais tort de louer les Prussiens*[3] ; *qu'on ferait plutôt du vin muscat avec du verjus que des hommes avec des Prussiens*[4], *etc.* La saison trop avancée ne m'a pas permis d'aller en Amérique ; mais, cher Camille, qui pourrait vivre à de telles conditions? J'ai brûlé votre lettre, et je ne ferai point paraître mon livre sur le continent. Ainsi, vous pouvez venir me voir sans inconvénient cet hiver; mais, si vous étiez moi, ne feriez-vous pas ce que je fais? Et pensez-vous que mes enfants et moi nous sommes faits pour planter des choux à Coppet sans rien faire de nos esprits ni de nos âmes? Pardon de vous parler si longtemps de moi ; mais je voulais profiter de l'occasion du chevalier Webbe pour vous dire ce que je ne peux écrire par la poste.

Je serais charmée de voir M. Royer, et c'est uniquement la discrétion qui m'empêche d'insister sur son voyage; vous pouvez bien le lui dire. Mais expliquez-moi quelle infernale

---

1. Savary, duc de Rovigo, ministre de la police en 1810.
2. Les sommes dont l'État était redevable à la fille de Necker.
3. Mme de Staël, tout en rendant justice aux Prussiens sur certains points, ne les avait pas ménagés sur d'autres. (V. ch. XVI et XVII du livre *De l'Allemagne*, Ire partie.)
4. Langage de soldat, parole expressive, dans sa vulgarité, mais bien imprudente. Les événements allaient bientôt, hélas! donner à ce mépris outrageux, pour des ennemis à terre, le plus cruel démenti. — Le brave général gardait, dans les hautes fonctions où il succédait à Fouché, son style de caserne. Elle est célèbre, la lettre où, après avoir expliqué laconiquement à Mme de Staël les raisons de son exil (de son exil de 1810), il concluait en disant : *Il m'a donc paru que l'air de ce pays ne vous convenait point...*

méchanceté a fait dire à Lyon que j'avais voulu dédier mon livre à l'empereur? Certes, quand tout tenait à une seule phrase d'éloge, il est un peu dur que celle qui a le courage de la refuser passe pour avoir voulu l'écrire. Au reste, c'est peut-être une seule personne qui a dit cette bêtise recherchée.

Adieu ! cher Camille; ah ! faites que je vous voie cet hiver !

A Mme Récamier.

Coppet, octobre 1811.

Je ne puis vous parler; je me jette à vos pieds; je vous supplie de ne pas me haïr. Au nom de Dieu, mettez du zèle pour vous; afin que je vive, tirez-vous de là; que je vous sente heureuse[1].

Que votre admirable générosité ne vous ait pas perdue! Mon Dieu, je n'ai pas ma tête à moi; mais je vous adore. Croyez-le, et prouvez-moi que vous le sentez en vous occupant de vous-même, car je n'aurai de repos que si vous êtes hors de cet exil.

Adieu, quand vous reverrai-je ? Pas dans ce monde.....

Il me prend des moments de mélancolie si profonde que je suis prête à me laisser mourir. On est presque mort quand on est exilé.

Je suis plongée dans une espèce de désespoir; ne faut-il pas que je tente d'y échapper? Je ne crois pas que je relève jamais de ce que j'éprouve; rien ne m'intéresse plus; je ne trouve du plaisir à rien; la vie est pour moi comme un bal où la

---

1. Mme Récamier, en punition d'une visite faite à son amie, venait d'être elle-même frappée d'exil (V. notre *Notice*, p. XLII.). Ce coup, s'ajoutant à celui qui venait d'atteindre Mathieu de Montmorency, comblait la mesure. Aux douleurs de la solitude s'ajoutait, pour la prisonnière de Coppet, celle de se voir fatale à ses amis. C'était trop pour une âme aussi impressionnable. De là cette explosion de souffrance. de là l'étrange prière (je vous supplie de ne pas me haïr) par laquelle commence cette lettre, et tout ce désespoir, vainement combattu, qui s'épanche dans le reste.

musique a cessé, et tout, excepté ce qui m'est ravi, me paraît sans couleur. Je vous assure que, si vous lisiez dans mon âme, je vous ferais pitié. Je suis bien convaincue que le plus grand service que je puisse rendre à vous, à Mathieu, à ce qui m'entoure, c'est de m'éloigner. Il y a, je vous le dis, une fatalité dans mon sort; je n'ai pas un hasard pour moi; tout ce que je redoute est ce qui m'arrive. Je me sens un obstacle à tout bien pour mes enfants et pour mes amis. Pardon de vous peindre un état si maladif de l'âme, quand vous êtes vous-même dans une situation où tout votre courage vous est nécessaire; mais il faut, avant tout, que vous sachiez ce qui se passe en moi. Je me contiens à l'extérieur : une sorte de fierté me conseille de ne pas montrer ce que j'éprouve. Les âmes des autres se sèchent si vite, et, quand on leur demande ce qu'ils ne peuvent plus donner, on a l'air d'un créancier importun. Mais, si je me laissais aller, j'offrirais le plus misérable spectacle.

J'ai recours sans cesse à la prière, mais parfois il me semble que j'ai fatigué la Divinité, et que le Ciel est d'airain pour moi.

Loin de tourner la vivacité de mes impressions au dehors, c'est contre moi que je les dirige : je me dis que je suis donc bien coupable; car Dieu est juste et ne fait porter à chacun que ce qu'il mérite. Enfin, depuis que je vous ai quittée à Ferney, depuis la nouvelle de votre exil, il n'est pas entré dans mon cœur un sentiment qui me fît respirer. J'ai quelquefois une lassitude de souffrir que je prends pour du soulagement ; cela va deux ou trois jours, et puis la douleur revient plus vive, parce que j'ai repris des forces pour la sentir.

A Mme d'Albany[1].

Pise[2], 8 décembre 1815.

Puisque vous avez l'extrême bonté, Madame, de vous intéresser à ma fille, je prends la liberté de vous demander d'écrire un mot au cardinal Gonsalvi. Je me suis adressée à lui de Gênes, le 22 novembre, en le priant de me répondre à Pise, et je n'ai encore rien reçu de lui[3]. Ma lettre en renfermait une autre du prince Stenhemberg, ambassadeur à Turin; tout cela pourrait-il être perdu? — Le duc de Broglie m'écrit lettre sur lettre pour arriver ici, et je n'ose pas le lui permettre, que cette dispense ne soit obtenue. Je vais encore vous importuner d'une question : lord Barshersk a-t-il, ou non, une chapelle anglaise à Florence? — Voyez combien j'ai de confiance dans votre parfaite bonté; mais il est aussi doux qu'honorable pour ma fille d'entrer dans le monde sous votre protection. — J'ai vu hier le grand-duc[4], et sa simplicité m'a fort intéressée. Du reste, Pise est *the most dull place*[5] dont l'imagination puisse se faire l'idée, si elle travaillait dans ce genre. Je ne bouge pas néanmoins jusqu'à l'arrivée de mon fils et de la dispense. Mais il y a bien du mérite à être si près de vous, sans tout quitter pour

---

1. Louise-Marie-Caroline Stolberg, née à Mons, en 1763, d'une famille allemande, avait épousé, en 1772, le *Prétendant* Charles-Édouard, le vaincu de Culloden, réfugié en Italie sous le nom de comte d'Albany. En 1788, la veuve du Stuart s'était unie par un mariage secret au poète Alfieri. Depuis la mort de celui-ci, en 1803, elle vieillissait à Florence, gardant la petite cour de nobles italiens, d'hommes d'esprit, d'étrangers de distinction voyageant en Italie, qui se renouvelait autour de sa *royale* personne.

2. Mme de Staël était venue chercher le ciel d'Italie pour la santé de M. de Rocca (V. notre *Notice*, p. XLIX, n. 2); une aggravation de l'état du malade l'avait retenue à Pise; elle attendait qu'il fût mieux pour se rendre à Florence.

3. Il s'agissait d'obtenir, de la cour de Rome, la dispense nécessaire pour le mariage qu'elle était impatiente de célébrer. Sa fille Albertine épousa l'année suivante le duc Victor de Broglie, le jeune pair de France, de tant d'avenir, qui déjà s'était noblement signalé par son vote courageux dans le procès du maréchal Ney.

4. Le grand-duc de Toscane, Ferdinand III, rétabli dans ses États en 1814.

5. Le plus insipide séjour.

jouir de votre société si douce et si éclairée. Je suis de votre avis sur Sismondi, c'est un homme de la meilleure foi du monde; nous avons eu des querelles terribles par lettres sur Bonaparte; il a vu la liberté là où elle était impossible[1]. Mais il faut convenir aussi que pour la France *tout* valait mieux que l'état où elle est réduite actuellement[2]. Enfin, je parlerai de tout cela au coin de votre feu et de votre soleil, Madame, et je me réchauffe, en attendant, en vous baisant les mains de tout mon cœur et de tout mon respect.

A la même.

Pise, 20 décembre 1815.

Combien je vous remercie, Madame, de votre inépuisable bonté! Vous me dites qu'on veut me faire plaisir, et moi je vous dis que votre recommandation est toute-puissante, et c'est à elle que je me fie. J'attends de Paris la requête que le cardinal[3] me demande, et j'espère que le duc de Broglie pourra être ici le 1er février, parce que j'estime que ce temps est nécessaire pour avoir la dispense. Alors nous irons tous à vos pieds, et je sortirai de mon exil de Pise[4]. La princesse Rospigliose, qui vous connaît et qui vous admire, est, en femmes, la seule avec qui j'aime à causer. Il y a deux ou trois hommes d'esprit et de sens; du reste, c'est une ignorance dans les nobles dont je ne me faisais pas l'idée. Vous dites, avec raison, qu'on est aussi libre que dans une république; certainement, si la liberté est

---

1. C'est-à-dire, dans l'empire constitutionnel essayé en 1815. V. plus haut, p. XLVIII.
2. Sur cet aveu, V. la *Notice*, p. XLVI.
3. Le cardinal Gonsalvi. V. la lettre précédente.
4. Elle dit *mon exil de Pise*, à cause du complet défaut de distractions de société qu'elle trouvait dans ce séjour, d'ailleurs attristé pour elle par le motif qui l'y retenait.

une chose négative, il ne s'y fait aucun mal quelconque; mais où est l'émulation? Où est le mobile de la distinction dans les hommes? Je conviens avec vous que c'est un grand bonheur pour l'Europe que l'affranchissement de Bonaparte, et qu'un peu de bêtise dont on est assez généralement menacé[1] vaut mieux que la tyrannie; mais la France, la France! Dans quel état elle est! et quelle bizarre idée de lui donner un gouvernement qui a de nombreux ennemis, en ôtant à ce pauvre bon roi qu'on lui fait prendre tous les moyens de se faire aimer! Car les contributions et les troupes étrangères se confondent avec les Bourbons, quoiqu'ils en soient, à beaucoup d'égards, très affligés. J'ai dit, quand à Paris la nouvelle de cet affreux débarquement de Bonaparte m'est arrivée : « S'il triomphe, c'en est fait de toute liberté en France; s'il est battu, c'en est fait de toute indépendance. » N'avais-je pas raison? Et ce débarquement, à qui s'en prendre, si ce n'est à ceux qui l'ont mis à l'île d'Elbe? Nous n'avons cessé de nous en plaindre à Paris tout l'hiver. Se pouvait-il que l'armée tirât sur un général qui l'avait menée vingt années à la victoire? Pourquoi l'exposer à cette situation? Et pourquoi punir si sévèrement la France des fautes qu'on lui a fait commettre? J'aurais plutôt conçu le ressentiment en 1814 qu'en 1815; mais alors on craignait encore le colosse abattu, et après Waterloo, c'en était fait. Voilà ma pensée tout entière dite à vous; ai-je raison? C'est à votre noble impartialité que j'en appelle. — J'aurais beaucoup de plaisir à revoir M. et Mme de Lucchesini; mais rien n'égale celui que je sentirai auprès de vous.

Mille respects.

---

1. Ce règne prochain de *bêtise*, en Europe, lui paraissait devoir être une des conséquences du rétablissement des anciens régimes après la chute de l'Empire.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction V
Notice biographique et littéraire XXV

MORALE

De la morale fondée sur l'intérêt personnel 3
De la conscience du bien et du mal 7
De l'idée de Dieu 11
De la morale fondée sur l'intérêt national 13
De la bonté 16
De l'appui que le culte extérieur prête à la morale 19
Du suicide 22
Deux manières de consoler 28
De l'enthousiasme 32
Influence de l'enthousiasme sur le bonheur 35
Du bonheur dans le mariage 40
De l'amour de la gloire 43
De la vanité 46
Même sujet. Deux figures 48
De l'esprit moqueur 49
Un homme content de lui 51
Un type de courtisan 52
Un homme sensible et froid 54
Portrait de Mme d'A*** 55
Confidences d'une solitaire 57
Mme de C*** à Mme d'A***. Sur la vie de devoir et de famille 60
Récit d'un religieux 65
Une confidence de miss Edgermond (Corinne) 67
De l'esprit de conversation 68
De l'importance de la littérature dans ses rapports avec la vertu 74

Des bonheurs qu'on doit à l'étude..... 80
Quelques pensées morales..... 84

LITTÉRATURE

Des romans..... 93
De l'allégorie..... 97
De l'éloquence de la prose..... 101
De l'avenir des lettres en France..... 103
Du bon goût..... 109
Le goût et le génie. De certaines répugnances invincibles du goût..... 111
De la règle des *Unités*..... 113
De la poésie primitive en Grèce..... 117
De la poésie italienne..... 122
Shakspeare..... 126
Klopstock..... 134
Gœthe..... 138
Schiller..... 142
La Cloche, de Schiller..... 145
Alfieri..... 146
Ce que les mères doivent à Rousseau..... 149
De la justice que Rousseau rend aux femmes..... 150
Sur une lettre de *la Nouvelle Héloïse*..... 152
Le prince de Ligne..... 153
Du préjugé contre la femme lettrée et contre la femme auteur. 155
Destinées nouvelles ouvertes aux hommes de lettres dans les États libres..... 158
De la pensée, protectrice de la liberté..... 162
De l'étude des langues, base de l'instruction..... 166
Des sujets qui conviennent à la peinture..... 169

RÉCITS; SOUVENIRS DE VOYAGES

Lord Nelvil à Ancône..... 179
Corinne..... 184
Corinne dans une petite ville d'Angleterre..... 186
Le mal du pays..... 197
Les salons de Paris. Impressions de lord N***..... 199
Retour de Lord N*** d'Italie en Angleterre..... 201
Le plus beau jour de M. Necker..... 202
Une visite domiciliaire..... 206
Un proscrit..... 208
Douleur filiale..... 210

Les Trappistes du Canton de Fribourg..... 213
La fête d'Interlaken..... 216
De l'Allemagne du Nord..... 219
Weimar..... 222
La musique en Allemagne..... 225
Fragment d'une improvisation sur l'Italie..... 226
Venise..... 228
Au Vatican. Musée des antiques..... 232
Le carnaval à Rome..... 234
La course des chevaux à Rome..... 236
Un concert..... 238
A Terracine..... 240
Les rues de Naples..... 243
Pompéia..... 245
Les prédicateurs italiens..... 246
Au couvent des Chartreux, à Rome..... 248
A Saint-Pétersbourg, chez un grand seigneur russe..... 249

HISTOIRE ET POLITIQUE

Thomas Morus..... 255
Lady Russel..... 256
Frédéric II..... 257
La Fayette..... 263
De l'opinion publique en France à l'avènement de Louis XVI. 265
Ouverture des États généraux..... 268
Souvenirs des 5 et 6 octobre..... 272
Ce que c'était que la société de Paris pendant l'Assemblée constituante..... 275
Fin d'un écrit pour la reine..... 278
D'une crainte mal entendue dans les républiques..... 281
De la politesse des mœurs dans une république..... 284
De la littérature républicaine..... 290
Bonaparte en 1797..... 295
De la constitution consulaire de l'an VIII..... 300
Commencements de l'Empire..... 303
De la conduite de Napoléon envers le continent européen..... 306
Le czar Alexandre Ier..... 309
De la déclaration royale du 4 juin 1815..... 312
De l'esprit et des principes des émigrés..... 314
De la prétendue trahison de l'armée française en 1815..... 317
De l'occupation de la France par les armées alliées (septembre 1815)..... 319
De l'amour de la liberté..... 324

CORRESPONDANCE

A Mme Récamier..... 336
A la même..... 337
A Camille Jordan..... 338
Au même..... 339
Au même..... 341
A Chateaubriand..... 343
A M. Gouverneur-Morris..... 344
A la duchesse de Saxe-Weimar..... 346
A Mme Récamier..... 347
A M. de Talleyrand..... 349
A Mme Récamier..... 351
A la même..... 353
A la duchesse de Saxe-Weimar..... 353
A Camille Jordan..... 355
A Mme Récamier..... 356
A l'empereur Napoléon..... 358
A Camille Jordan..... 360
A Mme Récamier..... 362
A Mme d'Albany..... 364
A la même..... 365

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE DELIN FRÈRES.

MÊME LIBRAIRIE

Envoi franco au reçu du prix en un mandat ou en timbres-poste.

Les Femmes de France (poètes et prosateurs). Morceaux choisis, avec une introduction, des notices biographiques et littéraires, et des notes philologiques, littéraires et historiques; par M. P. Jacquinet, inspecteur général honoraire de l'instruction publique. Deuxième édition. 1 vol. in-12, br. 4 fr. 50 c.

Ouvrage adopté pour les bibliothèques des écoles normales, pour les bibliothèques populaires et scolaires et par la ville de Paris pour les distributions de prix.

— *Le même ouvrage*, édition in-8°, br. 7 fr. 50 c.

Lettres choisies du XVIIe siècle, avec une introduction, des notices et des notes historiques et littéraires: par M. P. Jacquinet. 1 vol. in-12, cart. 2 fr. 50 c.

Ouvrage adopté pour les bibliothèques des écoles normales et pour les bibliothèques populaires et scolaires.

Des Prédicateurs du XVIIe siècle, avant Bossuet; par M. P. Jacquinet. Deuxième édition. 1 vol. in-8°, br. 7 fr. 50 c.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

BOSSUET. — **Oraisons funèbres.** Nouvelle édition, revue sur celle de 1689, avec une introduction, des notes philologiques, historiques, littéraires et un choix de documents historiques; par M. P. Jacquinet. 1 vol. in-12, cart. 2 fr. 60 c.

Édition couronnée par l'Académie française, adoptée pour les bibliothèques scolaires et populaires et les bibliothèques des écoles normales.

— *Le même ouvrage*, édition in-8°, br. 6 fr. 50 c.

CHATEAUBRIAND. — **Extraits de ses œuvres,** avec une introduction, une étude biographique et littéraire et des notes littéraires, historiques; par M. P. Jacquinet. 1 vol. in-12, cart. 2 fr. 75 c.

Adopté pour les bibliothèques scolaires.

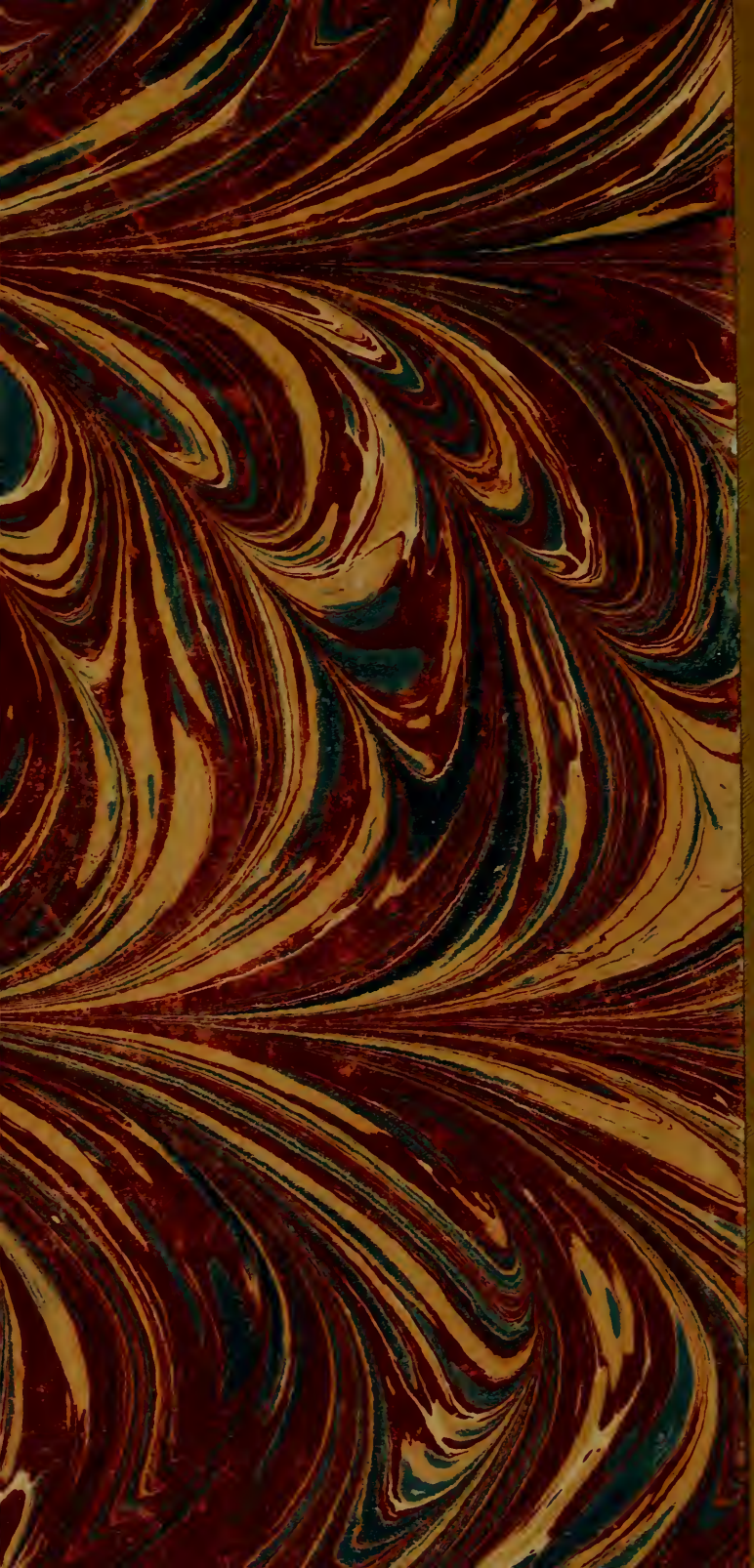
MAINTENON (Mme de) **dans le monde et à Saint-Cyr.** *Choix de ses lettres et entretiens,* avec une introduction et des notes historiques et littéraires; par M. P. Jacquinet. 1 vol. in-12, br. 3 fr.

— Relié en toile souple. 3 fr. 50 c.

Édition adoptée pour les bibliothèques des écoles normales, les bibliothèques pédagogiques, les bibliothèques populaires et par la ville de Paris pour les distributions de prix.

RACINE. — **Esther,** tragédie. Nouvelle édition, avec notes grammaticales, littéraires, historiques, et précédée d'une étude; par M. P. Jacquinet. 1 vol. in-12, cart. 1 fr.

Édition adoptée pour les bibliothèques des écoles normales et les bibliothèques scolaires.

— **Athalie,** tragédie (1691). Nouvelle édition, revue sur celle de 1697, avec notes grammaticales, littéraires, historiques, et précédée d'une étude; par M. P. Jacquinet. 1 vol. in-12, cart. 1 fr.

Édition adoptée pour les bibliothèques des écoles normales et les bibliothèques scolaires.